UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284571 7

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s12cahiersdelaqui07pg

Petit
12e Sn. 7-10 1911
6368

SEPTIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

SUARÈS

Tolstoï vivant

139966
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
sér. 12
no 7-10

QUELQUES ŒUVRES

de

SUARÈS

aux CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne :

Sur la mort de mon frère, 1 volume petit in-8, 1904.
La tragédie d'Electre, 1 volume grand in-18, 1905.
Le portrait d'Ibsen, 1 volume grand in-18, 1908.
Visite à Pascal, 1 volume grand in-18, 1909.

à l'OCCIDENT, 17, rue Éblé :

Voici l'homme, 1 volume grand in-8, de 450 pages, 1905.
Images de la grandeur, 1 volume grand in-8, de 221 pages, 1901.
Bouclier du Zodiaque, 1 volume grand in-8, de 151 pages, 1907.
Lais et Sônes, 1 volume grand in-16, 1909.

chez CALMANN-LÉVY, éditeur :

Le livre de l'émeraude, 1 volume in-18, 1901.

chez ÉD. CORNÉLY, 101, rue de Vaugirard :

Sur la vie; Essais, tome I, 1 volume grand in-16, 1909.
Sur la vie; Essais, tome II, 1 volume grand in-16, 1910.
Voyage du Condottière, tome I, 1 volume grand in-16, 1910.

dans la REVUE DE PARIS, 85, faubourg Saint-Honoré :

Les bourdons sont en fleurs, drame, 1er octobre 1907.

dans VERS ET PROSE, 15, rue Racine :

Achille vengeur, drame, tome XI de la Revue.

Sous presse :

Colloques.
Le poète tragique.

Tolstoï vivant

39926
4 10 11

I

TOLSTOI

1896

I

TOLSTOI

I

PEU SONT A SON RANG, NUL AU-DESSUS

Le 10 septembre, Tolstoï a eu soixante-dix ans. Le monde se fût honoré, en faisant de celui-là son jour de fête. Chaque époque a son héros : Tolstoï est celui de la nôtre; car il est le plus humain de tous les hommes. Pour isolé soit-il, pour peu compris qu'il puisse être, il n'est pas moins le seul homme, où presque tous puissent reconnaître quelque chose de soi, et le seul qui pour chacun ait quelque chose. Une paysanne, un idiot, et même, pour ainsi dire, un chien, une bête, un humble animal, ont quelque lien avec lui, comme Napoléon, une âme d'acier ou un esprit de prince. Le cœur de Tolstoï, et son imagination, sont l'espace le plus vaste qu'il y ait, aujourd'hui, dans le monde; et ce vieillard est le seul

exemple qui nous ait été donné d'une vie sublime. Que sa vieillesse puissante nous est chère : elle est encore la plus belle œuvre d'un poète, à qui l'on en doit de si grandes ; elle est un témoignage merveilleux du cœur en faveur de l'esprit. Celui qui pouvait vivre de gloire n'a plus voulu vivre que de charité. Et celui à qui le génie eût dû suffire n'a pu se contenter à moins de l'amour parfait. Ainsi l'homme, qui était allé le plus loin dans la connaissance des autres, n'a pas désespéré de l'humanité ; mais, au contraire, il y a guéri les doutes conçus de soi-même. C'est le plus beau triomphe de l'imagination. Il ne sera pas dit qu'elle tue le cœur sous elle, car plutôt elle le ressuscite. Médiocre, elle ruine son homme, et le réduit à la misère, en le forçant à lui tout tourner en pâture, pour la soutenir. Mais, grande et vive, qu'elle est féconde ! En tout, l'essentiel est d'avoir beaucoup plus d'imagination que les autres, et de connaître quel abîme sépare la médiocrité de la plénitude. Il est admirable, enfin, que le même homme ait fait voir qu'il lui a dû d'être l'un des premiers parmi les saints, après avoir été un des premiers entre les artistes.

Qu'elle est touchante la vieillesse consacrée par un grand homme à la sainteté : même débile et presque déchue, au déclin de l'intelligence, elle nous touche. Combien ne nous ravit-elle pas, quand elle est robuste, verte, riche en action, pleine d'œuvres ? Aucun homme ne fait plus honneur à l'homme que Tolstoï. Il est sublime avec simplicité : point d'effort ; c'est l'élan de sa nature qui le porte. Peut-être y en a-t-il eu de plus profonde : de plus large, de plus vaste, il n'en fut pas. Cette nature d'homme est à l'image de son pays : elle

n'a ni montagnes perdues dans les nuées, ni océans en tempête, ni profonds abîmes. Mais son horizon est immense, son étendue semble infinie; toute la terre s'y déroule d'un seul tenant; et tout le peuple humain y trouve place, mêlé aux autres êtres vivants.

L'incertitude des pensées, ou l'entêtement dans quelques-unes, — peu de vieillards y échappent. La solidité logique est la marque de la vigueur et la santé de l'esprit. Avec les années, Tolstoï semble croître en certitude; et même il gagne en souplesse. Il n'a rien écrit de plus rigoureux que son dernier ouvrage *sur l'Art;* et de tous les objets à définir, c'est le plus fuyant, et peut-être le plus difficile. Comme ces fortes épaules sur ce large dos, cet esprit est propre à porter toute sorte de charges. Telle en est l'assiette, qu'il ne penche jamais plus du côté où naturellement il incline, qu'il ne s'écarte de celui où il ne veut pas aller. Tolstoï ne se défend pas seulement de suivre son inclination : il se préserve de croire qu'on ne la suit pas assez. Quelle force dans un apôtre, qui, sûr de sa vérité, passionné pour y gagner les autres hommes, ni ne se flatte de faire sur eux une pêche miraculeuse, — ni surtout ne se plaint de ne rien prendre dans ses filets. En pareil cas, il est plus beau de ne pas se croire sans action que de se flatter d'en avoir une irrésistible.

Tolstoï ne désespère point. Il n'est pas de ces enthousiastes qui se nourrissent d'espérances. Sa vie est triste. Mais il a Dieu pour lui. Il pense que le jour du Seigneur ne peut manquer de venir. Il a cette force incalculable d'une foi qui parle à la raison des hommes. Comme on ne l'eût pu convaincre en dehors d'elle, il s'assure qu'il la convaincra tôt ou tard en eux. Il ne fait pas grand

fond sur ceux de son temps : il se détourne des hommes âgés ; il ne prétend rien sur ces pécheurs envieillis. Il recherche les jeunes gens, les âmes fraîches, les cœurs simples.

Tolstoï humilie de trop près ses voisins, ses parents, ses proches. Un homme si puissant est difficile à vivre : on ne peut l'accepter qu'en l'aimant. L'amour semble une servitude à des âmes trop petites. On croit garder son indépendance, en l'armant contre lui. On ne voit point que se débattre contre la tyrannie d'une force supérieure, ce n'est pas moins graviter dans son orbite. Sa vie est triste, dès qu'il la sépare de son Dieu et de son peuple. Elle ne lui serait, sans doute, pas supportable, sans la passion qui l'anime. Et enfin, sa plus belle récompense de s'être créé un monde, est qu'il y peut vivre.

II

SUR UNE IDÉE ÉPICURIENNE ET ÉVANGÉLIQUE DE LA VIE

Tolstoï ne raisonne jamais sur des idées pures ; il les ramène toutes à des faits. Sa religion est impossible à entendre, si on la sort du fait. La théorie n'est à ses yeux que l'ensemble de la pratique. Il n'est pas facile d'en repousser les conséquences. Au temps où j'ai cru en lui, il ne me paraissait pas possible de faire son salut sans cultiver la terre. L'idée fondamentale de Tolstoï est celle de l'Évangile : Jésus montre de petits enfants à ses disciples, et il leur dit : « Soyez pareils à ces petits, si vous voulez entrer dans le Royaume des Cieux. » — Pour Jésus, comme pour tous les Anciens, et pour Tolstoï même, le Royaume des Cieux, c'est la vie heureuse. Pour être heureux, il faut être comme de petits enfants. Jésus est le Dieu d'un peuple d'enfants passionnés, qui met une violence de feu à vouloir cette vie heureuse, — et ne l'a jamais crue impossible un seul moment. Ce peuple même est mort avec son Dieu, — je dis ceux qui l'ont crucifié ; et n'a vécu qu'en lui ressuscité, — je dis ceux qui l'ont cru dérobé au ciel, le troisième jour. Pour ceux-ci, l'idéal et la vie se pénétraient continûment. Passionnés pour le ciel, ils ne quittaient

jamais la terre : leur volonté mystique et leurs combats réels ne faisaient qu'un. C'est pourquoi Jésus ne pouvait être le Christ et le Messie que dans cette race-là; et il fallait qu'il fût le Dieu des Juifs avant d'être celui du monde. Plus tard, on l'a fait métaphysicien chez les Grecs; César éternel à Rome; enfin, prêcheur du libre droit de la conscience chez les Saxons. Mais s'il était possible d'imaginer Jésus chez les Grecs, esclave athénien, il serait peut-être une façon d'Épicure; esclave romain, un stoïque à la manière d'Épictète. Or, Tolstoï, pour évangéliste qu'il soit, ne peut s'empêcher d'avoir du grec et du romain, comme tous les modernes. Quoi qu'il fasse, il connaît l'immense ressort de l'État et de la Science. Quoi qu'il veuille, il ne ressuscite le Messie d'un peuple d'enfants violents et passionnés, que dans le monde moderne, qui est romain par la forme, et grec par la pensée. De là, que le ciel de Tolstoï paraît si loin. Il a beau le montrer dans la volonté affranchie et dédaigneuse de ce monde, il ne peut se dérober à ce monde même. Jésus ne se soucie pas des villes énormes, des continents en lutte, d'un bout de la terre relié à l'autre, des sciences et de l'art. Tolstoï est forcé de s'en occuper.

Le principe d' « être comme des enfants » n'est doux que dans un monde enfantin. Là, même, il a du péril. Ce monde court le risque de se noyer dans un fleuve de lait. Mais si cet Éden peut se défendre de sa propre innocence, il ne le pourra contre la méchanceté d'autrui. Une horde de Turcs aura bientôt fait, ici, de tout mettre à mort; là, de tout détruire; ici et là, de violer les petites filles et les femmes : ainsi la race des méchants profitera de la bonté des bons, pour perpétuer

sa propre méchanceté. Dans le monde selon Tolstoï, la perfection est l'exercice de la défaite et du martyre. Le Royaume des Cieux est ouvert sur les champs de la Mort. Sans doute. Il n'est que trop vrai.

Voilà en quoi Tolstoï est épicurien. Il règne la même ataraxie au fond de son Évangile qu'au fond de la Physique d'Épicure. Épicure disait : *Sache tout, — et laisse faire.* — Tolstoï dit : *Souffre tout, — et laisse faire.* L'intelligence, chez le Grec, et, chez le Russe, l'amour de Dieu, ou charité, suffisent à tout. Tolstoï unit le stoïque et l'épicurien dans le même abandon de soi très apostolique. Il est curieux de voir que le Christ y rencontre la victoire. Car c'est à peu près ainsi que le christianisme naissant a conquis la société antique.

Souvent, j'ai réfléchi sur la grande tristesse des livres de Tolstoï. Son accent n'était pas si désolé quand il ne savait où est la voie du salut, que depuis qu'il l'a trouvée. Il annonce le bonheur d'une voix sombre. Est-ce l'horreur du mal présent qui lui donne ce ton ? — A la vérité, il semble plutôt que ce bonheur soit désespéré. Jésus est le dernier mot de la sagesse humaine, — faute, peut-être, qu'il y en ait un autre. Ce monde d'enfants est le pis aller d'un monde d'hommes. L'innocence sans passion est la fin d'une créature, qui ne peut être passionnée sans être criminelle. L'enthousiasme de Tolstoï pour la vie n'est pas fort soutenu : il était beaucoup plus robuste dans le temps de ses doutes, quand il craignait tant la mort, quand il se torturait tant de vivre. Il consent à la vie, plus qu'il ne l'aime. C'est une philosophie de vieillard : le mot en vient, quoi qu'on en ait, aux lèvres, comme à l'esprit. Le Çakia-Mouni, aussi, a été roi, amant, père, avant de devenir un sage. La résigna-

tion à la mort est le grand prix de la vie. Accepter la mort, pour l'oublier. Oublier la vie, dans l'attente, sans pensée, de la mort. Les enfants font l'un et l'autre, et non par principe : en quoi ils ont un avantage incalculable. Cette ignorance est la caution du bonheur. Et, en effet, un enfant innocent, de bonne santé, de bon caractère, est à la fois un épicurien modèle, — et un parfait stoïcien : il accepte, il croit tout; — et il jouit de tout selon ses facultés.

Il faut plus à l'homme. De là, le souci, la douleur, l'amertume. Il ne veut pas vivre seulement : il veut se sentir vivre, — et il apprend à se sentir mourir. Il ne lui suffit pas de jouir de l'heure : il veut jouir de toutes; et il se compose un Moi, l'horloge où elles sonnent infiniment. Il veut même jouir de ses douleurs, par contraste. Non; l'homme n'est pas un enfant. Celui qui y prétend le plus, souvent le peut le moins. Il ne peut? Et s'il le pouvait, il ne le voudrait plus, peut-être. L'homme plein, comme il est tout volonté, tout acte et toute passion, veut jouir de sa vie, de ce qu'il a, de ce qu'il n'a pas, de ce qu'il craint. L'enfant n'est plus heureux, que parce qu'il est à peine. Qu'est un enfant? Quasi rien. — Alors, je dis à Tolstoï : « Dans le fond, votre Évangile, à fin de nous rendre heureux, veut que nous soyons enfants, — pour être à peine. Mais il s'y cache une autre pensée, et la tristesse, selon mon goût, s'en étend à toute chose : *Le vrai bonheur, pour l'homme, est de n'être point*. L'idéal de la vie, — s'il n'est pas le non-être, difficile à concevoir, ou absurde, pour qui est — est, du moins, une mort paisible : un ruisseau qui coule, sans quitter un sable uni, — et s'y perd lentement. »

Une profonde horreur flotte parfois sur un calme rêve.

III

SI TOLSTOI EST CHRÉTIEN

Les Églises, nées du christianisme, ne sont pas toujours chrétiennes; car elles ont besoin de compter avec le monde, comme avec Dieu. Il n'est pas dans mon dessein de dire ce que j'en pense. Mais je veux faire entendre que l'opposition de toutes les Églises de la terre ne saurait empêcher Tolstoï d'être un grand chrétien.

Les Églises chrétiennes peuvent finir, tant le siècle a d'exigences, par ne plus penser du tout à Jésus-Christ. Mais les grands chrétiens ne vivent que de l'amour de Jésus-Christ ou de l'Évangile, et ne respirent que lui. Nul signe ne les marque plus expressément ; et, pour divers soient-ils entre eux, il les fait de la même famille. Cet amour continuel du Christ, dans la personne ou la doctrine, il est en saint Bernard comme en saint François, dans le moine de l'Imitation si tendre, comme dans Pascal si terrible, et dans cet enfant fra Giovanni de Fiesole, comme dans Tolstoï, le plus mâle des esprits. Le grand amour de Dieu a rendu tous ces hommes également amateurs de tâches difficiles. Le royaume du ciel est le seul où il vaille la peine de vivre : et, comme il est le seul où la vie soit, en effet, possible, il n'est pas un trésor sous la main, encore qu'on ne le paye

jamais trop cher, quelque prix qu'on y mette. Le lieu de la vie, qui ne donnerait volontiers tout son sang pour le joindre? Considérez que vous ne mesurez votre peine qu'à vos misérables joies. Pensez un peu à ce que la vie veut dire. Et mesurez donc votre peine à la Mort, — voilà le juste étalon de la vie.

Toujours, et partout, Tolstoï a regardé fixement la mort. Il l'a éprouvée dans tous les êtres, dans le prince et dans le mendiant, dans l'arbre, dans la bête. Nul homme ne connaît rien, qui ne voie chaque objet, avec lui-même, obstinément dans la mort. Les esprits valent pour la vie à proportion de la vue qu'ils ont de la mort. Pénétrez les pensées de la mort, vous qui voulez vivre. Il n'est point de chrétien qui n'accole étroitement la mort, à la vie, en sorte qu'il fiance et marie de bonne heure sa vie à sa mort, à fin d'en concevoir une vie nouvelle, qui dure, celle-là, qui soit certaine, et qui puisse un peu remplir le vide affreux de nos cœurs.

Malheur à l'idéal qui est sans difficulté : il n'a rien de solide pour l'âme. Tolstoï n'accepte point tous ceux qui vont à lui. Comme tous les fondateurs de religion, il veut des preuves ; il demande la plus rare, — une longue sincérité avec soi-même. Il faut craindre les fidèles d'un jour. Ceux qui sont aisés à gagner sont aisés à perdre. Que chacun se gagne, et s'obtienne de soi. Jésus-Christ demande beaucoup. C'est qu'il promet tout et le donne : Voilà comme pense Tolstoï.

Les mots, et même les élans non durables du cœur, ne sont point assez pour entrer dans le Royaume de Dieu. Et, il est dès ici, selon que l'a dit Jésus et que Tolstoï le montre. Le véritable amour est la fleur la plus rare de l'âme. Il la faut labourer longtemps, pour

que la semence prenne et que la tige croisse. Comme François d'Assise se fiance à Pauvreté, sa Dame, Tolstoï s'est uni à Humanité, la triste délaissée de tous les hommes. Et il a recueilli cette veuve pleine de larmes, pour l'amour de Dieu.

S'il interprète bien ou mal l'Évangile, nul ne peut le dire : car l'Évangile recommande le premier de s'inspirer de l'esprit, et de ne point se dessécher sur la lettre. Que Tolstoï en ait la pensée, il suffit bien de cet amour infini, qu'il y puise, pour s'en convaincre, et des conséquences qu'il en tire pour la vie. C'est la grâce de l'Évangile, que la perfection du sentiment y est toute simple. Les passions, par où l'homme se ruine, n'y sont pas méconnues ; mais il semble aller de soi, selon l'Évangile, de les vaincre. Tolstoï donne une impression pareille ; il propose à l'homme une vie qui ne paraît ardue que si, dit-il, l'on n'a pas ouvert les yeux sur l'horreur et l'absurdité de la vie du monde, son contraire. Comme dans l'Évangile, et dans le même esprit, Tolstoï montre au soir de chaque journée pure, le seuil ouvert de la Maison du Père ; et ce n'est point par parabole qu'il fait voir tous les hommes assis autour de la table fraternelle, en frères également aimés, s'ils se portent un égal amour, et pour qui le pain blanc et le sel sont préparés.

L'Évangile a les couleurs de l'Orient. Il est naturel que Tolstoï, oriental comme un poète de la Bible, ait plus que personne le ton et le goût de l'Évangile. Mais, au lieu de l'horizon étroit de la Palestine, il a l'imagination des espaces sans borne de la Russie. Si donc il interprète trop à sa guise le texte saint, il en a le sens par divination. Les grandes règles qu'il donne ont le

caractère de perfection, à la fois voisine et inaccessible, qu'on remarque aux préceptes de Jésus-Christ. Leur sublime innocence est, en même temps, ce qu'il y a de plus naïf et de plus profond : chaque esprit y reconnaît la plénitude de ce que lui-même y porte, ou naïveté, ou profondeur. Et quiconque médite cet enseignement y découvre une vue insondable sur le cœur humain.

Une philosophie qui ne laisse pas de place au doute est une religion.

Et toute religion, où s'exerce la critique, cesse même d'être une philosophie.

La foi est grande, en ce qu'elle oblige. Et par là, en dépit de tout, il y a une religion dans toute philosophie où le doute n'a plus de place. Elle aussi crée à l'homme des devoirs. Vous avez, sur toutes choses, besoin de vous connaître des devoirs. On ne vous a que trop entretenus de vos droits. Il n'en est de véritables, qu'à ceux qui les découvrent eux-mêmes, dans les nécessités de leur nature, et qui les obtiennent de leurs souffrances et de leurs combats. Voilà des droits que ceux qui les ont n'ont pas peu payé pour avoir. La vertu en est universelle, mais à titre d'exemple seulement ; elle ne suffit pas à donner une prérogative égale à ceux qui n'ont pas également souffert pour elle.

Tolstoï est muet sur les droits de l'homme. Il ne lui propose que des devoirs, en échange du bonheur, qui est dans la pureté de conscience. Il offre donc une religion, car cette philosophie a la foi : elle en porte le caractère capital, qui est de fixer entre l'individu et l'univers, entre l'amour-propre et l'amour de Dieu, un rapport immuable, où le doute n'est plus permis et où au

regard de l'infiniment grand, le *moi* est un infiniment petit, une quantité négligeable, un pur rien.

Toutes les religions sont venues de l'Orient, parce que l'âme orientale immole entièrement le *moi* humain à l'infini : soit qu'elle l'en accable, soit qu'elle l'y absorbe ; qu'elle l'y mesure ou qu'elle l'y perde. La foi est à ce prix : c'est le point où toute philosophie, digne de ce nom, rencontre la religion; quelles que soient leurs trajectoires, le terme des forces est unique, et elles y coïncident.

Le Bien est cet infini où Tolstoï ne conçoit même pas que le néant de l'homme résiste, car il ne prend quelque réalité que par rapport à lui. Tous les Russes, à cet égard, ont l'imagination orientale. L'individu leur semble un point, et sa prétention de compter par lui-même une vanité absurde. La politique slave est une expression concrète de cet esprit. La vie universelle hante leur pensée; et leur foi n'élude jamais cette toute-présence. De là, leur grandeur morale et leur rôle dans le monde; elle en doit être l'espoir contre le génie automate des peuples saxons : si tant est qu'il ne soit pas illusoire de nourrir une espérance quelconque pour le genre humain. Il ne vous est pas mauvais, en tout cas, de l'entretenir. Comme vous espérez pour vous, ne désespérez pas de lui : vous y avez votre intérêt.

Les Russes savent souffrir ; ils l'aiment cette souffrance, et en pratiquent la communion, qui seule permet un amour si singulier. La mesure qu'ils font de toutes choses à l'étalon unique du bien, les engage à les toutes dédaigner. Ils pratiquent, de nature, cette vie éternelle, qui rend misérables les promesses de l'autre. De la sorte, ils ne daignent, ou ne savent pas vouloir.

IV

QUE LA DIFFICULTÉ FAIT L'IDÉAL MÊME

On conclut : la philosophie de Tolstoï est une doctrine de vieillard. Et Tolstoï, en effet, va contre toutes les passions. Il ne laisse à l'homme que celle du bien. Comme il semble en avoir eu, lui-même, beaucoup d'autres, on incline à lui accorder que sa vérité est sans doute vraie pour l'homme de soixante ans, mais ne peut l'être pour celui de trente.

Toutefois, ce n'est pas bien raisonner : ou, du moins, cette philosophie n'est pas d'un vieillard, pour les raisons qu'on dit. — Quand même l'homme et le chrétien ne pourraient mener une vie bonne qu'à condition de la dépassionner, Tolstoï ne dit point qu'on ne soit bon et juste, que purgé de toutes passions. Il ne donne pas davantage sa religion pour facile ; et il revendique justement la difficulté de son idéal comme une preuve de la bonté de cet idéal même. Un esprit est trop médiocre, en effet, qui s'attache à un idéal aisé, et sous la main. Qui le touche, le détruit : l'infirmité d'âme la plus irréparable est de croire à un idéal sans difficulté. Il vaut infiniment mieux n'y pas croire : en ces matières, le pire parti est de se plaire à s'abuser.

Tolstoï, jeune et passionné, aurait lutté pour sa reli-

gion, s'il n'avait dû la chercher ; il aurait combattu contre lui-même, au lieu de s'égarer en vains efforts. Où est l'homme un peu noble, qui ne se livre d'incessants combats ? — Le malheur est de perdre sa force, on ne sait au profit de quoi. Avec une humilité admirable, cet orgueilleux Tolstoï confesse qu'il ne sera jamais un parfait chrétien, — et qu'il ne l'ignore pas. Mais quoi ? dit-il : faites ce que je dis ; ne faites pas ce que je fais. Pour moi-même, je fais ce que je peux ; faites tout ce que vous pouvez. Ne dites donc point de ma doctrine, qu'elle est bonne seulement à un vieillard ; dites seulement qu'il est plus aisé au vieillard de la bien suivre. Il est vrai, pourtant, qu'un vieillard sain, robuste et vertueux est un modèle d'homme admirable à imiter. Il n'y a même rien de meilleur que lui, quand sa bonté est forte, qu'elle ne sent pas la faiblesse d'esprit, et ne peut aucunement passer pour un effet de la décrépitude.

Si les jeunes gens ne peuvent être des sages dépassionnés, il leur est du moins possible de tendre à la sagesse ; encore mieux de l'aimer, et de n'être pas indulgents à leurs passions, surtout aux plus viles, comme il leur arrive souvent, — et comme il arrive toujours aux hommes dans la force de l'âge, quand ils s'y livrent. Toute vertu suppose une victoire. Il est bon de s'en proposer sur soi-même. Le vieillard l'obtient peut-être avec moins d'effort, et c'est sans doute parce qu'il a aussi moins de force. Mais en faut-il conclure que le jeune homme ne le puisse pas ?

Tolstoï aura toujours le droit de répondre que l'adultère n'est pas seulement un crime à l'homme vieux, mais au barbon et au jeune homme. Il n'est peut-être pas fatal à la nature humaine que les jeunes gens ne

puissent vivre sans être adultères. Et, du reste, le remède qu'y voit Tolstoï confond cette sophistique. Pour ne pas être adultère, il montre au jeune homme que son devoir est de se marier. De la sorte, cette philosophie n'est pas faite à l'usage des vieilles gens. S'il est facile au vieillard de n'être pas adultère, il n'a qu'à ne pas se marier. Et si le jeune homme a des passions que le vieillard n'a point, il n'a qu'à prendre femme, où le vieillard ne doit plus prétendre.

L'Évangile, selon Tolstoï, n'est point une règle aisée ; mais il n'est pas légitime d'en faire une règle impossible. Au surplus, toute morale souffre la même difficulté : dans sa pureté parfaite, elle n'est pas possible, à moins d'un hardi défi à la nature, car l'homme est naturellement immoral; et de même que la religion naturelle n'a rien à faire ni avec la religion, ni avec la nature, la morale de la nature se moque de la morale.

V

SUR LE SENS DE LA VIE ET LE SENS DE L'ART

Ils sont unis dans Tolstoï ; il ne peut pas en être autrement. Toute la philosophie de Tolstoï est sociale. C'est l'ennemi né de la métaphysique, le moins allemand des esprits. Le jeu des abstractions lui inspire un dégoût invincible. Il ne voit rien à considérer hors de l'homme. Il appelle vrai ce qui est humain, et concerne l'homme en société : car aucun philosophe n'a eu, plus que lui, la conviction que l'homme est l'animal social par excellence. De là, qu'il est injuste pour les anciens, lui qui raisonne à leur manière. Toutefois, à la cité des citoyens, il substitue la cité de Dieu. Il en croit l'heure proche ; et il en est partial contre Athènes. Le petit cercle qui enferme la cité antique lui semble d'un horizon si restreint qu'il l'appelle barbare. C'est qu'il n'est pas sensible à la beauté en elle-même. On le voit bien, dans sa théorie de l'art : il nie la beauté, et n'en fait qu'une relation sociale.

Quiconque n'est pas sensible à la beauté ne peut l'être au monde antique. Tolstoï veut qu'on lui définisse la beauté : il a raison de tourner en ridicule toutes les explications de mots qu'on en donne. Cependant, il se

défend de définir la bonté : elle se sent de soi; on la connaît en conscience; elle passe toute formule. On en pourrait dire autant du beau. Mais Tolstoï mérite qu'on fasse un effort plus généreux. La beauté est la perfection vivante du moi. Elle est la révélation d'une vie sensuelle et parfaite, le plaisir suprême du moi en équilibre, qui jouit pleinement de l'harmonie entre sa volonté et ses moyens, sa pensée et ses sens, sa puissance et ses effets. L'art est égoïste. Tolstoï ne le purifie pas du moi, ou bien il doit le sacrifier.

Sans opposer une esthétique à une esthétique, il faut reconnaître que Tolstoï juge de l'art selon des règles morales, comme il juge de la philosophie. C'est toujours selon le canon social; c'est toujours selon la norme de l'utilité publique. Or, il arrive au véritable artiste de ne pas s'en soucier. Si on accorde à Tolstoï son principe, il faut tout lui accorder. On ne peut vivre humainement que si l'on fait du bien à tous les hommes; on ne le peut que si l'on vit pour tous, et ne vit pas pour soi. — Tolstoï fonde là-dessus son édifice. Ainsi, le sens de la vie, pour lui, n'est pas une recherche de l'ordre spéculatif ni de celui des sciences. C'est une recherche éthique, et l'explication d'un ordre de faits capital pour l'homme en société. De la même manière, le sens de l'art est un problème, en quelque sorte politique.

Il parle souvent de l'art, comme un paysan chaste, égaré dans un musée. Il a de cette âme naïve, qui se prend d'abord au sens réel des images; il se l'est donnée, peut-être : sa volonté accorde, sans cesse, la théorie avec la vie. Il trouve un principe juste, que le malheur des temps a seul pu rendre douteux : à savoir que l'œuvre d'art doit être intelligible. Ce qui n'est pas clair

pour l'esprit n'est pas humain, et n'est ni de l'art, ni de la beauté. L'art a toujours été une révélation du cœur par la pensée, et de la pensée au cœur. L'émotion qu'il donne est universelle, — parce qu'il s'adresse à l'esprit par la voie des sentiments. Son privilège est de rendre clair à l'intelligence, ce qui est senti par la pitié, la haine et l'amour. Tout ce qu'on découvre, à la longue, dans le grand artiste, importe beaucoup moins que ce qui est impliqué, du premier coup, dans son œuvre, par l'émotion qu'elle donne. La pensée du poète peut prêter à une multitude de gloses et de commentaires. Ce qu'elle a d'essentiel est universel, est humain, — et, par là gagnant le cœur, s'établit dans tous les hommes : la condition unique est qu'ils ne soient pas trop inégaux à l'artiste, en sensibilité. Il est donc vrai qu'un art sans clarté, sans voie directe au cœur, n'est pas viable et n'a pas de beauté. Un art inhumain est absurde, comme un art qui nie la beauté. L'utilité suprême de l'âme ne peut être méconnue : elle veut s'élever au-dessus d'elle-même. L'art est le moyen qui l'y aide, et par là une sorte de religion. L'œuvre d'art est une prière. L'enfant voit tout son monde dans le « *Notre Père* », qu'il récite avec ferveur : dans son œuvre, le véritable artiste met tout le sien. La simplicité est ce qu'il y a de plus grand, car elle contient tout le reste. L'ambigu et le recherché n'ont qu'un faux mystère. Un poème, simple et clair comme une fleur, est incommensurable ; mais il semble ce qu'il y a de plus compréhensible, — et ce que l'émotion de chaque homme eût voulu trouver pour s'exprimer elle-même. Horatio, qui n'a pourtant pas l'âme d'Hamlet, devine l'infini de ses troubles : qu'est-ce davantage qu'un cimetière à traverser ? Quoi de plus

vulgaire que de heurter du pied, dans la terre brune, fraîchement remuée, un ossement déjà verdi ? Que dirai-je plus, d'un poème admirable, qu'il est une fleur des champs, comme la rose dans le pré ? Ou, moins et mieux encore, une herbe verte dans la prairie ? — Qui ne sait combien cet humble brin d'herbe est infini et mystérieux en son être ? — Mais sa forme est ce que l'esprit le plus simple conçoit sans aucune peine et ce qu'il connaît le mieux. Ce qui n'est pas un objet de pensée n'est rien pour l'homme, et n'est rien, non plus, pour l'art, car l'artiste est surtout l'ouvrier intellectuel de nos émotions. J'accorde que l'art se réduise aux sensations seules : plus que jamais, il lui faut être direct et même grossier, car les objets des sens dépendent encore plus des lois universelles que ceux de la pensée.

VI

SUR L'ORGUEIL DE TOLSTOI

L'orgueil de Tolstoï est immense; mais on en juge mal, communément. Beaucoup de personnes sont blessées des arrêts tranchants qu'il porte, depuis qu'il prononce sur le bien et le mal, sur la bonne et la mauvaise qualité des œuvres, par rapport à la morale chrétienne. Et peut-être n'est-on si sensible à la sévérité de ses jugements que depuis le temps où il se mêle de prononcer sur les ouvrages de l'esprit. En France, comme à Florence ou à Athènes, la sévérité en cette matière ne se pardonne pas; et presque tout le monde y voit de l'insolence, car chacun craint de passer par cette épreuve, s'imagine maltraité, et se révolte à l'avance de l'être.

Quand Tolstoï ne faisait pas le procès de l'art, il ne paraissait pas d'un orgueil si intolérable. Ce n'est pas qu'il l'eût moins âpre et moins fort, mais il ne s'exerçait que touchant la vie, la vérité et le bien; et ce sont de petits objets, au prix de l'amour-propre et de la vanité d'auteur. Il est vrai qu'un jugement si dur, et si à l'aise dans le mépris, étonne venant d'une âme chrétienne et d'un esprit où la charité doit avoir le pas même sur l'exacte justice. Mais il n'est pas loisible, même aux plus

grands apôtres, d'être chrétiens parfaits, comme les solitaires. Ils ont l'épée de saint Paul; et même quand ils en détestent l'usage, — bien plus, quand le doute les prend de son utilité, — c'est sur le glaive qu'ils s'appuient, comme on voit, selon la profonde pensée de Raphaël, saint Paul méditer, la main sur son arme, aux mérites singuliers de sainte Cécile, à la victoire de la musique et de la seule douceur. Les apôtres sont nés pour combattre; et la lutte porte en soi la dureté.

Il est douteux qu'il y ait jamais eu une grande âme sans orgueil, — ou une petite sans vanité. Toute la différence de l'orgueil des unes à l'orgueil des autres est de savoir où on l'a placé. Dans tous ses livres, Tolstoï est orgueilleux : il accuse son amour-propre d'enfant, comme son entêtement d'homme fait, qui s'opiniâtre dans ses vues, et les préfère à celles d'autrui. Toutefois, plus l'orgueil de Tolstoï est sûr de lui et se déclare sans égards, moins Tolstoï lui est sévère. Et il y aurait bien lieu de s'en étonner, comme d'une singularité morale tout à fait contraire à l'idée qu'on se fait d'un saint, d'un chrétien, ou seulement d'un sage, si ce trait n'était précisément le plus propre à marquer le véritable caractère de cet orgueil.

Au début de sa vie, Tolstoï rougit de son amour-propre. Plus tard, il en souffre. Il est si loin de la vanité, qu'il ne craint pas, souvent, d'en avoir l'apparence. En quoi il fait bien : il n'y a qu'un petit homme, pour se tromper si grossièrement, et trouver de sa vanité dans ces grands orgueilleux. Jamais on ne surprend Lévine, ni Bésoukhow, satisfaits d'avoir raison. Ils sont déterminés critiques, et ruinent les opinions des autres, par besoin d'y voir clair et d'être sincères avec eux-mêmes.

Mais ils ne se savent point de gré de le faire. Ils en souffrent plutôt; et même, quand ils semblent intraitables aux gens de leur société, fiers de penser à l'encontre de tout le monde, ils n'en sentent en secret aucun contentement. On les tient orgueilleux; et, se défendant de l'être, ils souffrent surtout de ne l'être pas.

Est-ce donc que Tolstoï aime tant l'orgueil? — En rien : il en sait la malice; il en a éprouvé les douloureuses chances, et ces maux qui vont jusques aux fureurs convulsives; son esprit enfin, avant d'en être purifié par l'Évangile, ne lui laisse ignorer aucun inconvénient de cette passion. Mais il voudrait la sentir en lui, pour être sûr qu'il en sent la cause. Il voudrait avoir l'orgueil qui, en un homme de sa sorte, n'est qu'un effet de la certitude d'avoir raison. Pour tout dire, l'orgueil de Tolstoï se réduit à la conscience nette de la vérité. Cet orgueil étrange est un témoin de la foi.

Voilà pourquoi Tolstoï se reprochait ce qui y ressemble, et combattait l'amour-propre en lui; — et voilà pourquoi il lui donne carrière dans toute sa force, et ne semble pas se soucier d'en modérer seulement l'éclat. Il n'est pas facile aux hommes, aujourd'hui, d'entendre un orgueil, d'autant plus violent, que l'orgueilleux croit y mettre moins de lui-même. La foi conseille l'humilité, et même la commande. Mais cette foi est celle qui procède de la Grâce, et d'un don bénévole, de l'octroi de Dieu. Or, il n'y a ni grâce, ni don accordé à la prière dans la foi de Tolstoï. Je l'ai déjà dit : sa foi est toute rationnelle. Il a la vérité; il l'a trouvée; et il la prouve aux hommes, dont le cœur est assez pur pour ne pas corrompre le présent limpide qui leur est fait du vrai par la raison.

C'est la raison qui persuade la raison, et, l'armant de la vérité, la convainc de gagner le cœur. Il suit de là que l'orgueil est la force que la raison met dans ses preuves, et dont elle poursuit le contraire de la vérité, soit par le sarcasme, soit par le dédain. Il n'y a, pour ainsi dire, dans cet orgueil, rien de l'homme ni du caractère : il est tout de l'esprit.

La vérité est, de soi, aussi violemment orgueilleuse vis-à-vis de l'erreur, qu'elle est humble avec elle-même — car il n'importe rien autre à la vérité que d'être vraie. Considérez que tout l'orgueil est dans ce que nous mettons de notre personne en nos actes et nos paroles. Mais, pour orgueilleux qu'ils fussent dans le fond de leur cœur, Descartes, ni Spinosa n'ont point d'orgueil dans leurs théorèmes. On ne peut reprendre Spinosa sur son orgueil qu'en n'écoutant point ce qu'il dit, et qu'en donnant toute son attention à sa manière de le dire.

Tolstoï est un homme de ce temps-là, — et je veux dire d'il y a vingt siècles. Comme Descartes, il me fait l'effet d'un ancien. Leur orgueil, comme tout le reste, tient au pouvoir capital qu'ils accordent à la raison. Dès lors qu'ils croient tenir la vérité, ils en accablent le mensonge et l'erreur : et c'est bien fait. La vérité sera toujours plus dure et plus résolue, plus ferme en son propos contre l'erreur, que le bien et la vertu contre le vice et le crime même. Rien n'est terrible pour l'erreur, comme la vérité démontrée : elle ne la condamne pas seulement, — elle l'anéantit. De la sorte, Tolstoï, assuré d'être vrai, saisit les erreurs et les réduit à néant. Il ne distingue point entre celles du jugement et celles de la conduite.

Je ne controverse point contre Tolstoï; je le montre. Si son Évangile est le vrai, il ruine justement les mœurs et les œuvres, qui y sont opposées en principe. Il ne lui faut qu'un mot de paysan, pour priver Wagner de ses droits sur le cœur des hommes, et les convaincre de fuir les charmes de cette sirène. Quand Tolstoï dit d'une œuvre « qu'il ne la comprend pas », — il la condamne à disparaître; il ne lui en faut pas d'autre motif. Et, sans doute, si on prend cet arrêt de lui, comme on ferait d'un autre homme, il semble plein d'un orgueil intolérable : pourquoi l'intelligence de cet homme se donne-t-elle pour la mesure de toute intelligence? — Un tel excès du sentiment propre serait sans excuse. Quoique, du reste, en l'occasion, un Tolstoï fût fondé à prendre en parfait mépris tous les auteurs, moins deux, et les œuvres qu'il jette au néant. Mais il en a une raison, qui le dispense de toute autre. Il mesure les objets humains sur le rapport qu'ils ont à une quantité divine, — qui est la vérité. Et l'instrument de la mesure, cette intelligence, qui ravale à néant ce qui lui échappe, n'est pas, pour Tolstoï, l'esprit de Tolstoï même : mais, seulement, la faculté mise en tout homme d'atteindre cette divine réalité, et de la reconnaître.

VII

PORTRAITS DE TOLSTOI

Tolstoï est le centre de chacun de ses grands ouvrages. Il en fait l'unité, que l'esprit léger ne leur voit pas d'abord. Ces tableaux immenses de toute une époque, de toute une société, sont le cadre d'un drame particulier, où le sort d'une conscience se joue. Il y va toujours de la vie, pour ces héros; et, comme pour Tolstoï, leur vie n'a point de sens, que dans son étroite union avec la vie universelle.

Dans *Guerre et Paix,* il s'agit, avant tout, de savoir quel effet les catastrophes de la patrie ont sur Pierre Bésoukhow, et le rapport de cette vie à celle de tout le peuple. Bésoukhow est le raccourci de toute sa race, l'homme de grande famille où, grâce au mélange du sang et au hasard d'une naissance irrégulière, la nature du moujik prend conscience d'elle-même; il arrive que cette histoire d'un seul, loin d'être un épisode du poème, en est le sujet véritable. Les immenses proportions d'une épopée nationale cachent ce dessein avec un art infini. La colère d'Achille se mêle, à peu près de la même manière, à la guerre des Grecs contre Troie, qui est l'Iliade.

Anna Kharénine est l'occasion, pour Tolstoï, d'éprouver toutes les idées morales et les principes où notre société repose. Il les prend dans leur pureté, et les suit jusque dans le feu de leur propre révolte, où ils se désagrègent et se dissolvent. Les malheurs d'un couple passionné sont l'épisode le plus frappant de cette histoire. Mais les doutes et les expériences de Lévine en forment le fond. Le témoin de la tragédie, qui en fait constamment l'analyse, est le héros du drame : il est au cœur de ce monde condamné, dont les formes de mort sont plusieurs fois sur le point de l'emprisonner lui-même ; mais il garde la vie, et il la doit, peut-être, à la recherche perpétuelle des conditions où elle est possible. La douloureuse amante, qui avait en elle toutes les forces et toutes les séductions de la vie, en est dépouillée, peu à peu, par les crimes sans nombre d'une société si absurde, qu'elle fait le mal et le subit également, presque sans être criminelle : *« Je me suis réservé la Vengeance »*, dit le Seigneur. C'est l'inscription mise par Tolstoï au frontispice de l'œuvre. Tout ne finit point avec la mort d'Anna, — ni sur le désespoir de Wronsky. Ils étaient condamnés avant de naître, étant sans remords de cette société, dont la vie est une mort continue. *La Guerre et la Paix* s'achève sur une promesse de vie, mélancolique et admirable : on voit poindre un jour nouveau, en tout pareil aux jours écoulés, dont l'importance semblait unique, les péripéties sans secondes, les événements irréparables ; — et pourtant, Bésoukhow ayant fondé une famille, les fils ayant pris la place des pères, la vie, semblable à elle-même, recommence. Dans *Anna Kharénine*, les maux de la passion tuent leurs victimes ;

et les hommes, qui y ont échappé, pour une cause ou l'autre, continuent de vivre : Lévine, qui a été le confident de tous, l'est enfin de la vie ; et la scène ne se ferme que sur cette révélation capitale : il fallait au milieu de ce monde, plein de contradictions, d'absurdité, de maux, de fautes et d'erreurs, — que l'univers dît son secret à une conscience d'homme.

La docilité exemplaire du peuple russe envers le destin a été l'instrument de sa profondeur psychologique. Que la conséquence n'en paraisse point singulière : le sens de la fatalité est à la base d'une conscience profonde. Le peuple russe, habitué à souffrir, dédaigne l'accident. Il en arrive aisément à ne pas tenir grand compte de ce qui le touche. Nulle part, on ne se donne moins la mort, — et nulle part, cependant, on ne meurt mieux. Je veux bien qu'il tombe par là en torpeur, et qu'un nombre immense de ces pauvres diables ait passé des siècles dans un abrutissement stupide. Il suffit que les yeux de la pensée s'ouvrent sur ce monde intérieur où, pendant son sommeil, elle a seulement vécu, — pour qu'ils y voient plus loin que n'ont accoutumé les autres. Tolstoï est le Russe qui a vu ce fond caché. On suit en lui l'histoire entière du génie moscovite. Peu de poètes ont jamais été d'une telle importance pour leur nation.

Tolstoï est né d'une famille noble, des premières du pays, mêlée en tout temps à son histoire. Le grand seigneur, aujourd'hui même, en Russie, est encore un produit de l'artifice. A ne le prendre qu'en ce qu'il montre de lui, nulle part un tel abîme ne sépare le peuple de l'homme de la première classe. Il est ce qu'on veut qu'il soit. Pendant un siècle, on l'a connu sous la

forme du marquis français. Il a passé de ce style à celui de l'Angleterre. Il a porté d'autres habits encore, et s'est toujours déguisé à s'y méprendre. Mais le masque, pour habilement fixé qu'il soit, l'est sur une chair, des os, et le sang russes. Toutes les modes de l'Occident n'étouffent pas cet Oriental. D'abord, il garde sa force, qu'il aurait dû perdre, ayant imité les vices de ses maîtres plus facilement que leurs vertus. Toutes sortes de corruptions n'ont pas gâté le fond de cet homme, qui excelle à se corrompre : s'il gagne la gangrène de l'Europe, le plus souvent elle ne lui entame pas le squelette.

On prétend qu'en grattant ce raffiné, on met à nu le barbare : c'est l'être neuf et sain qu'on veut dire. La même force, qu'il porte dans le vice et l'hypocrisie, nous est garante de celle qu'il a pour le bien et la vérité. Sans aucun doute, ceux de ces Russes, qui cèdent à une corruption si multiple, y atteignent un degré inconnu de méchanceté. Ils y mettent une réalité sensuelle, un scepticisme froid, une cruauté décidée et glaciale, où les Anglais eux-mêmes ne parviennent point ; car, chez ceux-ci, la raison vacille de bonne heure, et la demi-folie est habituelle au demi-équilibre. La force sensée que le Russe corrompu peut exercer dans le mal est un prodige. Il serait trop long de montrer d'où ce monstre tire sa vigueur, et de quelle moelle il est nourri.

Au contraire, le Russe qui résiste, ne perd pas son vernis de politesse et rentre en ses vertus de barbare. Le sol cultivé porte une plante plus vigoureuse. Le tempérament moral reprend le dessus. D'un ancien capitaine, qui eût mené une province à la tartare, il naît

quelquefois un philanthrope mystique, ou un de ces rêveurs, incapables d'agir, mais qui, même ivrognes, mettent tant d'humanité dans leurs songeries. Quand la crise morale, par où passent ces hommes, laisse leurs muscles intacts pour l'action, ils y font preuve d'une intelligence et d'une valeur étonnantes. On a dit de cette haute classe, où la Russie recrute presque tous ses hommes éminents et ses hommes d'État, qu'elle forme un des groupes humains le mieux doués, le mieux armés pour la vie, et le plus hardis en entreprises, qui se soient produits sur la scène du monde. Tolstoï aurait compté dans leur nombre, s'il avait voulu. Comme ils sont à la tête de la société qu'il voue à la destruction, Tolstoï ne se lasse pas de les combattre : son opiniâtreté et ses sarcasmes sont la mesure de ce qu'ils valent.

Tolstoï les connaît bien, dans ce qu'ils ont de pis et d'excellent. Son frère a été ministre. Sa famille a toujours occupé les plus grands emplois. Lui-même a été tous ces hommes, les uns après les autres, avant de rompre avec cet ordre social. Il en a longtemps suivi les modèles, comme son temps les lui offrait. Pourtant, la passion qu'il y portait, et le mépris secret dont il ne cessait de se poursuivre, l'en distinguèrent dès lors. Il raconte comment, à vingt ans, il plaçait l'idéal de la vie humaine à être *« un homme comme il faut »*, de la tête aux pieds ; et, quelques tortures que lui aient coûtées ses prétentions à l'élégance, il avoue n'avoir jamais atteint à la perfection de niaiser. Il ne s'y élevait pas au-dessus du médiocre. Il en désespérait. D'amour-propre vain et timide, épris de rêves romantiques, jeune officier à la Byron, comme Pouschkine et Lermontow, il

n'était pas loin, à cette époque, de mettre très haut une origine noble, de grands biens, une mine galante, les croix, les cordons, la clef dans le dos et la gloire des cours. Pierre Bésoukhow, dans *la Guerre et la Paix,* sacrifie encore, jusqu'à la trentième année, à la vanité mondaine. Mais il se guérit bientôt de l'ambition, et de jouer un rôle : il sent à merveille qu'il y a, en lui, un élément — force ou faiblesse — qui s'opposera toujours à son succès dans le monde. Il ne peut pas plus être un employé correct de l'État qu'il n'a pu se pousser à la dignité « d'homme comme il faut ». Bésoukhow prend part à la grande guerre, et la voit de ces yeux, qui ont suivi le siège de Sébastopol, avec une attention si profonde. Expérience décisive : la mort, le sang versé, les blessures, les ambulances, la pourriture d'hôpital ont effacé, dans cet esprit en quête de vérité, toute créance à l'héroïsme. En ce temps-là, Tolstoï avait 30 ans ; et il quitta l'armée. — Il peint, dans Bésoukhow, son personnage au milieu de ces scènes terribles, comment et sous quelle forme il en est sorti. Bésoukhow s'éveille à la conscience, parmi les maux de la guerre et les souffrances du peuple. Il cherche sa voie morale ; et, presque à son insu, il ne rentre en lui-même, et dans l'homme, qu'en dépouillant le grand seigneur. L'homme d'emprunt, comme on le fabrique à Pétersbourg, laisse paraître le Moscovite. Ce bon géant vainement a forcé sa nature ; il se redresse : on a eu beau courber l'arbre, on ne l'a pas mutilé, et il tient à ses racines. Bésoukhow paraît aussitôt ce que le monde ne croyait pas qu'il fût : d'intelligence vaste ; d'une force et d'une pureté de cœur incorruptibles ; d'une candide bonté, qui ne craint pas de verser dans la faiblesse. Il ne lui

manque que la volonté ; et une doctrine ferme sur la vie : car, il ne saurait vouloir, à moins de tenir le vrai. Tolstoï, avec cette perfection d'art que la réflexion seule aperçoit, a fait de Bésoukhow un homme timide et gauche, taillé en colosse. Il est propre à tout ; mais il semble emprisonné dans sa lourde et puissante nature. Il est faible en apparence, obéissant, presque endormi : mais vienne un grand devoir, vienne la nécessité d'agir, — et l'on sent quel ressort meut cette masse. Il se fera voir, alors, puissant en dévouement, en amour, en exquise délicatesse ; et il a la vertu suprême des cœurs sans défaut : un intime et irrésistible courage. En lui, c'est vraiment la Russie qui prend conscience de soi. Il rejette pour elle les croyances étrangères, après les avoir tentées toutes : essai loyal jusqu'à la naïveté et la maladresse, mais qui ne pouvait suffire.

Au jour du danger, on ne doit se guider que sur soi, — et non sur l'exemple des autres, fût-ce des plus excellents. Comme Bésoukhow, la Russie, au moment de la catastrophe, après avoir tant attendu des généraux et des diplomates, de Stein et de Barclay, des ministres et du tsar même, tourne enfin les yeux sur le moujik, et le paysan russe fait son salut. A combien d'erreurs, de crimes involontaires, de coutumes perverses, Bésoukhow et la Russie, rougissant de leurs propres forces, la vue courte, les membres embarrassés, ne s'étaient-ils pas abandonnés dans leur mollesse ? — Mais quand Bésoukhow, dans le malheur de la patrie, a tout perdu, et l'intérêt même de vivre, — le moujik, qui a tiré la Russie de la mort, lui rend le goût de la vie. Bésoukhow se connaît un frère dans l'humble camarade, dont ni les souffrances, ni la mort ne désarme

la foi. Tolstoï a compris que le peuple russe est né en ce jour. Dès lors, Bésoukhow décide de vivre à la mode de son peuple, en paix, presque en communauté, s'il se peut, avec tous les hommes de sa race, en formant un foyer, où tous ont, plus qu'ailleurs, quelque chance d'être admis, — et le plus près possible de la terre.

Lévine n'est autre que Bésoukhow retiré dans ses quartiers, à la campagne. La vraie Russie est aux champs. Les villes y sont, presque partout, de grands villages. Lévine comprend assez tôt qu'il n'est pas plus possible à l'homme policé de faire un paysan, qu'au paysan de devenir un seigneur. Le paysan se préfère au seigneur, et se moque du seigneur qui ne se préfère pas au paysan. Quel éloignement de l'apparence du moujik, à être un moujik soi-même : Et, du reste, à quoi sert de l'être ? — Lévine ne touche pas, du premier coup, à ce désenchantement. Plus tard, une foule d'expériences l'ont instruit : il ne doute plus qu'il ne continue à se nuire, s'il sert ses paysans, — et qu'il ne nuise à ses paysans, s'il résout de se servir. Il a vu la peste sociale qui règne en Occident et dans les villes. Il ne voit pas avec moins de clarté quels maux rongent la Russie. Les remèdes qu'on y propose lui paraissent dangereux et ridicules. Il ne se paye pas de panslavisme ou de philanthropie. La famille, qu'il crée à son tour au foyer même où il est né, ne le satisfait pas davantage. La vanité universelle de tous les efforts, de tous les partis, de toutes les conditions possibles de la vie, l'obsède au point de l'empêcher de vivre. Il ne lui reste qu'une vérité certaine : c'est que le moujik, ce grossier paysan, connaît seul le sens de la vie ; et que,

parfois, ce misérable paysan, même dans la pauvreté, même dans la vie, même dans la mort, trouve le bonheur.

Tolstoï avait appris qu'il ne fallait point compter qu'il fît jamais un moujik véritable de lui-même. Il savait, en outre, que ce paysan n'est point du tout l'homme parfait. Il ne doutait plus qu'aucun homme, de quelque classe qu'il fût, ne gagnât rien à être d'une autre classe qu'il n'est, — en l'admettant possible. Il en conclut qu'il fallait chercher une condition nouvelle, propre aux uns et aux autres. Or, ayant connu que le bien seul est commun et nécessaire à tous, — comme étant la condition du bonheur et sa fin même, — il trouva que si l'homme veut répondre à ces deux nécessités de son être, s'il veut être à la fois heureux et juste, il ne lui reste que l'issue unique de mener une vie chrétienne.

*
* *

Les nombreux portraits qu'on a de Tolstoï reflètent exactement les époques de sa vie morale. (1) On en a

(1) Les plus caractéristiques sont : 1° Celui de 1856, où il est dans une compagnie d'auteurs, parmi lesquels Tourguénew, Ostrowsky, et Gontcharow. Tolstoï est debout, en uniforme, le visage rasé. C'est le seul portrait de sa jeunesse, où il retienne l'attention. La figure n'est pas belle ; mais un air sombre, en partie voulu, et comme décidé à n'être point confondu avec les autres. Derrière eux, il semble plutôt garder ces gens de lettres que faire partie de leur société : on le dirait prêt à les reconduire en prison. 2° Un portrait de 1872, avec toute la barbe. Aucune recherche, ou si quelqu'une, celle du contraire de l'élégance. La barbe épaisse couvre le visage jusqu'aux yeux. Les cheveux, coupés ras, font paraître le front plus sec et plus réduit qu'il n'est. Les yeux et la bouche ont une expression brutale. Voilà l'image d'un homme mécontent de tout, et de lui-même. Pourtant, le regard semble déjà passer au delà de l'objet présent. 3° Un portrait de Moscou, vers 1885, quand Tolstoï vient de découvrir la vérité et la vie. Il

de l'âge de 30 ans à celui de 70. Ils semblent n'être tous que des ébauches, souvent malheureuses, à la grande image du vieillard.

Il n'est pas de très haute taille; pour un Russe, il est plutôt moyen. Il a les épaules puissantes et larges, le dos vaste, le col épais et robuste. Il respire la force; sa poitrine est un bloc solide et musculeux. Sa vigueur, même enfant, était déjà très grande. Vieillard, il a les apparences de la pleine maturité. Il est d'une verdeur qui étonne, droit, ferme sur sa base, libre de ses mouvements, les bras capables des travaux les plus pénibles, les jambes bonnes à des marches prolongées. Son squelette est osseux, et dans sa personne les muscles dominent. Il a les mains plus belles qu'on n'attendrait d'un homme qui en a fait ses ouvrières; larges du reste, et dures. A l'âge où il est parvenu, sa chevelure et sa barbe sont blanches. Il avait le poil noir, très épais, rude et abondant. Sa figure, si belle aujourd'hui, ne l'était pas, à beaucoup près, autant dans sa jeunesse. Il dit lui-même qu'il a toujours été laid, et qu'il en a plus souffert que de rien autre. Son

---

règne sur cette figure un calme, une douceur sérieuse, une tristesse admirable. La barbe longue n'est plus hirsute. Les yeux ont la paix; ils fixent sans âpreté ce qu'ils voient; ils ne s'attachent pas avec trop de passion au but qu'ils se proposent. Ce sont les fiançailles de Tolstoï avec la vie nouvelle. Il ne lui reste de l'ancien homme que les cheveux, moins courts déjà, mais trop abondants encore, partagés, d'une manière désagréable, en deux bandeaux coiffés avec soin, sur le milieu de la tête. 4° Le dessin de Répine, de 1888, si connu : Tolstoï fauchant, une casquette sur le front, la barbe longue, balayée en épi par le vent, le corps vêtu d'une blouse russe, serrée à la taille, les jambes chaussées de grandes bottes. Ce croquis est plein de vie et de force : 5° Enfin, les deux portraits de 1894-1895 : Tolstoï à mi-corps, tête nue, chauve sur le haut du front, les cheveux assez longs tombant par derrière sur les oreilles.

teint est brun, et hâlé par une vie entière passée au soleil et au plein air. Il a le front osseux, rond, médiocre en hauteur, assez large, avec ces tempes sèches et évidées, qu'on voit à beaucoup de visages, en Orient. Les sourcils, naturellement très touffus, sont encore plus épais, depuis que, jeune homme, il lui prit fantaisie de les raser, pour les faire croître, et se donner un air énergique. Le nez est fort, un peu gros du bout, et largement étalé entre deux plis profonds qui vont jusqu'à la bouche. Les oreilles sont fort grosses, quoique d'un assez beau dessin. La bouche est grande, les lèvres fortes, d'un contour simple, mais d'une expression admirable : on ne peut s'imaginer une forme plus éloquente; et, même serrées, elles semblent pleines de paroles. Trois grandes rides courent sur le front, d'une tempe à l'autre, dans le sens des sourcils. C'est eux, c'est leur arche touffue et sombre, qui enchâsse ces yeux, d'une beauté singulière, où toute la vie du visage est contenue, et dont le sentiment de la bouche n'est que le reflet. Il les a assez petits, oblongs, reculés dans l'orbite, de couleur grise; le regard profond et clair, parfois aigu, comme si le feu vif qu'il recèle venait à percer le voile léger dont il est couvert. Cette vapeur sur un foyer brûlant a dû faire le grand charme de ces yeux, qui firent tout celui de la personne. Comme beaucoup de contemplateurs attentifs, Tolstoï a la vue basse. Il n'avait rien pour plaire, et il n'a pas plu aux femmes : elles n'ont pas trouvé en lui l'espèce de cavalier à la française, ou d'Anglais homme de salon, fin, correct, précis et flatteur à porter au bras, comme un objet de la bonne fabrique, — où vont toutes leurs préférences, quand elles ne les réservent point à

quelque animal piaffant et lustré, qui tient le milieu entre le chanteur de bravoure et le coursier qu'il monte dans sa romance. — La conscience de sa laideur a longtemps tourmenté Tolstoï : comment ne pas savoir gré à un tel homme d'un aveu où se cache une profonde vérité, en général inaperçue, ou qu'on raille puérilement d'être puérile ? Il est bien vrai, comme dit Tolstoï, que rien n'importe peut-être plus à la vie entière que le sentiment qu'on a de sa laideur physique, ou de sa beauté. Pour lui, il fut un temps où il eût tout donné, en retour d'un air de tête séducteur, d'une joue longue, du teint et du poil soyeux d'un pair d'Angleterre, — et de cette tournure élégante, qui semble un aimant pour les désirs féminins, et qui forme un champ magnétique à l'attention, et — avouez-le — à l'envie des hommes.

Si Tolstoï avait besoin qu'on le justifiât d'avoir passé des lettres à l'Évangile, on aurait assez fait de comparer les portraits qu'on a de lui avant sa conversion à ceux qui l'ont suivie. L'or pur de cette nature s'est dégagé de tout alliage. Quel témoin incorruptible de l'âme, parfois, c'est le visage d'un homme! La voici, désormais, cette figure inoubliable. Dans sa blouse de paysan, serrée d'une courroie à la ceinture, soit que Tolstoï, coiffé d'une casquette, fauche la moisson, — soit qu'il fasse, tête nue, le geste de prendre la parole, — son attitude et ses traits respirent une grandeur et une simplicité bibliques.

Sa longue barbe, mêlée aux moustaches, ne laisse plus voir de la bouche que des lèvres où la bonté et la conviction se fortifient l'une de l'autre; ces cheveux entourant les oreilles; ces sourcils broussailleux, d'où

le regard concentré s'élance; cette pensée ardente et fixe, où veille on ne sait quoi d'inquiétant : c'est la tête d'un prophète hébreu, une indomptable ténacité, une foi qui ne craint rien, l'orgueil de la vérité, le reflet d'une âme illuminée, et qui a vu Dieu dans le buisson.

Il a beaucoup, à sa manière, d'une figure de Michel-Ange, au plafond de la Sixtine. Et, tel de ses portraits, au regard fixe, presque terrible, quoique sans modèle dans la société des Titans sacrés, conçus par le grand artiste, ne serait pas hors de place entre Ézéchiel et Isaïe.

VIII

D'UNE OBJECTION CAPITALE AUX THÉORIES DE TOLSTOI

Je ne trouve point convenable qu'on se serve contre Tolstoï des arguments ordinaires, et propres à une discussion en forme. Il est manifeste que sa doctrine repose, comme une religion, sur un acte de foi; peu importe si, d'aventure, il le fait à la raison : la grâce n'y a pas moins de part qu'en tout abandon de l'amour-propre à l'amour de Dieu.

L'objection la plus forte qu'il y ait aux théories de Tolstoï, — c'est Tolstoï lui-même. Non pas sa vie, ses défaillances, — qu'il avoue d'un cœur si admirable; ni ce passé, magnifique en œuvres de toute sorte, qu'il désavoue, pour nous le rendre plus cher; et, glorieux vieillard, dont il accroît la gloire, en ne s'y bornant pas. Cette difficulté capitale vient de son caractère. En un mot, sans ce que Tolstoï condamne, il n'eût jamais trouvé en lui la force ni la grandeur d'âme nécessaires pour le condamner. S'il n'avait été un des plus passionnés entre les hommes, il n'aurait pas eu de quoi combattre les passions comme il le fait. S'il n'était point né riche en force, voire en violence, il n'eût pas été ce

soldat héroïque du vrai qu'on le voit être. Les saints qui répandent la sainteté sont ces mêmes violents que leur sainteté réprouve. Et ceux qui les suivent sont ces tièdes et ces indifférents, qu'ils détestent quand ils n'en sont pas suivis. La même force, qui s'égare et fait le mal, anime le juste, le pousse dans la voie droite, et lui fait faire le bien.

Pour ne parler que de la guerre, si Tolstoï n'avait pas été capable de s'y livrer, comme à la chasse, avec toute l'ardeur de l'homme prêt à sacrifier sa vie, il ne l'eût pas été d'en avoir cette horreur profonde, où il montre un égal courage. Le lieutenant de Sébastopol est la caution du vieillard pacifique, avide de souffrir persécution pour la justice. C'est le jeune homme, délicat sur l'honneur et l'amour-propre, jusqu'à la sottise, qui peut seul humilier l'orgueil, comme Tolstoï a fini par faire : l'ardeur qu'il mit à ressentir les offenses, il l'a mise depuis à les pardonner. Il faut avoir voulu tuer un homme, sur un regard insolent, pour prendre sur soi de tendre l'autre joue au second soufflet.

Quiconque raisonne de la violence, sans réfléchir à la nature de l'homme, n'a pas de peine à la noircir, et à la prouver absurde. Il est absurde, en effet, de faire le mal, surtout sous prétexte du bien : ce qui est le cas de la guerre et des révolutions. Mais il n'est absurde que s'il est possible de faire autrement. La nature humaine, seule, est juge de ses moyens. Or, le fait est que la violence est un signe de la force. Les actes de l'homme ne se calculent pas à la machine arithmétique. Ce ne sont point des raisons multipliées les unes par les autres qui déterminent les actions. L'homme n'est

pas uniquement raisonnable. Il serait, plutôt, uniquement le contraire, parfois. Souvent, des droits qui se multiplient ont pour résultat de terribles injustices : voilà des opérations que la mathématique ne connaît pas.

Je vois bien que la faiblesse, la corruption, la lâcheté, et les états les plus infirmes de l'être humain, prennent, à l'occasion, les dehors de la violence. Mais quoi? — c'est un masque qu'ils se mettent, — et celui précisément de la force. Parfaite et bien réglée, la force suit un cours, d'où la violence semble exclue : un fleuve, cependant, n'est pas moins un fleuve et la vie d'une contrée, pour rompre ses digues. Il est fâcheux qu'il les arrache; il l'est plus encore qu'on ne les lui ait pas mises. Mais le point capital est que ce fleuve coule, et qu'il existe. Personne, même de ses victimes, ne préférerait qu'il ne fût pas. On ne peut persuader aux Siciliens de Catane de ne point planter leurs vignes, cent fois détruites par la lave, sur les flancs enchantés de l'Etna : la beauté de la terre, sa fécondité, et la qualité du vin qu'elle nourrit de son feu, font pardonner au volcan, et oublier ses fureurs, quand il est dans son humeur de précipiter le ravage et la misère.

Le mal est qu'on ruine la force, le plus souvent, en faisant procès à la violence. Les forts, je le sais, y mettent toute la leur, — et c'est une de leurs marques les plus certaines. On dirait qu'ils se défient de toute force, en dehors de celle qu'ils ont, — ou qu'ils la voulussent toute pour eux.

Le préjugé contre la guerre vient de là. Elle révolte une âme pensante, qui éprouve largement les souffrances humaines. Mais l'erreur est de chercher si la guerre est

juste, — ou non si elle est nécessaire. Il est trop aisé de répondre à des questions où l'on fait argument de la proposition même. Une certaine manière de poser les problèmes, les résout. Quant au juste, il ne le sera jamais, de s'entre-tuer par myriades, aveuglément, et de voler le bien d'autrui, en laissant derrière soi des amas de cadavres. Il n'est pas évident, non plus, qu'il y ait avantage, pour les hommes, à se tuer par monceaux, à promener la mort et l'incendie dans les champs et par les villes. Aussi, n'est-ce pas la question. Mais elle est de savoir si la guerre est dans la nature de l'homme à l'égal de l'envie, de la haine ou de l'avarice; et si, quand il la fait, il obéit à son instinct, comme quand il fait son pain ou l'amour, — ou comme lorsqu'il se lance sur la mer, voyage par le monde, et accomplit ses autres travaux.

Tolstoï ne pourra, lui-même, nier que les peuples font la guerre en raison de leur force. Quand ils ne la font plus, ils la subissent. Ils cèdent, — et Tolstoï le trouve bon. Il oublie de peser la rançon de cette bonté précaire, à quel prix elle s'achète. Rome conquérante est terrible; mais Rome conquise est pourrie. Dans cette Rome corrompue, voici que l'on s'assassine beaucoup plus que dans la Rome sanguinaire. Supposé que la corruption et la paix de parti pris n'aillent point ensemble, — l'amour invétéré du repos et la faiblesse ne se séparent point. Et, selon mon goût, qui dit faiblesse dit impureté : elle n'est pas déclarée, mais elle est près de l'être. Rien n'est pur que ce qui résiste, et ne craint pas la lutte. Rien n'est mieux armé pour la vie, que ce qui ne redoute pas de la perdre, et brave la mort. Pour un saint qui s'humilie, il y a un nombre

infini d'âmes lâches et serviles, qui s'endorment dans l'humiliation comme dans un lit de plumes. Tirez la couverture, et le drap de la mort sur ces corps inertes.

S'il fallait un exemple, on l'aurait dans l'Espagne. Ce pays n'est plus en état de faire la guerre; et Tolstoï l'en louera. Mais il l'est encore moins de rien faire, — et non pas même des enfants. Ce peuple s'est cloîtré. Sa paresse est son cloître. Et déjà, bien qu'elle se cache, s'avance la mort, qui est le prieur.

La guerre est bien une violence. Mais la violence est le signe de la force, et la nature humaine le veut ainsi, quand même je ne le veux point. Or, rien ne vaut, qui ne vaille par sa force. Tolstoï en est la preuve vivante. Cette vie incomparable est celle d'un violent. Qu'il en convienne : c'est en violent qu'il combat la violence. Entre celui qu'il veut être et l'homme qu'il est, il y a cette différence émouvante, que l'homme humble et doux qu'il veut faire de soi, n'eût jamais voulu, ni même pensé, à dépouiller entièrement sa nature. Il fallait donc ce violent, ce pécheur, pour rêver d'une vie sans péché. Et voilà pourquoi il n'est point de plus grave difficulté à la doctrine de Tolstoï que Tolstoï même.

IX

QUE TOLSTOI N'EST MYSTIQUE EN RIEN

S'il y avait quelque mysticisme en Tolstoï, ce serait celui de la raison. Il s'en rapporte volontiers à des lumières naturelles, pour éclairer l'homme et lui montrer la vérité. La foi qu'il a, au pouvoir du bon sens et à la raison non corrompue, on peut l'appeler mystique. Il croit qu'un esprit simple, non gâté par la vie, reçoit la vérité sans peine, et l'accepte, comme l'œil sain fait les objets visibles. Le faux jugement lui semble un effet de l'erreur sociale ; mais, selon lui, l'homme sans malice n'y est pas sujet ; et enfin, nul homme d'intelligence ordinaire, pourvu qu'elle fût intacte et non viciée par la culture du mensonge, ne peut refuser son adhésion à l'Évangile, si on lui enseigne la parole de Jésus-Christ, dépouillée de toute théologie et de tout ornement ecclésiastique. L'Oriental, comme le Grec, est porté à confondre l'esprit et le caractère. Tolstoï pourrait se donner en exemple : quand il a compris la doctrine du Christ, il a été chrétien. Il ne conçoit pas qu'on balance à le faire. Il n'entre, peut-être, pas du tout dans la pensée d'un Montaigne ou d'un Renan, qui, comprenant la vie chrétienne exactement à sa manière, y verrait une raison suffisante de ne pas s'y asservir.

Tolstoï croit une idée bonne, parce qu'elle lui paraît vraie. Il ne faut que lui prouver la vérité d'une doctrine pour l'y faire adhérer. Dans le temps où, désespérant de la foi, il vivait dans la critique, souvent il a fait du bien la pierre de touche du vrai; à cette époque, l'apparence d'une vérité se dissipait à ses yeux, ne laissant voir qu'une idée fausse, en ce qu'elle n'était pas bonne. A vrai dire, il n'a jamais été amoureux des idées pour elles-mêmes : il leur demande ce qu'elles ont pour la vie. Quand son esprit s'épuisait en efforts critiques, il lui semblait ne pas vivre. Plusieurs fois il a songé à se donner la mort. Il le répète volontiers, comme on parle d'un danger ancien, d'où l'on est sorti heureusement, et où les autres peuvent trouver matière à s'instruire. Quand il dit qu'il a été nihiliste, il ne faut pas le prendre au mot. Il était dans le doute, entre des idées contraires, dont pas une n'importait directement au bien, ni à la vie bonne. Voilà pour Tolstoï un état mortel, et de néant. Montaigne y voyait toutes sortes de commodités pour bien vivre.

Il est clair que Montaigne n'est pas un négateur décidé : mais le probable, dont il s'accommode, paraît à Tolstoï un pur néant. C'est que Tolstoï est un de ces hommes surtout sensibles sur l'article de la morale, et qui n'en acceptent une que par relations avec l'ordre universel. Il leur faut la foi, à toute force; car, sans la foi, il leur semble n'avoir rien. Tel est l'inconvénient, pour l'intelligence, d'être plus passionné qu'intelligent, ou, du moins, de laisser les passions gagner le seuil de l'entendement. Rousseau et Tolstoï se ressemblent le plus.

Tolstoï ne conçoit qu'une foi humaine, directe aux

intérêts humains, et dont la vérité oblige. Il revient à dire que Tolstoï ne doute pas de la vérité. Son évangile est tout rationnel. Sa morale est socratique : montrer aux hommes où est le vrai, c'est leur donner le bien, et les y forcer en quelque sorte. La guerre au mal est une critique de l'erreur. La vertu n'est que la vérité en action. Tolstoï est un sage, à la manière des anciens. Les saints de l'Antiquité — et chez les Hébreux même — sont des hommes plus intelligents que les autres, dont la saine intelligence découvre des vérités utiles à tout le monde. Tolstoï ne demande la foi ni à Dieu ni à la prière; il ne l'attend pas de grâces surnaturelles. Lisez l'Évangile, comprenez la pensée de Jésus-Christ : c'est la simplicité, le bon sens, la vérité même. Quand vous en serez là, vous ne sauriez manquer d'être chrétien; si vous êtes sincère, le salut est en vous. Il ne vous reste qu'à ranger votre vie à des principes que vous éprouvez vrais. Si vous balancez, la sottise est plus forte en vous que la faiblesse, ou la lâcheté. Votre bonne volonté n'est pas si en défaut que votre intelligence. Vous êtes malade d'esprit, avant toute autre infirmité. Guérissez-vous d'abord de votre complaisance pour vos maladies. Car la vie, que vous n'osez quitter, elle est affreuse et désespérée pour vous-même, autant que détestable en ses conséquences. Vous le savez bien : vous ne seriez pas homme, si vous l'ignoriez. Mais vous connaissez votre mal; et la connaissance de la vérité, qui en est le remède, vous en purge, pour peu que vous ouvriez les yeux.

Pourquoi n'a-t-on pas la vue meilleure, pour voir la vérité? Pourquoi n'en a-t-on même pas le désir sincère? — Voilà une question obscure. Tolstoï tend bien plus à

rendre la société responsable de cet aveuglement que chaque membre en particulier. Presque toujours, ceux qui font grand crédit à la raison, ont un jugement optimiste de l'homme et de la nature. Ils ne les ont pas en aussi profond mépris qu'ils méritent, et qu'il le faudrait. Quel étrange chrétien semblerait Tolstoï au moine de l'*Imitation!* Quel prodige lui serait cet évangile socratique! Il démontre le bien et la vérité chrétienne, comme Xénophon explique le bien et la vérité selon Socrate. Encore, Socrate a-t-il son démon.

***

L'inspiration de Tolstoï est plus positive : ni démon, ni extase, ni grâce, ni ombre d'un pouvoir mystique. Tout ce qui y ressemble donne du dégoût à cette âme puissamment rationnelle : un certain mysticisme du cœur, dont les fils de la femme ne guériront pas, s'il est un mal, irrite Tolstoï. Sa pitié et cet amour qu'il prêche entre toutes les créatures sont plutôt rudes, violents, pleins d'exigence, que trempés de douceur et de larmes. Il ne se reconnaissait point dans ces larmoiements et ces fadeurs dolentes, dont on a tant parlé, — et cette religion pitoyable, dont on a fait une mode. Il est même injuste, pour ce piteux répit, que des âmes, pauvres en tout, donnent à leur égoïsme, quand elles pleurnichent, et font l'aumône, fût-ce par ostentation : il faut leur en savoir gré, au contraire, comme d'un brin d'herbe, né de la boue et du sable; aussi bien, n'est-ce pas assez pour y prendre garde. Tolstoï a trop fait l'expérience de la charité commune, des aumônes et de la philanthropie. Il a touché du doigt la plus perverse vanité du

monde : car où en est-il une plus fausse, plus riche en erreur, plus satisfaite d'errer ? Elle nuit à celui qui la fait, comme elle déprave celui à qui elle est faite. Elle est ce comble de mensonge, où il se crève les yeux pour ne point voir. Elle agit au nom de l'amour, et n'engendre que la honte et la haine. Peu s'en faut que la philanthropie d'habitude ne soit la maîtresse erreur de ce monde. La main y est pour trop, où le cœur n'y est pas pour assez ; de là, ce fatal divorce, où l'on finit par faire le bien, sans la moindre bonté.

Tout au moins, Tolstoï a bien raison de soutenir que la meilleure aumône est la moins calculée. Et, quant à en faire un moyen social, il n'a pas tort d'y démasquer une hypocrisie trop forte. Il est vain, en effet, de se flatter qu'une société malade, où l'aumône est mise à nu de la sorte dans ses infirmités, puisse se guérir par l'aumône. Mais si Tolstoï était plus sensible à la douceur du cœur humain, s'il goûtait mieux les pleurs de la tendresse, il ne se soucierait pas tant du bien social, ni de la vérité.

*
* *

Je ne sache pas que Tolstoï ait, nulle part, parlé de Jésus. La vérité de l'Évangile lui cache toujours Celui qui l'a dite. Il ne le nomme qu'en compagnie des autres législateurs sacrés. Qu'il soit un Dieu, qu'il soit un homme, on ne l'aperçoit jamais. Sage parfait, il enferme des vérités parfaites en quelques paroles. — « Qu'enseigne-t-il ? — Qu'a-t-il pour nous ? » — Voilà ce que l'Orient demande d'un prophète. Le Russe n'adore qu'en esprit : quel qu'il soit, un homme ne compte que pour un homme ; ce peuple se soumet volontiers à une foi ;

il ne semble pas se soucier de celui qui la lui donne. Il est rebelle au Moi.

Ainsi, Jésus est absent de l'œuvre de Tolstoï, ce grand chrétien. Quoi de plus inattendu ? — Pour les hommes de l'Occident, ce paradoxe est presque incompréhensible. Ils seraient tentés de s'en plaindre. En France, en Italie, en Angleterre, Jésus a toujours été le grand vainqueur des âmes chrétiennes, et tout leur amour. Les plus saintes n'auraient pas été chrétiennes sans lui. La présence du Christ fit, pour elles, la vérité du christianisme ; son attente fit leur patience ; ses promesses firent leur salut. Ce nombre infini de larmes, de cris, de prières, de confidences ; ces appels de la mort et de la vie ; ces joies détachées de tout, et ces douleurs, détachées de soi-même ; tous ces mouvements du cœur, depuis deux mille ans, ne sont pas allés à quelques paroles, fussent-elles les plus sages du monde. La force leur est venue de Celui qui les a fait entendre le premier. Le charmant François d'Assise imite son Maître jusque dans les marques de la croix et les stigmates du supplice. Le grand Pascal parle aux plaies amoureuses de son Dieu et ne l'eût point fait qu'à son Dieu. Pour le moins, que le chrétien ne voie pas seulement dans l'Évangile un recueil de maximes. Qu'il y laisse l'homme s'il en ôte le Dieu. Et voilà Tolstoï qui, à force d'être humain, dépouille le christianisme de l'un et de l'autre, pour faire la place unique à la raison.

Par là, on voit assez que Wagner et lui n'auraient jamais pu se comprendre. Ils sont opposés comme deux hommes ne sauraient l'être davantage : sentiments, vues du cœur et de la pensée, tout en eux est contraire. Ils sont aux pôles des mêmes objets. Il n'est pas pos-

sible de les concilier. Il ne faut pas s'étonner que Tolstoï juge Wagner avec une rigueur presque insolente. Plus Wagner s'est avancé dans les voies de son propre génie, plus il s'est enfermé dans les profondeurs du sentiment intime. Il a aimé Jésus, comme Michel-Ange a pu le faire : tout ce qu'il avait de divin lui-même est allé à la Personne incomparable, où s'est épanouie la forme la plus pure et la plus complète de la Divinité. Là où d'autres, même de l'humeur la plus religieuse, ne voient guère que l'homme en Jésus-Christ et n'y adorent de bon gré qu'une perfection humaine, Wagner a rencontré le divin. Wagner et ceux de son espèce n'en croient que le cœur, à cause des révélations qu'il se fait à lui-même. La personne divine est tout ce qu'ils aiment, et où s'élance le vœu de toute leur personne. Ils ne connaissent réellement rien que sous l'aspect de l'individu. Au plus profond de leur sentiment, ils diraient volontiers : « Plus il est Dieu, plus il est lui-même. Plus il est Dieu, plus il est grand, et plus je le connais. Plus il est Dieu, plus il me touche. Un homme ne peut être assez pour moi. Les souffrances d'un Dieu, qui veut être homme, voilà pour mon cœur l'émotion irrésistible. Combien, s'il est Dieu et s'il souffre, il est plus beau que s'il est homme ! — Cela ne se compare pas. »

Tolstoï, fidèle à l'esprit de sa race, cherche en tout ce qu'il y a de plus général et de plus voisin du commun. Mais il en est qui cherchent en tout ce qu'il y a de plus particulier et de plus divin. Ni ils n'ont le génie moins humain, quoi qu'il semble, — ni ils ne sont moins hommes. Peut-être sont-ils poètes plus qu'ils ne sont apôtres. Et peut-être, en effet, les apôtres et les prophètes ont-ils été plus semblables à Tolstoï qu'à

Wagner. Cependant, Tolstoï ne rend pas justice à cette puissance d'amour qu'un Wagner déploie : elle aurait pu l'éclairer sur la nature de ce génie. Car enfin, cet extrême amour du divin gagne Wagner à Jésus-Christ. Comme tout amour, il l'engage au service et à l'imitation de l'objet aimé. Les préceptes de l'Évangile, quand même Wagner ne les suivrait que par caprice du cœur, il ne les offre pas moins à l'exemple de tout le monde. Il y a toujours du prince dans le grand artiste : mais, je le veux, s'il pense d'abord à lui, le bien qu'il propose n'est pas inutile aux autres. Wagner, se donnant à l'amour de Jésus-Christ, a ému, en faveur de la vie divine, une foule de gens dont la vie assez basse ne semblait plus capable d'une émotion si haute. Le chant, où tout *Parsifal* s'appuie, où le mystère de la Rédemption s'offre d'abord, et sur lequel il doit s'accomplir, — a le caractère d'une révélation. Il porte une grâce, il a une puissance de religion que Tolstoï peut nier, s'il lui plaît, et s'il y demeure insensible, mais qu'il ne peut empêcher beaucoup d'hommes d'avoir senti. L'art a fait ce miracle. Il ne l'eût pas moins opéré s'il était possible que Wagner eût rencontré une mélodie si divine ailleurs qu'en son cœur, rempli d'un sentiment divin. Que Tolstoï en conteste la beauté : l'effet en demeure ; il ne dépend pas de lui.

Le grand artiste s'immole entier à son œuvre, après tout; et il ne juge pas nécessaire de faire au monde un autre sacrifice. En est-il un plus rare ? Tolstoï n'en devrait pas douter. La vraie sainteté n'est peut-être pas si difficile que l'art véritable. François d'Assise n'est peut-être pas si unique que Beethoven. Faire l'aumône de soi, toute sa vie, à des misérables, et se donner sans

compter à des œuvres sublimes, où les plus nobles créatures trouveront ce pain, que le blé ne produit pas, — ici ou là, quelle charité est la plus grande? — Je m'imagine que Tolstoï est plus irrité de la puissance de l'art que de ce qu'il ne peut pas. Il est blessant pour les apôtres, que l'artiste touche au divin, par les voies, en apparence, de l'égoïsme ; plus d'un en eût été découragé, s'il avait été mieux instruit. C'est pourquoi ils sont, le plus souvent, des hommes simples, au grand cœur, d'esprit fruste ; l'ignorance leur permet d'avoir en mépris ce qu'ils ne connaissent pas. Quand ils s'en vont, à Athènes, casser les statues à coups de marteau, il est fort heureux que l'horreur des idoles, comme ils disent, occupe toute leur pensée : car, s'ils avaient quelque idée de Phidias et de Praxitèle, ils en comprendraient à demi les dieux, et ils ne les briseraient pas.

X

SUR L'HUMEUR DE TOLSTOI

Souvent Tolstoï renverse son ennemi par le ridicule. Son humeur est irrésistible. Elle a ce caractère singulier d'être encore bonne, même quand elle porte des coups terribles. Il n'y a pas, dans Tolstoï, l'ombre d'une volonté méchante ; et quand le monde entier me ferait calomnie de lui sur calomnie, j'en croirais Tolstoï et n'en croirais pas le monde entier. Tolstoï a pu être mauvais, comme tout homme : encore y a-t-il des abîmes entre la méchanceté d'un homme et celle d'un autre. Nul ordre ne compte plus de degrés, depuis les infiniment petits de la mauvaise conscience, qui la trompent elle-même, jusqu'aux élans divins de la bonne. Il va de soi que la bonne volonté de l'esprit et le bon mouvement du cœur sont tout. Fît-il le mal, en Tolstoï la volonté est bonne. Il est admirable qu'elle le demeure, avec une vue si impitoyable des vices, des fautes et des ridicules humains. Mais c'est que Tolstoï ne voit pas moins au fond de la misère humaine : il a plus de raison même que de verve. Il est beau que sa charité dépende étroitement de sa raison. La sotte idée d'en faire un prêcheur de pitié ! Tolstoï est un des esprits le plus éloigné de tout rêve sentimental. La foi et un raisonnement complet ne sont pas loin de ne faire qu'un à ses yeux. Cette pitié, dont on se fait un peu partout un

dogme, et qui en est un même pour la sensibilité des sceptiques, ne lui plaît guère, si elle ne le dégoûte. Tolstoï est réaliste en tout : il lui faut des réalités. La vraie pitié, à son sens, consiste en une vie pure et sans crime.

Il serait donc d'une ironie implacable, s'il n'avait toujours la volonté du bien. Voilà par où son humeur, aussi forte que celle de Swift, est souvent innocente comme celle de Dickens. Mais Swift et Dickens, à eux deux, ne font pas Tolstoï : car ce démon de Swift et cette douce femme de Dickens, ne sauraient être unis dans le même homme, que par une vertu supérieure à tous les deux, — qui est le génie de cet homme. L'humeur est l'alcool robuste, que distille un esprit assez fort pour se suffire, et qui se rit d'un objet, sans d'abord penser à en faire rire. L'humeur est l'effet âpre et violent d'une raison, qui raisonne directement, sans se soucier des raisons d'autrui. Elle va droit devant soi, et ne s'arrange ni pour qu'on l'excuse, ni pour qu'on lui prête plus d'attention qu'à ce qu'elle raille. L'humeur ne moque pas : elle veut détruire par la raillerie. Elle est une sorte de raisonnement à l'absurde, manié par une pensée qui voit, et qui donne la vie du ridicule aux objets absurdes. L'humeur est l'esprit d'une âme puissante en vérité. Les raisons de Tolstoï sont pleines d'humeur pour la plupart des gens, parce que Tolstoï cherche toujours le vrai, s'attache au vrai seul, et n'omet aucun des éléments du vrai. La plupart des hommes accepte une vérité pour vraie, ou une erreur pour fausse, sans aller au delà. Tolstoï en démembre les réalités une à une ; et comme souvent ce qui passe pour vérité de fait est un mensonge à ses yeux, l'humeur éclate de tous les points de la découverte.

XI

LE MOI

Il faut haïr le moi ; mais, d'abord, il faut le connaître, et qu'on le hait. On se trompe sans cesse sur ce fond de l'homme. On confond l'amour de soi avec la force, d'où il procède. L'égoïsme fait honte à l'homme de l'homme même. On mêle au sentiment de soi l'idée du tort que l'amour unique de soi fait aux autres. Enfin, on se sert de la morale pour avilir ce que l'esprit relève : car, bon gré, mal gré, jamais l'intelligence ne prendra parti dans l'homme contre ce qui fait sa force.

Tolstoï enfant est égoïste, comme tous les enfants. Il ramène tout à soi. La plupart des hommes fait de même ; mais elle se fait craindre ou haïr par là ; car l'amour-propre des uns se heurte à celui des autres ; ils se combattent ; ils s'envient ; ils se nuisent ; et c'est proprement en quoi le moi est haïssable au moi. Tolstoï, sous la figure de Bésoukhow et de Lévine, fait encore assez souvent l'effet d'un homme plein d'amour-propre. Mais, en dépit de ses violences, on ne peut ni le mépriser, ni le haïr. On l'aime, au contraire. Comme le moi des enfants se fait aimer, le sien n'est point odieux ; et, là même où il semble sans agrément, il est aimable.

C'est que ce moi ne s'aime point. Avec tout son orgueil, sa violence et parfois sa brutalité, il n'a aucune complaisance pour lui-même.

Ici l'on voit comment ce que la morale condamne dans l'égoïsme n'est pas du tout ce qu'y connaît l'esprit.

Les égoïstes, selon l'opinion vulgaire, sont ceux qui n'aiment que leur intérêt propre ou le préfèrent à tout. Avec plus ou moins de conscience, selon qu'ils ont plus ou moins de cœur ou d'esprit. Mais, d'un enfant plein de vie, où tout l'être est en croissance, l'âme avec le corps, et la volonté propre comme le rôle marqué par le destin, on ne peut dire justement qu'il est égoïste. Il accroît et développe sa force. S'il n'en avait une, qui le défend contre la masse de l'univers, il ne pourrait jamais la porter à ce point de grandeur où quelques hommes ont atteint, et où ils ont su en faire le sacrifice à cet univers même. Ce qui est vrai de l'enfant l'est de certains hommes, et du génie. On appelle égoïsme ce qui n'est, en eux, que l'effet de la force, sans quoi ils ne seraient pas ce qu'ils sont ; ni capables surtout, le jour venu, d'un parfait sacrifice. En quelque sorte, on ne peut immoler que ce qu'on a le plus. On n'est prodigue que de sa fortune. Il faut un moi bien plein, grand et fort, pour un amour des autres grand, et plein et fort. Et, enfin, il faut être égoïste, ou le pouvoir, pour pouvoir aussi ne pas l'être.

On condamne le moi sur l'arrêt que l'amour rend contre l'égoïsme. Mais c'est confondre les espèces ; car l'égoïsme est l'objet d'un jugement moral ; et le moi ne dépend que de la connaissance intellectuelle. Or, l'intelligence ne peut blâmer ce qu'elle sait être le puis-

sant ressort de toute force pour le bien et pour le mal. Puis, l'esprit qui connaît véritablement ne condamne point. Condamner, c'est ne connaître pas.

*
* *

Le Moi est le nœud de la force. Sans le moi, l'homme est une faible créature, qui n'a rien pour elle-même ni pour les autres. Sans un moi puissant, l'homme ne peut rien. La foule des hommes n'est que faible : et leur égoïsme confesse les faibles.

Ils n'ont que de petits intérêts ; et il est naturel que ce soit uniquement les leurs. Ils ne sont capables que d'un très pauvre amour ; — et c'est celui-là qui est l'amour-propre. Ils ne sont pas égoïstes, parce que leur moi est grand ; mais il faut dire que leur moi est tout égoïste, à cause que leur moi est petit. Si l'égoïste était celui dont le moi est puissant, il faudrait croire que de tous les hommes le grand égoïste est le moins sujet à ce qu'on nomme égoïsme. Apprenez à réconcilier la grandeur de l'âme avec le cœur : il n'y faut, peut-être, qu'une divine imagination.

L'amour de soi et la force du moi ne se doivent donc pas confondre. Il est d'un dommage continuel, pour la raison, de ne point distinguer des objets si contraires. Que faire d'une âme sans force ? — Encore bien moins le meilleur que le pire des hommes. On n'aura jamais assez la crainte de la médiocrité du cœur. Il est vrai : le moi puissant ramène tout à soi, ou le semble ; comme l'enfant, il est le centre de l'univers : mais admirez qu'il puisse être celui des caresses. Il y a une plus belle vertu qu'on ne croit dans l'art qu'on a de se faire

aimer. Et quoi qu'en disent les roués, — qui se fait beaucoup aimer, même s'il feint de n'aimer pas, il aime. Les roués, en conduite ou en esprit, ne voient que le moindre côté charnel. Mais le vaste amour de l'univers, l'idée même leur en est étrangère.

Ainsi, orgueilleux, violent et passionné, Tolstoï, qu'assez bassement on a dit égoïste, n'est égoïste qu'au sens où il a l'âme puissante, qu'il le sait, et qu'il ne cache pas cette puissance. Supposé même qu'il l'oppose brutalement à la faiblesse d'autrui, ce n'est point égoïsme en lui, mais force. Ce l'est pourtant en vous. Veut-on que l'homme le plus fort du monde soit docile, humble, souple d'échine, prompt à céder, sans instinct de domination ? — Mais, quand il devrait l'être, le pourrait-il, sans cesser d'être ce qu'il est ? — Ou attend-on de la force la plus grande qu'elle soit faible en effet ? — Elle pourra vouloir l'être ; elle pourra se donner un jour cette loi ; et jamais elle ne saura s'y plier.

Je sais que ce moi puissant effraye. Quand il a marqué ce qu'il veut, et qu'il y applique sa force, elle se fait jour avec violence. Elle n'a pas égard à ce qui l'arrête ; elle y va contre, sans mesure, quelquefois même sans pitié. Elle renverse les obstacles ; elle les broie ; ou le médite. Elle est pleine de heurts pour tout le monde ; elle semble insolente, et elle n'est pas toujours sans cruauté. La grande pluie d'avril, qui fait lever les blés, noie une foule d'insectes ; et ces bestioles se plaignent d'une injustice. Mais le pain de la vie est à ce prix. Jésus-Christ n'est pas sans pardon ; mais il est sans mollesse pour les pécheurs endurcis. Les marchands du Temple l'ont dû juger violent et égoïste. La force est à toutes fins. C'est pourquoi elle peut avoir de mauvaises

apparences. Mais ce qui en est l'âme, et qui l'est du moi puissant, est la source de tout bien.

Cette force, enfin, reste obscure en son dessein à la plupart des hommes. Ils la calomnient, parce qu'ils la craignent. Ils en sentent seulement la présence ; et, tant qu'ils ne sont pas sûrs qu'elle ne tend pas uniquement à leur nuire, ils la détestent, parce qu'ils l'en soupçonnent. Un grand moi passe aisément pour haïssable auprès de tous les moindres. S'il l'est, c'est en ce qu'il n'est pas grand. Encore préfèrent-ils se voir contraints d'y céder, à pressentir qu'ils devront le suivre. Il les humilie ; mais l'humiliation imposée à tous n'est plus si dure et à la fin c'est une gloire subie.

Qu'ils s'en fient pourtant à ce moi qui les domine, même s'il en a l'orgueil, de n'aimer pas sa domination. Ni surtout le fond caché qui l'a pu faire. Une tristesse invincible y est liée, comme Andromède au rocher battu de la vague. Il le sait bien, ce moi, et qu'il ne cesse de se haïr, que s'il se donne tout à ce qu'il aime, en parût-il le tyran.

Pendant longtemps il est à charge à tout le monde, et plus encore à lui-même, ou il le reste. C'est tant qu'il ne sait où s'exercer. Alors, il a beaucoup du commun égoïsme, du moins par le dehors. Il est brusque, irascible, mécontent de tous, d'apparence jalouse et querelleuse, dur et prompt à abaisser autrui, abondant en caprices, et, en fin de compte, avec un violent désir de s'imposer aux autres, réduit à les fuir sans trêve, pour ne trouver du reste aucun contentement en soi-même. Tolstoï a paru pendant trente ans un homme insociable, tour à tour misanthrope et enthousiaste ; un esprit bizarre, tantôt hanté de chimères morales, et tantôt

réaliste, rigoureux et pratique, presque insensible de parti pris ; comme un gentilhomme campagnard d'Angleterre, épris de jeux violents et d'économie rurale. Il aimait les courses et la chasse, les chevaux et les combats de coqs ; il était plus chaste par timidité que par froideur naturelle. Toutefois, comme quelques hommes le sont, passionnés d'amour jusques à la volupté charnelle, la femme avilie et la caresse vénale les dégoûtent trop pour les laisser sensibles au plaisir même qu'ils y prennent. La pitié de leur mère les prend dans la souillure de cette chair souillée ; et la femme, qui sommeille enchaînée dans le cœur triste de chaque homme, se fait alors connaître comme une mère, par ses larmes. La pitié et la chasteté se tiennent par la main, divines et douces prisonnières, retenues aux murailles de la caverne ; et leur parenté est un grand mystère. — Enfin, ce n'est pas seulement parce qu'il y réussissait peu que Tolstoï n'aimait pas le monde : c'est qu'une viande aussi creuse ne pouvait satisfaire la faim sauvage de cet esprit. Puis, nul homme, au milieu de la débauche même de la vie, n'était plus prompt que lui à la pudeur. (1) Et il se jetait parfois, tête baissée, au fond du dégoût, pour l'oublier. La honte de vivre a son ivresse.

*
* *

Quelques-uns disent qu'il est resté cet homme-là, et qu'en lui tout est volontaire, surtout la vertu.

---

(1) Bésoukhow, Nékhlioudow, Lévine ne peuvent s'empêcher de rougir à tout propos : cette rougeur fait leur supplice. Image de leur disparité avec le monde : ils sont hors de lieu, et le sentent. On rougit, on pâlit, ou l'on se tait, selon les tempéraments.

Ils n'en voient que les apparences, sans le connaître plus en ce qu'il est qu'en ce qu'il fut. Le fond du cœur est le même, et il est admirable qu'on n'en puisse pas douter. De tout le fer qu'il avait pour le mal et pour la guerre, il a fait une charrue pour le bien et pour la paix. Ce Moi puissant enfin a trouvé sa vérité. La volonté seule fixe le sens de la force.

Tolstoï était sans cesse irrésolu et indécis. Sa volonté n'avait pas d'emploi. L'immense labeur qu'elle pouvait fournir dépendait de la raison, qui devait seule en régler l'usage. Il lui fallait la vérité, ou, comme on dit, une foi.

Il l'a eue. Dès lors, en lui tout a eu sa règle. Ce que cette force avait d'unique pour le bien et pour la vie s'est révélé.

Sa critique ruinait toute créance. La vie et la pensée lui semblaient justement inutiles ; l'action et l'amour, sans objet. Il a dû paraître plus égoïste, quand il a embrassé un objet unique ; qu'il en a défini l'utilité suprême ; qu'il s'y est attaché de toutes ses forces, et a voulu y engager l'humanité entière. Il n'est qu'une grâce : non pas même tenir la vérité, mais être la vérité. — Que sera-ce d'un homme sans vérité ? Sans unité ? c'est-à-dire enfin, sans moi ? — Un filet d'eau qui passe, en mirant des feuilles qui bruissent, et qui tombent, desséché par un peu de soleil plus tôt qu'elles ne sont tombées. Sort dérisoire ; plus dérisoire encore qu'on puisse s'en contenter. Il y a de pauvres hères de savants, qui se tiennent pour les plus grands esprits du monde, et se jugent, avec gaîté, un jeu de sensations sans aucun lien : qu'ils se croient les meilleurs, en outre, c'est ce qu'il y a de plus bouffon. Il est doux de

voir ces docteurs se faire justice, et qu'ils sont pareils dans leurs laboratoires à des Patagons sur leurs pirogues, dans le canal de Magellan, — ou même mieux, qu'ils ne diffèrent point d'un polypier. Il est vrai sans doute ; mais qu'ils s'en contentent...

Sans le moi, il n'y aura pas de vraie morale. Il faut porter le moi au plus haut, dans une perfection entière, pour le parfaitement immoler. Voilà la morale. Les docteurs et les savants de trois kopecks n'auront jamais de morale. Ils n'y ont aucun droit. Ils n'ont besoin que d'arithmétique, et de balances. Leur moi pèse justement ce que pèsent leurs doigts : il est bien connu que ce ne sont que des millièmes de milligramme. Un docteur très docte méprise toute pesée au-dessus de ce poids. Que j'aime les voir se rendre justice.

*
* *

Voici donc les termes d'une grande conscience : où il n'y a point d'amour de soi, il n'y a point d'égoïsme, et fût-ce dans le moi le plus tyrannique du monde. Il n'est pas égoïste, ce moi, qui ne peut se passer d'amour divin, et du bien où il se perpétue à l'infini, comme l'espèce dans le désir. Une faim ardente d'immolation y trouve son aliment, et, comme le désir, le moi se jette dans son cher abîme. Les générations de l'âme sont bien plus enivrantes que celles de la chair ; et le moi s'y précipite.

La lumière du jour ne donne pas d'elle-même des preuves plus fortes, que Tolstoï de ce caractère. Il a le besoin perpétuel d'amour. Il a le regret de la parfaite innocence. Il a cet appétit de la vérité universelle, dont

s'aiguise la faim de l'immolation. C'est alors que le vrai est le bien; et le bien, l'amour de toutes les créatures.

Qu'ensuite il plie son caractère tant qu'il voudra; qu'il contrarie ses mœurs, et rompe ses goûts. Quelle petitesse de croire, là-dessus, que la volonté y est pour tout : elle n'y est que pour le monde et la vie, qui ne sont rien; mais en rien, pour le fond même du moi, qui est tout. Et d'abord, qu'est-ce qu'une volonté hors de la nature? On ne veut que comme l'on est.

La volonté, dans Tolstoï et ceux de son ordre, dépend étroitement de la raison. Quand il sait ce qu'il doit vouloir, il le veut aussitôt. La volonté est une vue profonde et vaste de l'univers. Il n'y a guère partout que des aveugles. Ils s'agitent honteusement; et ils s'imaginent qu'ils veulent. Et on le croit. Spectacle qui fait pitié.

Tolstoï, encore une fois, en juge comme Descartes et les anciens : c'est une bonne tête; mais qui veut être la servante, sans repos, de l'amour : *Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.* Il veut selon son cœur enfin, et non selon ses habitudes, ou celles que le monde a pour nous. Il nie qu'il soit bon, comme tous les moralistes; et il en est sûr, comme bien peu : cette idée ravit. A l'égal de chaque grande conscience, il voit combien il aurait pu faire de mal, s'il n'avait eu le bien. C'est le secret superbe de l'humilité des âmes orgueilleuses.

La religion de Tolstoï tue le moi : elle l'a d'abord vivifié. Est-ce donc qu'il faut le tuer? Un si terrible meurtre est-il tout à fait nécessaire? — Plus Tolstoï le dit, plus je vois combien le sien est grand. Les petits

égoïstes ne pensent jamais à tuer le moi : tous les hommes sont de petits égoïstes. Or, c'est à eux de tuer le moi, et de s'instruire à perpétrer ce suave meurtre. Quant à Tolstoï, il est un maître en cet enseignement : ne vous inquiétez pas s'il le suit, pourvu qu'il vous apprenne à le suivre. Si Tolstoï et ceux de sa sorte accomplissaient ce meurtre du moi, ce serait briser le nerf du monde.

Les Saints conduisent l'homme. Aussi, ils s'en méfient et le méprisent. Il ne leur reste qu'à l'aimer. Et infiniment mieux qu'il ne s'aime. Ils le mènent donc à tuer le moi. En effet, les petits n'ont rien de mieux à faire. Ils ne peuvent diriger ce moi, sous le fouet de la perfection, vers le bien et le plein sacrifice. Qu'ils le tuent donc. Qu'ils aient peur de le nourrir.

Cette force du moi, il faut une main puissante pour la brider : comme Pégase qui emporte le char du soleil, par où le monde reçoit la lumière et la vie : si c'est Phaëton qui tient les rênes, tout se brise ; il sème l'incendie et la mort. Si c'est le dieu, le char parcourt la belle carrière : il l'a en main. Le dieu ne pense plus, un seul instant, que Pégase ne lui ait été donné que pour lui-même.

Guidant le soc, derrière le bœuf patiemment courbé sous le joug de la vie, Tolstoï s'avance le long d'une semblable route. Ni la mort, ni le désespoir de la vie ne l'occupent plus : il n'a pas le temps. Il a des hommes, qu'il fait vivre ; du pain à porter aux peuples en famine ; des enfants à nourrir ; des sourds à qui rendre le son de la vérité, et tous ces aveugles à qui la faire entrevoir. Ses seuls doutes sont pour lui-même, et ces frissons. Voilà son égoïsme. Il a des disciples. Il

est si resplendissant de foi, qu'il ne se sépare plus d'elle ; et sans doute ses fidèles ne la séparent pas de lui. Il ne parle plus pour ce qu'il dit : mais pour ceux qui l'écoutent. Hommes comme lui, il les fait plus hommes. Il est humain, presque seul dans cette espèce, dont l'humanité est le rêve troublé, douloureux et lourd, sans cesse étouffé par un sommeil accablant, dans son lit de ténèbres.

Et quand il triomphe dans son action, ce grand moi se supprime.

XII

QUEL IL EST SELON LUI

Jamais homme ne parla de lui avec moins d'indulgence : car il ne s'accable même pas ; il se rend justice ; il ose se traiter avec vérité. Aller jusqu'à être vrai avec soi-même, courage étonnant, qu'il a eu seul, peut-être, avec Montaigne, qui, pourtant, y met quelque coquetterie. Tolstoï semble se regarder avec les yeux d'un autre, — d'exquise sensibilité pour tout voir, — et d'un jugement détaché jusqu'à l'insensibilité parfaite. Des portraits de Tolstoï par lui-même, à ceux des autres, il y a la même différence que de ceux de Vélasquez aux portraits des autres peintres. C'est la vie offerte aux yeux, et qui se donne à juger. Rien n'indique le sentiment de l'artiste. Il a tout aperçu ; il fait tout apercevoir ; mais, comme la vie même, il n'exprime pas le jugement, qu'elle implique toutefois. Ainsi, l'on peut différer de sentiment, en présence de ces images, comme devant la créature vivante. Taine a dit d'Innocent X, tel qu'il est à Rome, au palais Doria, toute sorte de faussetés, selon mon goût. On ne s'accorde qu'à convenir d'un talent miraculeux ; Vélasquez n'a pas laissé là un portrait de ce Pape, mais le pape Panfili en personne.

Tolstoï traite ses personnages avec la même liberté

dominatrice : il n'est pas croyable qu'il en fasse autant de soi-même. Le génie de Montaigne, qui décompose et qui analyse sans cesse les éléments d'une vie, est tout opposé, dirait-on, au génie de Shakspere, qui ne se lasse pas de créer des êtres vivants, par un prodige de force et de sensibilité, où la raison jugeante semble ne pas avoir de part. Le fait est que Montaigne était le philosophe de Shakspere : il le lisait assidûment. Et le fait est encore qu'il n'y a point de portrait de Shakspere par lui-même. Tolstoï, qui n'intervient jamais dans son récit, pour le compte de ses personnages ; qui ne loue ni ne condamne ; qui laisse parler uniquement la vie ; il ne paraîtrait pas devoir s'être pris pour modèle. Or, il l'a, au contraire, toujours fait. Il a le don extraordinaire de se voir dans tous les détails, et dans les plis les plus secrets de l'âme, sans jamais se reconnaître. Il ne se quitte, pour ainsi dire, point, et n'est pas à soi-même attaché. De là, cet air incomparable de vérité mis en tout. Les Anciens nous peignent ainsi la simplicité grecque, Œdipe, Ulysse, Philoctète ; mais ils ne se sont jamais peints.

Point d'image de Tolstoï, qui vaille donc celles qu'il en a données. Il n'est que d'aller à son œuvre, et de les y prendre. On le suit de l'enfance à la vieillesse. Il n'y manque pas, non plus, les traits du visage. Ce n'en est pas un des moindres mérites, que ce portrait ait été tracé peu à peu, avec le temps, au cours d'un demi-siècle. Rousseau vieillard parle de Rousseau jeune homme. Mais c'est Tolstoï jeune homme, qui peint Tolstoï adolescent. Outre les dons d'une mémoire admirable, Tolstoï, s'observant sans relâche, n'a pas remis à plus tard de fixer ses impressions.

Ses *Souvenirs d'Enfance* sont le seul livre, au monde, où l'âme et l'esprit de l'enfant s'offrent aux yeux, comme on les trouve dans le regard, le sourire, les caresses, les paroles de l'enfant. Nulle ironie : elle est trop déplacée en la matière. Nulle comparaison à l'âge mûr : elle détruit cette fleur impalpable de la naïveté. Et nulle affectation de puérilité : c'est un jeu qui sent le vieillard. Un tel ouvrage, avec le charme du chef-d'œuvre, a la portée d'une étude unique pour la science. La confidence de l'être enfantin, que nul enfant ne fait, parce qu'il manquerait précisément à l'enfance, s'il pensait à la faire, Tolstoï l'a faite. Qui veut connaître les idées de ce raccourci d'homme, tout barbouillé encore du lait de la femme, sa méthode sentimentale, sa logique propre, absolue et instinctive, son être passionné et léger, où les pensées mêmes se jouent à l'état d'émotions, — n'a qu'à lire ce livre, et n'a, du reste, à lire que celui-là.

Dès le début, on voit une nature puissante, rebelle à toute contrainte, sinon l'amoureuse, qui porte à l'extrême limite les forces mises en elle : avant toutes, une sensibilité en continuel mouvement, une sincérité de cœur qui n'a d'égale que la sincérité de l'esprit. Il éprouve, avec une rare plénitude, les alternatives de la vie sentimentale, et d'abord les sentiments tendres. Mais il paraît les juger avec non moins d'ardeur, qu'il les sent : enfant ou homme, il applique tout ce qu'il a de réflexion aux intrigues, par où son cœur et son âme passent. Il est curieusement avide de se rendre compte de lui-même et des autres. Le goût de la vérité lui est, de bonne heure, si intime, qu'il se confond entièrement avec le goût de la justice; et, si cette disposition est enfantine, il n'a pas cessé d'être un enfant sur ce point.

Il souffre, jusque dans l'âge mûr, de cette timidité ombrageuse, presque maladive, qui est comme la peau presque toujours à nu, d'un amour-propre toujours blessé. Il semble n'avoir jamais été content de lui. Sa manie de raisonner l'a éloigné de tout le monde : car, dans une âme violente, raisonner c'est vouloir avoir raison. Bientôt, les autres hommes nous font l'effet de ne vivre que d'à peu près, et de n'aller au fond ni des idées, ni de ce qu'ils sentent. S'il arrive qu'on attache une valeur morale à l'examen de sa pensée, le peu de profondeur qu'on voit à l'intelligence d'autrui, vous en dégoûte plus que ne feraient même de graves fautes. Beaucoup de grands amis de l'humanité ont été misanthropes pour cette raison.

Tolstoï n'est pas indulgent. Un amour ardent de la vérité ne va pas avec l'indulgence : il faut la laisser aux âmes molles, ou à celles qui sont revenues de tout, et de la vérité même. Tolstoï ne s'abandonne de bon gré qu'à la terrible innocence de la nature : il ne discute pas avec elle; de là, que les plus simples créatures l'ont conquis et retenu : les enfants, les hommes du peuple, les paysans, les bêtes, les arbres, et les femmes pures. Sa mère est la seule personne de sa famille, avec une vieille servante, qu'il n'ait jugée que du fond de son amour. Son esprit démonte les ressorts de tous les autres êtres, de ceux-là même qu'il aime le plus : un frère, une femme, sa sœur, ses enfants. Il ne les flatte point parce qu'ils lui tiennent; mais plutôt il les dessert, parce qu'il les connaît mieux. Sa sincérité brutale le pousse à montrer cette cruelle connaissance, qu'il pourrait cacher. Il est bien difficile, ayant une vue perçante des hommes, et un cœur assez entier pour ne pas les ménager, de ne

pas se faire, à la longue, une espèce de mérite d'être sans ménagement. L'orgueil nous dupe où il veut. Puis, il faut en convenir, la connaissance des hommes en inspire le mépris ; et l'habitude d'être vrai ne va presque nulle part avec la politesse. On ne se police, qu'à force de mentir. Les victimes d'un grand homme à l'humeur rude ou morose, devraient la lui pardonner, en partie, s'ils savaient de quel prix il la paye : le don funeste de pénétrer les caractères, et d'en discerner les mobiles, n'est pas un jeu : ne s'y amusent que des âmes assez légères, eussent-elles beaucoup de poids par ailleurs. Au surplus, il n'est pas possible de ne point faire d'amers retours sur soi-même : cette faculté d'une seconde analyse, où la connaissance des autres vous rejette a vous seul, est proprement la revanche du cœur sur l'intelligence. Il n'est pas d'homme aimant sans cette faculté des retours. Elle est le signe qu'une vaste imagination ne s'arrête point à ses conquêtes; elle passe de là au conquérant; et s'acharne sur lui à de nouvelles découvertes.

Voilà où réside la source du bien : c'est une compassion des autres, qui naît du dégoût de soi, où l'on fut conduit par le dégoût d'eux. Un Tolstoï a toute la capacité qu'il faut pour contenir un mal presque illimité : il y pourrait être puissant; je m'assure que souvent il lui en souvint. Mais la compassion l'en empêche; elle le défend de cette violence sans pitié, où le mépris d'une intelligence, qui ne se peut refréner en ses jugements, nous entraîne contre les objets de son dédain. Tolstoï a fui les hommes, par accès, à toutes les époques de sa vie, quand il avait quinze ans; quand il en avait trente; Lévine est une sorte de solitaire. C'est qu'il les aimait. Par

crainte de les juger et de les haïr. Il n'était pas agréable à ses parents, ni à ses amis. Il n'en a eu qu'un, au temps de la première jeunesse, où l'on aime son ami à la manière d'une maîtresse ou d'un amant, sans qu'on ait, pour se quitter, la ressource des trahisons charnelles. Et Tolstoï a fait un tableau lamentable de cette amitié, où les esprits devant seuls se déprendre, il y a toujours l'un des deux qui va au-devant, et qui dupe l'autre : celui-ci prête à celui-là toutes les perfections, qui se les laisse prêter, et ne pardonne point ensuite aux yeux dessillés par lui-même, de ne plus les lui trouver.

Sensible à l'excès; prompt aux larmes, comme peu d'hommes le sont, moins par tendresse de cœur que par rapidité d'imagination; plein d'amour-propre, et ne s'aimant pas; d'une vivacité extrême d'esprit, de cœur, de parole, de geste, mais non de résolution; non moins timide que violent, selon que son amour-propre le bride, ou qu'il en rompt l'entrave; insatiable curieux des sentiments et des mobiles humains; malgré lui, juge absolu de ce qu'il analyse; témoin défiant qu'on ne trompe, ni ne corrompt pas; raison toujours armée contre la vanité de l'homme, et qui se désarme elle-même, en en touchant le fond; très instruit des passions, très propre à en éprouver de fortes, dont la connaissance et la crainte accroissent beaucoup la force; avide d'amour, et incapable de ne pas peser ce qu'il aime; sans patience; uni au monde entier des créatures sans pouvoir accepter le commerce des hommes comme ils sont; fort jaloux de tendresse; implacable au mensonge; épris sur toutes choses de pureté : telle est la riche substance de ce caractère redoutable, dont l'équilibre ne s'est établi que dans la sainteté.

L'amour de la vérité a fondé cet établissement. Ceux qui aiment la vérité, et ceux qui n'en sont que curieux, font deux espèces différentes. Les curieux de vérité n'y mettent pas du leur : elle leur sert, esclave humiliée, pour l'excellent et pour le pire. Ceux qui aiment la vérité ont tous une morale : et ils l'auront tôt ou tard, si d'abord la vérité les fuit, et s'ils la cherchent seulement, pourvu que ce soit avec amour. Les règles pour la conduite de l'esprit suppléent longtemps aux règles pour se bien conduire. La pensée droite est une caution de toute sorte de droiture. Le premier usage d'une bonne pensée est de reconnaître que l'homme n'est pas, comme on dit, « un empire dans un empire ». Et, de quelque côté qu'on incline cette pensée, dès qu'elle est sentie par le cœur, elle est le fondement de la morale. Pour l'amour, elle est une vérité de fait. Avec Tolstoï il en est allé de la sorte. Il a commencé par être tout à soi. Il s'est dégoûté de soi-même, et du reste, après s'en être épris par instinct, par devoir. par compassion. Enfin, quand il lui semblait que le monde fût vide, la vérité, qui ne l'avait point laissé se satisfaire d'une réponse médiocre, lui a découvert que le Bien était le plan réel de la compassion universelle. Elle l'a persuadé que ce Bien seul donne une réalité, à ce qui n'en a pas; qu'il la crée incessamment; qu'il est par là le divin, ou la réalité même; et que, n'y ayant rien autre de vrai que lui, c'est pour lui seul qu'il faut vivre, puisque lui ôté, il n'est point de vie.

XIII

GRANDE SOLITUDE

Il y a une solitude plus profonde que la nuit arctique, plus étendue que la banquise du pôle. Il y a un désert plus vaste et plus immobile que la glace sur le toit de l'Asie, quand la lune de l'hiver l'illumine. C'est l'homme parmi les hommes; et la volonté d'un seul homme, aux prises avec le monde durable et les jours éphémères, voilà l'abîme de Pathmos, où la solitude est parfaite.

Qui doit le savoir mieux que Tolstoï? Le grand vieillard a voulu le règne de Dieu sur la terre, — et ce n'est pas d'aujourd'hui. Il a mis toute la force d'une logique puissante, au service de ce grand dessein. Il ne doute plus, depuis longtemps. Il peut s'en prendre, du moins, à la folie, à l'égarement des hommes, à la mortelle lenteur de la vérité, aux peines qu'elle a toujours eues à se faire une route. Car un Tolstoï vit, grandit, s'élève sans cesse pour cette vérité qu'il porte; et, pourtant, son tour vient de vieillir, de voir la neige des ans couvrir peu à peu sa perspective; et de regarder la tombe qui se creuse, et qui ferme l'étape à l'horizon.

La comtesse Tolstoï a dit un jour : « Le comte ne travaille plus pour la Russie, maintenant, mais pour le monde. » C'est quand on est le plus séparé des siens, qu'on se fait tout à tous; et celui qui se quitte lui-même est plein de l'univers. Tolstoï a toujours été solitaire; il est de ces hommes à qui il faut un trop grand espace : ils prennent tout l'air autour d'eux; et à mesure qu'ils se répandent, ou ils attirent les environs, ou ils y font le vide. Il faut leur appartenir, ou les fuir. Il faut un peuple à Tolstoï. Puis il est rebuté d'eux; il s'emporte contre leur mauvaise volonté : dans *la Guerre et la Paix*, dans *Anna Kharénine*, et ailleurs, Tolstoï passe aussi souvent pour misanthrope que pour dévoué et charitable. Il leur demande trop, dit-on. — Non : bien moins qu'à lui. Il ne leur demande que de le croire. Il leur fait un faux reproche, dit-on encore, de ne pas lui obéir, de ne pas se laisser convaincre : mais pourquoi lui céderaient-ils? — Parce qu'il est le plus fort; qu'ils le savent; et qu'il ne peut faire lui-même de ne le savoir point.

Tolstoï parle au monde entier, selon le mot de sa compagne. Mais c'est qu'il ne peut enseigner son peuple, ses voisins, ni même sa compagne. Que je le vois isolé! Son isolement est aussi vaste que lui. Nul homme ne peut se vanter d'avoir été compris d'un seul autre homme, durant cette si courte et si longue existence. Que sera-ce de l'homme qui en vaut une infinité d'autres? Il n'aura pas seulement l'ennui de ne pouvoir se faire comprendre. Il aura la sombre tristesse de savoir jusqu'où il n'a pas été compris. Allons plus outre : de savoir qu'il ne pouvait pas l'être. Or, cette certitude n'ôte rien à la passion de se communiquer,

car elle est proprement celle d'agir, pour les esprits, et leur vie. L'homme ordinaire n'est séparé des autres que par l'étendue d'un moi ordinaire comme lui, pour ainsi dire : c'est une épaisseur de rien, un voile mince; il peut cacher une souffrance réelle, mais elle est vite dissipée. L'autre homme est divisé de tous par un espace immense : par toutes les forces, et toutes les décisions d'une volonté presque infinie. L'Église voit l'orgueil à la base de l'hérésie; c'est la volonté qu'il faut mettre, le nerf même de l'esprit. Que Tolstoï me touche, adolescent et même déjà avancé en âge : Bésoukhow et Lévine semblent parfois peu volontaires; cependant, ils n'en font qu'à leur tête; rien ne les réduit. Ils sont de cet ordre des âmes, expressément nées à la fois pour sentir, pour comprendre, et pour vouloir : mais la volonté ne leur vient qu'ensuite. Il ne leur faut qu'une foi définie : alors, ce qu'elles ont de puissance pour agir se révèle. A peine agit-il, Tolstoï se trouve plongé dans cette solitude sans fin, comme la passion d'excellence qui l'anime. Il y a tant de vérité dans son âme, qu'on ne lui fait pas un moindre tort de la méconnaître toute, que de la décomposer en vérités particulières, et d'y choisir la sienne entre mille. Ainsi, quand il est compris sur un point, il sent encore bien plus l'impuissance où il est de se faire comprendre. Qui dira la mélancolie de Tolstoï, quand on le loue d'avoir écrit les plus beaux romans du monde? — On doit sentir dans son âme de tels dégoûts : combien peu les éprouvent? On vante Tolstoï auteur, quand il est, et veut être apôtre; et l'on daigne lui pardonner ses œuvres, en faveur de ses livres. En secret, comme il rougit, l'admirable vieillard, de cet éloge! Ici, il y a un

homme, — et l'on veut un auteur. Pascal l'eût pris d'une autre sorte.

Voilà bien l'isolement profond, celui dont on ne peut sortir, où il faudrait amener les autres, n'y ayant point d'autre moyen de s'unir à autrui, et n'y servant de rien d'aller aux autres. Isolé par les pensées mêmes qu'on a le plus longtemps couvées, et qu'on caresse le plus, de la communion humaine. Une vue étendue du monde est un spectacle sans merci de notre propre solitude. Je pense toujours à Jésus sur sa croix, ou même à Socrate dans sa prison. Jésus peut douter de tous les hommes. Socrate peut douter de la Cité. Pourtant, Socrate a ses amis, et il sourit à la ciguë, en faisant vœu à Esculape : c'est pourquoi Socrate meurt si sereinement. Il est admirable de sagesse ; mais déjà en lui perce Épicure, si triste, selon moi, étant tout raison, et le plus résigné de tous les hommes : mieux vaut encore une vie, qui est agonie, qu'une vie qui est la mort même. Mais vous, Jésus, pour tout ami vous avez l'éponge et le vinaigre sur la bouche, et vos lèvres sont brûlées par la dérision ; l'ironie amarifie votre soif agonisante. Il n'est point permis de vous rien comparer. Cependant, la puissante solitude suce aussi son vinaigre, et en rend sa soif plus acide. Point d'amis : car l'ami est celui qui nous comprend assez pour nous chérir, et je le trouve plus sûr que celui-là même qui nous aime assez pour nous comprendre. Nos cœurs sont de viande : ils se gâtent, ils se corrompent ; ils se déchirent aussi.

Tolstoï est donc seul, en dépit de sa gloire. Il vit retiré. Il n'a pas même conquis ceux de son sang : quelques-uns lui résistent. L'admiration l'accompagne, qui croit bon de se corroborer de blâme : car ce qu'elle

admire surtout en lui, c'est qu'il lui reste incompréhensible. Les puissances de la terre honorent en lui une puissance, mais ne l'aident pas. Il avait un compagnon : il l'a perdu. Tolstoï, qui aime l'univers, est en lutte avec l'ordre universel : car il ne faut pas le vouloir à sa manière. Il n'est pas en prison, parce qu'il n'y en a pas une assez grande pour lui.

Mais il est plongé dans le profond cachot de sa condition d'homme, — au milieu du monde, et parmi cet amour de la vérité, qui est le désert infranchissable à presque tous. Qui ose y entrer? Qui a le courage d'y poursuivre sa route? Qui, surtout, honore assez la lumière aveuglante, et sans douceur peut-être, qui baigne cet aride et sublime espace? — Aux champs, Tolstoï parle donc volontiers à ceux de Yasnaïa Poliana, ouvriers et paysans ; il prend son plaisir avec les plus simples ; ils ont le cœur droit et fort : du moins, il est plus facile de le leur prêter et l'âme fraîche de l'enfant ; ils vénèrent la grandeur naïve ; et ils aiment comme ils admirent. Ils croient. Or, pour Tolstoï, comme pour tous ceux de son ordre, l'orgueil et la volonté sont d'être crus. On croit, grâce à ceux qui croient ; et ce sont eux qui nous rendent sûrs enfin qu'on est digne de se faire croire.

On a toujours besoin d'affirmation. Le plus grand des hommes ne dépend pas de l'approbation d'autrui, mais son œuvre en dépend ; il ne peut se le nier. Les tyrans le savent bien, qui forcent l'assentiment. Ils y emploient des moyens à eux, qui touchent à la folie, à demi absurdes, comme le semble toujours la violence exercée sur la pensée, laquelle, par nature, échappe aux violents. On n'agit point dans le monde, s'il ne prend

sa part de votre affirmation. C'est pourquoi la solitude, si nécessaire à l'homme de génie, finit par lui être une nécessité si terrible. Elle ruine en lui la croyance à sa propre action. Elle la réduit, en quelque sorte, à devenir négative.

Or, qu'est-ce bien qu'une action négative? Il n'y a rien de vivant dans une négation. Il vaut mieux se tromper sur ce qu'on affirme, que nier à bon escient, et par principe. Une grande pensée, qui n'agit pas, solitaire par contrainte, après l'avoir été par goût, faute de l'affirmation d'autrui, devient insupportable à elle-même : car il lui semble qu'elle nie. — Tolstoï a longtemps connu ce supplice; peut-être, le connaît-il encore.

XIV

GLOIRE DE LA DOUCEUR

Vous voyez quel est cet homme, et quel héros. Quoi de plus beau que ce héros s'arrachant à lui-même, et se tournant en apôtre? — C'est à la gloire de la douceur.

Vous avez senti sa violence; elle ne périra qu'avec lui; il le sait bien; et il la fait servir à l'évangile de la doctrine la plus douce. Les grands violents sont doux. C'est ce qui les distingue des autres. Les hommes, entraînés par leurs appétits, inclinent à la violence; et s'ils craignent de s'y livrer, s'ils n'ont pas la force de braver cette crainte, ils honorent en autrui cette violence, même s'ils la détestent, même si elle leur nuit. Car ils ont la superstition maladive de la force. Telles sont toutes les femmes, et presque tous les hommes aussi. Ils adorent dans la violence la force qu'ils n'ont pas de repousser la violence; et s'ils l'avaient, en effet, à leur tour ils seraient violents. Ils exaltent ainsi dans les autres l'envie de leurs propres crimes; on les dirait presque fiers de cette force qui les décime; et peut-être croient-ils en participer, parce qu'elle les frappe et qu'ils en sont victimes. La foule immense des violents, depuis les bourreaux jusqu'aux femmes qui les admirent, adule secrètement son désir de l'injustice, et rougit de la douceur. Combien différente par là des grands violents.

Peut-être aussi les hommes sont-ils plus doux en Orient qu'ailleurs, et plus paisibles. Ils ont beaucoup souffert, et depuis plus de temps. Ils sont encore prêts à subir toute sorte de tortures. La même force les soutient dans les supplices, et dans l'amour de ceux qui les y arrachent. Là-bas, ni l'innocence ni la douceur ne sont tout à fait un objet de mépris. Mais on y voit des clartés divines.

Tous les prophètes ont été violents par douceur, et jusqu'à la mort. Dans son transport le plus sublime, Jésus garde le silence. Il ne répond à toute la force de l'univers, à Rome, à la mort, aux Juifs, à l'abandon de ses amis, aux soufflets, à la croix, à la moquerie même et aux épines, que par le mot unique d'une douceur unique : « *Tu l'as dit.* »

La douceur est un don de soi à la beauté du monde. Elle triomphe comme on s'humilie. On le fait beau, on l'aime divin, ce monde, pour qu'il le soit. Humiliation incomparable, où par amour tout l'être s'incline.

La douceur naît dans le cœur des grands violents par une vue de la vanité de toutes choses. En ce peu, qu'est-ce que le plus? ou la victoire? ou l'empire? — Le grand homme n'arrive point au terme de son œuvre, sans un amer sourire. Car il ne touche point au terme de son désir. Un dégoût, profond comme le repentir, voilà sa borne. Il a besoin d'être pardonné. Il cherche le pardon d'avoir été grand. Car, s'il l'a vraiment été, il sait ce que cette grandeur coûte. Ce comble de rien.

*
* *

« Quelle œuvre vaut les larmes qu'elle a fait couler? Quel bienfait peut s'égaler à celui d'avoir séché ces

larmes, après celui de les avoir épargnées? Quelle grandeur approche la bonté, dont la caresse chaste arrête la plainte sur les lèvres, et retient sur les yeux les pleurs qu'ils allaient répandre.

« L'innocence seule peut connaître le bonheur; car elle ignore le mal. Voilà des enfants rieurs, comme l'herbe au soleil; et leur vue passe toute science.

« Ma grandeur, dit ce héros, ira jusqu'aux étoiles; mais elle n'ira pas jusqu'au bonheur. Je verrai Dieu, peut-être; mais, comme Moïse a vu les jardins de Chanaan : — du sein de sa propre mort, et sans mettre le pied sur la terre promise. Je serai grand. Et toujours triste.

« Mais la créature innocente vivra dans le cœur de Dieu, sans peine, et en riant. Toutes les bénédictions sont pour les doux. C'est à eux que vont les béatitudes. Heureux les pacifiques, est-il dit : la paix est douce. Heureux les pauvres d'esprit : ils ont la douceur, étant sans vanité. Heureux les affligés : s'ils souffrent, c'est qu'ils sont doux. Heureux les débonnaires : la douceur est en eux, au lieu de l'intérêt. Heureux les miséricordieux : le pardon est doux. Heureux les affamés du juste; heureux les persécutés pour la justice; heureux les purs : toute leur force vient de leur douceur; heureux donc seuls les doux. »

*
* *

Ainsi les grands violents, sans cesser de l'être, mettent toute leur violence, à la fin, dans l'admiration et l'amour des âmes douces. Une étrange envie, qui n'ose s'en croire elle-même, s'y mêle encore : ils chérissent

dans la douceur la perte infinie qu'ils ont faite, — l'innocence et la joie de la vie.

Comme ils les aiment, ces simples créatures, qui ont vécu sans se voir vivre! Qui sont nées, ont crû, et se sont évanouies à leur jour dans la prairie de Dieu, comme les plus humbles herbes du pré, qui ne sont pas les moins vertes, ni les moins joyeuses. Ils jettent un regard passionné sur tous ces êtres qui sont passés en faisant le bien, — *Transivit nulli faciendo :* car, ne faire que le bien, c'est n'avoir rien fait, selon l'honneur du monde. La plupart des hommes ne connaît la vie que par l'abus qu'ils en font sur les autres, ou celui que la vie des autres fait d'eux.

Il n'y a point de mère que le rire d'un enfant pénètre comme il fait le cœur de cet homme, où il ressuscite un monde, dont l'innocence fait le délice. La plus pure des choses, et la plus heureuse, est celle qui connaît le moins sa pureté et son bonheur. Cette grande âme est donc pleine de tristesse : elle enseigne une joie, qu'elle sait comme personne, et qu'elle ne peut plus goûter à l'égal de la connaître. Et, sans doute, le plus grand des hommes se surprend à sentir le remords de sa grandeur. L'amour est tout pardon.

Voilà Tolstoï, et la douceur où il met toute la gloire.

XV

QUE L'ART S'IMPOSE A LA SAINTETÉ MÊME ET DOMINE TOUTE VIE

Laissons le soleil préférer une récolte à l'autre, dans le champ qu'il féconde : c'est la moisson tout entière qui importe à ceux qu'elle nourrit. En son effet, l'œuvre du génie échappe à celui qui la crée. Tolstoï qui renie ses poèmes, et Tolstoï qui les a produits, ne seront bientôt qu'un seul homme pour son peuple : il se reconnaîtra, ici et là, en lui seul. Cette vie magnifique est née du sein de l'action; son art est comme elle, et l'imite. Elle est harmonieuse, avec une majesté immense et pleine, où la vie seule peut prétendre. Elle se déroule, variée en ses aspects, unique en son cours, grossie insensiblement d'elle-même, comme un fleuve puissant, dont la pensée peut distinguer les ondes, mais ne les sépare point. Il n'est pas moins ce qu'il doit être à sa source, qu'en son delta d'épais limon, où il s'attarde, avant de finir par mille bouches, riches en villes et en maisons pour le séjour des hommes. A la manière d'un temple, ou d'un drame parfait, cette vie admirable s'embrasse d'un seul regard, où tous les détails et toutes les proportions s'équilibrent dans un calcul unique. Qu'une telle

vie adopte ou répudie l'art, elle en est elle-même un chef-d'œuvre; et sa candeur apparente n'est qu'une grâce de plus, où l'Artiste divin a mis sa marque. La pensée, que n'entrave plus le lien des apparences, retrouve la même vérité, où l'illusion de l'univers est suspendue : tel un pendule oscille d'un bord du rêve à l'autre bord : et ce point fixe est, qu'en toute chose, qui compte pour l'homme. — dans la grandeur de la volonté, dans la force du fait, dans le sacrifice des saints, — toujours l'art préside à son œuvre, et la contemple.

Les plus beaux monuments de l'art, comme les plus belles vies, ne se font pas toujours en vue de l'art même. Ici, l'on peut voir un rapport admirable de l'art avec l'action. Ces chefs-d'œuvre de l'art ne sont qu'un résultat de l'action. Tolstoï n'a, pour ainsi dire, écrit qu'au soir des journées qu'il a dû vivre. Ses poèmes sont la réflexion de sa vie. Il était fatal, en son pays et en son temps, qu'il passât du livre à la nature, et qu'il finît par la charité. Le peuple russe cherche continuellement Dieu.

Les hommes de l'Occident, las d'agir ou sans force, se font des théories de l'action, pour en distraire un vague désir. Ils en ont d'incertaines, et de singulières, où l'on sent l'impuissance des gens de lettres, et la décrépitude où mène la littérature. Pour la plupart, ils opposent la pensée et l'action. Ils finissent par ne plus entendre l'action que sous l'espèce brute, la plus matérielle. Il leur semble qu'un homme d'action soit celui qui donne des coups de poing par métier; à tout le moins, celui qui fait le tour du monde, ou traverse l'Afrique. Qui les en croirait, ne serait pas loin de

croire que Descartes, rédigeant sa méthode, n'est pas homme d'action. Enfin, l'action, comme ils la prônent, n'est qu'une opinion littéraire. Comme la mode en vient, elle en peut passer. J'imagine que ces esprits énervés, dans leur inquiétude de ne point agir comme il faut par la pensée, confessent surtout la vanité de leur littérature. Et, il est vrai, que ce qu'ils écrivent, n'importe en rien; mais il n'importerait pas davantage qu'ils fussent planteurs paresseux sous les tropiques, ou acrobates. Ils ne sont pas raisonnables, là-dessus, de s'en prendre à Descartes. L'action n'est point dans les formes de l'acte : elle dépend de la force de l'âme. Que les âmes soient capables d'agir, voilà le point.

Où le mieux voir qu'en Tolstoï? — Art, foi, ou religion; peintures de la guerre et de la paix; œuvres didactiques ou apostolat parmi les paysans en proie à la famine, c'est toujours la même bonté qui agit. C'est la force d'un peuple. Toute la vie de la Russie est dans cette âme. Elle doute de soi; elle cherche Dieu; elle le découvre, et s'y consacre. Les états diffèrent, et c'est tout. L'action reste la même : Tolstoï a révélé la Russie à la Russie. Comme elle, à la poursuite du pain de vie, il est allé quérir, sans pouvoir le rencontrer, ce grain inestimable sur l'aire, où les autres races ont battu leur blé, — et il ne l'a trouvé qu'en rentrant en soi.

Il précède le peuple russe, dont l'action se déroulera, dans l'avenir, selon les époques de la sienne. On entend dire, parfois, que Tolstoï n'a pas de style. Un étranger ne s'en fait pas juge. Selon l'opinion des critiques, il n'a pas le style savant comme Gontcharow, ou raffiné comme Tourguéneff. Il se peut que Tolstoï n'ait pas de

style, si l'on entend la manière d'un auteur. Mais je gage qu'il a celui où la Russie verra plus tard le type de l'expression russe. On ne saurait définir le style d'Homère : il échappe à la rhétorique; on sent toutefois que l'*Odyssée* et l'*Iliade* enferment tout le génie de la race. Tolstoï a laissé les épopées d'une nation inquiète, curieuse d'analyse et de vérité, héroïque dans le combat moral.

La théogonie d'Homère ne répondait plus à rien, qu'Homère était toujours le père nourricier de la vie grecque. Tel est le miracle de l'art, où une action éternelle a pris sa forme. Quand nul ne se souciera si Tolstoï a traduit bien ou mal les mots de l'Évangile, sa pensée, son sentiment, sa morale, ne cesseront point de vivre dans l'âme de son peuple et d'y fructifier. Son art et sa religion se seront confondus dans l'amour de ce peuple, comme le témoignage le plus complet qu'il ait reçu du divin, qui lui soit propre. Une nation ne produit qu'une fois l'homme, où elle prend conscience de son génie. L'honorât-elle du nom d'un Dieu, il faut toujours y voir un artiste.

C'est un tel homme, qui aura vécu sous nos yeux, — ce Tolstoï, l'Homère et le Luther du monde slave.

Août 1898.

II

POUR ET CONTRE TOLSTOI

1907

On me demande assez souvent pourquoi Tolstoï me semble d'un si grand prix; et depuis qu'il ne publie plus des romans admirables, en quoi lui trouvé-je tant d'importance.

Voilà quelques années, un jour j'ai dû me dire : je me sépare de Tolstoï. C'est ma seconde enfance que je laisse. Combien j'aurais voulu, enfant, me donner tout à lui.

Adieu donc au grand vieillard. Et en lui, adieu à l'enfant que j'étais. Il faut toujours tout quitter. Toute morale fuit et fait eau. L'art reste. Les systèmes sont des jeux. La vraie partie, c'est la vie.

Le désir chrétien me parut d'abord combler toutes les passions et toutes les voies de l'homme. C'était la passion de la sainteté. Mais si naïve, qu'elle espérait trouver sa fin dans l'amour de tous les hommes. J'ai vraiment connu par l'ardeur intérieure la charité du genre humain. Mais qui y fut sensible, sinon ceux-là seuls qui m'aimaient déjà, et qui depuis m'aimèrent? A être bon, il faut être un saint.

En se donnant, en s'offrant même, contre une secrète pudeur, on a l'illusion de la générosité. Je n'ai pu me trahir au point de la faire partager aux autres. Quand

je voulais le plus me donner à tous les hommes, j'avais le plus l'air d'aspirer à les dominer et à les asservir.

J'ai écrit à Tolstoï, en ce temps-là. Il n'a rien compris à ma fureur d'amour. Au fond, je voulais être un saint comme lui pour être, comme lui, un père d'œuvres immortelles, et un artiste. Déjà, je pressentais le lien profond de l'art avec la sainteté; mais je ne pouvais discerner à quelles actions la sainteté engage, et à quel sacrifice l'art oblige. Ce sont les mêmes, et dans la même solitude : mais l'art n'exige pas le silence, où la sainteté se retranche. En art, les passions ne peuvent pas se taire.

Alors, je croyais l'homme bon! j'ai su, depuis, que la bonté est aussi une œuvre, et qu'elle n'est point si naturelle à l'homme que la digue au castor. Je croyais à la joie. A quoi ne croyais-je pas? J'avais tant de foi à tout ce qui compose la vie, que je parus douter de la vie seule. Ainsi, quand tous les moments sont d'or pur, le temps n'a plus de prix.

Mais j'ai vu que rien n'est bon que la puissance victorieuse de soi, qu'elle seule est amour, elle seule est force.

Tout ce qui me fit horreur, tout ce qui me fait mal et dégoût, je l'admets en soi-même, à présent. Ce n'est pas que je l'accepte. Mais le Destin n'a pas de plus intime confident. Je le réforme dans mon cœur; au fond du cœur, je le broie, je le vaincs, je le fonds, je le coule. C'est là ma fatalité propre et ma mission.

Je vais vers la mort, comme tout. Et la vie est plus pleine que jamais, en moi. Je ne puis et ne veux la réduire. C'est l'âge fort. Il n'a point d'illusions, sinon celles qu'il crée.

Je vois Tolstoï tel qu'il fut, et non tel que je l'aimai. Je sais bien qu'il n'est pas mon homme. Il n'est plus si bon que je le portais dans ma crédulité. Mais il est plus puissant : il a plus d'ombres; il respire toute la force de son œuvre; et lui-même, sa religion, ses actes et ses livres, tout ici est une œuvre de la volonté. Tolstoï n'est pas un saint; et il n'aime pas les artistes.

Si je lui suis sévère, je ne sais. Il m'a fait beaucoup de bien, et m'a beaucoup fait de mal. Il m'a troublé, sans me tirer de mes troubles. Toula n'est pas l'univers, et tout le monde ne peut pas être moujik. Il m'eût fait perdre quatre ou cinq ans, si l'on pouvait perdre des années. Mais rien n'est perdu, au contraire, puisque je l'ai bien aimé, et me suis mieux connu moi-même. Il ne m'a pas guéri de la Croix, qui est le triomphe de l'amour dans la mort même, et dans les plus affreux supplices. Mais il m'a guéri des hommes.

Il me semble que Tolstoï offre à nos yeux toute la politique chrétienne. C'est en lui qu'on peut voir ce que vaut l'Évangile pour la vie. Ni Jésus, ni la croix n'y sont rien, pas même des symboles. Quand Tolstoï parle de Dieu, on ne sait ce qu'il dit. Pour lui, ce n'est qu'un mot; mais il arrive qu'il s'y laisse prendre. De là ces doutes sur la personne, cette incertitude sur la volonté de Dieu, cette piété obscure, ces commandements au nom d'une vérité tantôt abstraite, et tantôt vivante, ce mélange qui donne aux raisons de Tolstoï une odeur religieuse et une espèce de fausseté, qui font enfin penser à un mensonge enveloppé d'encens.

On dirait, parfois, que si un homme ne pense pas, c'est lui. Il n'a point de pensées véritables, tout en faisant un magnifique usage de la raison : rien ne s'offre à ses yeux ou à son esprit, qu'il n'y imprime le tour singulier de son système. Il est même admirable qu'il cesse de voir directement la vie, quand il veut penser, lui qui, d'ailleurs, a une vue si forte et si vive des hommes vivants, et de leurs actes. Ce qui lui manque

le plus, sans quoi on ne pense réellement jamais, il ne doute plus de la vérité qu'il enseigne : j'entends qu'il ne considère pas le monde sous l'œil du destin, ni en lui ni au compte des autres. Partout présente dans son œuvre, la nécessité est partout absente de sa morale. Il possède la vérité, il a pensé une fois pour toutes. Il n'a point d'autre tort que de s'adresser toujours à la raison, et d'être persuadé qu'il prouve. Car, d'être comme il est, et d'agir comme il fait depuis qu'il est prophète en Israël, qui lui en ferait le reproche ? Tolstoï est le plus beau vieillard qu'il y ait en Europe.

Il répond, sans le vouloir, à tous ceux qui opposent la société chrétienne à la société catholique, et qui triomphent si aisément de ce que la société catholique n'est pas celle de l'Évangile, ni Rome la véritable image du Christ. Or, il est maudit lui-même, en son pays, par une Église qui se vante d'être la véritable église du Christ, contre Rome. Et comme lui, toutes ces églises sont sûres d'avoir la vérité, et la seule. Et elles aussi le prouvent.

II

POUR ET CONTRE TOLSTOI

I

FOND DE TOLSTOI

Tolstoï est un objet pathétique. Tolstoï est un grand spectacle. Il est déjà pour nous, comme s'il n'était plus. On n'attend plus rien de lui qu'on ne connaisse. On a tant parlé de sa mort, il y a six ou sept ans, qu'on souhaitait d'en finir. Mais il est d'une fibre puissante, qui ne rompt pas d'un coup. N'était-ce pas sa première maladie? Robuste comme la plaine, il n'obtiendra pas la mort sans beaucoup de souffrances. A quatre-vingts ans, il monte encore ses chevaux. Il va partir pour Stockholm. L'âge ne l'a pas abattu : il écrit, il agit, il travaille. Mais enfin il s'est éloigné de nous. Ceux qui l'ont aimé et qu'il n'a point convaincus, songent à lui comme à un homme du passé. Il s'attarde sur l'horizon;

mais quand il sera descendu dans la vague éternelle, quel deuil pour le genre humain ! Une grande lumière qui s'éteint, c'est une calamité pour la terre.

Sa grandeur vient de sa conscience. Elle est pure, elle est forte comme le diamant; et si elle n'en a pris que peu à peu l'eau étincelante, elle n'en est que plus belle. Elle cherche ce qu'elle appelle le bien, comme le seul air qui lui soit respirable. Le mal, pour cette conscience avide, est le contraire de la vérité. Tolstoï n'a vécu que pour le vrai, sans le séparer de l'idole morale. Le bien est une logique sensible au cœur. Ah, pourquoi Tolstoï ne parle-t-il pas uniquement au sentiment? Il s'en défie, bien loin qu'il s'y borne.

Beauté de cette vie : elle est une. Si diverse qu'elle soit, elle a l'unité en dépit de toutes les contradictions. Il faut être un avec soi-même. Plus on est riche en éléments contraires, plus la profonde unité est belle : elle est forte de toute la volonté qui a fait la paix entre les pouvoirs en guerre. Le plus souvent, l'unité de l'homme est dans la passion. Tolstoï, dès qu'il a pris conscience s'est mis en marche pour le lieu désiré, où l'homme est comblé par l'évidence. Il a pu se fixer, parfois, dans les fossés du chemin, se coucher même dans la boue, dormir accablé sur les ronces, pour tromper l'ennui et la fatigue du voyage. Mais il n'a jamais quitté sa ligne. Tel on le voit à seize ans se donner à son premier ami, tel, un demi-siècle ensuite, il s'abandonne tout entier à l'Évangile. Sa vie est un effort invaincu à la vérité, ou plutôt vers cette forme suprême de la vérité qui est la foi. La foi est la vérité qui oblige. Elle n'est plus de l'esprit : elle persuade d'agir. L'entendement est froid près de l'action.

Quand je commençais de connaître Tolstoï, dans mon admiration de *Guerre et Paix* et d'*Anna Kharénine*, cette Iliade et cette Odyssée du roman, je déplorais l'abandon de l'art par un si grand artiste. Tolstoï lui-même semblait dire que l'art n'est rien, et que le violon de Crémone ne vaut pas les boyaux du chat, dont on fait les cordes. Mais quoi, il fallait l'honorer de renier ses dieux : au sommet de son art, il voulait davantage. J'ai bien vu, depuis, qu'il n'a pas cessé d'être artiste : ne le voulût-il pas, il le serait malgré lui. Et enfin qu'a-t-il fait de toute sa vieillesse? Il sculpte sa propre statue, depuis plus de vingt ans ; et sa plus belle œuvre d'art, c'est lui-même.

Il a des avantages incomparables, qu'il abdique. Il est grand seigneur, et se fait paysan. Riche de tous biens, il se prive; et même s'il joue au pauvre, c'est un jeu qui fait peur à la plupart des gens. Point né pour être un saint, c'est un saint qu'il veut être. Il s'exerce à se vaincre : il sait bien que là seulement est l'exercice des puissants. Sacrifice bien dur : il renonce à son art; il tourne au prêcheur de village; il tient bureau de conseils utiles et d'ennui; il publie une foule de petits traités, où il épelle une humble sagesse à l'usage du populaire; et cette grande voix s'applique à bégayer.

§

Je le vois toujours à la poursuite du bien. Et toujours, il se force. Tolstoï veut être bon; et certes, il l'est. Mais qu'il le veuille, c'est la preuve qu'il n'est pas si bon de nature, ni qu'on le croit. Le désir d'être bon est une sorte de bonté, sans doute; mais qui se mesure. Sa

violence cruelle paraît à ses jugements. Il est dur aux plus grands poètes; il bouffonne avec les plus belles œuvres; il manie les grands hommes avec mépris. Il a plus d'égards pour le plus mince rimeur de campagne que pour Wagner et Shakspere. Il n'est très doux qu'aux petits. Serait-il, malgré tout, plus sensible en art qu'en politique? Dans sa querelle avec Tourguénev, il a eu tous les torts; et combien alors, et depuis, le sage Ivan Sérguéiévitch a montré un esprit serein et magnanime.

Et j'aime Tolstoï pour toutes ses injustices : il en est plein. Sa verve en est faite. Il est farci de passions, et beaucoup sont mauvaises; ou du moins, elles le seraient dans un autre; mais la force, du mal même, fait une espèce de bien. Rien n'est misérable que la faiblesse.

Toute la vie de Tolstoï est un essai à la domination. Comme tous les vrais conquérants, il tend à la conquête la plus dure. La victoire la plus difficile est la plus belle. Aimer les tâches difficiles.

D'abord, c'est un moi féroce. Entre toutes ses passions, l'orgueil est la plus forte. Il n'y a point d'homme plus entêté de ses propres raisons. Partout où il est, il veut être le maître. L'instinct de dominer est en lui, comme l'os du dos. Enfant, il veut qu'on l'aime entre tous et plus que tous. Jeune homme et officier, il veut être Napoléon. Et il fait la leçon à Napoléon, quand il fait la guerre, fût-ce sur le papier. Plus tard, il joue le rôle du grand seigneur, qui donne l'exemple de la réforme sociale. Il fonde des écoles, pour apprendre la pédagogie aux pédagogues. Il n'approuve rien de ce qui se fait autour de lui, et qui se fait sans lui. Grâce à cette humeur, il a paru parfois regretter le temps du servage.

Aujourd'hui, en chaque homme il ne veut voir qu'un disciple; et il n'y voit rien, s'il ne l'y trouve pas. Un chrétien? Assurément; mais selon son Évangile, qui est le seul Évangile. Pour se le rendre propre, il a traduit et commenté le Nouveau Testament, contre toutes les Églises. L'Évangile a comblé le vœu de son âme; mais il ne l'a pas découvert, sans y découvrir aussi l'occasion d'un rôle divin.

Tolstoï ne connaît que la terre. Il n'y a que des seigneurs et des paysans, dans ses livres. Il n'y est pas question des villes. Les ouvriers, les marchands y paraissent à peine; presque jamais les bourgeois, les Juifs, les hommes d'étude ni les savants. Il est poète, pour ne pas dire auteur, sans cesser d'être le parfait bârine. Et qu'importe la blouse? Il faut, malgré lui, qu'il fasse sentir sa force, qu'il domine sur les autres et qu'on le préfère. Et si on lui refuse le premier rang, du moins il se fera craindre. Irrité dans son amour-propre, et sachant qu'il fait mal, il est méchant et cruel avec Tourguénev; il prend plaisir à l'abaisser. Ce sont ses idées qu'il entend faire prévaloir, et à présent l'Évangile : oui! mais nos idées, c'est nous.

De dix ans en dix ans, jusqu'à ce qu'il se fixe dans la vérité chrétienne, Tolstoï a répudié l'action de son temps, et la sienne, qu'elle y fût ou non contraire. Il a le don russe des recommencements. Nouvelle idée, nouvelle vie. Mais le centre est toujours le même : pour diverses qu'il les croie, toutes ces vies de Tolstoï ont le même pivot : qu'il soit le maître. Il veut humilier le monde entier, dès là qu'il s'humilie, et dans le lieu même de sa chère humiliation. Il ne veut prendre leçons que du moujik; et il se plaît à transmettre cet humble

enseignement aux superbes. Or, que de superbe dans son humilité, à lui!

Voilà la raison de ses jugements les plus étranges. L'art lui est ennemi, sitôt qu'il dédaigne d'être artiste. Il se déguise en croquant pour tourner Wagner en ridicule; il passe la charrue sur Beethoven et il analyse Shakspere, Gœthe et Ibsen avec une bêche pour les chasser de sa république, qu'il appelle le Royaume de Dieu. Il fait table rase de tous les sommets, pour ne plus laisser sur la plaine que le ciel des bambins, éclairé de son évangile. *Parsifal* n'est rien : une chanson populaire est tout. Et sur tout ce désert, au nom incertain de Jésus, rien ne reste que le nouvel apôtre.

Je ne le déteste pas pour ses excès, qui sont ceux du sens propre : je l'en aime plutôt. J'admire ces forces qui sont prêtes à tout, si la volonté n'y met un frein.

Nous sommes pleins de crimes, qu'il faut qu'on bride. Tolstoï tourne l'énergie de son instinct en actions bienfaisantes, et en pensées meilleures encore. Pourtant, il transpire parfois quelques gouttes de cette sueur violente et rouge. Et il lui reste la rage de toujours contredire. Pourquoi ravale-t-il les grandes âmes de l'Occident? Il est des beautés supérieures où, peut-être, il ne saurait atteindre. Il vante trop le peuple, pour ne se point vanter en lui. Non, Léon Nikolaiévitch, vous n'êtes pas moujik : vous êtes prince.

Le cerveau populaire et le cerveau des grands artistes peut ne point différer de nature; mais ils diffèrent par l'exercice. L'art veut une culture. Faute de culture, l'art le plus haut est un monde interdit, où pas plus que le passant, le peuple n'entre. Et c'est là notre plus

long malheur. Car l'imagination du peuple est riche de toute la réalité humaine. Le cerveau de la misérable élite ne peut nous servir en rien; c'est un terrain épuisé par la culture même. Il a les semences, les machines et certes tous les fumiers; mais il n'a plus la richesse naturelle : il ne rend point.

La *Sonate à Kreutzer* est mauvaise, selon Tolstoï : elle excite aux passions ceux qui l'interprètent et ceux qui l'écoutent. Beethoven a tort de répandre un poison, où lui-même résiste, mais où de moins forts que lui doivent succomber. Une telle œuvre est donc mauvaise; et mieux vaut que cet art la chanson des mariniers : *En descendant la Volga.* Quelle raison! L'art n'est fait ni pour le bien, ni pour le mal. Il est fait pour porter, d'un seul coup, l'homme dans une sphère supérieure; et là, comme dans le propre règne de la beauté, il goûte un bonheur fait d'ordre pur, d'ardeur et d'harmonie. Là, cet esclave du temps croit être soustrait à la nécessité.

L'art est le monde de l'émotion. Il met le cœur dans l'éternel. Il fait une intuition de la connaissance. Ici, l'intensité est la vertu. Par là, il est une force toujours bienfaisante. Tant pis, s'il perd les faibles! Je voudrais savoir ce qui les sauve. La viande de bœuf tue l'enfant à la mamelle; elle n'est pas faite pour les nourrissons, mais pour l'athlète. Le monde et l'histoire sont empoisonnés de moralistes qui proposent aux hommes de téter.

A chacun la sphère supérieure qu'il mérite : que chacun s'élève selon ce qu'il est. *Macbeth,* vu par des assassins pourra bien les porter au crime. Shakspere n'est pas le meurtrier. Dira-t-on que Shakspere est

complice? Quelle folie. Les grandes œuvres sont toutes bonnes, pourvu qu'elles soient fortes. La sphère supérieure de l'artiste est toujours la bonté, et même la bonté parfaite, le renoncement absolu à soi-même : la communion avec l'univers. Voilà jusqu'où les grandes œuvres exaltent ceux qui les produisent, et même ceux qui les admirent : en les aimant, ils sont placés dans cette sphère d'amour parfaite, d'entier délaissement de soi, où ils n'eussent jamais été par leurs propres forces, où jamais même ils n'eussent rêvé de s'élever.

L'injustice de Tolstoï est fanatique. Sans doute, elle n'est pas volontaire; elle est la volonté de son tempérament. Y a-t-il rien de plus fanatique qu'une raison sûre d'elle-même? Nous en sommes tous là. Heureux les faibles : ils sont sans passion. A l'ordinaire des Russes, dans Tolstoï la faculté philosophique est médiocre : le sens de la vie le veut ainsi. Quand il philosophe, Tolstoï supprime le malade, pour guérir la maladie. Une vue merveilleuse des caractères, et de l'espace vivant où se propagent les ondes humaines, c'est le génie de Tolstoï. Le don de pénétrer les cœurs l'a rendu tout sensible. L'origine de sa bonté est là : il voit la mort et il imagine la souffrance non pas comme s'il y allait de sa souffrance et de sa mort, mais comme s'il tenait qu'il eût à en répondre.

II

POLITIQUE MORALE

Tolstoï a dit un jour : « Je voudrais que mon cadavre fût jeté aux chiens : voilà aussi pour moi qui serait bien. »

Convalescent, le vieux Tolstoï déplore de n'être point mort au plein de la maladie : « J'y étais fait, dit-il; je m'en allais déjà, avec bonheur. » Ou bien, encore une fois tiré d'affaire, il regrette son état de maladie, comme un état de perfection. Il ne s'agit pas d'une épreuve passagère, mais d'un mal très mortel, si l'on se rappelle le grand âge du malade. En dépit de l'humeur ascétique où son système chrétien l'incline naturellement, je ne puis m'empêcher d'entrer dans un grand trouble, quand j'entends Tolstoï parler de la sorte. Aux portes de la mort, il s'ennuie de la vie. Il se livre avec une sorte de joie aux sentiments de la perte inévitable. Plus je me sens en proie à la vie, plus ce retour forcé sur moi-même est brusque, sanglant, inexorable. Le jugement de Tolstoï me glace; et ce n'est pas de surprise, mais à cause de la vérité que j'y sens. Il condamne tout ce que je m'efforce de sauver et d'absoudre. Le bonheur ne vaut donc rien? Ou la satiété est-elle si cruelle?

Ah! de quoi m'inquiété-je? Tolstoï me remet en mémoire que le bonheur, ce soleil domestique, ne luit jamais sur le bord de la terre, où l'homme ouvre les yeux. Possible, le bonheur ne l'est pas. Il n'y a point de vrai bonheur à vivre : car la durée y manque; et la conscience est là. Rien ne comble le désir de la vie. Le bonheur serait divin, s'il pouvait se connaître. Ce n'est jamais du bonheur que l'on peut médire; ce n'est même pas de lui qu'on doute, puisqu'il n'est point.

Ce qui ne vaut donc rien, et qui doit faire le tourment du cœur, c'est l'illusion du bonheur. Voilà la vérité que Tolstoï fait sentir. La maladie mortelle est admirable pour dépouiller l'illusion, et rendre l'homme à sa nudité fatale. Tel est le secret de Tolstoï, et le terrible renoncement qu'il propose de la sorte à toute vie. Il n'est pas si chrétien qu'il ne soit encore plus asiatique et gorgé de néant. Enlever l'illusion de la vie aux malheureux mortels, quel présent à leur faire! Il leur sied bien mieux d'y croire, et que rien ne les en détourne. O homme, ne pense à rien : c'est le plus sûr. Laisse-toi porter par l'heure, comme tu te laissais porter, dans son ventre, par ta mère. Soupire d'être engendré au moment par le moment. Jouis du temps, s'il est beau; et de la pluie, s'il pleut. On te demande trop, triste besacier de la conscience. N'écoute pas le grand, l'éternel malheureux, qui s'agite au fond de tout cœur passionné pour la vie, et que l'intelligence de l'univers inexpiablement travaille.

Tolstoï est excommunié. Sa femme a plaidé pour lui, sans succès, près du Saint Synode. Elle ne croit pourtant pas que l'Église russe le laisse mourir, sans faire

la paix avec ce grand chrétien. En attendant, on poursuit ses petits livres d'instruction et de polémique. En Russie, tout ce qui touche à l'Église, touche à l'État, et ce qui frappe l'un, blesse l'autre. Tolstoï est en horreur au clergé. Dans les couvents du Mont Athos, on se signe quand on le nomme. Il est l'Antéchrist pour ces âmes simples. Les moines le tiennent pour un démon des plus noirs. On ameute contre lui les paysans qui, lui montrant le poing, le traitent, en hurlant, d'impie et de diable! C'est un plaisir amer pour la raison de savoir qu'on hue Tolstoï sur la route de Toula, et qu'on lui lance des pierres au nom du Christ. La pesante ironie! Que ces cailloux ont de tristesse!

Tolstoï est puni par là d'avoir eu tant de patience avec les puissants du monde. Il aime la louange. Il l'a trop reçue de ces talents patibulaires, qui naissent dans la fange de la rébellion, pour finir dans la graisse de la fortune. Entre tous les honneurs, il a choisi le plus rare : la révérence que l'univers et même les méchants ne peuvent refuser à la grandeur morale. Il se plaît au rôle qu'il joue; il ne hait pas la sainteté qui brille. Il abonde en soi-même, malgré tout.

Un long regard sur la Russie lui a révélé l'épouvantable misère de ce peuple. Il y a pris son horreur de l'État et de tous ceux qui règnent par la force. En temps de famine, c'est un pays où les gens qui meurent de faim doivent refuser la soupe que ne trempe pas l'État. On a vu les cosaques jeter à la rivière les pains et la farine qui n'avaient pas été scellés au pot de vin par les ministres. Tolstoï n'est pas moins anarchiste, qu'il est chrétien. D'ailleurs, le Russe le plus athée est un chrétien encore, témoin Kropotkine. Ils ont la

passion de la morale. Toute vraie morale est ascétique, en son fond. Ils sont nés dans la haine de la chair. Toute joie sensuelle leur est une débauche. Ils n'ont pas l'âme légère. Il y a du délire et des tortures dans leur volupté. Le Russe s'enivre d'idées comme d'eau-de-vie blanche. Sa démence est logique. Même s'il délire, il ne se délivre pas de la morale. La Russie entière parle pour l'éternité, désormais, du sentiment chrétien. Point de société, point de morale, selon le Russe, à moins de l'idée chrétienne.

Après tout, Tolstoï est le seul anarchiste qui ne révolte pas la raison. Lui, du moins, ayant ruiné l'État, il ruine aussi la nature. Il a un Dieu, pour suppléer la nature et l'État.

Dans Tolstoï, je discerne le vieux levain de l'orthodoxie contre l'Occident catholique. A quarante ans, Levine tient encore pour son église, et il en suit les pratiques. Tolstoï est plus orthodoxe que lui-même ne croit.

Comme tant d'autres, Tolstoï est viril en ce qu'il nie, puéril en ce qu'il affirme. Il s'accorde tout, et d'abord que tous les hommes sont en conscience comme lui, ou doivent l'être. On n'a pas soixante ou quatre-vingts ans du premier coup, ni l'âge de la sagesse au soir d'une vie comblée de tous les dons. Pas un homme, peut-être, si ce n'est Gœthe, n'a eu la vie plus heureuse ni plus facile que celui-ci. Un grand seigneur, plein de génie, qui vit sur ses terres, au milieu d'une belle famille, et qui se met à faire le bonheur de ses paysans, voilà Tolstoï en chair et en os. Et il dédaigne l'art, après avoir développé son génie dans cinq ou six livres.

L'art de faire une fin, c'est la religion de Tolstoï, toute plongée dans la mort. Il en tire une doctrine de la vie pour les autres hommes. Mais si les hommes exigeaient, d'abord, d'avoir vécu comme lui? Tolstoï est dévoré de charité et de zèle pour le genre humain; mais soixante ans de la plus belle vie, c'est surtout un zèle et une charité immenses pour soi-même. La raison que Tolstoï prodigue en son grand âge, n'est irrésistible qu'au soir de toutes les passions. La tempérance est alors naturelle. Pour convaincre les hommes, au prix de sa mort même, il faut qu'un dieu meure dans la fleur de sa force et de sa jeunesse. Qu'est-ce que la raison? les cendres du sentiment. On ne se chauffe point, on ne s'éclaire pas à des cendres.

La foi est le sens de la vie, et plus pure encore, la force de la vie même. En quoi la foi ne porte pas moins l'État que l'Église. Toutes formes de la force se justifient de soi. Il n'est pas croyable qu'un homme comme Tolstoï se fasse une idée si fausse de la violence, qu'il puisse voir un prodige de la violence, une sorte de mensonge diabolique, dans l'Église et dans l'État. Mais qu'est-ce enfin que l'État et l'Église sans les hommes? La violence est dans l'homme, comme la semence ou la moelle; et peut-être sans la violence, l'homme serait-il sans amour et sans foi.

Pour Tolstoï, le bourreau et le pape, le conquérant et le prêtre, le riche et l'officier sont les fils du mensonge et de la violence, de l'État et de l'Église. Tuer par métier, dire la messe, toucher des rentes, vendre de la terre, selon lui il y a là une cruauté et une imposture si horribles, qu'elles sont contraires à la nature humaine. Comme si rien de ce que fait l'homme pouvait n'être

pas de sa nature! Mais tout ce qui passe pour inhumain est humain au même titre que le reste. Quand on fait honneur à l'humanité d'un acte ou d'un sentiment, quelconque, on y honore aussi l'inhumanité ou ce qu'on appelle de ce nom, l'Agar répudiée, qu'on fait dîner à la cuisine, et qu'on va perdre dans le désert, d'où on ira la tirer, au premier jour qu'il en sera besoin.

L'Évangile, selon Tolstoï, n'est pas une doctrine pour vivre, mais une bonne nouvelle pour mourir. Il serait bien difficile d'y contredire, si Tolstoï l'avouait. Mais il n'en saurait pas convenir, quoique son action en fasse l'aveu pour lui. Car, hanté par la mort, celui qui s'arrête à une doctrine du bien mourir, brûle de trouver, et ne trouve jamais, un enseignement pour vivre. S'il ne feignait d'être optimiste, Tolstoï serait assez vrai. On est toujours vrai, de quelque manière, quand on est pessimiste.

L'amour est le dieu de Tolstoï. Ce dieu commande un abandon total de soi, l'horreur de toute violence, la patience et la résignation, poings liés, à tous les excès des violents, le désaveu de toutes les passions et même de la justice, le travail manuel et la pauvreté parfaite : au bout du compte, ne rien avoir et ne rien être. Voilà un intempérant système de morale. Car ce dieu est une idole de la conscience : il nous faut une loi plus certaine : il nous faut la connaissance.

De là, néanmoins, que Tolstoï plaît tant aux communistes et aux athées moraux, gens de système. Ils sont pleins de morale, comme les enfants mal nourris, de gourmes. Ils voudraient bien que leurs humeurs fussent le signe de la santé. Il leur faut toujours des signes, et ils les prennent pour l'autorité. Tolstoï se fait une

autorité de Jésus-Christ, et les athées à morale s'en voudraient faire une de Tolstoï.

Cet amour, le fils de la conscience et de la raison, pourquoi est-il un dieu, et le seul dieu? Qu'il est froid! qu'il est nul! Nul comme une idée : on n'aime personne, pour aimer assez le genre humain. Je donnerais bien le genre humain pour la vie d'un être que j'aime. Quoi donc? — Certes. Car je me fusse cent fois donné moi-même.

Tolstoï s'en réfère toujours à la conscience soumise. Au fond, perdre conscience de soi, c'est la vie parfaite; et n'avoir point conscience, le seul bonheur ou la seule innocence : alors on subit la vie, et l'on est soustrait à la mort. Pourquoi s'arrêter aux hommes? Les bêtes sont bien plus innocentes que les enfants. Et certes plus malheureuses. Et plus saintes aussi. Il n'y a point de dieu dans la conscience : elle est le mal et la mort.

Le drame de la vie est une symphonie. Les hommes n'ont de sens et de valeur que par la place qu'ils occupent dans la masse du chant. Ils sont des questions et des réponses. Nul ne peut se croire sans liens aux autres. Le plus bel instrument n'a de timbre et de parole qu'à son temps dans l'orchestre. Il ne joue pas pour lui seul. La musique n'est pas faite de lui seul ni pour lui. Il est partie dans la symphonie immense. Il n'y a bien, ni mal. On ne peut dire d'un homme ni qu'il est mauvais, ni qu'il est bon. Il est la réponse que telle ligne du texte exige. Il n'est là, sur la scène, que pour répondre. Mais il répond d'original pour lui, par sa force pure et sa passion.

III

ACCOMPLISSEMENT

Il faut être paysan, ou vivre d'un petit métier. Il faut que le travail de ses mains nourrisse l'homme. Mais Tolstoï, pour un moujik, vit dans un palais. Il fait fi de la fortune; mais on gère pour lui de grands biens, et on administre avec rigueur tous ses intérêts. Lui-même, il porte la ceinture de cuir sur la blouse; mais non pas dans une échoppe.

Il prêche l'Évangile de la pauvreté et il persuade les petites gens. Mais il ne réussit pas à convaincre ses enfants, ni sa propre femme qui l'aime et l'admire depuis un demi-siècle. On n'en peut pas rire, sans doute, ni s'en étonner. Pourtant, on s'en irrite.

Il ne respire que pour combattre la violence. Mais il souffre que toute violence s'exerce autour de lui. Dans une révolution qui a ému le cœur du monde entier, il n'a pas eu un geste pour les victimes. Qui ne l'attendait? Si le peuple de Moscou et de Pétersbourg s'était armé pour obtenir des droits, il eût été juste que Tolstoï refusât de prendre les armes. Mais ce peuple a marché en suppliant vers la demeure de ses maîtres. Il chantait des psaumes. Il s'est mis à genoux pour exiger un peu

de pain et le droit de pleurer. La faim de ce peuple est inénarrable, et sa douleur séculaire. C'est à genoux qu'on l'a fusillé. Sur le parapet des ponts, et dans les arbres, on a tiré les enfants comme des moineaux.

La place de Tolstoï était là, non dans son écritoire. C'est là qu'il devait mourir, en prophète russe, à la tête de son peuple : puisque ce peuple, quand il se révolte, prie et qu'il baise la main qui le frappe.

J'entends que Tolstoï redoute que la révolte ne change, à la fin, le cœur de cette race souffrante. Il doit craindre qu'elle ne perde sa vertu de patience, et le don qu'elle a reçu pour le sacrifice. Si elle prend les mœurs de l'Occident, sans en avoir le génie, elle perdra le génie de sa propre mission : car la souffrance de ce peuple semble le promettre à une destinée très haute. Mais certes, il n'était pas question que Tolstoï se fît le prêtre du meurtre et de la bombe ; on lui demandait seulement de ne point paraître neutre entre ceux qui exercent tous les crimes de la violence et ceux qui les subissent. Et peut-être, Tolstoï, sur la place où le peuple russe, à genoux, fut massacré, un jour d'hiver, impunément, eût empêché le massacre. Pour la honte qu'ils en eussent reçue, ils y auraient regardé à deux fois, ces lâches, de tuer cet homme. Et quelle gloire, pour lui, si on l'avait jeté dans un cachot, ou si on l'eût pendu ! Il ne faut pas être apôtre, ni témoin d'un dieu, à demi. Comme dit Pascal, je ne crois que les dieux dont les témoins sont sanglants.

Sa tête est puissante, depuis qu'il est vieux. Avec la barbe blanche du patriarche, qu'elle eût été belle au gibet ! De là-haut, qu'elle eût fait peur aux rats, dans les palais !

Les yeux clairs et ardents du vieux lion, voilà le trait royal de ce visage. Ils sont pleins de vie, de force, de mouvement. Et la bouche aux lèvres épaisses, charnues, exprime une éloquence incomparable. L'instinct domine ici, non pas l'intelligence.

Il n'est pas fort grand, pour un Russe. De stature moyenne, il n'a pas les épaules si vastes qu'on dit. Muscles et nerfs, il est très robuste, mais non d'une force athlétique. Il a la main forte et belle, le pied petit. Il a le teint brun et cuit comme un laboureur ou un marin. Malade, sa pâleur est jaune; car il est très bilieux. Il a le col et la nuque bien faits, portant haut la tête chevelue. Tout en lui me parle d'un homme qui appelle à soi tous les misérables, qui les pénètre de sa force, qui les embrasse et ne les renie pas.

Quand on a bien vu la misère humaine, on ne peut plus prendre son parti de cette fatalité. Et plus on pense qu'elle est nécessaire, moins on en peut admettre la pensée.

Le problème de la misère est du même ordre, pour la Cité, que le problème de la mort pour l'individu. Ici et là, il s'agit toujours de réduire le moi. Qui se vainc le plus, le plus s'épure. Qui voudrait comparer ce magnifique vieillard de Tolstoï à l'homme qu'il a été ?

Et voilà le blanc pèlerin de l'Évangile qui s'en va vers le Nord, pour prendre place au Congrès de la Paix, et y parler au nom du Christ. Où est Jésus, là est la paix. Il le croit, l'antique prophète; il l'enseigne; et selon lui, c'en serait fait du mal, si le monde voulait comprendre la vérité. L'homme n'a qu'un pas à oser, pour entrer dans le royaume de Dieu. Tolstoï n'oublie

rien, sinon que le jour où il l'a pu faire, derrière ce Dieu lui-même, il l'a mis en croix.

Où est la paix, là est la mort. Tolstoï invite le monde à la mort. Et sans doute, cette fin est la seule, et la seule délivrance. L'idée de Tolstoï est la vraie, si l'on veut faire la paix entre les hommes. Mais la paix ne sera point faite, tant que les hommes voudront vivre. L'Évangile est la loi d'une société parfaite; et la perfection c'est l'accomplissement. Tolstoï y aspire. Avec quelle ferveur! et qu'il a de volonté! « Les corps des saints sont ensevelis dans la paix. » Cette espérance est la sienne. « Notre Dieu est le Dieu qui sauve : il délivre de la mort. » Et tout est là, en effet : Qui peut le dire, et de quelle manière qu'il le dise, il a la vérité.

Il a tant rêvé de donner une loi à son peuple! il est comme Pierre, si Pierre avait été le roi de Rome. Il n'y a qu'un souverain en Russie : c'est Tolstoï. Dans cent ans, ou dans mille, on ne comprendra même plus ce qu'il a voulu faire. On rira peut-être de son entêtement pour le dos courbé et la charrue. On ne verra plus en lui que le poète. Son peuple, dans l'œuvre d'art, aimera sa propre vie. Car les peuples, comme les hommes, n'aiment rien qu'eux-mêmes. Et pourtant, nous qui avons vécu comme il allait finir de vivre, nous savons bien qu'en Tolstoï, il y a plus grand même que son œuvre, et c'est lui.

Juin 1907.

III

CONTRE TOLSTOI

1909

III

CONTRE TOLSTOI

Tolstoï et les Églises

Au rural, on reconnaît toujours le grand seigneur. On efface le prince, et l'homme de la terre reste. Le paysan parle toujours pour le seigneur qui croit parler pour lui. Il feint de ne plus tenir à rien, sinon à posséder la vérité pour tout héritage; mais jusque dans l'abandon de ses biens, on sent le possesseur du sol. Dans Tolstoï, et à son insu même, il y a beaucoup d'étrange feinte. Sa logique et son tempérament ne sont pas d'accord. Ils jurent d'être accouplés, et d'autant plus que la logique a fini par asservir la nature. De deux hommes qui se succèdent dans un seul, et dont l'un contredit l'autre, lequel est vrai, celui qui a eu des passions jusqu'à l'âge de la retraite, ou le vieillard qui ensevelit les passions de toute sa vie sous

la glace de la morale et la neige des cheveux blancs? Le vieil homme d'ailleurs ne meurt pas dans le nouveau : on le retrouve en toutes contradictions : il voit un crime dans la propriété de la terre; mais toute sa famille le commet avec lui, et il en profite avec elle. Quelle faiblesse de lui en faire un reproche : il vaut mieux comprendre pourquoi il se le fait.

Tolstoï est le chrétien de la pure Église, quand il n'y avait pas d'églises. Il est homme du passé, en toutes ses démarches. Il ne place pas l'âge d'or dans les temps révolus; mais ce serait l'âge d'or, que le passé plus la morale : il n'est que de comprendre enfin l'Évangile, qui n'a jamais été compris. L'Évangile est le vrai, et Tolstoï son apôtre.

Il s'étonne toujours d'avoir raison, et seul raison; mais il s'y plaît. Voilà l'instinct de la force secrète, un appétit du règne, où je sens la passion.

Qui parle dans cette foi à sa propre raison, sinon l'orgueil du moi? et qu'est-ce que ce désir de convaincre? Cette patience têtue à dire son mot, à fournir sa preuve en toute occurrence, et toujours hors de propos? Car on ne l'écoute plus.

§

Convertir, c'est dominer. Que ce soit au nom de la vérité, ou du droit, ou du poing, c'est toujours la force. La même puissance pousse des étendards divers et des bataillons diversement habillés. Quand Tolstoï prêche, il veut être le plus fort, comme au temps, où il mettait tant de colère et tant de verve à saper Napoléon : le

moujik avait vaincu l'Empereur; la faux en mains, Tolstoï faisait alors le moujik dans les champs.

La morale, en sa plus candide douceur, n'est encore qu'une violence qu'on veut faire aux autres, un instinct de la force qui entend triompher. L'essai à la sainteté même est un effort du moi, et souvent une ruse. Il n'y a peut-être de saint véritable qu'au prix de la folie, selon l'ordre commun, et d'une immolation complète.

Parce qu'ils tuent la vie, ils ne prétendent pas l'orner ni la rendre meilleure. Tuer la vie en soi, c'est le seul moyen de la purifier. La plupart, ils font leur bonheur dans le néant. Voilà les saints d'Orient.

Et l'autre moyen de la sainteté est de faire son bonheur dans la souffrance : là-bas, le rêve; ici, l'action. Non pas souffrir en soi et pour soi, comme les ascètes, qui sont tous d'Orient, il me semble. Souffrir dans les autres, en s'immolant pour eux ou en les aimant.

S'il s'agit de bonheur, l'immolation n'est pas plus pure que le reste. Je l'avoue. Tel fait son bonheur, en versant son sang pour autrui. Et tel pourrait dire qu'il fait son bonheur, à verser le sang des autres pour lui.

§

Qui parle de bonheur, ruine la morale. Pourtant, il n'y a de morale solide qu'à chercher le bonheur pour soi et pour autrui. D'où la fragilité de toutes.

Tolstoï est vrai jusqu'au seuil du néant. Là, il s'arrête. Et pourquoi il ne passe pas la porte du grand refus, c'est qu'il a peur. On va jusqu'à la négation : on ne s'y peut tenir. Les grandes âmes aiment mieux se contredire que de se résigner au néant. Le néant aussi

est une idée. La pensée est nihiliste ; mais le cœur ne peut l'être. Ceux qui ne sont rien, peuvent seuls accepter qu'il n'y ait rien, et de ne rien être. Tolstoï, lui, se fixe dans une religion morte. Il fuit ; il ne sait où donner de la tête dans les ténèbres : une froide logique le recueille. Qu'est-ce qu'une logique morale, sinon une religion morte ? C'est un code, après tout ; on y obéit par contrainte, on ne l'aime pas. Non pas même si on l'appelle l'amour. Il n'est moyen plus odieux de me faire violence, que de m'imposer les règles d'une morale que je ne sens pas.

§

En vain, cet amour qui est dieu, travaille de ses mains et nourrit le premier venu, qui a faim et qui demande : il est plein de paresse. On dirait qu'il rêve le sommeil et l'oubli ; il tend à n'être point. Là, sans doute, il touche à la sagesse. Mais que n'en fait-il l'aveu ?

Je surprends la misère de cet amour à sa contemplation placide de la mort. Il y est fait, comme aux saisons. Il en ignore la douleur à ce point, qu'il semble muré dans l'ignorance de toute douleur. Qu'en faut-il penser, alors que l'amour et la douleur sont toutes dans la mort ? Tolstoï n'y songe plus, depuis qu'il enseigne une si pauvre vie, que l'immense trésor de la souffrance en est absent. Il prêche le don et le retour sacré de la terre à tous les hommes, le pain commun à tous, et un amour plus banal encore et qui n'a presque plus de prix : comme si un milliard ou deux, ou trois, de paysans paisibles, dans le village de la vie, mangeant sans se mordre à la même miche, c'était de quoi répondre

aux passions de l'homme, et à tous les besoins de sa force, qui exige aussi la souffrance? Que me fait cette miche et ce village? Que font-ils pour mon amour, s'il ne se nourrit pas à leur écuelle? Et même que font-ils pour ma mort? Là-dessous, quelle haine de la variété, qui est la souffrance, mais aussi bien toute la joie et la beauté du monde! Et quel dépris du monde, après tout. Ce qu'il y a de plus horrible dans Tolstoï et dans les religions du même ordre, c'est que si bonnes fussent-elles pour tout le village, elles seront toujours nulles pour ces quelque deux, trois, dix ou cent hommes, qui sont infiniment plus hommes que tout le village. Je suis homme; je ne suis pas un mendiant de la miche, ni un arbre dans un champ. Et sans doute, il vaudrait mieux que je le fusse; mais je ne le suis pas.

Tolstoï et les autres, pour qu'il n'y ait plus de maîtres, c'est leur vœu que tous les hommes soient de bons esclaves, les serfs honnêtes de la miche. Je ne vis pas pour votre morceau de mie.

Ce qu'on est a droit sur ce qu'on veut être. Ainsi l'humilité : qu'elle paraît belle et vertu dans le troupeau, quand le berger l'enseigne! Mais il se trouve que les grands docteurs et les prophètes ne sentent jamais mieux leur force, qu'à fonder la religion de l'humilité. C'est la revanche de l'orgueil.

§

Il est bien absurde de faire le procès des Églises au nom de l'Évangile. Les églises sont les formes de l'état chrétien.

On ne peut opposer les Églises à Jésus, sans mettre Jésus en conflit avec les hommes. Il y a Pierre, et il y a Paul; et quoi qu'on fasse, tant qu'il y a des hommes, il y a toujours Pierre et Paul. Ils ne consentent de rien, sinon qu'ils veulent vivre.

Et pourquoi Tolstoï parle-t-il tant de Jésus, s'il ne pense qu'à la morale? L'Église apaise le conflit entre Jésus et les hommes, parce qu'elle ne prétend pas le résoudre : elle n'invoque pas la morale, mais la propre autorité d'un Dieu. Là, du moins, la raison est hors de cause.

Si même l'Église de Nicée ment à l'Évangile, il s'agit de savoir si tous les hommes n'y eussent pas beaucoup plus menti sans l'Église. L'homme se peint dans les églises et les états. Il n'en vient pas : elles viennent de lui.

Tout ordre humain ment fatalement à ce qu'il prétend être. Car l'homme est ce qu'il est, avant d'être ce qu'il doit. Il faut voir ce qu'il peut aussi.

Les dogmes font l'office des lois.

Sans doute, les dogmes ne riment à rien. Et même ils sont soustraits à la raison. Tolstoï ne se lasse pas de mettre aux prises les dogmes et la morale : Il triomphe de ce que la morale est aussi utile que les dogmes le sont peu. Mais il oublie que la morale ne tire toute son autorité que des dogmes. « Il faut pardonner à son ennemi » : voilà, dit-il, une loi nécessaire et féconde : la morale défend le meurtre et la vengeance. Mais d'où le défend-elle? et pourquoi? Quelle sanction? Pour Tolstoï, la question ne se pose pas : la conscience répond à tout. Et je réponds que la conscience à la Tolstoï est un dogme.

§

La force est la reine du monde, non l'opinion. Et si l'opinion règne, c'est qu'elle parle pour la force. A César maître, ministres et sénat fainéants.

§

L'état est toujours fondé sur l'église, quelle qu'elle soit. Et s'il y a un état laïque, il porte sur une église laïque. Que de bruit pour un chapeau, pour une forme de robe ou de rabat. Le costume ne fait rien à l'affaire; mais il amuse les peuples. Ils ont vécu et ont tué pour beaucoup moins. Et pour quoi enfin? Toujours pour leur église.

L'église est le corps de l'esprit qui domine. Car le peuple charnel veut un esprit visible. On ne sépare pas plus l'église de l'état, qu'on ne fait le corps de la pensée. Mais on change peu à peu de corps et de pensée. C'est un âge nouveau de la vie, qui ne va pas sans fièvre maligne; et le malade s'alite. Ne dites pas : l'État contre l'Église; mais église contre église; et il y en a une morte.

Il n'y a jamais eu d'État athée. Car l'État est le dieu qui se substitue à tous les autres.

§

La foi n'a rien à faire avec l'église. La foi est de l'individu; l'église est de la société. Église ou État, il s'agit toujours d'avoir le pouvoir, de le garder, et

d'exercer seul la puissance. Toute la question est dans les formes. Une belle forme n'est pas à dédaigner. Il s'en faut bien, puisque le plus souvent tout l'effort humain consiste à démolir une maison délabrée pour en rebâtir une neuve, des mêmes pierres, des mêmes débris; et parfois le plan de la nouvelle demeure est celui de la plus ancienne, qu'on avait oublié. Mais où il n'y avait plus qu'une façade inhabitable, on a fait un logis où l'on se réjouit d'habiter.

Supposé que la religion de Tolstoï devînt celle d'un peuple ou d'une ville, dix ans après Tolstoï, il faudrait compter avec l'église de Tolstoï. Les héros et les saints vont par leurs propres voies; mais les hommes vont par églises.

L'Église est la réunion de ceux qui veulent en commun. Ils veulent comme ils sont; et ils sont ce que leurs intérêts veulent qu'ils soient. L'Évangile de Jésus est le propre des saints. Si la raison faisait des saints, il y a longtemps que le monde serait purgé d'hommes. La raison est bonne à tout usage, et à déraisonner aussi.

Tolstoï ne laisse pas d'irriter l'esprit par une perpétuelle confusion d'arguments. Il propose à la raison les mots dans leur sens mystique; et il offre au cœur les mots crus de la raison. On ne sait que penser de son Dieu. Tantôt, il le donne pour une idée, à la façon abstraite des philosophes; tantôt, il l'entend comme un être. Moins ce Dieu, il ferait bon ménage avec les athées à système, les plus dogmatiques des hommes. Tolstoï a sa religion, et ils ont leur politique; mais la politique des uns sera demain une religion; et la religion de Tolstoï sera une politique, dès qu'il aura des

fidèles : bref une église. Ils ont enfin les mêmes idoles : le bien, les hommes, le genre humain, et beaucoup d'autres mots semblables qui ont la majuscule pour Sinaï : de là haut, ils se révèlent aux mortels on ne sait au nom de qui, en somme. Cet abus du miracle, au titre de la raison, est insupportable. Les sceptiques même n'en prennent pas leur parti, n'y ayant rien de plus dangereux, entre toutes les églises, que celle de la raison révélée. Dire que l'amour est Dieu, sans croire à Dieu, ni à Eros, ni même à son fétiche, quel sens peut-on y trouver?

Rien ne sépare Tolstoï de l'Église, que d'être une hérésie. Soit, les hérésies sont bien humaines. Mais les églises ne sont pas moins humaines que les hérésies. Entre mon hérésie et les églises, prétend Tolstoï, j'ai montré l'abîme de la violence : crime pour moi, la violence n'en est pas un pour elles ; je le repousse, en n'y résistant pas ; elles l'acceptent, elles s'y livrent, en le punissant, en usant de violence elles-mêmes.

Toute l'histoire est un abîme de violences. Le point est de vivre ; et la ville vit avec la peste, la guerre, l'inondation et le saint synode ; faute de mieux. Les Églises vivent donc de violence, comme les États. Et, pour en finir, comme tous les hommes. Oui, Léon Nikolaïévitch, comme vous.

Vous, Tolstoï, en cédant à la plus ignoble des violences, qui multiplie tous les crimes par l'infamie, vous avez aidé à d'innombrables attentats. Vous n'êtes pas grand-duc, pourtant, et vous n'avez pas appris à vous laver de tout ce sang dans la cuvette des ballerines. La violence du prince, en Russie, plus noire que la peste, plus meurtrière que le choléra, plus enragée que

la famine, ne ménage que vous, Tolstoï, depuis vingt ans. Seul, on vous épargne, dans le pays où le massacre est un jeu que la police offre au peuple pour le repos du dimanche, où l'espion est le chevalier du roi, où l'on adjuge l'emploi du bourreau à la moindre enchère, où ce n'est pas encore assez de trois cent mille pendus ni d'un tel monceau de meurtres pour rassurer la lâcheté du plus lâche des tyrans, terré avec sa portée de vipères, au fond d'un palais, dans le désert de la délation, sous la garde honorable des mouchards et l'honorable tutelle des sbires. Voilà pourtant, Léon Nikolaïévitch, de quels assassins et de quel charnier votre horreur de toute violence vous rend complice. Or, convenez que la violence est l'effort même de la vie.

I

VIOLENCE

Un roi, qui fait précéder de la croix la boucherie de cinq cent mille hommes en bataille, n'est pas un bouffon moins triste qu'un roi rendant grâce à son dieu d'avoir tué cent mille hommes, ses ennemis. Ils sont tous cousins là-dessus, depuis le roi tigre de Ninive jusqu'au roi de Prusse. Il est odieux sans doute que cet homme invoque Jésus-Christ; mais il se sert de Jésus, comme Assur de son Baal, comme tel autre, hier, de la déesse Rome, ou demain de la Raison. Et il va de soi que le même homme, deux mille ans plus tôt, eût fait clouer Jésus sur la croix. Aujourd'hui, il s'en fait une arme. Une croix moins un bras, c'est un gibet : la croix russe. L'église qui bénit ce souverain est humaine comme lui : une force qui persévère en elle-même. Il est un peuple en chaque église. La violence est l'âme de chaque peuple qui vit. Pourquoi Tolstoï choisit-il entre les violents ? Pourquoi surtout entre ceux qui frappent tous les coups et ceux qui les subissent ? C'est prendre le parti du bourreau que d'arrêter le bras levé des victimes. Je sais pourquoi Tolstoï laisse peser sur lui ce soupçon d'être pour le crime et la force, en les détestant : il ne veut pas se

contredire; il veut avoir raison. Sa morale le tient; et par elle, il veut tenir les autres. Je dis que la violence est au noyau de toute volonté.

§

Rentrons dans la violence, pour rentrer dans la vie. Aux yeux de Tolstoï, tout le mal du monde et tous les crimes de l'histoire viennent de la force. Elle est toujours l'abus. Elle est toujours la guerre. Car elle est la violence, sous quelque forme que le mensonge des violents la dissimule.

Quand la violence n'est pas entre les peuples par la guerre, elle est entre les sexes par la volupté et le désir; elle est entre les hommes de la même ville par le fait de la fortune. Les riches sont les bourreaux des pauvres, qu'ils le sachent ou non; et les hommes sont les bourreaux des femmes. Les gens des villes enfin sont les bourreaux des paysans. Celui qui possède, qu'il le veuille ou non, avilit l'objet de sa possession, ou le ruine, ou le tue. La propriété, c'est la violence.

§

La richesse est ainsi le signe de la violence, à tous les degrés. C'est l'or qui fait les maîtres : l'or, le second âge du fer; c'est la misère qui fait les esclaves : la misère, l'âge second de la servitude.

Au total, la violence est la loi inhumaine qui pèse sur les multitudes depuis les siècles des siècles, et toujours davantage. Ce monde ne serait pas l'enfer des pauvres, s'il ne portait le joug des violents. Il faut donc arracher

ce monde à la violence. On ne peut supporter la vue de la misère qui y règne; et le cri des pauvres est un poison pour la vie de ceux qui l'ont entendu.

Qui a bien ouvert les yeux sur la misère des hommes, ne peut plus prendre son parti de cette fatalité. Et plus on pense qu'elle est nécessaire, moins on est disposé à l'admettre. Comme l'aumône n'y peut rien, il vous reste à changer de vie. Changez de vie, pour changer de charité.

§

« Le problème de la misère est du même ordre, pour la Cité, que le problème de la mort, pour l'individu. Ici et là, il s'agit toujours de réduire le moi à rien. » Oui. La terrible énigme doit avoir la même solution, dans les deux cas.

La fatalité de la misère humaine conduit fortement l'esprit à contempler la fatalité de la souffrance, pour toute vie. Alors, de toutes parts, la vue du mal s'étend. La mort est le cercle de tout mal.

Le bien est tout ce qui aide à la vie. Est bon tout ce qui porte l'être vivant à la plénitude. Tout ce qui aide à la mort, et y mène, c'est le mal. Voilà ma charité, que Tolstoï déteste : elle n'est pas sociale. Je vais avec lui jusqu'au seuil; mais je ne le passe pas : je ne veux pas tomber dans le sépulcre de la morale. Il n'est de vraie morale que sociale au surplus.

La société de l'Évangile est une société innocente. L'Évangile est la loi d'un monde enfantin, qui ne connaît pas la mort; ou la loi d'un monde stoïque, qui ne connaissant que la mort, a trouvé l'unique voie de la

vaincre en commun : qui est de réduire à presque rien la vie.

§

Tolstoï travaille à constituer le genre humain. Tout son effort est à ne faire qu'un seul homme de tous les hommes. Il a horreur de la différence; il n'aime que l'unité. Tout ce qui sépare lui est l'ennemi. Toute sa morale et toute sa politique tiennent dans l'amour fraternel. Un seul homme, une seule famille. Un seul droit, une seule vie entre tous. Il n'est pas d'autre justice.

La force de Tolstoï est, à son insu, dans l'image cruelle qu'il nous donne des classes. Plus il appelle les hommes à se confondre dans le même amour, plus il leur montre avec crudité les raisons qu'ils ont de se haïr les uns les autres. Qui a mieux opposé les riches aux pauvres, et les maîtres aux esclaves? Les riches sont des dieux sans pitié, qui vivent dans la paresse, qui se nourrissent du sang humain, en fermant les yeux, et qui, d'ailleurs, s'en trouvent très mal. Les pauvres sont les victimes éternelles. Au fond, à bien suivre Tolstoï et tous les Russes, on ne voit pas ce que le moujik gagnerait à n'être plus la bête de somme que le riche tourmente : car toutes ses vertus, toute son humanité est dans ses tourments. Sa souffrance fait sa vertu; sa misère, sa bonté. Le paysan se corrompt depuis qu'il s'émancipe. Si Tolstoï affirme que les riches sont punis de leur méchanceté par la folie et le désespoir où ils finissent, crevant de pléthore et d'ennui à croupir sur leur indigestion, il ne paraît pas conclure que la richesse soit le châtiment même des riches. Dans tous ses livres, la misère du commun peuple

pousse un grand cri à la justice; mais parfois elle semble un privilège qui confère la sainteté. Il ne veut pas croire à la guerre des classes; mais il en est le peintre le plus fort. Non seulement, chez lui, cette lutte est inexpiable : elle est fatale. On conçoit fort bien, d'après Tolstoï, que ni les riches ne peuvent s'empêcher de consommer tous les crimes de la richesse, ayant eu l'affreux bonheur d'y naître; ni les pauvres gens ne peuvent faire autrement que de souffrir : et la plupart, de se dégrader; et quelques-uns de croître, par la souffrance, en leur éminente dignité. Pour Tolstoï, il n'est pire violence que la guerre des classes; et pourtant, de Tolstoï, c'est la morale des classes en guerre qu'on est induit à tirer. Elle est fondée uniquement, et dans Tolstoï même, sur la violence.

§

La violence est le seul rapport de deux classes ennemies, irréductiblement. Tolstoï conclut en vain au refus de toute violence : sa conclusion n'est qu'à lui. On peut conclure de Tolstoï à l'usage de toute violence. Il en est de cette morale comme d'un chiffre qu'on affecte du signe plus ou du signe moins, selon qu'on en fait une quantité positive ou négative. La violence est positive, il faut l'avouer. Grâce à Tolstoï et à sa fuite même, on convient qu'il n'y a pas trois partis possibles pour les classes en guerre : ou il faut être chrétien, se soumettre absolument à la force ennemie, et tendre la joue droite au soufflet, dont brûle encore la joue gauche; ou, si l'on n'est pas chrétien, il faut recourir à la violence : car la violence sans frein, sans borne, sans

merci, est la seule loi d'un monde sans lois, où une classe d'hommes opprime l'autre. La violence est la seule arme de ceux qui n'en ont pas. Premièrement, elle est l'épée du nombre. La violence prendra toutes les formes, depuis l'union des ouvriers contre le patron, jusqu'à la guerre civile. Elle ne s'arrêtera pas devant les petits jeux des artistes; elle pourra s'amuser aussi à l'incendie des bibliothèques et des musées : en quoi elle retrouve Tolstoï, moins la conclusion. Quelle est la loi du monde, et la pente de la nature, la violence ou l'Évangile? Moins un Dieu, l'Évangile même n'est que la loi de Tolstoï. Beaucoup pour lui, sans doute; pas assez pour les autres.

La pauvreté et le travail en commun, la vie d'amour fraternelle enfin, saint François l'a prêchée aux hommes et l'a mise en œuvre. Mais François d'Assise recevait de Dieu même sa fiancée divine. Ni Dieu, ni Jésus n'étaient des mots pour lui. Tolstoï est le grand pauvre et le petit frère de la raison : c'est de ces mains nulles et non divines qu'il tient la morale, son épouse. Jamais on ne mit tant de foi dans l'abstraction. De là, ces doutes sur la volonté de Dieu, cette incertitude sur la personne, cette piété obscure, ces commandements au nom d'une vérité tantôt abstraite, tantôt vivante, qui donnent aux enseignements de Tolstoï une odeur religieuse et une espèce de fausseté, qui font penser parfois à un mensonge enveloppé d'encens. Je ne puis me résoudre à voir un tel homme satisfait d'embrasser le vide. Une prise si puissante sur la vie et sur les caractères se desserrer ainsi? Mieux vaut croire qu'il a un Dieu, sans le dire, qu'il le connaît, qu'il lui parle cœur à cœur, qu'il le nomme. L'homme qui a la force

de créer, a peut-être celle de se créer aussi un Créateur.

§

Sans la haine de Rome, comment concevoir que Tolstoï ignore François d'Assise? S'il le cite çà et là, c'est un nom entre beaucoup d'autres. Or, saint François a fait tout ce que Tolstoï n'a pu faire, et a vécu tout comme Tolstoï dit qu'il faut vivre. François d'Assise savait, de plus, la vanité de la raison. Elle ne l'empêchait pas de se donner entier. La force du sentiment, à ce degré de feu, c'est que tout y est acte. Pourquoi Tolstoï n'adore-t-il pas, dans le Petit Pauvre d'Assise, la parfaite pauvreté et la loi d'amour parfaite? Le Russe montre l'oreille : il repousse tout ce qui vient de Rome : il exècre dans l'Église de Rome, non seulement la mère entre toutes les Églises, mais la reine et l'exemple de toutes. Le Saint-Synode n'est pas plus dur que lui, contre Rome. Tolstoï est encore de son Église, quoi qu'il pense; et comme il est Russe, il est aussi orthodoxe. Il faut que les popes soient bien épais et bien fous, pour en douter; un jour elles se repentiront de l'avoir condamné, toutes les mitres de Kiew et de Moscou.

II

TOLSTOI ET SHAKSPERE

L'orgueil d'abonder en soi est l'âme des moralistes : les théologiens et les philosophes s'y rencontrent communément, le soir, à la promenade.

Tolstoï fait à sa propre raison un crédit sans limites. Mais où la raison parle si haut, elle prend le mot du caractère : l'orgueil est là-dessous, dans le trou du souffleur. On ne saurait expliquer autrement tels jugements de Tolstoï, pleins de mépris à l'encontre des plus beaux artistes.

Le mépris de Tolstoï pour Shakspere est une feinte : il cache beaucoup d'envie démocratique. L'envie évangélique est du même ordre, ou si l'on préfère, cette humble superbe si sûre d'elle-même ; elle s'alimente à la haine de la différence.

§

Le prince de l'art est le prince de la différence. Shakspere, prince et confident de la vie, a pour la divine variété de la nature, le même amour que la nature. La morale repose sur un lit d'égalité. Qu'importe la morale à Shakspere, au prix de la vie? Il n'est pas

plus peuple, ni moins, qu'il n'est prince, ou femme, ou fleur, ou forêt. Il ne sera pas facile de faire comprendre la passion de la diversité à tous nos moralistes, si férus de tout confondre, qu'ils cherchent la musique dans la chanson, et l'art véritable dans un art populaire dont le peuple n'a d'ailleurs pas la moindre idée. Le peuple n'a pas été l'architecte sacré de Chartres : il n'en fut que le maçon bénévole et le docile porte-faix. La folie de la croix l'attelait aux travaux, non pas la folie de la cathédrale. Ni une chanson, ni une Iliade ne se fait de tous, ou toute seule. Partout où il y a un chef-d'œuvre, il est un artiste, un maître de l'œuvre ; et celui-là est prince, quand il serait né parmi les gueux.

Passionné et jaloux de sa nature, Tolstoï envie beaucoup. Son orgueil est sans mesure, comme celui de tout le monde. Dès qu'un homme est supérieur, il voudrait l'être à tout l'univers. Je lui vois des disciples et des fils ; mais s'il a eu quelques amis de son âge, ou il les a dévorés, ou il les a perdus. On ment sur l'amitié et sur l'admiration, comme sur le reste.

§

Quand nous sommes vraiment nés pour être des maîtres, nous mesurons la part, avec rigueur, à toute autorité en pied et en vie, près de nous. Une force voisine est une force contraire ; elle nous porte ombrage, si elle ne nous est soumise. Le plus faible des deux fait semblant de ne pas croire à cette rivalité ; et s'il feint de s'en blesser au nom de l'amitié sainte, il est près de trahir la simple amitié. Nous nous faisons, alors, deux ou trois idoles dans le passé, parfois même le plus

proche, il n'importe, pourvu que ce soit le passé. La parenté des esprits gouverne ce choix : il est des familles pour le génie même, et guère plus de trois ou quatre sortes. C'est là qu'on se retranche et qu'on s'arme contre ses anciens amis.

§

L'Évangile à la main, Tolstoï déteste la supériorité. Il faut que tout rival lui cède. Et combien j'en sais, à mille lieues de le valoir, qui font comme lui, l'un sous le couvert de l'humanité, cette vache à lait, l'autre armé du peuple, celui-ci du progrès, et du bien celui-là. Tolstoï, toujours moral, a d'abord été cruel sans excuse et dur sans aucun égard pour Tourguéniev, son aîné ; mais une fois que Tourguéniev lui a rendu les armes, et qu'il fut mort, Tolstoï a été bien juste.

Il a parlé d'Ibsen et de Wagner en termes outrageants. Wagner ignorait sans doute jusqu'au nom de Tolstoï. Quant à Ibsen, s'il l'a connu, il était trop intelligent pour en rien dire. La grande politique d'Ibsen a toujours été de se taire. Au reste, plus que personne, Ibsen a vécu enseveli dans le rêve de l'homme qui crée. Si jamais pourtant il y eut un poète puissant en morale, et terrible en pureté, c'est lui. Tolstoï, bien plus impur, est bien plus vivant. Mais il a toujours un moujik dans sa poche, pour se donner saintement raison.

On renvoie ce moujik au diable, d'où il vient : car il sort du plus bas enfer qu'il y ait au monde, une hutte de rustre, une bauge sordide, dans le désert d'esprit qui va de la Vistule au Pacifique, où le seul art qui vaille est de s'enivrer, et de chanter sur la guitare à

deux cordes une chanson mélancolique, née de la souffrance et de l'eau-de-vie. Le moujik! Voilà-t-il pas un bon juge en art et en pensée? Schopenhauer ne sera pas philosophe, parce que le moujik n'entend rien à la volonté de vivre; et parce qu'il n'entend pas plus le « Quatuor en *ut* dièze mineur », qu'il ne voit goutte à un croquis de Rembrandt, il faudra condamner la peinture et la musique.

D'un grand poète, la manie de la morale fait-elle donc, infailliblement, un flagorneur de peuple, un apôtre ami des humbles, comme ils disent? J'en ai peur. Si Tolstoï blasphème Shakspere, c'est encore un effet de la logique morale. Trop de rois, trop de princes dans Shakspere, trop de héros pour Tolstoï.

§

Dans les guerres, le soldat compte plus que le capitaine; le vainqueur est l'éternel moujik, non pas Alexandre ou Napoléon. L'humanité est faite de paysans, et non de princes.

Les forêts sont dangereuses, tous les enfants le savent : ils tremblent de sortir seuls, le soir, dans le jardin. Que sera-ce des sylves terribles, et des climats interdits à la foule des hommes? Tolstoï y voudrait mettre le feu, et qu'à la place un lichen de bonne humilité couvrît la terre en friche.

Les héros ont plus de dangers encore que les forêts. C'est eux qui rompent le cours de la sacrée médiocrité humaine, la bonne paix, l'espoir de l'universelle bouillie au lait; et tout le genre humain est assis autour de la pâtée; et la planète, l'histoire, la vie ne font qu'une

écuelle où, d'un doigt égal, également pieux, également taillé, et bien rogné du bout, qu'il n'y ait plus trace d'ongle, ni de phalange s'il se peut, tous les vivants repaissent un égal appétit d'une goulée égale. Ni chaude, ni froide, que la bouillie soit tiède, surtout. Qu'elle ait la juste chaleur du sein : nous sommes dans le paradis des nourrices. L'homme vivra sous l'œil des femmes ; il tendra la patte jusqu'à ce que la férule en ait fait une menotte. La chiourme sera recrutée parmi les femelles de Chicago : on peut s'en fier à elles de réduire l'homme à la docilité tremblante de l'idiot.

L'admirable sentiment que Tolstoï a eu de la vie, et qui fit naître en lui la pitié créatrice, à la fin lui fait méconnaître la vie. La pitié n'est si belle et si féconde qu'à la condition d'être libre, comme un don. La pitié que je dis est une victoire de la force. Pour qu'il y ait une pitié créatrice, pour qu'elle s'exerce, il faut que la douleur règne sur le nombre. Et les puissances célestes y veillent, ou les dieux, ou les lois fatales, de quel nom qu'on les veuille nommer. Dans le paradis des nourrices, les nourrissons mâles feront une révolte ; et d'abord ils violeront les squaws, pour leur apprendre à se servir des verges, tant les mâles sont grossiers !

Les optimistes ne vont pas assez loin. Les optimistes restent à la surface de toutes les passions.

III

TOLSTOI ET KROPOTKINE

Après tout, Tolstoï n'est optimiste qu'en désespoir de cause. Mais personne ne l'est plus, de nature, que Kropotkine.

Tolstoï et Kropotkine sont bien plus voisins qu'ils ne disent. Tous les deux, religieux sans religion. Et l'athée Kropotkine encore plus que l'autre. Ils se tiennent comme l'aîné et le cadet. Entre eux, a passé Bakounine. L'idée socialiste, que Kropotkine accepte à peu près, Tolstoï la repousse. Tolstoï ne reçoit jamais rien de personne : il veut, d'abord, être seul de son parti. S'il est chrétien, c'est en partie que Karl Marx et les siens ne lui ont pas laissé le monde à refaire. Il a donc fait retour au Sauveur, comme à l'auteur du monde, pour toute la Russie. Jésus-Christ est le plus grand nom du pays où l'on s'applique, les jours de fête, à relier le Nouveau Testament dans la peau sanglante de l'Ancien. Mais peut-être les bons Russes sont-ils si peu chrétiens, qu'ils ne savent pas ce qu'ils chantent à l'église, d'un bout de l'an à l'autre, ni même que c'est la bible des Juifs? Tolstoï s'est mis en tête de leur apprendre ce qu'il faut savoir des livres saints. Ayant été l'Homère raisonneur d'une race d'esclaves, il en a voulu être aussi le Christ.

Dans Tolstoï et Kropotkine, on saisit l'impuissance

du Russe à penser librement; et quand il pense, son impuissance à l'action. Ils ne pensent que religieusement; ils n'agissent qu'en religion. Les Russes ne sont pas encore un peuple, mais une race.

Kropotkine optimiste jusqu'à supposer que la nature enseigne la charité, on ne peut comprendre qu'il ne soit pas chrétien. De croire à l'Évangile, seul lui manque. Car enfin, il est chrétien jusqu'à la nausée : j'entends par là chrétien sans Christ. Rien n'est si fade, ni si doucereux.

A l'humeur pessimiste de Tolstoï, que manque-t-il que d'être athée? Il est nihiliste jusqu'au moment de conclure : là, il tombe dans la religion. A eux deux, Kropotkine et Tolstoï, ils feraient un optimiste parfait ou un parfait pessimiste, à la condition de conclure l'un pour l'autre.

Il paraît que le livre de Kropotkine passe pour profond. J'y vois une œuvre des plus vaines. Elle a l'incurable puérilité des naturalistes qui se permettent de conclure, et d'étendre leurs conclusions à la morale. Ils prennent un fait; ils en font un principe; puis ils cherchent dans la nature et parmi le nombre infini des faits contraires, quelques poignées d'exemples qui coïncident à leur principe. Et il ne leur en faut pas plus pour offrir des lois au monde moral. Ils rient de toute religion; mais ils trouvent très légitime la religion d'une seule idée, sur la base d'un seul fait.

§

Oui, dans la nature, il est un petit nombre de cas où les êtres vivants se donnent de l'aide les uns aux autres;

et il est clair que si les mères ne venaient pas au secours de leurs petits, y allant de leurs soins, de leur lait et de leur sang, c'en serait vite fait de la race et de l'espèce. Les jeunes, d'ailleurs, sont-ils distincts de leurs parents ? ici et là, n'est-ce pas la même cellule immortelle ? l'aide-t-on, ou se défend-elle ? Il suffit d'ouvrir les yeux sur les besoins de la vie, en tout être vivant, à tout instant de la durée, pour connaître combien la guerre sans fin, sans merci, sans pitié, est la condition même du monde : elle l'est de toute nourriture, de tout repas que nous faisons ; et même de tout mouvement. Et même, dans la profondeur de nos éléments, de tout essai, de tout effort à être. L'étude de la nature fait peur. La multitude inouïe des meurtres qu'une seule existence exige, et qu'elle implique, le voulant ou non, est terrible. Si le néant est la mort de tout individu en soi, chaque vie est un abîme de néants.

§

Il y a un aveuglement insupportable en toute vue optimiste de la nature. En quoi, pour les mouches, le sort des hommes a-t-il plus de droit ou de prix, que le sort des mouches ? L'espèce de foi que certains savants feignent d'avoir à la bonté de la nature est assurément la plus basse des religions, et la plus niaise, sinon la plus hypocrite. La nature n'enseigne que la mécanique. Et la mécanique n'enseigne que le néant. Quant à l'esprit de la science, s'il en est une, c'est le sceptique à l'infini.

Il n'y a de pitié véritable, il n'y a d'amour que dans la conscience de l'homme. Et c'est, peut-être, que

l'homme est chargé de mettre fin à la nature. Ou bien, qu'en lui elle y aspire.

Tout est possible dans le rêve, pour l'esprit. Il n'est salut que dans l'art, ou dans l'action. La nature, qui enseigne le néant aux savants, enseigne la beauté aux artistes. Les chefs-d'œuvre de Tolstoï me persuadent infiniment plus que ses raisons. Dans la matière, tout est fatal, et tout est fatalement impitoyable. La fatalité est la propre négation de l'amour. Il faut que cette roue terrible tourne, et qu'elle broye, et qu'elle tourne pour broyer encore. Est-ce sans fin? est-ce là ce qui vous console? Quelle consolation.

§

J'ai déjà dit que les religions ne sont toutes que des essais à la vie. La religion est un ordre, où la foi persuade l'homme qu'il vit réellement, et qu'il peut vivre. Si la religion n'est qu'un mirage, elle l'est au désert de la mort.

Comme il est contre les religions, Tolstoï est contre la vie. Il fait ce qu'il peut pour ne pas l'être; mais il l'est. Et qu'il soit contre les religions, étant lui-même si religieux, c'est une preuve. « La mort bénie, bénie, bénie! » dit-il, avec la triple bénédiction des prières.

Il ne fonde rien. Mais il donne le moyen de mettre fin à toute l'intrigue : Que le monde entier vive selon la loi de l'Évangile, et c'en est fait du monde. La grande loi d'amour est divine : elle est contre l'homme et contre la nature. L'amour humain est un appétit : il dévore. Il ne cède sa part qu'à un très petit nombre d'êtres, qu'il

garde pour sa faim. L'amour humain est une loi pleine d'injustice et de violence, comme les autres.

On se passe si peu de religion, que les sciences s'en font une de la fatalité. Comme tout est nécessaire, on admire que tout le soit. Et la fatalité paraît digne d'un culte.

L'amour de l'harmonie est une façon comme une autre de s'abandonner soi-même. Comme on vante l'harmonie du monde, on s'y résigne. Faute de mieux, on se réjouit d'être une feuille dans la forêt. Et c'est bien fait : car, disent-ils, que serait-on de plus, même si l'on n'y consentait pas ?

Il serait par trop fort qu'un monde où tout est fatal ne fût pas harmonieux.

Si, d'aventure, toute morale ou toute religion sans mystère n'était qu'un système de mettre fin à la vie ? Les religions, fondées sur la personne divine, et sur le mystère de Dieu, n'ont tant de force, sans doute, que pour cette raison cachée : que leur mystère et leur Dieu, c'est l'amour de la vie.

FIN

1905-1909.

prose de l'Évasion

1910

I

O! je vous salue, saint prophète, dans la nuit de votre évasion.

Vous voici devenu semblable à vous-même. Vous avez arraché le masque de la chair qui s'aime au vieil homme, dont toute l'ardeur ne se consume plus que pour son Dieu. Et ce monde cruel, où vous étiez, ce monde misérable qui ne vit, comme un chien, que sur sa pâtée et trois os de viande dans une écuelle, ce monde des hommes est pris de tremblement entre les deux pôles; il frémit entre les rouelles du Nord et du Midi; et comme le pauvre Juif dont les yeux se dessillent, il est secoué d'un grand frisson.

II

Être seul avec Dieu! être seul avec Dieu!

Tomber comme une goutte au centre du tourbillon, et reposer au cœur du soleil comme un atome de bourre! C'était là votre vœu, dès avant la naissance, je le sais. Le grand désir d'Élie, qui fit au terrible Crieur de l'Heure ces yeux de tisons, ce désir est le vôtre. Vous avez obéi, vénérable lecteur du Livre, suivant d'un doigt noueux la ligne qui commande à la mort et qui saute la vie, vous avez obéi au murmure de la conscience. Elle maugréait en vous : ce chuchotement est plus vaste que le fracas des cataractes, plus impérieux que le tonnerre en sa puissance.

Près, toujours plus près de la nature, ô cher Vieillard! Et surtout maintenant qu'il vous faut renouer votre lien au ventre de la mère, là d'où l'homme est sorti par grand misère, et où il frappe, en chemineau, pour retrouver la paix du lit.

III

Ils vous plaindront, les uns, bon vieux; et ils riront, les autres. Mais ricanant, ils ne moqueront

qu'eux; et c'est eux qu'ils plaindront, sans le vouloir, dans l'intime silence. S'il leur reste une pensée, quand ils mettront la tête, ce soir, sur l'oreiller, fermant les yeux, comme l'on fait pour que le sommeil vienne, ou parfois afin de se mieux voir soi-même, c'est vous qu'ils verront. Et remuant la main sous les draps, comme s'ils cherchaient un trésor proche, une prière, touchant leur cœur, leur cœur battra pour vous, et c'est à vous qu'ils penseront.

IV

O la belle évasion !

Vous avez tout préparé avec la sainte astuce de Paul ouvrant à Pierre la prison d'Antioche.

La porte était fermée.

Vous étiez dans la geôle de vos biens et de vos ans, qui sont quatre-vingt-trois. Vous couchiez dans la chambre où votre mère a baisé vos mirettes closes de nouveau-né. La porte était fermée. Vous vous êtes levé avant l'aurore. Vous avez pris votre paquet, dans le bas de l'armoire. Comme l'aube décollait ses paupières, pour pleurer ce blanc regard, à jamais étonné, qui fait frémir pour elle, vous avez descendu sans bruit l'escalier de

bois, entre les murs douillets, qui virent passer les nouveaux époux et tous les cercueils de la famille : et vous avez ouvert la porte.

V

Après votre temps de patience, c'est que le temps est venu de la sainteté : le temps qui toujours presse, le temps de rester face à face avec Dieu qui sait, qui veut, qui est.

Vous allez au désert avec Antoine ermite, Alexis et Jérôme. Tous les saints richis seront avec vous, dans la hutte au toit de firmament, ceux de l'Orient et ceux du Ponant, ceux qui trempent une main de bronze dans le Gange, et ceux qui ont passé la mer d'Irlande dans une auge de granit, les vieux muets, vêtus de brume, Ronan le thaumaturge et Tugdual coiffé de houx, Herbot avec ses queues de vache, et Thégonnec qui se couvre de mousse, entre les chênes, tant il est immobile et taciturne.

VI

Ils vous font grand accueil dans leur silence et dans leurs antres. Jérôme lève la tête, avec le lion

qui le sert, comme un bon chien répond à son nom, qui est le vôtre; et remuant la queue, un jour, léon servira Léon. Gricha aussi, le serviteur de Dieu, est là, l'innocent qui s'est chargé de chaînes, et qui se lamente pour les péchés des autres. Et le starets Zossime, qui visite les rêves, comme la manne vient à la Famine; et le doux Aliocha, aux lèvres si gaies, dont la joie est surnaturelle, et dont les larmes sont le lait de la tendresse qui s'épanche. Et tous ceux qui ont écouté le cri pur de la solitude, et connu le travail, qui est le salut de la solitude, tous, ils vous prennent par les mains. Ils serrent ces vieilles mains gonflées, déjà racines aux veines, ces mains qui veulent bêcher encore, pour gagner la bonté du pain, le bienfait du sommeil, et l'ineffable récompense : un lit d'éternel repos entre deux draps de terre.

Tous, ils vous appellent par votre nom ; et chacun, vous nommant son frère, chante :

« Je vous salue dans la forêt, les pieds nus chaussés de neige, et le ciel gris sur la tête ! Je vous salue dans la mort des feuilles, quand le froid tue les beaux oiseaux. Comme nous, vous avez entendu le cri du monde : Si tu veux être bon, vends tout ce que tu as et donne tout aux pauvres. Enferme-toi dans ta cellule. La solitude

t'enseignera Moïse et les Prophètes. Dans le silence enfin, tu pourras écouter la voix unique : Tu veux être avec Dieu, Dieu veut être avec toi. »

VII

Le Vieux aux gros sourcils (qu'ils soient buissons à la Saint-Yves, pour que les bouvreuils y nichent) cherche dans la forêt un coin pour sa hutte d'ermite. Ses cheveux blancs sont plus blancs, et plus blanche sa barbe blanche; et plus gris ses yeux d'eau sur le sable, comme l'écorce du bouleau par la pluie d'avril, ou comme les prunelles de la lionne caressante. Déjà, le visage du saint anachorète s'illumine; et les ailes des anges fleurissent dans ses rides.

VIII

Tel Alexis à Edesse, débarquant sur le port plein de figues et d'oranges : Avant de faire un pas, il a donné tout son argent aux pauvres, et les titres de ses biens, et tout son or, ce blé qui luit. Il tenait la main gauche sur ses yeux, pour

ne pas voir les dons de la main libérale; et tous les malheureux l'entouraient, comme les moineaux à l'entour du bonhomme qui leur jette des mies, dans un jardin, l'hiver. Il a troqué sa robe de pourpre contre les haillons du mendiant, et l'absurde laticlave pour des loques. Puis, il s'en fut, cet Alexis, parmi les gueux, les stropiats et les pouilleux, au portail de Notre-Dame : car c'était là tout son désir, là que l'on garde, sur l'autel, le linge de Véronique, et tout vif le visage du Pauvre des Pauvres dans la sueur de sang et dans les larmes.

IX

Tel vous êtes, et c'est vous, à présent, saint vieillard, le bon mendiant qui ayant espéré plus de dix-sept ans à la porte de l'église, cueille le fruit de son espérance. C'est pour vous que le Seigneur, au-dessus du tabernacle, dit hier au gardien :

« Fais entrer l'homme de Dieu qui m'a bien servi. Il est digne du royaume céleste, depuis dix-sept ans qu'il attend à la porte. Car il m'a bien servi, malgré tous et malgré lui.

X

« Mon fils, vieux fils, as-tu vraiment cru que je t'abandonnerais ? Je t'ai toujours aimé. Tu n'as jamais été loin de moi. Jamais tu ne m'as trahi. Tu m'as toujours cherché. Viens, toi qui veux être seul avec moi. Je t'attendais. Je savais que tu ne me défaudrais pas. Te voici donc, mon fils, et je suis là. »

XI

Cher Tolstoï, dans la forêt, vos yeux d'argent natif rayonnent une gloire, dont le lingot n'est pas visible, mais qui, pour vous, coule en fusion au creuset du paradis. La dureté du muscle ni l'âpre cilice du corps n'étouffe plus votre âme.

La parole opère en vous, et vous ouvre à vous-même, comme un livre bien relié, à la page choisie.

Vous étiez trop grand pour ne pas être pur, pour ne pas être vrai. Trop grand pour mentir. Elle a fleuri, maintenant, sur votre face, la joie surhumaine du sourire qui jamais ne s'éteint, comme une rose sur un berceau, le sourire des saints.

XII

O, comme vous désirez la mort, qui est le portail de la vie unique! Or, à ceux qui se ceignent les reins, dès minuit, l'aube ne fait plus de peur. Et comme ils marchent vers le salut debout avec le premier son des cloches, pour matines, ils ne redoutent plus les ténèbres, et les dissipent, d'un regard tranquille qui voit midi.

XIII

Je loue le patriarche, qui a pris la clé des champs. Je loue le vieil entêté aux cheveux blancs, qui a choisi, pour fuir, la saison lugubre, le vent du Nord sur le steppe, et le ciel comme un linceul, parce qu'étant le grain, il veut pourrir dans le sillon, pour germer à son Dieu.

XIV

Que je voudrais, grand-père, avoir été la mèche du fouet intérieur qui vous a fait lever, dès l'aube, dans le sommeil de la maison, de l'écurie et de la crèche! Quand vous vous êtes dressé pour sortir,

avant le réveil des servantes, la vieille jument pie dormait la hanche sur le bat-flanc, les veaux soufflaient en tas contre les vaches fauves, et vous êtes parti.

XV

Être seul avec Dieu ! Vous portiez une besace et la lampe. Vous êtes parti, comme le pèlerin d'Arkhangel et de Kalouga, pour les saints lieux de Sion, qui sont : un chemin montant dans les pierres brûlantes ; un tombeau ; et tels oliviers, sur la colline, dont les olives au pressoir ont sué l'huile de toute rémission.

Vous n'avez plus devant vous que la route des épines, si douces au front qu'elles déchirent, enfin tirées de la rose du cœur. Vous n'avez plus que le sépulcre, l'immense berceau vide, où la chair se purifie en trois jours, et qui dévore la chrysalide pour le jet éternel, si pur, si vif, si haut, si libre, lys de l'ascension, jusqu'au parfait soleil d'amour.

XVI

Vous avez donc quitté la demeure du père et de la mère ; la chambre de l'épouse, où vous la fîtes

mère, où vous fûtes père aussi; et vous n'avez pas tourné la tête.

Vous avez laissé votre femme dormir, puisqu'elle ne sait pas veiller, en attendant l'heure dangereuse : la compagne de cinquante années respirait sans crainte, le front sur l'oreiller, dans le nid de ses rides et de ses cheveux gris. Et vous n'avez pas eu un regard pour elle, ô cher vieillard, parce qu'il fallait enfin que vous fixiez vos yeux sur vous-même; et que vous suiviez jusqu'au bout l'amour qui veut omettre le toit natal, la femme, les enfants, et qui les passe de si loin.

XVII

« Je suis libre! avez-vous dit, sur le seuil, je suis libre! Et bénie, bénie, bénie soit la mort que je désire, puisqu'elle est la signature de mon texte, la levée de l'écrou, et le paraphe du Seigneur, pour sortir de prison. »

XVIII

Le sourire de tout oubli est sur vos lèvres. L'ineffable contentement de la mesure enfin remplie

déborde votre front. Dans vos mains luit la lanterne, le feu de route. Vous avez tiré la lampe de la huche aux ténèbres; et la lumière prise, comme un rossignol sans plumes, au boisseau où elle était ensevelie, palpite de vous guider.

XIX

La porte est ouverte, à présent, et ne sera plus fermée. Vous êtes, à présent, dans l'avenue solitaire qui mène où le char de feu porta, d'un trait, Élie, telle une idée, telle une flamme.

Avancez dans l'allée.

La Vérité est avec vous, tenant votre main droite; la Pureté vous précède, montrant votre vieux cœur descellé, comme une alouette qui ressuscite; et derriere vous, la Mort n'est plus qu'une ombre.

Et, au bout de l'allée, une lumière sublime vous fait signe; et, brûlant pour vous, cet appel veut dire : Le Seigneur est avec lui.

11 novembre 1910.

TABLE DE CE CAHIER

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

quelques œuvres de Suarès 3

Tolstoï vivant 5

I. — Tolstoï 7

1896 9

I. — PEU SONT A SON RANG, NUL AU-DESSUS 11
II. — SUR UNE IDÉE ÉPICURIENNE ET ÉVANGÉLIQUE DE LA VIE 15
III. — SI TOLSTOI EST CHRÉTIEN 19
IV. — QUE LA DIFFICULTÉ FAIT L'IDÉAL MÊME 24
V. — SUR LE SENS DE LA VIE ET LE SENS DE L'ART 27
VI. — SUR L'ORGUEIL DE TOLSTOI 31
VII. — PORTRAITS DE TOLSTOI 36
VIII. — D'UNE OBJECTION CAPITALE AUX THÉORIES DE TOLSTOI 49
IX. — QUE TOLSTOI N'EST MYSTIQUE EN RIEN 54
X. — SUR L'HUMEUR DE TOLSTOI 63
XI. — LE MOI 65
XII. — QUEL IL EST SELON LUI 76
XIII. — GRANDE SOLITUDE 83
XIV. — GLOIRE DE LA DOUCEUR 89
XV. — QUE L'ART S'IMPOSE A LA SAINTETÉ MÊME ET DOMINE TOUTE VIE 93

II. — pour et contre Tolstoï 99

1907 101

On me demande assez souvent pourquoi Tolstoï .. 103

Il me semble que Tolstoï offre à nos yeux 107

I. — FOND DE TOLSTOI 109

§. — Je le vois toujours à la poursuite du bien 111
§. — Je ne le déteste pas pour ses excès 114

II. — POLITIQUE MORALE 117

§. — Tolstoï est excommunié 118
§. — Dans Tolstoï, je discerne le vieux levain 120

III. — ACCOMPLISSEMENT 124

III. — contre Tolstoï 129

1909 131

Tolstoï et les Églises 133

§. — Convertir, c'est dominer 134
§. — Qui parle de bonheur, ruine la morale.. 135
§. — En vain, cet amour qui est dieu..... 136
§. — Il est bien absurde de faire le procès des Églises 137
§. — La force est la reine du monde..... 139
§. — L'état est toujours fondé sur l'église 139
§. — La foi n'a rien à faire avec l'église..... 139

I. — VIOLENCE 143

§. — Rentrons dans la violence, pour rentrer dans la vie 144
§. — La richesse est ainsi le signe de la violence..... 144
§. — Le problème de la misère est du même ordre..... 145
§. — Tolstoï travaille à constituer le genre humain..... 146
§. — La violence est le seul rapport de deux classes ennemies..... 147
§. — Sans la haine de Rome, comment concevoir 149

II. — TOLSTOI ET SHAKSPERE 150
§. — Le prince de l'art est le prince de la différence 150
§. — Quand nous sommes vraiment nés pour être des maîtres 151
§. — L'Évangile à la main 152
§. — Dans les guerres, le soldat compte plus que le capitaine 153

III. — TOLSTOI ET KROPOTKINE 155
§. — Oui, dans la nature 156
§. — Il y a un aveuglement insupportable 157
§. — J'ai déjà dit que les religions 158

FIN 159

prose de l'Évasion 161

1910 163

I. — O! je vous salue, saint prophète 165
II. — Être seul avec Dieu! être seul avec Dieu! 166
III. — Ils vous plaindront, les uns 166
IV. — O la belle évasion 167
V. — Après votre temps de patience 168
VI. — Ils vous font grand accueil dans leur silence et dans leurs antres 168
VII. — Le Vieux aux gros sourcils 170
VIII. — Tel Alexis à Edesse 170
IX. — Tel vous êtes, et c'est vous, à présent, saint vieillard 171
X. — Mon fils, vieux fils, as-tu vraiment cru que je t'abandonnerais 172
XI. — Cher Tolstoï, dans la forêt 172

septième cahier de la douzième série

XII. — O, comme vous désirez la mort 173
XIII. — Je loue le patriarche, qui a pris la clé des champs 173
XIV. — Que je voudrais, grand-père, avoir été la mèche..... 173
XV. — Être seul avec Dieu! Vous portiez une besace et la lampe..... 174
XVI. — Vous avez donc quitté la demeure du père et de la mère..... 174
XVII. — « Je suis libre! avez-vous dit..... 175
XVIII. — Le sourire de tout oubli 175
XIX. — La porte est ouverte, à présent, et ne sera plus fermée..... 176

Table de ce cahier..... 179

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce septième cahier et pour vingt-six exemplaires sur whatman le mardi 14 février 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur. 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5521

Dans les vingt cahiers de leur cinquième série, année scolaire 1903-1904, nos cahiers ont publié :

V-1. — Henri Dagan. — **les massacres de Kichinef.** 2 »
V-2. — Paul Dupuy. — **la vie d'Évariste Galois** .. 2 »
V-3. — **le monument de Renan** ..... 2 »
V-4. — Romain Rolland. — **Le Théâtre du Peuple.** épuisé
V-5. — Georges Clemenceau. — **Discours pour la liberté** ..... 2 »
V-6. — Daniel Halévy. — **Histoire de quatre ans, 1997-2001** ..... 2 »
V-7. — Henri Michel. — *Notes sur la Hollande et sur l'intimité.* — Henri Lebeau, Jérôme et Jean Tharaud. — *Moines de l'Athos* ..... 2 »
V-8. — Dr. Karl Brunnemann. — **Maximilien Robespierre** ..... 2 »
V-9. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe.* — I. — l'aube ..... épuisé
V-10. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe.* — II. — **le matin** ..... *prix actuel* 3 50
V-11. — M. M. Mangasarian. — **Le monde sans Dieu** 2 »
V-12. — Félicien Challaye. — Charles Péguy. — **petites garnisons** ..... 2 »
V-13. — Gabriel Trarieux. — *les Vaincus.* — **Hypatie** 3 »
V-14. — Joseph Bédier. — **Gaston Paris** ..... 2 »
V-15. — Émile Moselly. — **Jean des Brebis** *ou le livre de la misère* ..... épuisé
V-16. — **le congrès de Dresde,** — *édition* Gaston Raphaël ..... 4 »
V-17. — François Porché. — **à chaque jour** ..... 2 »
V-18. — Louis Ménard. — **Prologue d'une Révolution** ..... 4 »
V-19. — Jérôme et Jean Tharaud. — **les hobereaux** 1 »
V-20. — **congrès des U. P.** *mai 1904* ..... 2 »

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; septième cahier de la douzième série; un cahier vert de 188 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

HUITIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

LES MILLIET

VI. — *mes maîtres et mes ami*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

139967
41

les Milliet

VI. — *mes maîtres et mes amis*

1863-1868

I

MES AMIS DE GENÈVE

ROEHRICH. — BALAVOINE. — DORET. — LES DARIER. — JULES NICOLE.

I

MES AMIS DE GENÈVE

Rœhrich. — Balavoine. — Doret. — les Darier. — Jules Nicole.

J'ai gardé un souvenir reconnaissant à l'Académie, aujourd'hui Université, de Genève pour l'enseignement que j'y ai reçu de maîtres qui furent des hommes supérieurs, autant par la bonté et le dévouement à leurs élèves que par la solidité de leur savoir.

Et j'ai gardé des souvenirs plus doux encore de la Société de Belles-Lettres, où j'ai trouvé de bien précieuses sympathies, chez des camarades qui ont toujours su mériter l'estime et l'affection de ceux qui les ont connus. Je voudrais donner aux jeunes Parisiens une idée de ce qu'étaient les jeunes Genevois de mon temps. Je ne crois pas me tromper en disant que mes amis représentaient excellemment ce milieu protestant, composé d'étudiants consciencieux, naturellement honnêtes, et dont le sens moral était tous les jours affiné par la culture.

Quel contraste entre les grossiers rapins de Paris, au milieu desquels j'allais me trouver transplanté, et mes chers théologiens genevois!

L'austérité puritaine des mœurs calvinistes n'empê-

chait nullement mes amis de plaisanter avec esprit, ni de se divertir avec toute l'exubérance de leur âge. Leur enjouement et leur saine gaîté avaient cette heureuse franchise de gens qui n'ont rien à cacher. Les âmes pures ressemblent à ces eaux transparentes qui laissent voir le fond de cailloux brillants et nets sur lesquels elles glissent.

Les sociétés de Belles-Lettres de Genève, de Lausanne et de Neuchâtel se réunissaient au moins une fois l'an dans une fête fraternelle. Souvent on désignait, pour lieu de rendez-vous, l'une des riantes petites villes égrenées comme des perles dans des nids de verdure tout autour du lac Léman. Rolle, par exemple, fut souvent choisie et, pendant deux ou trois jours, cette retraite, si calme d'habitude, s'emplissait des danses, des chants, et des cris de nos bandes joyeuses. Une représentation littéraire et musicale au bénéfice des pauvres était suivie d'un grand bal, auquel prenaient part toutes les jeunes filles du pays, accompagnées de leurs mamans. (1)

Il fallait voir Charles et Albert Darier, les deux plus beaux garçons de la Société, le front couronné de mousse, diriger le cortège, à la façon des bacchanales antiques. On s'arrêtait sur la place publique pour exécuter le *picoulet*, danse bellétrienne qui a plus de rapport avec celles des sauvages qu'avec aucune autre danse connue.

---

(1) C'est pour une de ces fêtes que Marc Doret composa une chanson dont la vogue dure encore et dont le refrain était cent fois repris en chœur dans un allegro plein d'entrain :

Du petit blanc (*bis*),
La ville de Rolle,
Ma parole,
A du fameux petit blanc !

Ce qui nous charmait plus encore, bien que d'une manière à demi inconsciente, c'était de sentir se consolider dans ces fêtes les liens invisibles qui unissent des camarades occupés des mêmes études. Déjà avant de nous connaître personnellement, nous éprouvions les uns pour les autres cette sympathie et cette bienveillance affectueuse qui devraient exister entre tous les hommes.

En France, à Paris surtout, les étudiants semblent manquer un peu de cet esprit d'union, qui seul donne la vie aux associations. Peut-être n'entretiennent-ils pas non plus assez fréquemment des relations amicales avec les sociétés analogues des autres universités.

A l'atelier Gleyre, les apprentis artistes, mes nouveaux camarades, étaient beaucoup moins corrompus qu'ils n'auraient voulu le faire croire; je m'aperçus bientôt que ces fanfarons de vice posaient pour les mauvais sujets qui ne respectent rien. Mais leur gaîté factice et forcée n'en était pas moins celle de gens blasés avant l'âge; ils se complaisaient aux plaisanteries sales, aux brimades méchantes et bêtes. Je me sentais déraciné.

C'est seulement chez mes amis de Genève que j'ai trouvé une complète intimité. Nous avons passé ensemble les années les plus heureuses de notre existence, et nos charmants souvenirs de jeunesse sont des liens que n'ont pu briser quelques divergences d'opinion. Ce désaccord, dont je ne voudrais pas dissimuler la gravité, porte uniquement sur des questions de métaphysique. D'autre part, de nombreuses tendances nous sont restées communes, et tout d'abord un sincère désir, un constant effort vers le perfectionnement de soi-même et des autres. Mes amis m'ont appris par leur exemple la

tolérance, la sympathie même pour ceux qui, par des chemins divers, marchent comme nous les yeux fixés sur un idéal de bonté et de justice. Qu'on l'appelle Dieu ou Humanité, cet idéal reste le même pour tous les honnêtes gens.

Sans avoir la prétention d'égaler de pareils modèles, je souhaite pourtant qu'on veuille bien m'appliquer un peu le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Ce que je puis affirmer, c'est que je me sens heureux, je m'épanouis, toutes les fois qu'il m'est donné de respirer près de mes amis cette atmosphère de probité saine et forte, de naturelle bienveillance et de sincère cordialité.

1

Lorsque, en 1856, le roi de Prusse menaça de reprendre Neuchâtel, et que les royalistes de ce canton tentèrent un coup de main, la Confédération suisse se souleva tout entière dans un magnifique élan de solidarité patriotique, prête à repousser le puissant envahisseur. A Genève, les étudiants de l'Académie constituèrent aussitôt un corps de volontaires, sous les ordres du général Klapka. La Société de Zofingue mit au concours un chant patriotique sur l'air du « *Rufst du mein Vaterland* », et ce fut le jeune bellétrien Henri Rœhrich, étudiant en philosophie, qui obtint le prix. Voici quelques vers de ce chant qui est devenu l'hymne national de la Suisse française :

O monts indépendants,
Répétez nos accents

Nos libres chants !
A toi, patrie,
Suisse chérie,
Le sang, la vie
De tes enfants.

Gardons avec fierté
L'arbre au Grütli planté
La liberté !
Que d'âge en âge,
Malgré l'orage,
Cet héritage
Soit respecté.

Rœhrich, à l'époque où il était encore simple étudiant en théologie, manifestait déjà brillamment ses qualités de musicien, de poète et de philosophe. (1) Nous l'avions nommé président de la Société de Belles-Lettres, parce que cet honneur lui revenait de droit. Il en est des hommes comme des liquides, ils prennent tout naturellement leur niveau. Les camarades de Rœhrich acceptaient volontiers cette autorité légitime que donnent l'élévation de l'esprit et la droiture du caractère.

2

Balavoine, aujourd'hui pasteur et professeur de philosophie morale à la Faculté de Théologie de Genève, terminait ses études. C'était un grand jeune homme à la tête bien construite, à la physionomie ouverte, au sourire

(1) « Notre cher Rœhrich est plus qu'un philosophe, c'est une âme parfaitement belle, un cœur généreux et bon, un vrai serviteur de Dieu. La part est assez magnifique comme cela. » Note de Jules Nicole.

spirituel et quelque peu moqueur, à la parole facile, à l'esprit délié et subtil. Dans nos discussions, sa tendance à la controverse se traduisait par certaines thèses paradoxales, qu'il lançait hardiment et soutenait avec beaucoup de verve. Ses convictions religieuses n'ont jamais rien eu d'étroitement dogmatique. Je me trompe sans doute, mais j'ai souvent eu l'idée que, s'il eût été élevé dans un autre milieu, sa nature peu mystique l'eût peut-être incliné vers le scepticisme. (1) Quoi qu'il en soit, ses jolies lettres de jeunesse montreront la précoce gravité de son esprit philosophique.

H. Balavoine à Paul

Carouge, le 10 octobre 63.

... Je ne te dirai pas que tu as été nommé membre honoraire de la Société de Belles-Lettres et qu'on t'a décerné le Ruban d'honneur ; Nicole doit t'avoir raconté tout cela en t'annonçant son départ... Et moi je pars dans un mois. Tout le monde part ici-bas, la vie n'est qu'une série de départs, l'homme est un oiseau qui va de branche en branche, jusqu'à ce qu'il arrive à celle d'où le vent l'em-

---

(1) Une lettre récente de mon ami semble confirmer ma supposition :

« Assurément, j'ai toujours joui ou souffert d'une activité de pensée propre à me faire voir partout les difficultés, les objections, le pour et le contre. Vaincus sous une forme, les problèmes renaissent sous une autre... Je reste comme une place publique où les problèmes viennent se promener quand il leur plaît. Heureusement le soleil s'est levé si souvent pour moi après les ténèbres, que je crois à ses retours futurs. La vérité que je tiens, me console de celles qui me manquent. En voulant toujours défendre les autres du scepticisme, j'y ai toujours échappé moi-même. Sur l'échelon dernier gravi, je vois au-dessous les brouillards où d'autres grimpeurs s'entretiennent, rient ou se lamentent. Au-dessus le brouillard reprend, mais je sais que l'échelle monte jusqu'au soleil. »

porte vers l'Éternité. Fais-tu de ces réflexions tristes dans cette grande ville, où tout distrait et dissipe la pensée ? N'en fais-tu pas de plus tristes encore ?

Depuis ton départ, j'ai travaillé comme un de ces fellahs, qui creusent le canal de Suez ; ils n'avancent guère, n'en suent pas moins, et ne touchent jamais leur solde. La Théologie est comme le sable du désert ; le moindre vent vient détruire tous les travaux qu'on y construisait depuis des siècles, il faut toujours recommencer, et ceux qui mettent la main à l'œuvre risquent le tout pour le tout ; la moindre erreur les conduit à l'abîme, et leur âme se dessèche à ces travaux fatigants et sans fin. Mais tu n'y comprends rien probablement, soit dit sans te fâcher, passons à autre chose.

Sais-tu que j'ai été réélu censeur au mois de septembre, faute de mieux et parce que Nicole ne pouvait pas accepter.

Suit le récit d'une malheureuse altercation entre deux étudiants et de l'expulsion de l'un d'eux.

Mais pour qu'il fût expulsé, il fallait nous passer sur le corps à Nicole et à moi : Nicole, un orateur mordant et dangereux, moi, un censeur embarrassant et incorruptible ; si bien que, malgré leurs efforts haineux, l'expulsion de M., présentée illégalement à mon insu et votée conditionnellement, n'a pu devenir un fait accompli, et la démission de M. n'a pas été acceptée. (1) C'est finir par un coup d'éclat, mais aussi par une affaire désagréable. Quand, dans un avenir bien rapproché maintenant, Belles-Lettres ne sera plus pour moi qu'un souvenir, je n'y pourrai jamais regarder sans voir d'abord, à l'entrée de cette galerie de faits joyeux et naïfs, un vilain épisode tout gros de méchanceté et de haineuse passion. Il me faudra toujours voir cela pour pouvoir serrer la main à mes amis d'études, pour

(1) Si je rappelle ces faits peu importants en eux-mêmes, c'est pour indiquer au lecteur français ce qu'étaient en Suisse les Sociétés d'étudiants. Nous y faisions un véritable et très utile apprentissage de la vie publique.

rechanter avec eux le *Gaudeamus*, pour réciter avec eux *Othello* ou *Britannicus*, pour les aimer et en jouir dans le passé et laisser retentir à mon oreille ces vieux refrains d'un temps qui n'est plus. (1)

Mais ne regrettons pas, mon cher ami, espérons, parce que nous sommes des hommes, et que Dieu nous a créés pour regarder en avant. Espérons, puisque Dieu est amour. Ah! Milliet, mon cher ami, mon vieux camarade, que le contraire te ramène toujours au contraire, l'imparfait au parfait, le mal au bien, le passager à l'Éternel, le monde à Dieu, pour l'aimer et te donner à lui, et tu seras heureux, et tu vivras dans le temps et dans l'Éternité...

Salut fraternel et serrement de main.

Adieu,

H. E. Balavoine

Balavoine à Paul

Strasbourg, 3 décembre 1863.

Mon cher Milliet,

Je suis entre l'enclume et le marteau; je viens de Charybde et je cours à Scylla; j'ai fini mes examens et je prépare ma thèse. La situation n'a rien, comme tu le vois, de particulièrement gai, mais c'est une raison de plus pour m'engager à t'écrire quelques mots et, quand tu réfléchiras que tout me manque ici, mes parents, mes amis, mes habitudes et mes montagnes, (2) tu comprendras ma lettre et t'empresseras de me répondre.

Oui, je suis à Strasbourg, une bête de ville, je t'assure, pittoresquement située dans une plaine sans horizon, mais agréablement sillonnée de rivières dormantes et de canaux bourbeux. On dit que le pays fait l'homme, c'est possible, dans ce cas, je dois être devenu passablement plat, ou ça ne tardera guère. Malheureusement, l'homme ne fait pas le

(1) Fort heureusement le vilain épisode est depuis longtemps oublié, tandis que le souvenir de nos douces années d'études et d'amitié subsiste toujours vivace.

(2) On sait combien les habitants des régions montagneuses restent attachés à leur pays.

pays, autrement j'aurais déjà fait venir par-ci par-là de belles et bonnes montagnes, un lac comme celui de Genève, un Rhône, etc..., enfin tout ce qu'il faudrait pour égayer ici un quasi-genevois comme moi, car nous n'avons jusqu'à présent à Strasbourg qu'une éminence, le clocher de la cathédrale, et qu'un fleuve, le Rhin, encore est-il à une lieue. Je me suis cependant empressé d'aller le voir couler, mais les eaux sont très basses maintenant et le lit obstrué de bancs de sable ne permet pas d'entrevoir et d'admirer d'un seul coup d'œil la majesté du grand fleuve. J'ai vu aussi ce célèbre pont de Kehl où les chemins de fer français correspondent avec ceux d'Allemagne, il est très curieux, et une demi-heure de travail, 5 minutes même, suffiraient pour détruire la communication.

L'autre curiosité c'est la cathédrale. Quel imposant édifice ! L'extérieur et surtout la façade sont d'une richesse, d'un fini d'exécution, d'une beauté saisissante. A l'intérieur tout change, la sévérité fait place au luxe gothique et, sous ces voûtes gigantesques, l'âme émue et tremblante s'élève vers les cieux. L'impression est puissante : cette obscurité, ce silence, ce souffle du passé qui court sous les voûtes, tout cela m'émeut et m'attire ; j'y vais très souvent, je n'avais jamais rien vu de si grand. Le clocher, lui, est très curieux, très beau, très délicat ; il est tout ciselé, tout découpé, tout percé à jour.

La troisième curiosité de Strasbourg c'est moi, et comme c'est une curiosité de passage, je t'en parle pendant qu'il en est encore temps, car tu sais que je vais à Dresde dans le but d'apprendre l'allemand et la vie...

Et toi ! que fais-tu ? Deviens-tu un peintre émérite, fais-tu des tableaux pour l'enchère, ou t'en tiens-tu à l'art pour l'art ? Lis-tu les poètes ? cultives-tu les philosophes ? Suis-tu la mode parisienne et deviens-tu flâneur ? Ce serait bien possible et peut-être heureux pour toi, car la flânerie, cultivée dans de certaines limites, est un délassement nécessaire pour conserver à l'esprit toute sa verve, à l'imagination toute sa fraîcheur, à l'âme toute sa puissance, et j'en fais l'expérience. A force d'être tendu, inquiet, travaillé, je perds tout ce que j'avais et je ne trouve pas ce que je

cherche. (1) Il ne faut abuser ni de son corps, ni de son esprit, ni de son cœur, sous peine de les étioler et de les abêtir.

Tu vois que je prêche la distraction aujourd'hui, et c'est probablement parce que je n'en puis plus prendre. L'homme a du penchant pour porter aux nues les biens qui lui manquent.

Tu me demandais, mon cher Milliet, de te donner des nouvelles de nos amis bellétriens. Je ne sais rien de Nicole, pas même son adresse. Doret a commencé sa deuxième année de théologie. Rœhrich est pasteur à Stockholm, il touche un très beau traitement et jouit de quatre mois de congé pendant la saison d'été. Et moi je suis toujours ton ancien et affectionné co-bellétrien, un vieil ami, qui pense toujours avec plaisir à ces amusantes soirées que tout concourait à rendre intéressantes et qui sont déjà si loin de nous. — Écris-moi, ce sera une bonne action.

Dresde, 9 mars 64.

... J'ai visité la galerie de tableaux; tu sais combien il y a là de chefs-d'œuvre. J'y suis allé six ou sept fois. Je n'ai pas encore tout vu et tout ce que j'ai vu je ne l'ai pas compris. Les Madones (Holbein, Raphaël, Murillo, etc...) me laissent froid; ce qui m'a le plus ému c'est une Madone de *Correggio*. Ah! ce tableau est magnifique! Il y a là aussi un saint Sébastien, un beau jeune homme nu et lié à un arbre, qui meurt frappé au cœur, en tournant vers le ciel un visage où la douleur fait si visiblement place à l'extase, que le spectateur se sent ému d'envie et de regret. De telles peintures me semblent faites plutôt pour les amateurs que pour les artistes. Il me semble que, si j'étais peintre et que je visitasse cette galerie, je briserais en sortant mon chevalet et mes pinceaux.

Je voudrais que tu fusses ici cependant pour disserter avec moi sur tous ces tableaux et pour m'aider à les com-

(1) On remarquera dans toutes ces lettres les effets du surmenage intellectuel rendu nécessaire par les examens.

prendre en me disant : Voilà où est la difficulté surmontée; là, ce n'est qu'un cliché, mais le trait de génie est ici.

De loin on ne peut guère causer peinture, encore moins philosophie ou théologie. Tu me demandais cependant le sujet de ma thèse, le voici : la théorie de Calvin sur la Justification par la Foi. Connais-tu ces questions-là? Non. Tant pis,... ou tant mieux!

Peu importe d'ailleurs que tu saches un mot de théologie, pourvu que tu saches ce que c'est que *la Religion*. Car c'est là qu'est le salut de l'homme, de ce qui en nous est éternel, de notre noblesse, de notre grandeur. La conversation avec Dieu nous donne la vie éternelle. *Cherchez l'Éternel et vous vivrez*. J'ai prêché dimanche sur ce texte, mais je ne puis te faire jouir du sermon, ce serait trop long et, quand on est si loin l'un de l'autre, il faut savoir se restreindre.

Restreignons-nous donc, mais ne nous oublions pas. Donne-moi bientôt de tes nouvelles. Parle-moi de Nicole, et où qu'il soit, présente-lui mes amitiés.

3

Encore un poète et un philosophe. Quelques fragments des lettres de Marc Doret suffiront pour faire connaître cet esprit aimable et enjoué, ce cœur excellent. La douceur et la bienveillance inaltérable de l'heureux père d'une nombreuse et belle famille, la droiture de son jugement, la sagesse de ses conseils ont créé autour du vénéré pasteur une atmosphère d'un charme bienfaisant. (1)

La lettre suivante nous révèle un sentiment tendre et

---

(1) Marc Doret a publié un excellent livre intitulé *Les Convictions protestantes* (H. Robert, éditeur, 1908).

profond de la nature, qui me rappelle celui de saint François d'Assise, et me séduit par ses affinités avec le panthéisme.

... Eh oui! j'avais levé l'ancre pour Rheinfelden quand tu abordais à Genève. A Rheinfelden on a pour cultiver son sens esthétique, 1° un orchestre dont je n'ai pas de mal à dire, sauf qu'il abuse quelquefois du droit qu'ont les orchestres de se faire entendre. 2° des constructions genre vieux-allemand, dont quelques-unes ne manquent pas de cachet, surtout grâce au grès rouge dont elles sont construites, et qui leur donne très facilement un aspect monumental. Mais que l'Allemand est pédant! Là où une tourelle suffirait et formerait le plus joli décor, il accumule les pignons et les pointes et les poivrières et les créneaux, tout doit figurer : d'où des coins et des recoins, des parties qui avancent sur toutes les faces, d'où un manque de grâce par manque de simplicité. C'est comme l'orchestre, beaucoup de jolis motifs, mais trop. 3° Une nature douce, très douce qui contraste avec la dureté de l'architecture. Il semble qu'on ait voulu corriger la douceur de la première par les angles de l'autre.

Un grand cirque fermé de collines boisées, bois de hêtres, quelques-uns de sapins, mais rares, sur lesquels la lumière du matin et le soleil rasant du soir produisent les plus beaux effets. — Ce sont des velours profonds, chauds, de tons variés et toujours riches, avec les taches noires des dessous et les stries des troncs blancs sur les verts; des amoncellements, des moutonnements de verts dorés, à la fois massifs et légers. La moitié nord du cirque est badoise, l'autre est suisse. Entre les deux coule le Rhin « tranquille et fort », comme dit l'autre. — Pardon, je crois que Boileau dit « tranquille et fier » — tant pis! j'aime mieux ma variante. Une belle nappe d'eau qui s'écoule sans effort, tantôt unie comme un lac, tantôt légèrement bouillonnante, quand le fond est rocailleux... et toujours chantante, comme les pèlerins se rendant aux sanctuaires.

C'est grand, c'est calme, c'est fort; on ne se lasse pas de

regarder passer et d'écouter chanter. Et l'on fait toutes sortes de réflexions conscientes ou inconscientes, que domine une impression particulière, celle de l'entraînement. — On l'éprouve en face des glaciers. Ces masses énormes qui dissimulent la vie, mais la laissent entrevoir, écrasent et absorbent. On n'est rien devant elles; plus on se mesure à leur taille, plus on se sent disparaître, et comme, après tout, on se dit qu'on vient de ces forces cachées, qu'on est terre et rocher et eau, qu'on rentrera un jour dans ces éléments, on y retourne par avance, on se laisse happer, étourdir, entraîner; on rentre dans ce qu'on appelle le sein de la nature; on s'y enfonce avec une jouissance intime de se dire qu'on est pourtant autre chose, puisque l'on sait qu'on est absorbé, qu'on se laisse volontairement dévorer et que bientôt on en reviendra.

Si Pascal avait accompagné de Saussure au Mont Blanc, il aurait recueilli des impressions de ce genre et en aurait conclu à la valeur spirituelle de l'homme : « Une montagne peut l'avaler, mais il sait qu'il est avalé. » Seulement, ce sentiment est tout au fond. On le laisse dans une demi-inconscience pour éprouver mieux le sentiment rare de la jouissance contradictoire de l'absorption par la matière. C'est comme un plaisir de dilettantisme matérialiste très délicat.

C'est ce qu'on éprouve aussi devant le Rhin. Il faut en être près, il faut en sentir le souffle; il vous entraîne. Les Allemands ont exprimé cela par des poésies idylliques qui le défigurent. Loreley est une caricature... C'est autre chose : c'est encore une absorption dans le monde matériel; mais il y a cette différence entre cette absorption et celle de la montagne, que cette dernière écrase et assomme, et que l'autre entraîne et vivifie. Ce mouvement excite au mouvement; un mouvement sans but, il est vrai, surtout sans précision, mais un mouvement. On a des besoins de penser, on rêve de recueillir ses impressions et de comprendre le langage inarticulé du fleuve. La montagne vous entraîne et vous endort, le fleuve vous entraîne et vous fait vivre.

Comprends-tu ? Je te parle peut-être suisse allemand. Que

veux-tu ? Chacun parle son langage et les bons philosophes n'en méprisent aucun, pas même celui des singes, s'il existe.

Tu sauras du moins l'influence du Rhin sur ton vieux camarade, et tu apprendras, je pense, avec plaisir, que sa matérialisation n'a jamais été que passagère. Il en est toujours revenu fort heureux de n'être ni une montagne, ni un fleuve. (1)

4

Les frères Darier sont restés au nombre de mes amis les plus chers. L'aîné, Charles, alla faire ses études d'architecte à l'École des Beaux-Arts de Paris, et Albert me précéda d'un an à l'atelier Gleyre. Grâce à lui je ne fus enduit ni de bleu de Prusse, ni de vermillon, conformément à la spirituelle tradition qui se perpétue d'âge en âge chez nos méchants singes.

Albert est né peintre; il manifesta dès son enfance de remarquables dispositions. Gleyre l'aimait beaucoup, parce qu'il devinait en lui un véritable artiste. Ces dons naturels, aucune étude ne saurait les remplacer. Albert a toujours eu l'œil et la main d'un maître. — C'est aussi de leurs parents que les frères Darier avaient hérité, avec le goût et le talent artistiques, un autre don précieux et rare, une extrême bonté.

Albert Darier à Paul M.

Paris, 22 mars 1863.

... Je n'ai qu'à me féliciter d'être entré chez M. Gleyre et j'espère que bientôt tu viendras grossir le nombre de ses élèves. Notre digne patron est un homme sérieux, conscien-

(1) Ces pages étaient déjà chez l'imprimeur quand la mort m'a enlevé ce cher ami.

cieux, sévère dans sa critique et peu encourageant, mais c'est, je crois, une qualité pour un professeur et, sur ce point, tu penseras comme moi. Il est très artiste et son enseignement n'a rien de routinier. Quant à l'atelier, ce sont les élèves qui le font marcher ; l'un d'eux, le massier, s'occupe des finances, des modèles, des achats de plâtres, etc... Les rapins sont turbulents, cependant les travailleurs sont respectés et le nombre en est assez grand. Je ne saurais que t'encourager dans ton dessein d'entrer dans cet atelier et cela d'autant plus que je ne suis point désintéressé dans l'exécution de ce projet. M. Gleyre réclame de ses élèves un dessin serré et consciencieux, mais il n'est point tyrannique et laisse chacun libre dans ses idées et dans ses actions. Voici quelques sujets de compositions qu'il nous a donnés : Le banquet de Platon. — Thémistocle : « Frappe mais écoute. » — Joseph et madame Putiphar. — Ruth et Booz. J'ai fait le concours des places à l'École des Beaux-Arts, mais je n'ose espérer d'être reçu, car le nombre des concurrents est grand (300) et le nombre des acceptés n'est que de 80. On dit que les recommandations ne sont pas inutiles pour obtenir le succès. L'examen consiste en un dessin d'après le modèle vivant, fait en 12 heures. Nous avions pour modèle un nommé Mayenberger qui a posé pour un des trois Suisses de Lugardon, celui du milieu, je crois.

Dis-moi ce que tu fais et parle-moi des élèves de l'Académie du soir, de Galetty, de Badel, de Piguet, Furet, etc... Je vois quelquefois Plissonnier qui t'envoie ses bonnes amitiés ainsi qu'aux sus-dits de l'Académie. Parle-moi de Belles-Lettres, de Nicole, Doret, Mathey, etc... — J'ai reçu des nouvelles de Richard ; il est rédacteur d'un nouveau journal, le *Charivari provincial*, et me demande à grands cris une chronique charge des Beaux-Arts. C'est toujours l'aimable railleur que nous connaissons.

Albert Darier à Paul M.

Paris, 19 juin 1863.

... Tu me fais plusieurs questions sur la vie d'un rapin à Paris, je vais te répondre : En été il n'y a modèle à l'atelier

que de 7 heures à midi. Le travail à l'École a lieu de 4 heures à 6 heures. Vers 11 heures nous prenons une demi-heure pour déjeuner, les uns à l'atelier, les autres chez le marchand de vin du coin, où pour 13 sous nous faisons bombance. J'ai quelques bons amis que je te ferai connaître et en particulier mon compatriote Hirschy (de la Chaux de Fonds), que tu apprécieras, je l'espère, c'est un des bons travailleurs de l'atelier. Je me réjouis beaucoup, cher ami, de te voir des nôtres. La rentrée est au mois de septembre; si tu veux m'attendre, je serai là pour te patronner. Dans le cas où tu voudrais entrer de suite à l'atelier, voici les conditions pécuniaires : 30 francs pour la masse ; trois mois payables à l'avance à 10 francs = 30, total, 60 francs. De plus, il est d'usage de payer une bienvenue que l'on boit à l'atelier, vin chaud, punch, bière, etc., tu recevras en entrant ton petit contingent de charges; elles ne sont pas lourdes à porter ; avec un peu d'esprit et de complaisance, on s'en tire. Lorsqu'on te demandera de chanter, n'hésite pas, ceux qui font les récalcitrants s'attirent de nombreuses brimades. Ne t'effarouche pas non plus du cynisme, il est le même dans tous les ateliers, c'est leur seul vilain côté; on y fait de fameuses études de mœurs et de caractère, mais on finit par s'y habituer. Malgré les apparences, les ateliers ne laissent pas d'être une très bonne école. Je me félicite chaque jour d'être entré chez M. Gleyre et j'espère que toi aussi tu n'auras jamais à t'en repentir. Plissonnier m'a chargé de te transmettre ses bonnes amitiés. Il a remporté la première médaille d'anatomie à l'École des Beaux-Arts.

Lorsque, en 1866, je passai par Genève pour me rendre à Florence j'écrivais à ma mère :

J'ai été reçu, comme toujours, de la façon la plus cordiale par la famille Darier. Je me sentais entouré d'une atmosphère de bienveillance qui fait grand bien au cœur. Albert et Charles m'ont mené aux bords du Rhône et nous nous sommes baignés dans une sorte de salle de bains naturelle,

formée par le fleuve bleu, si pur, sous les ombrages d'arbres centenaires, dont les rameaux retombent dans l'eau. Je ne connais rien de plus ravissant que ces campagnes verdoyantes, ces collines si pittoresquement accidentées et cette mystérieuse retraite, ce petit golfe si bien fermé, où nul œil humain ne semble avoir pénétré jamais. C'est une nature choisie, d'une majesté antique. A chaque pas on découvre des paysages de haut style; les dieux de la Grèce se trouveraient là comme chez eux, et mes deux amis complétaient l'illusion. Ils semblaient descendus de la frise du Parthénon. Je m'attendais à voir surgir des taillis quelque nymphe effarouchée ou curieuse. On voudrait passer là sa vie.

5

Le lecteur connaît déjà Jules Nicole, mon meilleur ami. L'étudiant si finement moqueur est devenu un maître dans les études grecques. A maintes reprises il a fait preuve d'une érudition profonde et d'une singulière perspicacité dans l'interprétation de textes parfois cruellement mutilés, dont il a su deviner et révéler le haut intérêt. Ces heureuses « trouvailles » de manuscrits n'arrivent qu'aux chercheurs solidement armés.

Maintenant que ses nombreux et importants travaux ont assuré à mon ami une renommée durable parmi les hellénistes et les philologues, l'intérêt sera d'autant plus vif de suivre à ses débuts cette belle carrière de savant.

A côté de jugements pénétrants et personnels sur des œuvres de littérature et d'art, ses lettres témoignent d'une rare délicatesse de conscience, et racontent des luttes morales dont le haut exemple mérite d'être signalé.

Comme beaucoup de jeunes gens très travailleurs, mon ami éprouva, à la suite de ses examens, les déplorables effets physiques du surmenage intellectuel.

Jules Nicole à Paul

25 août 1863.

Voici un mois bientôt que tu m'as quitté. Je préparais alors mes examens, quand le mauvais sang, dont les sciences m'approvisionnaient, se mit à sortir avec une énergie surprenante. Je ne laissai pas d'en être excessivement affaibli. Défendu à moi de toucher les livres. Enfin je meurs d'ennui par ordonnance du médecin. C'est la bête qu'il faut soigner, c'est elle qui règne. Je suis une véritable machine mesurant l'espace qui sépare les repas.

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, même aux endroits où tu me dépeins ta triste position, car ils augmentent l'estime que j'avais pour toi. Une âme noble comme la tienne doit souffrir de ce perpétuel contact avec de pareilles gens. Que Dieu veuille, comme je l'en prie pour toi et pour moi, nous conserver toujours jeunes, toujours vivants, aimant ce qui est beau. Moi aussi j'ai à craindre le milieu où je me trouverai bientôt si, selon toute probabilité, c'est en Russie que je dois m'engloutir.

Comment ferai-je loin de mon pays, de l'influence salutaire de ma famille et de mes souvenirs, voilà ce que je ne me demande pas assez souvent.

Ainsi que tu l'as éprouvé, je m'occupe de mon départ comme si c'était un autre qui dût s'en aller : j'écris, je réponds, je cours, c'est pour moi l'affaire la plus importante de ma vie, celle qui m'inquiète le plus, qui m'empêche de dormir, mais on dirait tout à fait que c'est du dévouement. Viendra aussi pour moi l'heure où je verrai fuir mon pays, les montagnes que je n'ai jamais quittées...

Pâquis, 7 septembre 63.

Cher ami, j'ai trouvé, j'ai trouvé! Je pars à la fin de ce mois pour l'Allemagne. Tout est au-delà de mes plus audacieuses espérances. Mon élève n'est pas un de ces bambins

de sept ans auxquels on me proposait de remémorer l'alphabet, c'est un jeune homme de quinze ans, un compagnon d'études et d'idées. Je vais en Allemagne; c'est une bien grande bénédiction, car après avoir eu ce beau pays en perspective pendant toutes mes études, il m'était bien dur d'y renoncer pour des motifs pécuniaires. De plus, quand j'aurai passé deux ou trois années à préparer mon élève, je le suivrai à l'Université. Je suis tellement heureux que je n'en dors pas, n'ayant plus de rêves à faire. La secousse a même été un peu forte et j'en suis tout ébranlé; mais les maladies de bonheur guérissent très vite.

Écoute, s'il te plaît, mon histoire :

On demandait pour l'Allemagne un jeune gouverneur. La mère de l'élève était à Lausanne. Un ami parle de moi et jeudi matin je reçois une dépêche télégraphique : « Mme X... vous attend, venez. » — Courroucé de cette sommation, je me demandais s'il était digne d'un futur instituteur d'obéir ainsi aux ordres des gens. Ma mère répondit oui, et son avis prévalut. Bientôt, ou mieux enfin, sous la protection d'un théologien qui avait donné de moi les premières informations, je me présente à l'hôtel Gibbon et à Mme X...

Je vois une personne en grand noir, d'une figure très agréable, et parlant le teuton avec une rapidité embarrassante. L'étudiant théologien se charge du rôle d'interprète. J'oubliais de te dire qu'à mon entrée, ma grande jeunesse, mon visage imberbe et tout effrayé excitèrent chez la dame un sourire, très franc il est vrai, mais peu encourageant. J'exhibe mes diplômes. Elle passe beaucoup trop vite sur toutes ces belles sciences, me disant que du reste, si j'avais pour désagréable telle ou telle branche de l'enseignement, elle donnerait à son fils des maîtres particuliers. Elle explique, elle demande; enfin les conditions pécuniaires arrivent. Elle propose 1.500 francs; je refuse net. L'étudiant surpris oublie que ce sont mes intérêts qu'il soutient; il plaide la cause de la dame, et voilà commencée une charmante comédie : Mais, Monsieur, à votre âge, dit-il, je suis parti pour moins, et j'avais ma mère à soutenir, etc... — Je pris courage et je répondis : « Monsieur, je ne suis pas obligé de partir, je puis attendre chez moi, et si Madame maintient

ses propositions, je répondrai d'emblée que je ne puis les accepter. » — Après cet excès de courage, désolé de refuser pour ce misérable argent une place qui me convenait si bien, je laissai mon théologien et la dame délibérer ensemble et je ne compris plus du tout leur allemand. Enfin, je vois mon Monsieur tourner vers moi un visage rayonnant et la dame répond qu'elle acceptait mes conditions. Ma fermeté lui avait plu. Pense, pense un peu à ma surprise et à mon bonheur! La dame m'a plu infiniment; ses idées sont si élevées pour une personne de haute classe; (car ce sont de grands personnages). Elle me disait que son fils, sachant déjà qu'il serait riche et très en vue, regardait comme ses inférieurs les pauvres et les simples citoyens : « Je désire beaucoup que l'instituteur combatte cette disposition. » — Je crois que de ce côté-là, elle a bien trouvé son homme.

6

Paul à Jules Nicole

10 septembre 1863.

Cher ami,

Ta dernière lettre, je t'assure, a été une bien grande joie pour moi, un vrai rayon de soleil. Je me représentais si bien toute la scène : le sourire de la dame en voyant ta figure si jeune, et ton embarras, et ton théologien se retournant si comiquement contre toi, et ta fermeté qui m'étonne et que j'admire. Je suivais toutes tes impressions. Va, j'étais aussi heureux que toi, et quand je t'ai vu délivré de tes inquiétudes, moi aussi j'ai respiré et crié : enfin! — Un vieux professeur, M. Chassevant, me disait hier : « J'ai connu deux grandes joies dans ma vie : apprendre et enseigner, enseigner surtout. » Il avait raison, c'est là une belle mission, un noble but. Une seule chose m'inquiète encore; c'est ton élève lui-même. Parle-moi de lui, quand tu l'auras bien vu, fais-le moi connaître. Je suis sûr qu'il t'aimera, et alors tu pourras le diriger à ton gré. Tu lui feras aimer l'étude, tu élèveras ses idees... Je vois déjà accompli tout le bien que tu vas faire.

J'aime beaucoup ton étonnement républicain de trouver des idées élevées chez de grands personnages. Il ne faut pourtant pas juger d'avance la moralité des gens avec un parti pris exclusif, et de ce que les fortunes médiocres sont plus favorisées, en faire une sorte d'aristocratie, dont cette supériorité serait le privilège. Nous ne devons pas plus mépriser les grands que les petits. J'estime qu'un jugement droit et de beaux sentiments peuvent se rencontrer dans toutes les classes, dans celles où l'homme doit lutter contre la pauvreté ou même contre l'opulence.

J'aurais eu grand plaisir à bouquiner un peu sur les quais, à ton intention, (1) mais tu m'excuseras si je ne le fais pas de suite. Les examens de l'École des Beaux-Arts commenceront lundi et dureront toute la semaine. Quand je dis examens, je me trompe, c'est bien pire, c'est un concours de places. Il ne suffit pas de dessiner passablement, il faut faire mieux que les autres; on a à lutter contre un adversaire inconnu; aussi je compte peu sur la réussite.

Quant à l'atelier Gleyre, ma première impression n'a pas changé : mon dégoût est toujours le même et mon isolement aussi triste. Je n'ai pas encore trouvé quelqu'un avec qui parler deux minutes sérieusement, ou même simplement et naturellement. Ce sont des blagues à jet continu et si bêtes ! Je les plains, ils sont si tristes sous leur gaieté factice et forcée; ils ont un si vilain rire, une expression si bestiale, quand ils entendent une sale plaisanterie. Lorsqu'un modèle vient se montrer, on se croirait dans un marché d'esclaves; on admire comme ça a des tons fins, comme c'est joli de couleur, on croirait qu'il s'agit d'une nature morte. Pas un n'a l'air de s'apercevoir qu'il a sous les yeux un être humain dégradé et avili par la misère, pas un n'éprouve le moindre sentiment de pitié.

La semaine dernière, nous avions pour modèle une petite fille de onze ans. Quelle éducation pour une enfant que ce milieu de rapins pervers ! Il n'y a pas bien longtemps venait se montrer une pauvre fille en haillons, gauche et

(1) En ce temps-là les bibliophiles trouvaient encore quelques *occasions*.

rougissante, réduite par la faim à ce triste métier. Hier, elle est revenue en grande toilette, riant d'un rire effronté, sachant déjà répondre à tout. Quinze jours avaient suffi pour amener en elle cette transformation.

Chez ces créatures qui inspirent toutes un égal dégoût, on s'étonne de constater une sorte de hiérarchie dans le vice : une habituée de tel bal public croirait déroger si elle fréquentait celle qui danse dans tel autre bastringue. C'est la boue qui méprise le fumier.

Voilà le milieu dans lequel je suis forcé de passer ma vie.

Ce qui me désespère encore, c'est qu'avec un amour passionné pour mon art, j'ai le sentiment bien profond de ma médiocrité. Je comprends assez les grands maîtres pour avoir le désir de les suivre de loin, mais je ne fais que m'épuiser par une tension continuelle. Et pourtant ce n'est point par ambition; la gloire ne me tente pas plus que toi. Le sort des peintres illustres n'a rien d'enviable. Je suis toujours indigné quand je vois le public dans un musée : il passe indifférent, sans respect, dédaigneux, gouailleur même, en face de cette toile sur laquelle l'artiste a pleuré, sur laquelle il a consumé sa vie, dans ces heures d'inspiration brûlante qui souvent l'ont tué. Le fou! Il a médité longtemps, il a travaillé, il a souffert... tout cela pour voir sa douleur collée contre un mur et bafouée du premier venu. Je ne puis croire que le jugement de la postérité le touche. L'espoir qu'on finira peut-être un jour par lui rendre justice a dû être bien peu de chose auprès du témoignage de sa conscience. Qu'importe aujourd'hui à Homère qu'on discute ses œuvres et qu'on nie même son existence? (1)

Il me semble aussi qu'il y a un certain égoïsme à s'occuper uniquement, comme je le fais, du développement de mon esprit; heureux toi qui peux tout ensemble élever ton âme et cultiver l'âme d'autrui!

Je t'en prie, ne m'abandonne pas dans mon affreux isolement. Je ne respire plus dans cette atmosphère souillée de vice. (2) Vois-tu, je le sens bien, j'ai laissé mon cœur à

---

(1) Je croyais alors à un auteur unique des poèmes homériques.
(2) Cette impression me semble aujourd'hui très exagérée.

Genève. C'est là que j'ai vécu ces douces années où j'étais heureux et où j'avais si bien conscience de mon bonheur ; c'est là que je vis encore par la pensée. (1) Ici, je passe en silence, sans rien voir, distrait, écoutant une voix intérieure qui me parle de toi, de mes amis, de ce pays beau comme un rêve, de mille souvenirs aussi purs que les eaux de ton beau lac. A Genève, dans ce milieu honnête et bon, en face de ces neiges éternelles, de cette nature vierge, de cette ville encore sainte, on respire un air béni. Cette main du Dieu que tu adores, nous la sentions qui s'étendait sur nous, douce et paternelle. Ici, le ciel est vide et désolé. Dieu a détourné sa face. Tu disais vrai, je ne suis pas heureux. Là où j'aurais besoin d'une foi vive pour me soutenir, qu'est-ce que de vagues tendances spiritualistes, un système ébauché, appuyé seulement sur une raison dont je sens toute la faiblesse. Tu le sais, cher ami, je ne suis ni un athée ni un impie, je crois aussi fermement en Dieu qu'en ma propre existence, mais la nature de ce Dieu m'échappe; ses rapports avec le monde, je crois les sentir vaguement qui nous enveloppent, mais tout cela dans une obscurité profonde. C'est une espérance et non une certitude, ni une foi. Cet Esprit inconnu devant lequel ma raison doit s'incliner, c'est à peine si j'ose dire que je l'aime, à peine si j'ose le prier. (2)

Pardon, cher ami, si je réponds si mal à la joie que tu m'apportes. Je sais que tu prends part à mon angoisse comme je fais à ton bonheur, et dans l'état douloureux où je suis, c'est déjà un réconfort d'être plaint.

7

Bien qu'il dût gagner sa vie, Jules Nicole n'accepta pas la première place qui lui fut offerte. Les avantages

---

(1) On voit par leurs lettres quels amis j'avais quittés.

(2) Lorsque mes croyances spiritualistes se modifièrent, dans un sens moins anthropomorphique, cette évolution constitua l'événement le plus grave de ma vie. (Voir mes *Remarques sur la Monadologie)*

pécuniaires comptaient peu dans sa décision. Il ne sera pas inutile de montrer à quels sentiments délicats il obéissait, car ce sont là des exemples qu'on peut souhaiter de voir plus souvent suivis.

Mon ami m'écrivait le 19 septembre 1863 :

... Cette place que j'avais obtenue et qui faisait mon si grand bonheur, cher ami, elle s'en est allée...

J'étais revenu à Genève, enchanté de madame X... Mes parents voulaient savoir au juste les qualités de ma future famille, et moi je trouvais toutes ces précautions inutiles, et leur disais : Ah ! vous n'avez pas vu la dame ! — Ah ! si vous aviez vu la dame !

Sais-tu ce que ces recherches ont amené d'abord, et ce que toutes mes informations ont irréparablement confirmé ? Monsieur X... est fermier de trois casinos célèbres... Telle est l'origine de sa grande fortune et des charités sans nombre qu'il répand autour de lui, car nos correspondants rendent hommage à son excellent cœur. Ce que j'avais à faire, tu le sais aussi bien que je l'ai su. Sans hésiter un seul instant, j'ai *composé* mon refus. Je ne puis te dire ce que j'ai souffert. Plusieurs personnes comprenaient peu ma délicatesse ! Elles alléguaient une raison spécieuse. N'y avait-il pas là une noble tâche à remplir : un jeune homme, dangereusement exposé, à garantir des tentations ? Mais le précepteur d'un enfant doit pouvoir lui dire : Voici qui est bien, voici qui est mal, sans jamais risquer de porter atteinte à son respect pour ses parents, et tu m'avoueras que cette liberté ne m'aurait pas été donnée.

J'ai recommencé mes recherches. Une princesse russe m'a demandé ; je suis allé la voir. Elle aussi a été étonnée de ma jeunesse, mais au lieu d'un franc et bon sourire, c'était la défiance, le soupçon. Comme toutes les personnes qui se mettent au-dessus des simples honnêtes gens, elle avait cette curiosité impérieuse, cette manière si déplaisante de pénétrer dans votre famille et votre vie. Les conditions pécuniaires sont très avantageuses, mais ce n'est pas pour moi la grande affaire. Mon élève a dix ans et demi, c'est bien

enfant, bien idiot. Il se peut que j'accepte et que j'essaie quelques mois (elle passe l'hiver en Suisse), au bout desquels toute la principauté retournera en Russie et moi à Genève, où je continuerai à chercher.

Je suis à mon aise avec toi. Pour ces affreuses démarches, je ne puis venir à bout d'un mauvais petit billet, sans effacer six fois ces phrases aussi bêtes que polies, et voici que je bavarde quatre pages de suite, presque sans une rature. Je vois que je n'ai parlé que de moi. Dans une autre lettre, nous causerons de tes affaires que je n'oublie jamais. Je répondrai quelque chose à tes idées très erronées sur l'histoire, et sur la poésie que tu lui opposes. En finissant, je te dirai un mot de Belles-Lettres. Elle a eu sa fête de Froissard jeudi passé. X... présidait au banquet. Comme il a le malheur de toujours faire, il a mis du vinaigre dans les choses, si bien que le grand Z..., d'Iéna, s'est battu avec lui. De là vitres et tables cassées, chemises déchirées, le tout pour l'édification de Zofingiens (1) présents à la scène et de cinq jeunes membres remplis jusqu'alors d'un zèle brûlant.

8

Jules Nicole accepta une place de précepteur en Espagne. Il m'écrivait de Madrid le 29 janvier, puis le 4 février 1864 :

... Je demandais un jour à l'un de mes élèves : Qu'arriva-t-il à Jésus-Christ six semaines après sa Résurrection? — Il y eut un profond silence et de grandes méditations. Enfin le plus intelligent des deux me répondit : « Le déluge. » — Tels sont les enfants que j'ai à instruire. Tu comprendras, cher ami, si ma journée est prise et s'il doit me rester beaucoup de temps pour ma correspondance, même celle qui m'est le plus chère. Enfin c'est aujourd'hui

(1) Étudiants de la Société de Zofingue.

dimanche, jour de repos; j'ai promené mes élèves et je puis m'occuper un peu de moi, pendant qu'ils jouent à cache-cache. (N. B. L'aîné a seize ans, le cadet quatorze)

Me voici donc à trois cents lieues de mon beau pays, à quatre cents des universités allemandes. Mais tout est pour le mieux : Je sens à ma fatigue d'esprit qu'aller tout de suite en Allemagne commencer de fortes études aurait été la ruine de ma santé. Mieux vaut passer d'abord quelque temps chez les Espagnols. Je m'y reposerai, et je prendrai d'ici mon élan pour l'Allemagne.

Et puis la position élevée de la famille où je suis, me permettra de connaître une foule de choses que je n'aurais jamais pu même entrevoir. J'observerai de près une classe de gens, la noblesse, qu'il est bon de connaître à qui aime l'histoire et la philosophie, puisque ce sont ces gens qui ont gouverné le monde pendant si longtemps, et qui sont encore les maîtres dans bien des pays.

Madrid où nous vivons est une grande ville insignifiante, la moins espagnole et la moins originale de toutes. Il y a bien quelques ressources, université même, mais je ne possède pas encore assez l'espagnol pour fréquenter les cours, et mes élèves ne m'en laisseraient pas le temps. Il y a, — et je puis du moins profiter de ceci — une des plus magnifiques galeries du monde! Les Raphaël, les Murillo, les Vélasquez, composent presque toute la collection. Un seul des tableaux qui se trouvent là ferait la gloire d'un autre musée. En contemplant, les larmes aux yeux, *le Spasme de sainte Cécile*, j'ai bien pensé à toi, aux jouissances que tu aurais, aux délicieux moments que j'ai passés devant tes belles gravures. Que ces moments de jeunesse et de beauté sont loin! Je suis à présent plongé dans cette affreuse vie pratique. Où sont ces longues soirées où nous composions, où nous faisions des critiques littéraires et historiques, sur Louis XI « précurseur de la Révolution française », où nous fabriquions des passages de vieux chroniqueurs, en mettant de la naïveté dans notre orthographe? Et ces lectures d'Homère, à tout moment interrompues par un silence d'admiration, ou bien encore par des commentaires très éloignés du texte, et qui nous rame-

naient à la Société de Belles-Lettres, aux intrigues électorales et à la chasse au candidat. Quelquefois ne comprenant pas bien le grec, nous imaginions un sens et nous faisions dire à Homère des choses magnifiques. Quel génie! disions-nous, et quels étaient nos rires, quand la traduction latine nous montrait notre erreur!

J'espère que tu m'écriras. Tu ne peux te figurer combien j'ai soif d'amitié, de souvenirs, de poésie. Fais mes amitiés aux Darier. Adieu, mon cher ami, pense toutes les fois que tu pourras à

J. Nicole

Madrid, 5 mai 64.

... Le comte d'A..., grand-père de mes élèves étant mort, tous les projets d'un prompt retour en Suisse et d'une petite station à Paris sont renversés. Il faut que je dise adieu aux magnifiques Vélasquez, Murillo et Rubens qui étaient rassemblés ici : ils vont être inventoriés et vendus. Du reste ces trésors n'étaient guère appréciés de leurs maîtres; j'entendais souvent évaluer ces peintures et dire qu'elles représentaient des millions. Les plus belles même avaient été mises en des réduits où la lumière du jour ne pénétrait pas, et pour admirer le plus beau Rubens de la maison, je devais prendre une bougie.

Tu me demandes mon avis sur l'école espagnole. Étant un profane, je te présenterai mes jugements avec toute espèce de réserve et d'humilité. Je te dirai que Murillo me semble un plus grand peintre qu'à toi. Dans plusieurs de ses tableaux il y a, il est vrai, une désagréable tendance à l'effet; quelques-unes de ses vierges ont de petites manières, mais dans ses chefs-d'œuvre, lorsqu'il est inspiré, il montre une grâce, une pureté et une hardiesse admirables. Et quelle couleur! Le Musée possède une peinture de ce maître qui m'a surtout frappé et à laquelle je pensais en parlant de pureté, de hardiesse et de grâce. C'est un vieux moine agenouillé qui a une vision : La Vierge descend du ciel avec l'Enfant Jésus; elle montre au religieux le sein nu qui a nourri le Fils de Dieu.

Quant à Vélasquez, le musée renferme une foule de ses

portraits équestres de princes et de grands personnages espagnols; Philippe IV et Charles II enfant ont été peints par lui plusieurs fois. Tu sais que ces rois étaient de pauvres sires, laids et bêtes. Eh bien, l'admirable peintre a su leur arracher le peu d'âme et d'idée qu'ils avaient; de sorte que leurs figures, tout en étant, dit-on, très ressemblantes, ont de l'expression et de la beauté. Dans une collection de nains difformes, Vélasquez déploie un extrême réalisme. Il y a également le comte duc d'Olivarez regardé comme son chef-d'œuvre. Mes visites au musée sont rares et ne me profitent pas beaucoup, obligé que je suis de traîner toujours avec moi mes deux enfants terribles qui bâillent et frappent du pied devant chaque belle chose où je m'arrête un peu.

Malgré cela je me suis bien longtemps arrêté au *Spasme de Sainte Cécile*, celui des Raphaëls que je comprends le mieux. Le Christ est à genoux sous sa croix; il tend le bras gauche vers la terre, comme pour soutenir son corps; ce bras, cette main étendus expriment une douleur, un accablement immenses. La tête couronnée d'épines et sanglante se tourne avec effort du côté des femmes qui l'ont accompagné. Sur cette figure, que la douleur physique contracte, on lit la pensée du Christ dans toute sa divinité : à ce moment affreux, Jésus ne pense pas à lui, son âme ne souffre pas pour lui, il ne pleure pas sur lui, il ne plaint que ces pauvres femmes qui vont être enveloppées dans la vengeance de Dieu; il souffre des châtiments que ses meurtriers vont s'attirer : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » Et sainte Cécile, comme elle comprend l'amour infini du Maître, comme elle s'élance vers Lui, comme elle le plaint, comme elle l'aime! Enfin tout cela est si vrai, si beau, si vivant, que je ne pouvais plus croire que je n'avais devant moi qu'une toile, et non pas la réalité même.

Pardonne-moi ce long bavardage; je n'ai personne à qui faire part de mes impressions, et puis il me semble que je suis encore au beau temps où, après les séances (de la Société de Belles-Lettres) nous faisions passer et repasser sur les ponts, sur les quais, le fil d'une interminable et délicieuse conversation.

Bien souvent, cher ami, j'envie ton sort. Quelle vocation est la tienne! Tu vis constamment dans le beau, dans l'art, tu n'as pas besoin comme moi de sortir de toi-même et de tes occupations pour admirer, pour jouir, pour t'élever. Tu continues là-bas ces années d'études nobles et de poésie qui sont finies pour moi. Tu as conservé toute ta fraîcheur d'imagination, toute ta facilité, et en lisant dans ta dernière lettre ce charmant endroit où tu parles des vieilles cruches de Nola, tes amies, je me retrouvais à Belles-Lettres, écoutant et admirant les compositions de Paul Milliet. Tandis que moi, cher ami, si tu savais quelle prosaïque et animale existence je mène avec mes deux enfants! Enfin, mon esprit, mon intelligence sont tellement à l'état de repos que je grossis et que je prends du ventre. Il y a des moments où, m'arrêtant sur le chemin de la vie, pour regarder ces deux bambins qui sont toujours à ma suite pour écouter les sages conseils que je leur donne, il me semble que je suis papa.

J'ai eu pourtant, il y a deux mois, quelques heures de joie et de poésie. Nous avons été voir l'Escurial le Vendredi-Saint. Je connaissais l'Escurial par la géographie, par l'histoire et surtout par ce vers de Ruy-Blas :

Seul dans l'Escurial parmi les morts qu'il foule.

L'Escurial est adossé à la Sierra de Guadarrama qui forme un demi-cercle et qui est à cet endroit d'une effrayante aridité. Pas un arbre, pas un buisson, rien que le roc nu et gris, tranchant sur la profonde limpidité du ciel. Autour de l'Escurial est un petit village formé surtout par les dépendances du palais. Plus bas est un autre village bâti dans un pays marécageux et désolé par les fièvres. Plus loin c'est l'immense plaine de Castille. Une place blanche annonce Madrid et son palais dans le lointain.

Quant à l'édifice lui-même, je m'attendais à être saisi de tristesse, et comme on ne doit jamais s'attendre au saisissement, l'effet fut manqué pour moi. L'Escurial n'était ni aussi grand ni aussi triste que je l'avais espéré. J'entre par une série de galeries voûtées, et je me dirige vers l'église du monastère.

C'est alors que je revins peu à peu de mon désappointement. Ces grandes voûtes de granit massif, nues ou garnies de sévères peintures de batailles, préparent l'effet grandiose que le temple devait me produire pour toujours. Non, de ma vie je n'oublierai cette magnificence. De massifs piliers de granit s'élevant avec une puissance écrasante; au centre une coupole gigantesque, partout la simplicité, la gravité, la grandeur. Le maître-autel était voilé de noir; je vis seulement à sa droite et à sa gauche un groupe royal, représentant je ne sais quels souverains d'Espagne, assistant avec leur famille au service divin. Rien ne saurait dire ce qu'expriment ces statues. Il y avait là beaucoup de monde venu au pèlerinage. Ces hommes et ces femmes semblaient ridiculement petits dans cette grandeur; leurs mouvements, leurs admirations, leur fourmillement profanaient tant de gravité. Seules les hautes statues de rois morts avaient assez de silence et de respect.

L'église elle-même est très simple; à l'exception des belles fresques du plafond, tout est pierre nue. C'est le temple le plus calviniste que j'aie vu. (Si Philippe II m'entendait!) — Au sortir du temple on nous conduisit, toujours par ces grandes voûtes, au Panthéon des rois. L'escalier qui descend au caveau est en marbre, marches, voûtes, parois, tout a été bâti en magnifique marbre poli. On se dirait au milieu d'un rêve des *Mille et une Nuits*, avec la différence que ce n'est pas à de riants jardins, à une radieuse féerie que cet escalier conduit. Le Panthéon est très simple; il ressemble à tous les cimetières espagnols, c'est une salle ronde et voûtée, dont les parois sont garnies de niches en étages. Dans chacune de ces niches est un cercueil de pierre. La plupart des cercueils portent des noms de rois en lettres noires. Charles-Quint, Philippe II, et tous les souverains d'Espagne, sont placés d'après l'ordre de leurs règnes. Quelques cercueils attendent leurs noms. Isabelle II peut déjà voir et toucher la place où elle sera. C'est pour cela qu'elle n'aime pas l'Escurial et qu'elle y séjourne le moins possible.

Avant d'être mis dans le caveau, le cadavre d'un roi d'Espagne est déposé au pourrissoir. On appelle ainsi une

grille qu'un fort courant d'eau lave intarissablement et où le corps mort reste, jusqu'à ce que toutes les chairs aient été enlevées. Les os blanchis sont alors portés au Panthéon. Nous avons passé devant une galerie d'où l'on peut entendre cette eau couler.

Ces visites au temple, au Panthéon, m'avaient enfin produit la vraie impression. Je trouvais l'Escurial étonnamment triste et grand. Philippe II a pu être content de son asile; il n'y a rien à faire là pour un homme que prier. Telle était cette impression chez moi que lorsque, en parcourant de nouvelles galeries, je vis par des fenêtres ouvertes une cour éclairée du soleil, je fus étonné et presque indigné de cette éclatante lumière.

Après avoir donné un coup d'œil aux sept mille reliques de saints que l'on a eu la patience de compter, nous fûmes reconduits à l'église pour visiter le chœur. Il est très élevé au-dessus de la nef. Tout au fond, on montre encore le siège où Philippe II venait tous les jours s'asseoir. C'est là qu'il était, quand on vint lui annoncer que sa flotte avait été coulée à fond par les Anglais, la flotte sur laquelle il comptait pour anéantir la puissance de l'Angleterre. Quel souvenir! Quel moment j'ai passé là, moi qui ai toujours tant aimé l'histoire! Il était donc là, le sombre roi, écoutant le chant des moines retentir sous les voûtes immenses de l'Escurial. Là, il poursuivait son rêve, il voyait l'Angleterre et sa reine hérétique écrasées par sa flotte, puis la France conquise à son tour, enfin l'Europe entière devenant l'empire des rois d'Espagne. Il exterminait l'hérésie, établissait partout l'Inquisition et les supplices. Le monde entier devenait un Escurial, aussi religieux, aussi grave, aussi triste que ce temple de granit où le chant des moines retentissait. Philippe II songeait ainsi, et pourtant sa figure n'exprimait rien de la joie austère que son âme éprouvait. Au dossier du siège royal était une petite porte qu'on n'ouvrait que pour annoncer au monarque les nouvelles importantes. Le chant des moines et le rêve du roi continuaient, quand cette porte s'ouvrit et qu'une voix basse vint dire à Philippe II : « L'invincible Armada est détruite. »

Pardonne-moi, cher ami, cette longue histoire. Mais

quand je suis revenu de l'Escurial, l'imagination remplie de tristesse et de grandeur, j'ai jeté pêle-mêle sur le papier ces impressions que je t'envoie, car c'est là le seul moment de joie vraiment poétique, de grand bonheur que j'aie passé en Espagne.

Mes deux enfants aussi me donnent toute la joie qu'ils peuvent; je n'ai jamais vu d'enfants aussi arriérés, ni conçu tâche aussi difficile que leur éducation, mais je n'ai jamais eu non plus d'élèves aussi bons, aussi aimants.

... L'espagnol que j'étudie me sera utile dans ma carrière philologique. Je lis *Don Quichotte* et l'*Histoire de Toreno* (1) qui a bien son mérite... Mais, mon cher, toute cette littérature qu'est-elle auprès de notre Homère, auprès de nos Grecs ? (2) — Quelle admirable étude du cœur humain ! dira-t-on.

Aujourd'hui tout est science, livres de science, manuels du cœur humain. Aussi m'est-il bien souvent arrivé, le soir, au moment où, par raison, je travaillais sur un livre espagnol, de me lever sous prétexte de chercher un mot dans un dictionnaire, et de prendre à la place ou mon Homère ou mon Xénophon. Ah ! si nous étions nés en Grèce, si j'avais été à la bataille de Marathon ! Si j'avais vu les tragédies de Sophocle ! Mais non, je m'appelle Nicole, je porte un chapeau noir, un frac les dimanches, et j'enseigne le système décimal à deux bambins tondus à la malcontent.

9

Septembre 64.

... A peine de retour à Genève, je me suis lancé dans la politique. J'étais de ce cortège d'électeurs qui, — tu en as

---

(1) Toreno, né en 1786, mort en 1843, défendit son pays contre les Français en 1808 : député aux Cortès en 1811, il proposa de supprimer les ordres monastiques et l'Inquisition. Exilé à plusieurs reprises, il vint résider à Paris. En 1834, il fut nommé ministre des finances par la reine Christine, puis Président du Conseil. Il supprima l'ordre des Jésuites, mais dut donner sa démission en 1835. Son *Histoire de la Révolution d'Espagne* a été traduite par L. Viardot.

(2) « *Don Quichotte* est autre chose que la poésie grecque, quelque chose qui n'est pas inférieur. » (Note de J. Nicole)

entendu vaguement parler, — a été reçu à coups de fusil par des gens de Saint-Gervais...

Ces détails t'ennuient probablement, mais moi qui venais d'un pays où l'on se meurt d'ennui, toute cette politique de Genève m'a paru de la vie. Mais cette vraie vie c'est de tes lettres que je l'attends : parle-moi d'art, de peinture, de tout ce que tu penses et de ce que tu entends ; fais-moi jouir un peu de ce Paris si actif, si laborieux qui me donne tant d'envie. Il n'a pas peu contribué à me faire jurer de ne plus retourner en Espagne.

Je lis en ce moment *Faust*. Quelle poésie, et quelle étrange poésie ! Est-elle loin de notre Homère ; est-ce tourmenté, angoissé et sombre ! C'est la poésie du siècle, c'est la poésie de l'incrédulité. Oh, j'aime mieux la lumière, le repos et la foi. Dis-moi ce que tu en penses ; dis-moi quels sont les endroits remarquables que tu vois dans tes lectures, je les lirai, je te parlerai aussi des miens, et nous continuerons, quoique bien éloignés, ces temps si heureux où toutes mes idées et tous mes travaux portaient deux noms.

Me sera-t-il donné d'aller vivre à Paris ? C'est trop beau pour être possible. (1)

Madrid, 11 décembre 64.

... Me voici de nouveau en Espagne pour une année. Mon cher ami, dans les premiers temps de ta vie d'atelier, lorsque tu étais sous l'impression du changement et que tu n'avais encore vu que les tristes côtés de ton entourage, tu me disais que mes lettres te faisaient du bien, et j'en suis heureux, parce qu'entre toi et moi il n'y a pas eu et il n'y aura jamais de compliments. Maintenant c'est moi qui ai besoin que tu *m'entoures*. Si tu savais comme tous nos beaux jours me reviennent. Te rappelles-tu cette matinée de printemps passée au bord du lac et dans les sentiers du magnifique

(1) Jules Nicole vint plus tard à Paris, et j'assistai à son examen de licence à la Sorbonne. Ses professeurs le nommèrent aussitôt répétiteur à l'Ecole des Hautes Etudes.

coteau de Prégny ? Ce souvenir m'est revenu ces derniers jours avec une force singulière. Nous repassions du Tacite pour nos examens. Je vois parfaitement les deux hauts peupliers, tout près du lac ; nous étions étendus sur l'herbe à leur ombre, lisant les sombres scènes du règne de Néron, et interrompant à chaque minute le triste chapitre pour admirer ces montagnes, ces eaux bleues, ce printemps, beau comme nous n'en verrons plus. Nous fûmes chassés de là par une vieille femme, personnification du temps, personne revêche que j'avais envie d'insulter. Nous sautâmes par-dessus une grille. Oh oui, c'est bien vieux cette plainte que l'on répète sur le temps qui s'en va, mais c'est cruellement vrai. Il m'arrive même, quand je pense au bonheur éternel qui nous attend, de me demander si ces jours passés nous seront rendus. Sans eux, j'ai peine à concevoir le bonheur.

Si tu savais, cher ami, quel rayon de joie et de poésie entre dans ma vieille âme d'instituteur, (1) quand on m'apporte une lettre des miens ! J'oublie mes élèves, j'oublie mes règles de grammaire, j'oublie tous les ennuis d'une vie déjà soucieuse, je deviens meilleur. Écris-moi souvent ; quand tu n'auras pas le temps de faire une lettre, envoie-moi une page de ton écriture, un de ces travaux que tu conserves dans une certaine caisse à manuscrits. Tout ce qui me dira que tu penses à moi, que le temps ne nous a pas séparés, sera reçu avec bonheur. C'est une si affreuse chose que de voir disparaître notre vie d'autrefois ; on sent tellement qu'on marche vers la mort, et la mort, a dit Jésus-Christ, est le roi des épouvantements. (2)

Pardonne-moi, cher ami, cette lettre lugubre, mais entre amis, on doit se montrer l'un à l'autre tel qu'on est. Dans ta prochaine lettre tu me parleras de toi, tu me parleras de peinture et de nos chers Grecs. Nos chers Grecs, je les délaisse bien un peu ; c'étaient des hommes libres, et je suis

---

(1) Il avait vingt et un ans.

(2) Mon ami devait trouver le remède à ces tristes pensées : le mariage et la famille, en perpétuant la vie, font oublier la fin de l'être individuel. Le célibat doit être compté au nombre des causes principales de l'hypocondrie.

un nègre ; je ne me sens pas digne d'eux. Oh ! si je demeurais à Paris, si nous pouvions reprendre le soir notre Homère, chant II de l'Odyssée, où nous en sommes restés la dernière fois ; il me semblerait avoir encore dix-neuf ans.

10

Genève, 5 juillet 65.

... Je ne sais pas encore ce que je deviendrai. J'ai envoyé solennellement ma démission à Madrid, et je suis ici me reposant, attendant la fortune dans mon lit. Sera-ce en Russie que j'irai, ou bien à Philadelphie avec notre ami le ministre Balavoine, ou bien retournerai-je en Espagne ? autant d'X, d'Y et de Z dont je laisse au temps le soin de tirer la valeur.

J'ai acheté dernièrement une belle édition de l'*Odyssée*, j'espère que nous ferons le chant III.

Genève, 12 août 65.

Hier a été signé un contrat qui me lie auprès d'une famille russe... en qualité de précepteur. J'irai d'abord en Autriche, à Ischl, où mes nouveaux élèves m'attendent. De là, la grande locomotive du Destin me conduira jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Au moment de m'éloigner tellement et pour bien longtemps peut-être, tu comprends si je désire te voir et t'avoir. Viens donc, cher ami, le plus tôt possible, si tu veux que nous finissions le deuxième chant. Je pense que tu m'accompagneras un peu, au moins jusqu'à Munich, où il y a de si belles peintures.

A bientôt n'est-ce pas ?

Nous fîmes en effet ensemble le voyage jusqu'à Munich, où mon ami vint me reprendre à son retour d'Ischl. J'admirai à loisir les marbres d'Egine, la belle collection de vases grecs, les chefs-d'œuvre de la Pinacothèque et de la Glyptothèque.

Jules Nicole passa six années en Russie.

Saint-Pétersbourg, 12 novembre 65.

... J'ai dans une jolie chambre ceux de mes Grecs, Romains et Espagnols dont je n'ai pu décidément pas me séparer; et pourtant il me semble, quand je les fais causer, qu'ils ne sont plus les mêmes. Il n'y a que le vieil Homère, trop vieux pour jamais changer, qui me fait toujours le même effet. Je faisais lire l'autre jour à mes élèves l'histoire du Cyclope et j'y ai trouvé une chose qui m'avait échappé : « Le Cyclope vivait loin des hommes, il pratiquait l'iniquité dans sa solitude. » Ce sont là des hauteurs qu'il ne faut pas s'amuser à mesurer. Et les adieux d'Hector et d'Andromaque! (Quand je pense qu'une dame vient de me demander ce que je trouvais de plus intéressant dans ces anciens livres que dans ceux d'à présent)! En lisant toute cette scène, ne trouves-tu pas que l'âme s'agrandit, que le sentiment de l'existence éternelle des esprits vous vient avec une force irrésistible, et que dans de pareils moments on fait bon marché de tous les doutes?

Et pourtant dans Hector, dans Andromaque se faisant leurs adieux, il y a une douleur sans espérance.

Mon ami pose excellemment le grand problème. Même en dehors de la perpétuité de la race, les pensées se transmettent de génération en génération; l'esprit circule à travers le temps, comme à travers l'espace. Mais la personnalité de l'homme avec ses amours et ses haines, avec ses tristesses et ses joies, ne peut survivre à la destruction du corps. C'est là ce que les Grecs avaient deviné.

Jules Nicole à Paul

Saint-Pétersbourg, février 66.
Température — 10° Réaumur.

Cher ami,

Sérieusement, n'exagères-tu pas la part, que je crois très grande, du *sujet*? (Je te parle comme Balavoine, lors des fameuses discussions sur l'objectif). Ne crois-tu pas que

cette fièvre, cette exaspération que tu décris si bien, doivent fatiguer et à la longue tuer l'imagination? crois-tu enfin qu'il faille faire de tels efforts au devant des idées, et qu'il ne soit pas plus sage de ne pas tant s'agiter, ce qui les effraie, et de les laisser paisiblement venir? — Je me rappelle que Rousseau dit dans une de ses lettres qu'horriblement échauffé et fatigué par cette poursuite acharnée des idées, il avait résolu de l'abandonner, et que, par exemple dans ses promenades, au lieu d'aller demander aux montagnes, aux prairies, aux arbres, ce qu'ils voulaient dire, il laissait tous ces objets faire sur lui leur impression toute passive, toute calme et toute fraîche.

Et puis, il me semble que tu exagères aussi ce qui peut te manquer, tu ne seras jamais une pauvre grenouille, et je ne me vois pas du tout t'allant chercher dans une carpière.

Et puis tu parles de goût blasé, de poussière de nos souvenirs; tu regrettes nos tableaux de jeunesse; en te lisant, je regardais autour de moi pour voir mes petits-fils.

Non, moi aussi j'ai cru que j'étais blasé, mais je crois que la seule chose qui puisse blaser un jeune homme, c'est la connaissance pratique du mal.

Ainsi j'ai déjà vu, de mes propres yeux vu, d'horribles choses, mais tout cela ne m'a pas fait plus d'impression qu'un rêve ridicule, et je me trouve aussi naïf que lorsque je ne voulais pas X... à la Société de Belles-Lettres, parce qu'il allait très souvent au café, sans demander la permission à son oncle...

Pétersbourg, 15 octobre 67.

Me voici de retour dans mes quartiers d'hiver, à cinq cents lieues de Paris et sans aucune espérance probable d'y revenir avant longtemps. Tout le monde autour de moi est allé à l'Exposition, ou se dépêche d'y courir; tout le monde en parle avec ravissement, et moi seul je reste en Russie... Nous sommes bien loin du temps où nos familles étaient toutes les deux au complet et séparées l'une de l'autre par la seule largeur du lac. Il y a des moments où je me demande si c'est bien possible.

Tiens, l'autre jour je feuilletais un vieux portefeuille que je m'obstine à porter et à user malgré les rieurs ; un vieux portefeuille où j'entasse depuis sept ans toutes sortes de choses, et que j'ai entamé de tous les côtés à la fois, sans regarder si c'était par en haut ou par en bas. Il y a là des comptes, des notes de linge, des maximes et des pensées remarquables, souvenir du temps où nous en faisions collection, des mots à chercher dans le dictionnaire, des adresses, un horaire du Collège de France et de la Sorbonne, enfin rien ne s'y trouve pas. Voilà qu'en tournant le cinquième feuillet, je lis l'inscription suivante :

« *M. P. Milliet, Hôtel der blauen Traube, Dieners gasse, 11.* » Et tout notre joli voyage s'est retracé, si net, si détaillé devant mes yeux que je me suis trouvé transplanté bien loin de cet affreux village de Smela où la scène se passait. Te rappelles-tu notre course effrénée à travers Munich, et notre transport d'admiration en sortant du fameux tunnel avant Lausanne? Les voyages que je fais à présent ne ressemblent guère à celui-là; le beau pays et le cher ami ne sont plus là, et je ne suis plus le même. J'aurais besoin d'aller un peu à Paris, sans quoi je serai bientôt aussi usé que mon portefeuille.

Tes lettres me font grand bien et la vie vraiment vivante que tu mènes me fait envie : Comment trouves-tu le moyen de voir et d'entendre tant de choses? L'Exposition, les galeries, le Théâtre-Français et surtout les cours? Tout cela me passe bien loin du nez, comme nous disons à Genève. Les noms des professeurs que tu as eu le plaisir d'entendre ne me sont pas inconnus. J'ai lu de M. Janet plusieurs articles dans la *Revue des Deux Mondes*, et de M. Caro un livre, l'*Idée de Dieu*, qui m'a beaucoup intéressé et plu. Mais autre chose est de lire un livre, autre chose d'entendre un orateur.

C'est ce que j'éprouve encore pour *Hernani*. Je suis sûr que si j'avais été avec toi le voir jouer au Théâtre-Français, (1) j'aurais su apprécier cette œuvre qui est après

(1) Par Sarah-Bernhardt et Mounet-Sully, jeunes tous les deux alors.

tout celle d'un grand poète, mais la lecture ne m'a pas ému : la pièce me paraît froide et les personnages manquer tout à fait de personnalité. Ils déclament, ils disent de très beaux vers, mais je me les représente tous avec la même figure et le même son de voix. C'est un reproche que j'ai souvent entendu faire au théâtre de Victor Hugo, et en y réfléchissant ce reproche me paraît fondé. (1)

11

Paul M. à J. Nicole

Paris, 23 février 68.

Nous espérions passer ensemble cet hiver à Rome. Le principal motif qui m'a retenu ici, c'est l'éducation de ma sœur; elle montre pour le dessin des dispositions remarquables et je suis naturellement son professeur. En outre, elle vient de prendre une grave résolution, celle d'étudier le latin et le grec. Je ne sais si tu l'approuveras, mais il me semble injuste que les femmes soient privées d'un des plus grands plaisirs de l'esprit : lire Homère dans le texte. Tu me trouveras bien hardi de vouloir enseigner ce que je ne sais guère moi-même. Donne-moi quelques directions, toi qui as déjà l'expérience de l'enseignement. Sans croire possible d'apprendre en peu de temps le grec et le latin, il me semble qu'on pourrait abréger un peu les longues années d'études arides et ennuyeuses qu'on passe au collège.

Je suis quelques cours à la Sorbonne et au Collège de France. Quel dommage qu'il soit si difficile d'être jeune et érudit! Nos vieux professeurs étendent un voile épais de pédantisme entre les poètes et nous. M. Rossignol explique *les Bacchantes* et M. Egger prête à Andromaque des grâces académiques bien démodées. Néanmoins, leurs cours m'intéressent et j'ai beaucoup à y gagner. — M. Ch. Lévèque

(1) A la scène, de grands artistes ajoutent aux personnages créés par le poète cette personnalité qui, à la lecture, leur manque un peu.

est une sorte de Trissotin doublé de Vadius, au débit prétentieux, aux gestes frénétiques, soulignant chaque parole d'un sourire fin et d'un clignement d'yeux plein de sous-entendus. Je tâche de ne pas le regarder; il faudrait presque aussi ne pas l'entendre. Malgré cela, il a du savoir et le sujet qu'il traite est intéressant, il explique quelques fragments des philosophes grecs.

Le cours de M. Alfred Maury sur les origines et les migrations des races qui ont peuplé l'Europe est fait avec une grande clarté. Il parvient à distinguer ce que l'on sait de ce que l'on ignore, il fait le triage dans les hypothèses et les met chacune à son rang. Ses leçons sur les Étrusques m'ont vivement intéressé. Je les comparais à la vaste érudition confuse de M. Longchamp, à ce monceau formidable de matériaux entassés pêle-mêle qui ne laissent dans l'esprit que des notions vagues.

Je lis le manuel d'archéologie d'Otfried Muller. Voilà du moins le monument admirable d'une science qui se posséde. Malheureusement je le lis dans une traduction, la plus mauvaise qu'on puisse voir. Le traître qui l'a écrite ne savait ni l'allemand, ni le français, ni le grec, ni l'archéologie.

Je ne t'ai parlé que de l'emploi de mes moments perdus. C'est seulement entre deux coups de pinceau que j'attrape en courant une leçon par-ci par-là. Je n'exposerai pas encore cette année. J'aime tellement les études désintéressées que je passerais volontiers ma vie dans les musées et les écoles. Je vois autour de moi mes camarades, tant jeunes aiglons que jeunes oies, essayer leurs ailes, non sans quelque gaucherie, ni sans quelques chutes... Mais j'aurais mauvaise grâce à critiquer ceux qui travaillent, moi qui me contente du rôle commode de donneur d'avis.

Ton frère me dit que tu es triste et découragé. L'hiver à Saint-Pétersbourg ne doit pas être gai. Pour moi, quand le ciel est gris, je vois les choses couleur du temps et je désespère de la peinture. Elle m'apparaît avec la sculpture et l'architecture comme trois vieilles édentées, à la tête branlante, qui rabâchent d'une voix éteinte les souvenirs de leur jeunesse. Accablées sous le poids de leur propre

histoire, elles ont perdu toute liberté d'allure, et n'ont plus la force de digérer leur érudition. — Heureusement un rayon de soleil suffit pour dissiper ces vapeurs mélancoliques.

Je ne voudrais pas te quitter sans te dire un mot d'une représentation de *Don Juan* au Français. Cela est beau au delà de toute expression. J'ai bien pensé à toi; quel plaisir nous aurions eu à échanger nos idées et nos impressions! La pièce est admirablement interprétée par Bressant-Don Juan, Régnier-Sganarelle et Coquelin-Pierrot. J'ai passé là une de ces soirées où l'on sent que l'on s'élève par l'admiration, l'on grandit, l'on devient meilleur. Quel poète que Molière! quelle amère tristesse dans son scepticisme, quelle misanthropie douloureuse sous cette gaîté pourtant si franche! Il a des pensées profondes, dignes de Pascal, des scènes dramatiques, dignes de Corneille, une fantaisie, digne d'Aristophane, une observation pénétrante de la vie, digne de Shakespeare. Et tout cela si fortement marqué à son empreinte personnelle! Quelle merveille! Il faudra qu'un jour ou l'autre nous voyions cela ensemble.

II

MON PREMIER MAITRE

LÉONARD LUGARDON

II

MON PREMIER MAITRE

1

Comme mes amis Nicole, Doret, Balavoine et Rœhrich, Léonard Lugardon (1801-1884) était un Genevois de la vieille roche. Ces nobles âmes ont la pureté des neiges éternelles qui couronnent les cimes des Alpes. Chez elles la religion est une armure, un vêtement rigide, mais c'est le vêtement de l'honneur, de la probité intransigeante, d'une conscience à la fois droite et haute.

Léonard Lugardon fut un véritable artiste. Il avait le culte de la beauté et savait faire partager à ses élèves sa fervente admiration pour les chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de la Renaissance.

Voici quelques notes sur l'enseignement de mon vénéré maître, je regrette que ma mémoire vieillissante ait laissé échapper bon nombre d'intéressants souvenirs. (1)

Quelle est la meilleure méthode pour l'enseignement du dessin? Question bien controversée : les uns, fidèles

(1) Certaines considérations paraîtront peu' tre un peu trop techniques, mais la question des méthodes d'enseignement est posée aujourd'hui et la discussion ne porte pas seulement sur le dessin.

à d'anciennes traditions, affirment l'hégémonie de la raison ; ils préconisent les mesures exactes, les contours précis, et demandent à une étude d'après nature d'être une copie scientifiquement fidèle.

D'autres, et au premier rang les novateurs américains, préfèrent au raisonnement l'intuition et le sentiment individuel, avec ses lacunes, ses exagérations, et même ses erreurs, qu'ils acceptent résolument. Un grand artiste, il est vrai, n'a pas à nous représenter les choses telles qu'elles sont, — ce qui d'ailleurs est impossible, — mais telles qu'elles lui apparaissent à telle heure du jour, en telle saison de l'année, à lui, qui se trouve aujourd'hui en telle disposition d'esprit, en tel état de santé. On le voit, nous sommes loin de la recherche du Beau absolu.

Mais le respect de l'individualité de l'élève doit-il aller jusqu'à la négation de toute direction ? Lugardon ne le pensait pas. Un débutant commet des fautes ; il faut les lui signaler ; il faut lui apprendre à voir, à observer attentivement et méthodiquement la vérité. Il ne conseillait pas de commencer par prendre des mesures, travail machinal qui n'exerce pas le coup d'œil, qui refroidit l'impression et tend à la remplacer. Il vaut mieux contempler longuement le modèle, s'en imprégner, jusqu'à ce que son reflet laisse une trace indélébile dans le miroir cérébral. On essaie alors de projeter cette image sur le papier, on en trace légèrement la silhouette simplifiée, en s'attachant aux masses, à l'ensemble, aux grands plans, aux aplombs, aux proportions, et en négligeant systématiquement les détails. A quoi bon étudier un œil ou une bouche, si l'on n'est pas encore certain de la place et des dimensions de la

tête? Si les grandes lignes sont exactes, les détails viendront d'eux-mêmes, ce sera un plaisir et presque un jeu de compléter une indication déjà excellente.

Quand la mise en place de l'ensemble a été soigneusement étudiée, on peut avoir recours aux mesures pour la vérifier. La science n'intervient que pour rectifier les erreurs du sentiment. On compare les largeurs avec les hauteurs, et toutes les divisions principales entre elles. Ces mesures, le professeur les indique, mais c'est l'élève lui-même qui doit les prendre. Tel maître pourrait avoir des prédilections contestables : l'un aimera la vigueur robuste et trapue des formes, l'autre les proportions élégantes et les têtes petites. L'élève a le droit de ne pas partager ces goûts, mais il acceptera docilement une correction qu'il aura lui-même reconnue nécessaire. S'il n'est pas égaré par le maniérisme ou par l'orgueil, il se rendra à l'évidence.

Quoi qu'on en dise aujourd'hui, le professeur peut rendre service à ses élèves en les avertissant des fautes qu'ils ont commises. Plus tard, si l'un d'eux devient un nouveau Michel-Ange, il aura le droit de plier la nature à ses conceptions grandioses; il sculptera des figures telles que la Nuit, dont aucun modèle vivant ne pourrait reproduire l'attitude. Ces hardiesses ne sont permises qu'aux artistes de premier rang, le génie seul peut les faire accepter. Je sais bien que tout commençant s'imagine qu'il sera, qu'il est déjà un maître. Mais ce génie en puissance, qu'il sent bouillonner en lui, a besoin, pour se développer, de se soumettre encore quelque temps à une observation précise, à une étude naïve de la vérité. Les plus belles œuvres des grands idéalistes sont à base de réalisme.

Afin de donner à ses élèves une certaine sûreté de main, et pour les habituer à réfléchir avant de tracer une ligne, Lugardon nous faisait dessiner sur une feuille de papier collée sur une planche, à la façon des architectes. Nous dessinions directement au crayon noir ou à la sanguine, sans esquisse préalable au fusain.

Lugardon retouchait peu nos dessins, il préférait tracer en marge quelques traits qui, mieux que des paroles, expliquaient ses observations. J'ai gardé plus d'une étude médiocre, pour conserver pieusement ces corrections du maître, croquis étonnamment expressifs, pleins de vie, d'ardeur passionnée, d'une admirable sûreté et d'un caractère saisissant.

S'agissait-il d'une étude peinte, Lugardon conseillait de procéder par touches franchement posées sur la toile et laissées intactes, en commençant par le ton le plus clair et le ton le plus foncé, reproduits, autant que possible du premier coup, dans leur valeur exacte. Il avait horreur du fondu conventionnel, du blaireautage, qu'il appelait « un faux fini. » Cependant, lorsque l'étude était terminée, il tolérait par places quelques très légers coups de brosse sèche, pour faire disparaître le travail préparatoire, pour lier les tons et leur donner cet aspect d'unité que nous admirons dans la nature et chez la plupart des maîtres anciens.

L'école contemporaine préfère laisser voir le travail de l'ébauche. Souvent même l'artiste fait quelque peu parade de sa virtuosité; il a un coup de pinceau magistral, « à la Vélasquez », ou « à la Franz Hals »; à moins qu'il ne se perde dans les virgules ou dans un pointillé monotone et papillotant. Le public a raison de

ne pas apprécier beaucoup ces tours de force. Les procédés très simples qui furent employés par les primitifs et aussi par Léonard, par Michel-Ange, Raphaël, Titien, Corrège et bien d'autres, sont plus modestes et conservent peut-être quelque mérite, bien qu'aujourd'hui démodés.

Avec une rare conscience, Lugardon a fait d'admirables copies. Il choisissait, parmi les chefs-d'œuvre, non pas ceux qui auraient pu développer ses défauts natifs, mais ceux qui étaient propres à compléter son éducation artistique. Peut-être a-t-il prolongé trop longtemps ces études, alors que son talent déjà mûr lui permettait de créer des œuvres originales. Mais cet excès de modestie est assurément un défaut devenu bien rare. On dédaigne aujourd'hui les copies. Les jeunes artistes ne semblent pas se douter du profit qu'ils retireraient de ces études respectueuses, patientes et approfondies. Ils se trompent ceux qui croient connaître un chef-d'œuvre, parce qu'ils l'ont regardé pendant cinq minutes. Ce coup d'œil rapide, jeté en passant, ne suffit pas. L'impression reçue si vite est superficielle et fugitive. Faire une esquisse de l'ensemble d'une composition, en copier fidèlement un fragment, c'est demander conseil à un grand maître, c'est converser avec lui, entrer dans son intimité. Quel bonheur et quelle joie!

Bien qu'élève de Gros, Lugardon ne pouvait pas échapper à l'influence de L. David. Il estimait avec R. Töpfer, que le dessin, plus encore que la couleur et que la lumière, est un puissant moyen d'expression. (1)

---

(1) Cette opinion est discutable, mais l'exposition complète de ce problème nous mènerait trop loin.

Une bonne méthode devrait avoir assez de souplesse pour varier selon les tempéraments individuels. On peut remarquer que chaque artiste commence par ce qui lui semble le plus important. L'ébauche d'un coloriste ne ressemble en rien à celle d'un dessinateur, ni à celle d'un luministe, et les œuvres terminées conservent la trace de ce début. Elle révèle, en la soulignant, la sensation de chaque artiste dans ce qu'elle a de primesautier et ses préoccupations dominantes. La variété dans l'ordre des recherches est ainsi une importante caractéristique de chaque école d'art. Si, bien souvent, les maîtres sont encore plus intéressants dans leurs croquis que dans leurs tableaux terminés, c'est parce qu'ils nous révèlent leurs prédilections. L'analyse et l'étude patiente qui viendront compléter cette première impression n'y ajoutent pas grand chose d'essentiel.

Les dessins que Lugardon a exécutés d'après nature, sont fortement caractérisés, étonnamment vibrants et vivants.

De tout temps la jeune école s'est montrée quelque peu injuste envers ses précurseurs. C'est l'éternelle histoire : Dans cinquante ans, les novateurs d'aujourd'hui seront vieux, et les jeunes de demain dédaigneront l'art démodé de la veille. Lorsque Lugardon débutait, à côté de Géricault, d'Overbeck, de Schnetz, de Léopold Robert, il se rangea résolument dans cette école indépendante et sincère. Tout en respectant les traditions de science sérieuse et de gravité convaincue que David avait remises en honneur, il repoussait l'emphase théâtrale, la froideur figée du mauvais classicisme, ses formules servilement calquées sur les médiocres statues de la décadence romaine. Mais il ne se

laissa pas non plus entraîner aux violences désordonnées, aux sentiments excessifs, ni à la recherche systématique des contrastes, dont les romantiques abusaient alors. Le retour à la nature, mais à une vérité choisie, la recherche du caractère conciliée avec celle de la beauté, tel fut le programme auquel Lugardon se rallia, et qu'il a toujours suivi.

Patriote ardent, il a raconté avec émotion les plus beaux traits de la légende et de l'histoire suisses. Il a cherché et il a su trouver des modèles dont le caractère individuel était conforme à l'idée qu'il s'était formée de chacun de ses personnages. Il a créé ainsi des figures véritablement typiques, incarnant la race et les divers tempéraments, tout en conservant une vie intense. C'est par un choix intelligent que l'individuel peut ainsi s'élever au général, sans tomber dans de froides abstractions. Les gestes de ses personnages sont toujours justes, simplement et puissamment expressifs. La vive imagination de l'artiste et sa conviction profonde ressuscitent le passé. Chaque scène semble avoir été vue sur nature; l'œuvre s'impose, on ne l'oublie plus. Rien d'inutile ni de bizarrement archéologique dans les costumes. Les accessoires restent à leur place, sans détourner l'attention du drame qui se passe dans les âmes. Cette sobriété fait penser à nos belles tragédies françaises, où le lieu et le temps sont négligés, afin de mettre en valeur la seule analyse des passions humaines.

J'ajouterai encore quelques mots sur l'homme privé. Je voudrais dire la noblesse et l'élévation de son caractère, son inépuisable bonté, son enthousiasme pour les belles actions et les belles pensées. Quelle inaltérable bienveillance! quel dévouement à ses convictions artis-

tiques et religieuses, quelle abnégation! Près de Lugardon, à le voir, à l'entendre, on se sentait devenir meilleur. De temps en temps, il invitait ses élèves à passer chez lui la soirée; il feuilletait avec nous quelque beau recueil de gravures, celles de Marc-Antoine, par exemple; alors ce vieillard perclus, cloué par la douleur à son fauteuil, oubliait un instant son grand âge et ses souffrances; son visage s'illuminait; il avait vingt ans. Ce n'étaient plus des estampes qu'il avait sous les yeux; les œuvres originales revivaient dans sa mémoire, avec leur fraîcheur immortelle et leur triomphante beauté. Sa parole colorée nous les faisait deviner et entrevoir.

Ce sont là des souvenirs inoubliables. L'enthousiasme ne s'enseigne pas, mais il s'allume au contact d'un grand esprit et d'un grand cœur. Semblable à ces flambeaux dont parle Lucrèce, il transmet la lumière et la vie de génération en génération. De telles causeries valent mieux que tous les préceptes et que tous les systèmes.

Je garde une profonde reconnaissance au noble artiste dont l'admiration communicative m'a enseigné le respect pieux des grands maîtres italiens de la Renaissance.

Je souhaite que cette courte étude attire l'attention des amis des arts sur un maître presque ignoré en dehors de son pays, et dont la Suisse a le droit d'être fière.

2

Lettres de J. L. Lugardon à Paul

23 septembre 63.

Cher Monsieur Milliet,

J'ai été touché de votre bien aimable lettre et de tous les sentiments affectueux que vous conservez pour moi.

J'aurais voulu vous répondre plus tôt, mais voilà bientôt six semaines que je suis au lit, souffrant beaucoup. On me cautérise avec le fer rouge mon pauvre genou... C'est M. Binet qui me soigne. Qui sait combien de temps il me brûlera encore? Patience.

J'ai vu avec bien de la satisfaction que M. Gleyre avait été content de ce que vous faites. Vous avez été reçu par mon ami M. Perrin (1) avec le bienveillant intérêt que vous méritez si bien. Je crois que cette relation sera pour vous bonne et précieuse à entretenir. Je vous prie de lui renouveler l'expression de ma sincère amitié. Vous aurez été voir le Louvre avec lui; cette visite faite avec un artiste d'un goût aussi pur sera pour vous et pour longtemps bien précieuse, car elle vous aura signalé les ouvrages plus particulièrement dignes de votre admiration et de vos études.

N'oubliez jamais que pour réussir dans l'art, il faut prendre la *porte étroite*. Le chemin large, brillant, facile, conduit à la perdition.

On me prête pour me distraire de mes longues journées la jolie collection du Musée Napoléon de Filliol, 10 volumes avec de charmantes gravures, la plupart très finement exécutées. Les souvenirs que la vue de ces ouvrages a ravivés chez moi, m'ont été bien doux. Lesueur, Poussin, Raphaël y sont dans toute leur gloire. — Je me suis retrouvé en compagnie avec cette bonne société. Je vous félicite de ne plus être entouré de mauvais goût comme nous le sommes ici. La peinture est devenue un commerce, une industrie.

Je joins à la présente une épreuve de mon portrait, parce que je pense que cela vous fera plaisir... Je vous prie de me rappeler au souvenir de vos parents et d'être, vous, mon cher ami, bien persuadé de l'intérêt vif et véritable que je prends à tout ce qui vous touche, à vos progrès dans l'art. Vous êtes si bien entouré que je suis bien sûr que vous réussirez, si vous êtes vigilant et attentif dans

(1) Le fidèle ami d'Orsel et l'auteur des peintures qui décorent une des chapelles de l'église Notre-Dame de Lorette.

le choix de vos études. Voyez quelquefois M. Perrin, vous conseillera.

Adieu, mon cher élève, rappelez-vous quelquefois votre vieux professeur et croyez à son amitié constante.

LUGARDON

P.-S. — Je croyais trouver encore un de mes portraits photographiés, on me les a tous pris. J'écris à M. Carrier, 21, passage de la Thuile, aux Batignolles, de vous en envoyer un. M. Carrier, quoique un bon ami, a des idées tout autres que les nôtres en peinture, ainsi prenez garde si vous le voyez.

30 juillet 64.

Mon cher Monsieur Milliet,

Voilà bien longtemps qu'une bonne et affectueuse lettre attend une réponse. Mon silence vous aura expliqué le triste état où j'ai été tout l'hiver, toujours couché, et perdant le peu de forces qui me restaient...

J'ai lu avec bien de l'intérêt tout ce que vous me dites sur l'état des arts, sur les mesures militaires en honneur actuellement. Il est bien heureux que M. Ingres soit encore là ; ça arrête toujours les fougueux. Les réputations comme la sienne commandent le respect.

Je viens de lire un ouvrage qui a été pour moi un sujet continuel de joie. (1) Je vous recommande de le lire le plus tôt possible et d'en parler à M. Perrin. Tâchez de le faire lire à d'autres artistes, c'est une prédication des belles et sublimes théories de l'art trop méconnues. J'espère que vous aussi vous suivrez ces principes d'avenir, dans la recherche du beau. Cette étude est la source du bonheur.

Vous fuirez comme la peste les doctrines qui pullulent à Paris. *Le mal est séduisant.* Les premiers pas que l'on y fait ne s'aperçoivent pas... Vigilance continuelle. Réflexion. Observation avant de faire travailler les doigts. Ce n'est pas d'abattre de l'ouvrage, d'entasser des études, d'être, ce que l'on préconise comme une preuve de génie, d'être *un piocheur*. Non. Ce terme est pour moi synonyme de *faiseur*, ce qui est tout ce qu'il y a de plus triste.

---

(1) Alf. Tonnellé. *Fragments sur l'Art et la Philosophie.*

Comparer les ouvrages des grands maîtres entre eux, pour les analyser, apprendre à les connaître. Rechercher la bonne compagnie, pour un peintre qui aime son art, c'est se plaire avec les anciens, avec les ouvrages mûris par l'étude du beau. Ces ouvrages se sentent de suite, parce qu'il y a toujours de l'ordre, de la sagesse dans les pensées; ce que l'on ne trouve pas chez les exécuteurs.

Voici, mon cher Milliet, une bien petite lettre. Forcé de m'arrêter par la fatigue que me cause la plume... Adieu, croyez-moi votre bien dévoué ami.

LUGARDON

Encore quelques réflexions de mon maître :

La beauté, disait M. Lugardon, est répandue à profusion dans la nature. Chaque homme, chaque objet ayant son caractère particulier, a aussi sa beauté propre. Il n'y a point de genre inférieur en peinture : paysages, marines, animaux, natures mortes, tout a son genre de beauté.

Mais pour découvrir cette beauté, il ne sera pas inutile d'étudier d'abord les grands maîtres. En copiant avec respect leurs chefs-d'œuvre, vous arriverez à comprendre que, dans un tableau, ils n'ont pas exprimé seulement ce qu'ils avaient vu, ils y ont mis l'essence même de leur âme. Leur œuvre est le produit d'une vie entière d'études consciencieuses, faites par un homme de génie. Vous comprendrez alors, et vous admirerez cette modestie avec laquelle ils ont caché, sous une facture simple et sans prétention, des trésors de science et de sentiment.

Je hais la photographie, ajoutait-il, parce qu'elle est inepte et stupide. Elle passe sur les hommes et sur les choses le même niveau, rabaissant tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans l'être. A travers son miroir, la

nature semble laide, parce qu'elle supprime tout ce qui fait la véritable gloire de l'homme et son légitime orgueil. Avec une brutalité cynique, elle étale la verrue sur le front de l'homme illustre : Vous savez bien, un tel, le grand peintre, le poète sublime ? Eh bien, le voilà ! Il est comme ça ! Le voilà ? dites-vous ; je vois bien ses yeux, ou plutôt ses lunettes, son nez, son paletot, sa cravate ; je vois bien l'animal, son corps, avec toutes les petites misères de l'âge, du moment ; mais son génie ? Où est-il ? [illegible] âme, sa poésie ? Quoi, rien de tout cela ! Non, cette photographie n'est point un portrait ; c'est une bestiale caricature. (1)

Assurément l'artiste ne peut rien créer ; une beauté purement idéale n'existe pas ; c'est dans la réalité qu'il faut puiser les éléments qui la composent. Mais vous ne copierez pas au hasard, n'importe quoi, sous prétexte que tout est beau dans la nature. Il y a du beau dans tout, mais vous ne reproduirez jamais cette beauté, si vous ne l'avez pas comprise et sentie. L'art n'est pas création ; il est choix.

Cette beauté, lorsque vous l'avez reconnue dans la nature, votre mémoire la conserve, la met à part, et lui fait subir le travail de l'imagination. Assimilée par le génie, elle se combine avec d'autres éléments qui la complètent, et c'est seulement lorsqu'elle a été ainsi modifiée par l'élaboration de toutes les facultés d'une âme individuelle, qu'elle se trouve marquée du cachet d'une personnalité. Cette beauté est devenue l'idéal d'un peintre.

---

(1) La photographie à ses débuts semblait prétendre à remplacer l'art ému des maîtres par des procédés mécaniques et sans âme. Aujourd'hui certains photographes sont devenus de véritables artistes, manifestant leur goût par le choix des motifs et des effets de lumière. Quant aux verrues ou aux rides, ils ne les effacent que trop.

ANNEXE AU CHAPITRE II

Je dois à l'obligeance de mademoiselle Danielle Plan la notice suivante, extraite d'un article qu'elle a publié dans le *Schweizerisches Künstler-Lexikon* (6e fascicule) :

Jean-Léonard Lugardon, né à Genève le 30 septembre 1801, fils d'un horloger d'une famille de protestants français réfugiés, fit ses premières études de peinture sous la direction de F. G. Reverdin. A l'âge de 19 ans, il entra à Paris dans l'atelier de Gros. Deux ans plus tard, à Florence, il rencontra Ingres, dont il devint l'ami. En 1826, il épousa à Genève mademoiselle Suzanne Paschoud, retourna avec elle en Italie, et se fixa à Rome. Sa femme étant morte en 1829, il revint à Genève avec ses deux enfants. De 1835 à 1837 il habita Paris, obtint quelques commandes pour le Musée de Versailles et seconda Alaux dans la restauration des fresques du palais de Fontainebleau (une partie de la salle de François Ier). De retour à Genève, il y professa pendant huit années comme directeur de l'École de la figure. Il forma de nombreux élèves et mourut à Genève le 16 août 1884.

Parmi ses œuvres principales nous citerons : *La Délivrance de Bonivard par les Bernois.* 1824 (musée de Genève). — *Prise du château de Rossberg.* 1827 (au docteur Cordès). — *Le Serment du Grütli.* 1836 (exposé à Paris. — Musée de Genève). — *Agar dans le désert* (à mademoiselle A. Colladon). — *Guillaume Tell sauvant Baumgarten.* 1835 (Palais Fédéral). — *Arnold de Melchtal.* 1841 (musée de Genève). — *Le Christ expirant sur la croix.* 1843 (église de Gex). — *Ruth*

et Booz (à M. Dufour, banquier à Paris). — *Calvin refuse la Cène aux Libertins.* — *Portraits* de madame Bernard, de W. A. Töpfer, de R. Töpfer, de M. Schenker-Scheener, de Garibaldi (1861); de M. Gautier, ingénieur, de M. Hentsch-Chastel, de la mère de l'auteur, au Musée de Genève.

Pour Versailles, quelques portraits historiques dont Louis XIII (d'après Philippe de Champagne), et un tableau de bataille : *La Prise de la dunette de Saint-Laurent,* épisode du siège d'Anvers.

Lugardon a fait de très belles copies. Le musée de Genève possède *Le Triomphe de la Vertu,* d'après le pastel du Corrège au Louvre, et M. Étienne Duval une réduction de l'*Antiope.*

III

PREMIER SÉJOUR A PARIS

GLEYRE. — L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. — TAINE. — M. HEUZEY. — M. DE NIEUWERKERKE.

III

PREMIER SÉJOUR A PARIS

Gleyre. — L'École des Beaux-Arts. — Taine. — M. Heuzey. — M. de Nieuwerkerke.

1

Avant la réorganisation de l'École des Beaux-Arts, l'atelier Gleyre était l'un des plus importants de Paris. Notre maître avait formé déjà de nombreux et brillants élèves, tels que Hamon et Gérôme dont le succès grandissait chaque année, et l'école néo-grecque avait choisi pour guide l'auteur de l'*Hercule aux pieds d'Omphale.*

Peintres de genre, comme Toulmouche, Anker, Hirsch, etc., décorateurs de style, comme Monchablon et François Ehrmann, qui débutaient alors, tous s'affirmaient comme les défenseurs résolus des traditions classiques, d'un dessin précis, savant et correct, d'un goût sobre, et de cette facture consciencieuse qui dédaigne l'étalage de la virtuosité. (1)

---

(1) Mon ami Paul Baudouin, le rénovateur de la fresque en France, était alors comme moi un simple étudiant.

Dessinateur savant et poète plein de charme, Gleyre n'était ni un grand coloriste, ni un virtuose de la brosse; mais il le savait et, chose rare, il admirait chez les autres les qualités qu'il ne possédait pas. Modeste à l'excès, il n'imposait à personne ses préférences, encore moins ses procédés.

Léonard, Corrège, Raphaël, Titien, Véronèse, Vélasquez, Rubens, Rembrandt, Franz Hals, ont eu chacun leur *manière* propre, répondant à des visions diverses et personnelles de la nature. Cela prouve qu'il y a plusieurs façons de bien peindre. Gleyre le savait, tandis que beaucoup de nos jeunes *tachistes* et *pointillistes* semblent l'ignorer.

Ses tableaux n'échappèrent pas toujours complètement à l'influence regrettable des doctrines qui avaient été en honneur dans l'école de David. En cherchant bien, on y retrouve même quelques traces de ces préjugés artistiques qui s'étalent si désagréablement dans les œuvres savamment banales de Bouguereau. Gleyre savait trouver le caractère individuel et l'exprimait parfois avec vigueur, dans ses *Romains passant sous le joug*, par exemple, mais d'autres fois avec une certaine timidité. (1) Sous ce rapport, ses conseils et ses leçons valaient encore mieux que ses tableaux.

Les sujets d'esquisses qu'il nous proposait étaient choisis de préférence parmi ceux que la peinture peut exprimer mieux que la littérature.

---

(1) Ses *Bacchantes* du Musée de Madrid ne diffèrent guère les unes des autres que par la couleur des cheveux ; pas une n'a un nez long ou court, pas une n'est grande ou petite, pas une grasse ou maigre, et leurs mouvements sont un peu trop sagement pondérés.

« Les idées des peintres, disait-il, ce sont des formes et des couleurs. » — Je me souvenais de cette formule profondément juste, lorsque, jouant un peu sur les mots, j'ajoutais : « Pour un dessinateur, comme pour un sculpteur, la forme c'est le fond. » — Ces théories n'empêchaient pas l'auteur des *Illusions perdues* de cacher souvent dans ses peintures quelque idée allégorique ou quelque symbole plein de poésie.

Mélancolique, découragé et blasé, Gleyre avait trop étudié les grands maîtres pour n'être pas devenu un juge au goût sévère. Il avait beaucoup d'esprit et du plus fin, aussi nous tremblions un peu en lui apportant nos médiocres essais, et nous lui savions gré de l'effort qu'il devait faire pour ne pas se moquer de nous.

Sa bienveillance était d'ailleurs réelle et son jugement très sûr. Un coup d'œil lui suffisait pour découvrir le point faible d'un projet de tableau, et il savait nous indiquer le remède. Ses conseils étaient excellents, principalement lorsqu'il s'agissait de l'arrangement des lignes d'une composition, de la proportion et de la mise en place des figures dans un paysage, de leur nombre et de leurs dimensions dans une toile donnée, de la vérité des gestes ou des attitudes pour l'expression d'un sujet.

En général, il nous parlait très bas, trop bas même ; sans doute pour ménager les jeunes amours-propres ; il s'adressait à chacun en particulier et ne pérorait jamais. D'autres professeurs, comme M. Carolus Duran, par exemple, profitent au contraire de toute occasion pour faire une leçon de théorie générale, et cette méthode, moins modeste, est assurément plus profitable pour les élèves.

Gleyre fut longtemps membre du jury du Salon où son opinion jouissait d'une grande autorité, parce que son impartialité n'était jamais faussée par la camaraderie ni par les recommandations. Son compatriote le critique d'art Charles Clément devait une partie de sa célébrité à la sûreté de goût de son ami et à sa compétence exceptionnelle. Chaque année, les artistes exposants attendaient, non sans inquiétude, les jugements portés sur leurs œuvres par cet arbitre si bien informé.

Gleyre ne voulait recevoir aucune rétribution de ses élèves. Un désintéressement absolu faisait partie des traditions professées par les artistes d'autrefois. Nous avions donc choisi simplement un *massier* pour payer le loyer de notre atelier, le chauffage et les séances de modèles, au moyen de cotisations. Si modiques qu'elles fussent, nos dépenses semblaient déjà lourdes à quelques élèves; la fondation d'ateliers entièrement gratuits à l'École des Beaux-Arts amena de nombreuses désertions dans nos rangs.

2

Deux fois par an de très nombreux élèves se présentaient pour être admis à dessiner le soir des académies à l'École des Beaux-Arts. Les candidats étaient classés au moyen d'un concours et appelés chaque lundi pour le choix des places selon l'ordre de leur réception.

Deux fois par semaine, nos dessins étaient corrigés par quelque membre de l'Institut, si vieux qu'il nous semblait dater de l'époque quaternaire. Ces maîtres, respectables pour les œuvres qu'ils avaient produites dans leur bon temps, étaient peu respectés. Leurs per-

ruques et leurs doctrines surannées excitaient la verve moqueuse des jeunes rapins.

Lorsque M. de Nieuwerkerke eut réorganisé l'École, nous tombâmes de Charybde en Scylla. Yvon, le peintre de batailles, fut chargé de nous former le goût. Singulier choix ! Non pas que cet artiste manquât de talent, mais sa méthode était déplorable. A le croire, tous les modèles auraient eu *huit têtes* de haut ou à peu près. Il avait un tas de recettes et de formules, il enseignait ce que les peintres appellent *le chic*. Ces proportions académiques apprises d'avance sont la négation de toute recherche et de toute sincérité. C'est un lit de Procuste; tout caractère individuel du modèle ou de l'artiste disparaît, ou du moins s'atténue. Sous prétexte d'idéaliser le modèle, on l'allonge un peu s'il est trapu, on l'engraisse s'il est maigre. Étant donné Ésope, Thiers ou Littré, le style académique consiste à rapprocher leur image de celle d'un Apollon quelconque. Cette prétendue correction n'est que la banalité érigée en système.

Le modèle vivant posait pendant une semaine, et la salle regorgeait d'élèves. Puis, la semaine suivante, nous dessinions d'après les moulages de statues antiques, et la salle restait à peu près vide. Je m'étonnais d'un goût si exclusif. Il ne me semblait pas qu'un grand effort d'imagination fût nécessaire pour considérer les statues antiques comme vivantes aussi. Leur teint pâle, leurs cheveux blancs, leurs yeux d'aveugles ne m'empêchaient pas d'admirer la pureté des proportions et la beauté de la race grecque. A travers leurs œuvres, les anciens maîtres nous parlent encore; il est facile de deviner ce qu'ils ont voulu dire, et un peu de complaisance suffit, pour qu'on en vienne à confondre

leurs copies émues avec la nature elle-même qu'elles reproduisent si fidèlement. Le réalisme des grands artistes m'a toujours beaucoup frappé.

Plus tard, à Rome, je me plaisais souvent à observer les types des passants, et à constater leurs ressemblances incontestables avec les personnages dont les maîtres d'autrefois ont peint ou sculpté les portraits. Un vieux mendiant qui me demandait l'aumône, avait gardé sur son visage bien construit la majesté des anciens consuls. Ici, un marchand de poissons semblait un moulage en chair et en os du premier Brutus; là, un forgeron au regard farouche faisait penser à Caracalla. Plus d'une fois la Fornarina ou la Psyché de Raphaël sont venues poser dans mon atelier; et le soir dans mes promenades solitaires, j'apercevais parfois, assises dans l'ombre mystérieuse de quelque portique, ces femmes aux nobles traits, aux silhouettes grandioses, aux attitudes lasses et profondément attristées, sublimes dans leur familiarité, qui poursuivent leur rêve douloureux dans les pendentifs de la Chapelle Sixtine. — Si les transformistes ne se trompent pas, ils exagèrent peut-être un peu; les hommes du moins ne semblent pas avoir beaucoup changé. Depuis de longs siècles, ils ont conservé les mêmes traits, les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes angoisses et les mêmes douleurs.

3

A l'École des Beaux-Arts, je suivis avec beaucoup d'intérêt les leçons d'anatomie et de perspective. Nous recevions seulement des notions élémentaires de ces deux sciences indispensables pour un peintre, et sans

en avoir jamais su bien long, j'obtins pourtant quelques médailles dans ce royaume des aveugles. J'ai toujours été étonné de voir que certains artistes de grand talent ne savent pas surmonter leur répugnance pour ces études qui leur semblent arides; ils ont le plus grand tort.

Dans la vaste salle de l'Hémicycle des Beaux-Arts, Taine faisait alors devant un nombreux auditoire un cours d'esthétique et d'histoire de l'art. Les vieux amateurs s'y pressaient en foule, mais avec la plupart de mes camarades, j'estimais inutile de perdre mon temps à écouter des anecdotes sur la vie intime des artistes, ou même des théories contestables sur « l'influence du milieu » et sur « la faculté maîtresse ». Le moindre croquis d'après les maîtres nous semblait bien plus instructif. Les théories de Taine contiennent une part de vérité, dans ce qu'elles ont de banal, et une part d'erreur, dans ce qu'elles ont d'exagéré.

Assurément on trouve dans ses livres de très brillantes descriptions d'œuvres d'art et même quelques jugements à la fois exacts et nouveaux sur les grands maîtres. C'est que, bien probablement, ce jour-là Taine avait été inspiré par quelque artiste de ses amis. Malgré son talent d'écrivain, qui est de premier ordre, on devine, même dans ses meilleurs ouvrages, qu'il n'était pas connaisseur et qu'au fond l'art ne l'intéressait qu'à demi. (1)

---

(1) Psychologue profond, il aurait voulu analyser en détail le processus de l'invention créatrice chez un maître et décrire les phases d'une sorte d'embryogénie artistique. Baudry qu'il pressait de questions indiscrètes, finit par lui répondre avec brusquerie : « On aime bien à faire un enfant, mais on n'aime pas à raconter publiquement comme on s'y est pris. » La création artistique a en effet sa pudeur.

4

M. Heuzey a contribué d'une manière bien plus efficace à la formation du goût public en France, en rectifiant les fausses conceptions qu'on se faisait avant lui de l'antiquité.

Ayant terminé depuis peu son séjour à l'École d'Athènes, il nous revenait, joyeux du riche butin qu'il rapportait de sa mission en Macédoine. Le gouvernement impérial, vexé peut-être par l'opposition des académiciens, avait brutalement chassé de l'École des Beaux-Arts les membres de l'Institut, et par réaction, une cabale politique avait sifflé le nouveau professeur, Viollet-le-Duc, malgré son talent supérieur. Les étudiants étaient alors dans un moment d'effervescence et de turbulente folie. Avant chaque leçon, les trépignements et les cris d'animaux alternaient avec les cantiques, c'était un vacarme épouvantable que les gardiens restaient impuissants à faire cesser. Cependant, à peine M. Heuzey était-il entré dans la salle, qu'un religieux silence se faisait instantanément. On eût entendu voler une mouche, quand le jeune et sympathique professeur, un peu timide au début, commençait à parler.

Rien en lui ne rappelait l'acteur, ni même l'orateur. Il avait souvent recours à ses notes, mais il lisait très bien, et dans ces leçons, si remplies d'idées élevées et de notions vraies, la perfection de la forme littéraire nous prêchait par l'exemple la simplicité sobre et l'élégante pureté du style attique.

Les nombreux élèves qui ont profité de l'enseigne-

ment de M. Heuzey lui gardent une vive reconnaissance. Chaque année c'est un vrai régal pour les artistes et pour les connaisseurs d'assister aux séances qu'il consacre à l'étude pratique des costumes anciens, assyriens, égyptiens, romains et surtout des costumes grecs, qu'il sait draper sur le modèle vivant avec un art merveilleux. Grâce à ses voyages en Orient, et aussi à ses emplettes dans les expositions universelles, M. Heuzey a réuni une précieuse collection d'étoffes tissées à la main, dont les plis souples et fermes reproduisent, bien mieux que nos vulgaires et mollasses flanelles, les incomparables draperies de Phidias.

Je me souviens d'une jeune Italienne, au profil très pur, aux manières presque gauches, que le maître avait revêtue du noble péplos dorien en laine blanche. Sa chevelure noire, attachée par une bandelette, tombait tout uniment sur son dos. Lorsque M. Heuzey dit à la jeune fille de faire quelques pas, elle s'avança d'une démarche si simplement noble et chaste que toute la salle éclata en applaudissements. C'était une statue animée, une cariatide de l'Erechtheion, ou plutôt une vierge athénienne du temps de Périclès qui vivait sous nos yeux.

Souvent à ces séances d'étude sur les costumes antiques assistent quelques acteurs célèbres et les directeurs de nos théâtres parisiens. Aussi, grâce à M. Heuzey, nos tragédiens et tragédiennes ont-ils cessé d'être ridicules dans leurs ajustements. Ce qui leur manque encore trop souvent, c'est l'art que j'ai admiré autrefois chez la Ristori, l'art de faire jouer un rôle expressif à la draperie, de la rendre vivante, de s'en servir pour accentuer les émotions successives de celui qui la porte.

A côté des savantes leçons d'archéologie, plus d'un

aurait besoin de demander aussi à M. Heuzey quelques leçons de goût. Nos plus illustres acteurs braillent comme de vrais barbares; ils sont loin de la sobriété grecque, soit dans leurs gestes dégingandés, soit dans leur façon mélodramatique de déclamer.

M. Heuzey parle toujours des chefs-d'œuvre comme un homme qui les comprend et qui les aime. Il inspire à ceux qui l'écoutent cet enthousiasme respectueux, sans lequel l'étude de l'art antique ne serait qu'une vaine science d'archéologues, d'une utilité assez mince pour un peintre ou pour un sculpteur.

La plupart des jeunes artistes professent un dédain méprisant pour le style dit classique, qu'ils appellent le style *pompier*, et ils n'ont pas tort. On a proposé trop longtemps à leur admiration de pseudo-chefs-d'œuvre. Les médiocres reproductions, exécutées par de vulgaires praticiens au temps de la décadence romaine, ne méritent aucunement leur réputation traditionnelle. Mais l'art grec des belles époques est tout autre chose. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui un seul sculpteur de talent, qui ne reconnaisse l'incomparable supériorité de cet art grec, non seulement sur les meilleures productions de la sculpture contemporaine, mais sur celles de tous les pays et de tous les temps.

5

Je suis personnellement très reconnaissant à M. Heuzey de m'avoir fait connaître et admirer les peintures des vases grecs. A défaut des tableaux et des fresques aujourd'hui perdues, il y a là une mine inépuisable de renseignements sur les mœurs, les costumes,

les usages, la religion des Grecs. C'est là que les artistes modernes peuvent puiser une connaissance vraie de la vie antique. J'ai passé de bien agréables heures au Musée du Louvre à copier ces croquis légers, tracés avec une dextérité charmante, au bout du pinceau, par d'humbles artisans. Ils n'étaient pas bien savants ces potiers d'Athènes, mais ils vivaient dans un milieu étonnamment artiste, entourés de chefs-d'œuvre dont la perfection surpassait tout ce que le génie humain a jamais créé. Puis, chaque jour, au gymnase ou à la palestre, ils voyaient s'ébattre un peuple de jeunes gens beaux comme des dieux.

Les collections de vases grecs venaient d'être installées au Louvre par M. de Nieuwerkerke, avec un grand luxe. Un gardien trop zélé voulut m'interdire de dessiner dans ces salles toutes neuves; je protestai, et tout en me retirant, je ne me tins pas pour battu. Le dépit que me causa cette malencontreuse interdiction excusera, je l'espère, le ton peu respectueux de la lettre que j'écrivis à cette occasion; d'ailleurs il n'est pas inutile de rappeler aux conservateurs de musées et aux bibliothécaires que les trésors dont ils ont la garde sont destinés à l'instruction publique.

Monsieur le Surintendant des Beaux-Arts,

Si j'ai recours à vous, Monsieur, ne croyez pas qu'il s'agisse de bien grands intérêts, ni de l'avenir de la peinture; il est question seulement d'un petit croquis que je voudrais faire. J'avais cru jusqu'ici que les chefs-d'œuvre, dont les collections du Louvre viennent de s'enrichir, étaient exposés afin d'être vus, admirés, étudiés, copiés même. Je me trompais. Muni de ma carte d'entrée (n° 2000), je m'étais installé en toute simplicité d'âme devant un des plus beaux vases

grecs de la collection, je travaillais avec ardeur, je puis même dire avec enthousiasme, quand, par haine sans doute de la Poésie, la Prose m'apparut, sous la figure d'un gardien orné de son plumeau. Il fallut plier bagage et quitter la place. « Voyez-vous, me dit le gardien en me mettant poliment à la porte, c'est qu'ici tout est neuf, tout est beau, aussi il est défendu aux artistes d'y travailler. Après-midi (c'est-à-dire quand il n'y a plus ni silence, ni repos, ni liberté), vous pourrez venir avec le public admirer les beaux vernis des boiseries et vous asseoir sur les banquettes de velours ; quant à ces vieux pots cassés, personne ne s'est jamais avisé de regarder ça. Vous pouvez cependant faire un croquis en courant, si vous y tenez. » — Bien, dis-je, et je remportai piteusement mon chevalet, mon tabouret et ma toile cirée. A midi je revins. Le gardien me fit reproche sur la grandeur de mon carton, et, pour avoir la paix, je fus forcé de lui demander quel était le nombre de centimètres réglementaire pour un croquis. J'étais dans les règles; je taillais, il est vrai, mon crayon par terre, mais j'étais debout et fatigué; le gardien était content.

Je viens donc, Monsieur le Directeur, vous demander la permission de m'asseoir. Je regrette vivement de vous déranger pour si peu de chose, mais je me verrai pourtant forcé d'avoir de nouveau recours à vous, si je désire faire quelques pas pour entrer dans la salle voisine, au musée égyptien, par exemple; il importe, en effet, que le gouvernement soit exactement informé de toutes les évolutions de mon tabouret.

Songez-y, Monsieur, je vous en prie, combien d'artistes reculent devant toutes les formalités à remplir, le temps à perdre, les ennuis à essuyer. Personne n'aime à demander comme une faveur le simple droit de travailler.

J'ose espérer, Monsieur le Directeur, que vous accueillerez favorablement ma demande et qu'avec votre permission, je ne verrai plus mettre honteusement à la porte votre très humble serviteur.

P. Milliet,
Bachelier ès lettres,
Elève de M. Gleyre et de l'Ecole Impériale
et Spéciale des Beaux-Arts.

6 janvier 1864

Le lendemain une estafette, en brillante livrée et caracolant sur un superbe cheval, entrait dans la cour de la maison que j'habite encore. Confiant sa monture au concierge ébahi, le messager officiel m'apporta solennellement un grand pli cacheté aux armes de M. le Surintendant des Beaux-Arts. C'était une convocation qui m'était adressée par ce haut fonctionnaire de l'État. Je me rendis au palais du Louvre, un peu intimidé, je l'avoue, et m'apprêtant à demander l'indulgence pour le ton peu respectueux de ma lettre, quand M. de Nieuwerkerke vint à moi, affable, souriant, et me reçut avec la simplicité d'un grand seigneur. Ce fut lui qui me fit presque des excuses pour la maladresse du gardien, et il m'accorda aussitôt la permission tant souhaitée.

Dans mes études d'archéologie, j'ai eu depuis l'heureuse fortune de recevoir les leçons de MM. Homolle, Pottier et Collignon, maîtres éminents qui m'ont toujours témoigné beaucoup de bienveillance et auxquels je conserve une bien sincère gratitude.

IV

DEUX MOIS A FLORENCE

1866

EN VOYAGE. — FLORENCE. — « LE MARIAGE DE LA VIERGE » ET « LE PARADIS », PAR FRA ANGELICO. — « L'ANNONCIATION », PAR SIMONE MARTINI. — M. BIN ET JOSEPH BLANC. — ANDREA DEL SARTO. — DESSINS D'INGRES. — M. MORO. — SIENNE. — PISE.

IV

DEUX MOIS A FLORENCE

1866

En voyage. — Florence. — *Le Mariage de la Vierge* et *le Paradis*, par Fra Angelico. — *L'Annonciation*, par Simone Martini. — M. Bin et Joseph Blanc. — Andrea del Sarto. — Dessins d'Ingres. — M. Moro. — Sienne. — Pise.

1

« Quand ma jeunesse en fleur roulait son gai printemps », j'ai fait à Florence un premier voyage qui m'a laissé des souvenirs charmants. Les photographies des chefs-d'œuvre n'étaient pas alors répandues partout. Très ignorant de l'histoire de l'art, je marchai de découverte en découverte dans un monde enchanté, avec un véritable ravissement. Les fragments de lettres que je transcris ici témoignent d'un enthousiasme qui manque peut-être de mesure, mais non de sincérité.

Paul M. à sa mère

Genève, 29 juillet 66.

Jamais le trajet de Paris à Genève ne m'a paru moins long. J'avais pour compagnon de route un jeune abbé, précepteur des enfants de M. de Nicolaï. Nous avons discuté théologie, morale, littérature, philosophie, métaphysique, etc. J'étais étonné de voir combien, avec de l'instruction et de

l'intelligence, on peut conserver des idées étroites et fausses, quand on vit dans un certain milieu. Les événements politiques n'arrivent qu'à travers la *Gazette de France;* les ouvrages nouveaux sont détournés de leur sens, interprétés et réfutés dans des comptes rendus tendancieux et peu fidèles. — M. de Nicolaï fait construire une chapelle magnifique, toute couverte d'or et de peintures. Un des sujets choisis par le peintre, à la grande indignation du curé, c'est Adam et Ève. Cela nous a amenés à parler de la nudité dans la peinture religieuse, de l'usage qu'en ont fait les Grecs et les grands maîtres de la Renaissance. La seule bonne raison qu'on puisse donner à l'usage antihygiénique de nos vêtements fermés, c'est la laideur de nos races barbares, étiolées par des siècles de spiritualisme ascétique. La nudité n'est acceptable qu'accompagnée de la beauté.

De Mâcon à Genève, je me suis encore trouvé auprès d'un prélat. Décidément les curés sont en voyage. Celui-ci a été condisciple de Flandrin et parle d'art en connaisseur. Je me tromperais fort s'il n'était pas quelque prédicateur en renom : idées larges, esprit, érudition, se moquant de l'infaillibilité du pape, connaissant la liste des maîtresses de l'empereur, faisant des citations de Voltaire... J'étais tout étonné, et mon étonnement naïf l'amusait beaucoup.

A Genève, je suis allé deux fois à la *Permanente* (exposition) voir le tableau de Gleyre, *Minerve et les Grâces.* Malicieusement peut-être, mon maître n'a envoyé ni titre ni explication, et les Genevois se perdent en conjectures. Personne n'y comprend rien, mais tous admirent de confiance, avec enthousiasme, c'est une vraie fureur. (1) Minerve a ramassé la double flûte de Marsyas et, les joues gonflées, se donne beaucoup de peine pour en tirer un son harmonieux. Les Grâces se moquent de ses vains efforts et de sa grimace. Gleyre a voulu dire, je crois, que la Sagesse et la Raison n'ont pas grand'chose à voir dans les choses d'art.

---

(1) L'année dernière, l'exposition de son *Hercule aux pieds d'Omphale* a rapporté quatre mille francs, somme énorme pour une ville alors petite.

2

Florence, 8 août 1866.

... Que vous dirai-je du Simplon? Rochers, cascades, fleurs qui s'épanouissent à côté de la neige, précipices, torrents, tout cela est splendide, mais ces aspects des montagnes vous sont familiers. — Vient ensuite la délicieuse vallée de Domo d'Ossola, toute italienne déjà par ses cultures, ses maisons, ses costumes, et surtout par le beau type des habitants. J'ai vu des ouvriers qui revenaient le soir de leur travail ; ils portaient leur vêtement négligemment jeté sur une seule épaule, et le prosaïque paletot prenait des airs de chlamyde.

J'ai passé la nuit à Arona. Le lac Majeur peut rivaliser avec le Léman. A Milan, je ne me suis pas arrêté pour cette fois, c'est une ville toute parisienne et, n'étaient les jolies Milanaises avec leur voile noir, leurs grands yeux, leur sourire de Jocondes, on pourrait se croire sur nos boulevards.

Jusqu'à Bologne, rien de remarquable, mais, de Bologne à Florence, le chemin de fer s'élance avec une étonnante hardiesse au beau milieu des Apennins. Il se joue de tous les obstacles. Rencontre-t-il une montagne, il lui passe au travers du corps : 46 tunnels, je crois; il enjambe ravins et torrents. Enfin l'on découvre la belle plaine toscane.

Je ne puis te dire mon émotion quand, pour la première fois, j'ai aperçu de loin dans cette riante vallée le dôme majestueux de Sainte Marie des Fleurs et le Campanile de Giotto! Me voici à Florence! — La ville des fleurs est bien le pays des merveilles. De grand matin j'étais déjà sur la place de la Seigneurie, tout entouré de chefs-d'œuvre. — (Suit une longue énumération)... Et tout cela en plein air, à sa place, au grand soleil, ce sont les fruits du terroir; tout cela a été fait pour Florence, par des Florentins.

Ajoute encore les souvenirs historiques, la prison de Côme, les luttes populaires, le supplice de Savonarole, etc., et tu comprendras que cette place laisse une impression qu'on n'oublie pas.

Madame Milliet à son fils

La Colonie, 8 août 66.

... Tu ne t'es pas arrêté à Arona et au lac Majeur ! Quand nous ferons ce voyage ensemble, nous y passerons quelques jours. Car, tu sais, je commence une tirelire, pour un voyage par le Saint-Gothard et retour par le Simplon, avec une pointe sur Venise.

La Colonie est en hausse pour le moment, nous avons plus de demandes que de places. Il semble que cet endroit ait un charme particulier qui attire les originaux et les femmes de lettres.

Lettres de Paul M. à sa sœur Louise

Florence, 9 août 66.

... Écoute ma leçon : Au quinzième siècle, l'architecture gothique était devenue flamboyante et les grandes lignes des monuments disparaissaient sous la surcharge d'une ornementation exubérante. Brunelleschi fut le principal initiateur du retour à la simplicité et à la raison, de cette merveilleuse et triomphante évolution de l'art qu'on nomme la Renaissance classique. Au contact de l'antiquité retrouvée, la rudesse brutale des vieux Toscans du Moyen-Age commençait à s'adoucir. C'est un moment admirable que celui où s'unissent des qualités qui semblaient s'exclure : L'art montre déjà une mâle vigueur, sûre d'elle-même, une audace pleine de fougue, une fierté virile, tout en conservant encore le charme souriant, la fraîcheur, la grâce naïve de l'enfance.

Les palais florentins sont un fidèle reflet de ces contrastes : Regarde leur base solidement assise sur de rudes bossages qui ressemblent à des rocs entassés, et tu auras l'idée de demeures inhospitalières, fermées comme des prisons, de forteresses qui défient les assauts. Mais, lève les yeux vers le premier étage, le *piano nobile :* d'élégantes fenêtres cintrées sont séparées en deux baies par une mince colonnette. Les proportions sont sveltes et légères, les moulures nerveuses, les ornements fins, délicats et d'une exquise

sobriété. — Au-dessus de la corniche, de larges toits débordants donnent au passant, en été, la fraîcheur de l'ombre, en hiver, un abri contre la pluie. Pourquoi, chez nous, des règlements trop sévères interdisent-ils à nos architectes ces couronnements en saillie d'un effet si pittoresque ?

Le calme des grandes lignes horizontales semble être le symbole d'une imagination maîtresse d'elle-même qui se subordonne volontairement à la raison. Cet équilibre des facultés, les Grecs l'ont possédé à un degré suprême; le Moyen-Age l'avait perdu et oublié, l'art de la Renaissance le retrouve.

... J'ai vu tant de belles choses que j'en suis grisé et un peu ahuri. Quand tu viendras en Italie je suis sûr que les maîtres florentins seront de ton goût. Tu verras comme c'est facile de faire des chefs-d'œuvre. Rien de plus simple... quand on a du génie; ces maîtres copiaient tout bonnement ce qu'ils avaient sous les yeux. Ainsi, pas de chic! Fais les portraits de toute la famille, et tâche qu'ils soient bien ressemblants. Fais-moi de petits contours bien purs, puisque tu les aimes comme cela, mais qu'ils soient à leur place et en proportion. Souviens-toi que la propreté n'est pas le comble de l'art. Pas de chic, et pas de charges! Les peintres, vois-tu, ça n'a pas besoin d'avoir de l'esprit. — Maintenant, ma chère, que ton sévère professeur t'a donné sa leçon, si tu veux bien le permettre, je m'adresserai à maman. Il s'agit d'affaires, toi qui es artiste, cela ne t'intéresserait pas.

... Il y a une visite que je retarde le plus possible, c'est celle que je devrais faire au banquier. Tu ne saurais imaginer les ennuis que nous donne ce maudit papier-monnaie. Personne n'en veut. Les billets ont cours forcé, c'est-à-dire que je suis forcé de les recevoir, mais quant à m'en servir pour payer, impossible! On n'a jamais de monnaie à me rendre, on aime mieux ne pas vendre, l'argent a disparu. Chaque ville émet des billets qui n'ont plus cours dans la ville voisine. Ne pourrais-tu pas m'envoyer de l'or, beaucoup d'or, dans une lettre chargée?...

Je me défie des critiques d'art et de leurs belles phrases.

Te souvient-il d'avoir lu dans la *Revue des Deux Mondes*, le Voyage de Taine. Tu y trouveras une superbe tirade à propos d'un portrait qu'il intitule : La *Religieuse* de Léonard de Vinci. J'ai admiré comme toi ce style étincelant, si finement ciselé, qui parvient presque à décrire l'indescriptible. Il y était question « de l'incarnat des lèvres qui, sur l'immobile figure blanche, semble une fleur de pourpre éclose sur un sépulcre ». Est-ce assez joli ? Eh bien, il s'agit assurément d'un très beau portrait, mais je n'ai vu ni lèvres rouges, ni figure blanche, ni religieuse, et je ne reconnais en rien la peinture de Léonard, je n'y retrouve ni son type préféré, ni son sourire mystérieux, ni son modelé plus mystérieux encore.

Je ne me suis pas encore mis à peindre. Pour faire une copie, je devrais renoncer à voir autre chose, je préfère pour cette fois faire des croquis. Ici les maîtres dessinateurs dominent, je subis leur influence et j'en suis bien aise. Les impressions m'arrivent lentement, j'ai besoin d'une longue contemplation, mais mon enthousiasme n'est pas un feu de paille; je suis plutôt un morceau d'amadou, l'admiration gagne de proche en proche et j'y passe tout entier. Si tu veux une autre comparaison, au milieu de ces peintures où le génie coule à flots, ma pauvre cervelle me fait l'effet d'une éponge : tout d'abord elle remonte sur l'eau à peine humectée, mais je l'ai si bien plongée et replongée que maintenant les souvenirs débordent, je regorge d'admiration. A mon retour, je compte prendre un petit atelier.

Je ne fais pas grands progrès en italien, mais que veux-tu ? Je ne pouvais pas me priver de l'agrément d'une pension suisse. — Nous avons à table un Parisien pur sang, qui demande à grands cris les frontières du Rhin, et un Prussien, qui réclame l'Alsace. Tu vois qu'ils ne sont pas près de s'entendre. (1)

---

(1) C'était en 1866. Le Prussien s'amusait beaucoup de l'indignation des Suisses quand il leur prédisait avec un grand sérieux que leur pays serait bientôt partagé entre la Prusse, la France et l'Italie.

Les vieilles haines contre les Anglais, la rivalité militaire entre l'Allemagne et la France sont des sentiments d'un autre âge. J'aime autant Albert Dürer que Poussin, Gœthe et Schiller sont de mes amis, comme Mozart et Beethoven. Si l'on voyait les choses d'un peu plus haut, si l'on avait le sentiment de l'unité européenne, en attendant celui de l'unité humaine, les guerres entre nations civilisées seraient considérées comme des guerres civiles.

15 août 1866.

J'ai si bien l'habitude de te donner des leçons que, devant chaque tableau, c'est à toi que j'adresse intérieurement mes réflexions. « Ceci est de bon goût, ou du moins de mon goût. » Je veux croire que c'est la même chose. Je discute avec toi, je devine ce qui ne te plairait pas, ou ce que tu ne comprendrais pas encore.

Pour le moment je suis en froid avec Michel-Ange. Comme ses élèves n'ont pas tous très bien tourné, je lui ai dit que je repasserais, et l'ai prié d'attendre que je sois plus fort et plus capable de profiter de ses leçons. J'espère qu'il m'excusera. Il doit bien deviner qu'au fond j'ai pour lui la plus respectueuse sympathie; mais j'avais promis à Fra Angelico de lui consacrer une semaine, ce n'est pas trop. Je me plais beaucoup dans la compagnie de cet excellent homme et de ses édifiants personnages. Il leur a donné à tous quelque chose de sa douceur angélique; ses petits bourreaux eux-mêmes sont d'une élégance bien florentine et tuent les gens de la façon la plus aimable. Ainsi me voilà, pour quelques jours encore, plongé dans la béatitude.

20 août 66.

... Tu le sais, j'ai une prédilection pour les anciens maîtres et c'est ici qu'il faut les étudier. J'admire chez eux l'union si rare de l'observation la plus sincère avec une vision idéale qui nous transporte hors du monde réel. Leurs tableaux sont des rêves vivants; leur inspiration est une véritable hallucination; ils nous racontent d'invraisembla-

bles miracles, mais ils y croient, et ils ont raison d'y croire, puisqu'ils les ont vus. Si les apôtres avaient été peintres, ils auraient peint ainsi.

Le vocabulaire des épithètes admiratives est vite épuisé : gracieux, charmant, beau, sublime, délicieux, merveilleux,... il me faudrait beaucoup mieux que tout cela. Tu vois bien qu'on ne peut pas décrire une œuvre d'art. Cependant, comme je ne me pique pas d'être logique, je te dirai quelques mots du *Mariage de la Vierge*, par Fra Angelico, un de mes maîtres préférés; c'est de la pensée si clairement exprimée qu'on oublie la peinture :

Au centre du tableau, le prêtre, vu de face, entre Marie et Joseph, prend leurs mains pour les unir. Sans tourner la tête, il ne peut s'empêcher de jeter un regard de côté vers la belle jeune fille qui s'avance avec une expression d'une admirable simplicité. Aucune trace de fausse modestie, ni de timidité apprise. Elle ne baisse pas les yeux, et pourquoi les baisserait-elle? Le vieux Joseph presente l'anneau avec un sourire de bonté toute paternelle. Il porte à la main une baguette qui se couvre de fleurs. Derrière lui les jeunes prétendants évincés marquent leur dépit; l'un donne sur l'épaule de son heureux rival un amical coup de poing; un autre brise sur son genou sa baguette symbolique, un troisième lève la main d'un geste naïf et semble dire avec regret : « A-t-il de la chance! » De l'autre côté, un gracieux cortège de jeunes femmes accompagne la Vierge. Tout cela est dit simplement, sans l'ombre de malice, sans la moindre prétention à l'esprit, et c'est délicieux.

Paul M. à sa mère

Août 1866.

... Dante a décrit, avec la sombre puissance de son génie, toutes les horreurs de l'Enfer, mais l'homme qui a le mieux connu le Paradis, c'est assurément Fra Angelico. Il se sent là chez lui, c'est un habitué de la maison.

Souvent le charmant visionnaire nous montre de jeunes moines, doux comme lui et comme lui pleins de ferveur,

qui se laissent guider par les anges vers le séjour des bienheureux. Là ils vont retrouver, épurées et ennoblies, toutes les joies dont ils furent privés sur la terre. Déjà ils serrent chastement dans leurs bras le corps à demi diaphane d'êtres exquis aux longues ailes d'or. Sur leur joue ils sentent la douce chaleur des lèvres de leur ange gardien qui les accueille par des caresses fraternelles.

Sur une fraîche prairie aux herbes tendres, qu'embaument les fleurs d'un éternel printemps, anges et moines, couronnés de roses, se prennent par la main, et les voilà qui commencent à danser en rond, tranquillement, comme des enfants sages, et ils chantent les louanges du Seigneur, aux doux accords d'une musique céleste.

Déjà leurs pieds effleurent à peine le sol; leurs corps deviennent légers et immatériels. Miracle ! Ils flottent maintenant dans l'air, ils s'envolent comme des oiseaux; ils s'élèvent plus haut, toujours plus haut, dans un rayon de soleil, ils montent vers les splendeurs glorieuses, vers le séjour d'éternelle félicité.

Oh! quel rêve délicieux et pur! Heureux celui qui a de pareilles visions et qui sait les peindre avec tant de charme, avec une conviction si simple et si profonde.

Ce qui m'enchante, c'est que je ne trouve pas chez Fra Angelico la moindre trace de ce farouche mysticisme que j'ai en horreur. Ses rêves sont ceux d'un peintre et d'un poète, non pas ceux d'un théologien fanatique. Il a conservé jusque dans la vieillesse l'imagination saine, fraîche et vive d'un enfant. Mais ses gracieuses visions rappellent toujours la nature réelle dont elles sont directement inspirées et non pas les conceptions abstraites et fantastiques d'un spiritualisme rigide. Calvin, j'en suis sûr, eût froncé le sourcil en présence de ce Paradis aimable, souriant et quelque peu profane. Sont-ce bien de purs esprits ces jeunes moines qui trouvent tant de charmes à la musique, à la danse et aux chastes baisers des anges? Cette religion-là me séduit et me désarme, mais n'est-ce pas précisément par le côté humain qu'elle conserve, par ce qui lui reste d'un peu païen, d'un peu sensuel, bien qu'elle soit infiniment délicate dans sa naïve pureté?

Paul M. à son père

Florence, août 1866.

... N'allez pas croire que j'admire également tous les primitifs. On l'a souvent remarqué, les plus belles périodes de l'art, soit en Grèce, soit en Italie, ont été précédées d'une période de maniérisme. De même en France, le roman de *l'Astrée* et les raffinements des *Précieuses* ont précédé la floraison littéraire de nos grands classiques.

L'École de Sienne fournit de nombreux exemples de cette recherche qui n'est pas exempte d'affectation : Un peintre du quatorzième siècle, Simone Martini, a retracé la scène mystique de l'*Annonciation* dans un curieux tableau qu'il a peint en collaboration avec Lippo Memmi.

Assise sur un siège richement décoré de marqueteries, la Vierge longue et mince tient d'une main un livre à demi fermé. De l'autre main et d'un geste effarouché, elle ramène sur son sein, comme pour se cacher, un pli d'un grand manteau bleu indigo. Timide et frissonnante, elle s'est d'abord détournée, comme pour fuir l'apparition céleste, et pourtant déjà sa tête se retourne et s'incline languissamment sur son épaule, qui se soulève avec une sorte de minauderie. La moue, qui reste encore au coin de sa petite bouche, semble démentie par le tendre regard de ses longs yeux en amande, qui enveloppent et caressent d'une douceur pâmée le bel ange agenouillé devant elle. — Celui-ci est, comme la Vierge, long et mince, avec une bouche trop petite, des yeux mi-clos, trop rapprochés du nez, et qui regardent en coulisse de la plus dévote et amoureuse façon. En l'air, il dresse, déployées, ses grandes ailes pointues ; l'oiseau céleste fait la roue. Plusieurs vêtements, somptueusement superposés, étalent leurs riches et délicates broderies d'or, et enveloppent, en l'étoffant glorieusement, le grand blondin qui tend son long cou avec une grâce béate. Ses cheveux ne sont pas seulement couronnés des branches fleuries d'un rosier, il s'est coiffé coquettement ce jour-là de son auréole la plus flamboyante, une auréole des dimanches, et par-dessus l'auréole, d'une seconde couronne à pointes d'or, insigne du haut grade qu'il occupe dans les bureaux

du Paradis. Naïvement les mots hébreux de la Salutation Angélique sortent de sa bouche.

La tendresse du sentiment et l'éclat de la couleur ne peuvent pas me faire oublier la mièvrerie, l'afféterie et le maniérisme. Le tortillement des attitudes répond à l'excessive complication et aux subtilités de la pensée mystique. Certains Florentins n'ont pas toujours échappé complètement à cette recherche, mais Giotto, comme les Grecs, en s'inspirant de la réalité, avait su trouver un style plus simple, plus robuste et plus sain.

3

Paul à Alix Payen

Florence, 4 septembre 66.

Chère sœur. J'ai reçu ta bonne lettre qui contenait un mot de maman et un dessin de Louise. Il me semblait vraiment causer avec vous. Je reconnais si bien ma Bonti qui vous demande avis et n'en fait qu'à sa tête. Le change commence à baisser, mais à quoi bon en faire profiter les banquiers qui me paient en billets?

Pour Louise, je suis enchanté du portrait de sa bonne; il est très ressemblant et a beaucoup de caractère. Cette paysanne dévote ressemble aux figures sculptées sur nos cathédrales gothiques. Je trouve cela très fort et je t'assure que je suis fier de ma sœur. Masaccio ou Ghirlandajo n'auraient pas fait autrement... à son âge. Ce n'est pas moi qui lui ai enseigné cela; elle a trouvé toute seule la direction qu'ont suivie les maîtres florentins. Dis-lui de ne plus copier les caricatures du billard; il lui faut de beaux modèles, comme ceux que je lui apporterai, ou, ce qui vaut mieux encore, qu'elle continue à faire des portraits; à mon retour, s'ils sont réussis, je les montrerai à M. Perrin.

Elle peut essayer aussi quelques bonshommes, l'un qui bêche son jardin, l'autre qui arrose, etc., des gens qui se promènent, qui discutent, des enfants qui jouent. — Sans doute, elle qui s'est déjà lancée dans les sujets bibliques, elle va dédaigner ces scènes familières, mais quand vous

viendrez à Milan, je vous montrerai une fresque du plus beau style, peinte par Luini, et représentant trois jeunes filles qui jouent à la main chaude. Les anciens ont peint et sculpté des joueuses d'osselets. Elle a donc de grands exemples.

J'ai fait hier une agréable rencontre :

C'était par une matinée pluvieuse... Huit heures sonnaient à l'horloge de Santa Trinita. Un jeune homme, complètement dépourvu de parapluie, se glissait entre les gouttes jusqu'à l'église voisine de sa demeure... Notre héros s'arrêta devant une fresque de Ghirlandajo, tira de sa poche un de ces albums-blocs que vous connaissez, et se mit à faire un croquis.

Chapitre II. — Cependant deux voyageurs, par une coïncidence évidemment providentielle, arrivaient au même instant dans la même chapelle. Le jeune artiste, que ses longues pérégrinations ont rendu moins sauvage, s'approcha des deux nobles étrangers et leur adressa la parole en ces termes : « Pardon, messieurs, je crois avoir eu le plaisir de vous voir à Paris... »

Pour ne pas vous faire languir, c'est un jeune homme nommé Joseph Blanc, qui vient d'obtenir un accessit au dernier concours de Rome. Quant à son mystérieux compagnon, il n'est autre que M. Bin, l'auteur de l'*Hercule furieux*.

Je me suis fait leur cicerone. En une journée nous avons vu tout ce qu'il y a de plus beau à Florence. C'est un vrai plaisir de se trouver avec des gens qui comprennent, qui sentent, qui savent admirer. M. Bin vise très haut et il a déjà beaucoup de talent. Il est chargé d'un magnifique travail, la décoration du *Polytechnicum* de Zurich. Il ne veut voir à Rome que la Chapelle Sixtine et la Farnésine. Il voyage avec son meilleur élève qui l'aidera dans sa grandiose entreprise.

Dis à M. Prat (1) que son admiration pour Florence n'avait rien d'exagéré ; ses éloges les plus hyperboliques me semblent maintenant au-dessous de la réalité. J'ai vu à

(1) Sociétaire de la Colonie et traducteur de Spinoza.

Santa Annunziata les fresques d'Andrea del Sarto. Il avait bien raison de me les recommander ; c'est beau et simple au delà de toute expression. Qui n'a pas vu cela ne sait pas ce que c'est qu'Andrea del Sarto. Ses fresques sont supérieures à ses meilleurs tableaux.

Paul M. à sa mère

Florence, 11 septembre 66.

... Dimanche dernier, je suis allé à la chapelle protestante pour entendre prêcher Boissonnas, un ancien bellétrien, actuellement pasteur à Livourne. La sincérité des convictions donne à l'éloquence quelque chose de persuasif. Mes amis font beaucoup de bien autour d'eux, ils arrachent ces commerçants et ces banquiers à leurs préoccupations journalières pour les transporter dans un monde plus élevé, plus noble et plus désintéressé.

J'ai appris que Doret vient d'être reçu pasteur et qu'il va se marier. Cela me vieillit et me semble extraordinaire, comme si le passé pouvait ne pas changer.

J'irai toucher l'argent qui me reste chez MM. Fenzi, banquiers, qui habitent sur la place de la Seigneurie un admirable palais, attribué à Raphaël. Je crois qu'à Florence, les banquiers et les épiciers eux-mêmes sont forcés de devenir artistes.

16 septembre 66.

J'ai vu chez M. Gonin quelques dessins d'Ingres, ce sont de délicieux portraits au crayon. Au temps où il était prix de Rome, Ingres avait un caractère un peu difficile. Ses camarades de la Villa Médicis le plaisantaient et le tourmentaient. Un beau jour, las de vivre dans ce milieu peu sympathique, il alla s'établir à Florence. Le père de M. Gonin donna l'hospitalité au jeune artiste qui n'avait plus d'autres ressources que son crayon. C'est alors qu'il fit cette admirable collection de portraits.

M. Gonin possède une maison de campagne près de Florence. Vendredi l'on y faisait les vendanges, toute la colonie

suisse était là. J'étais invité et j'ai vu cueillir les dernières grappes. Un grand chariot peint en rouge dans le goût étrusque était traîné par des bœufs blancs, au poil ras, qui semblaient être de marbre. Des hommes hâlés, qui semblaient de bronze, les conduisaient, et ces robustes gaillards aux mouvements rythmés, lents et majestueux, prenaient sans s'en douter des poses de statues.

Nous avons dîné en plein air : les toasts ont été d'une éloquence médiocre, mais le petit vin du cru est excellent.

4

Paul M. à sa mère

Florence, 18 septembre 66.

Depuis huit jours, je vis à Santa Annunziata, au milieu des fresques d'Andrea del Sarto, et mon enthousiasme va toujours croissant. J'ai fait d'abord des croquis, puis je me suis mis à peindre. Le dessin de ce maître est d'une finesse et d'une souplesse admirables, sa couleur est claire, légère, transparente, harmonieuse, comme un Véronèse qui aurait pâli. Arrangements imprévus des groupes, gestes naturels, expressions vivantes, science sans pédanterie, élévation native et noblesse du style mêlée de familiarité, j'admire tout cela, et par-dessus tout une grâce jeune, un charme qui vous pénètre.

20 septembre 66.

Si j'allais voir toutes les personnes pour lesquelles tu m'as procuré des lettres de recommandation, il ne me resterait plus de temps pour les maîtres qui sont mes meilleurs amis. Je me suis pourtant décidé à faire une visite à ce cher M. Moro. Sa villa de San Miniato est ravissante. — Soleil superbe. Nous sommes assis à l'ombre d'un grand chêne vert, tandis que les enfants jouent sur la terrasse. Quelques messieurs, vêtus d'élégants vestons de flanelle blanche, fument en savourant une tasse de café, et les vieux souvenirs se pressent en foule sur les lèvres de notre hôte.

Tu le sais, il a toujours quelque intéressante histoire à raconter, ou à conter. « Ces collines, aujourd'hui cultivées, nous dit M. Moro, étaient en friche, il y a trente ans. Je fis une affaire d'or lorsque j'achetai cette propriété longtemps abandonnée. J'étais jeune, j'avais hâte de cultiver ce sol vierge, et j'embauchai tous les ouvriers qui demandaient du travail, me réservant de choisir plus tard et de garder les meilleurs à mon service. Combien de paresseux ou de fripons j'ai dû chasser ! Mais, en revanche, j'ai eu le plaisir très grand de découvrir quelques braves et honnêtes ouvriers, qui sont restés mes amis.

« Celui que je regrette le plus, c'est le bon Antonio, si fort, si intelligent, si adroit, si courageux et si doux ! Il était ponctuel comme une horloge de Genève ; sa probité allait jusqu'à la délicatesse, et, lorsque je fis abattre les grands arbres du *bosco*, ce fut lui que je chargeai de les mesurer et de les vendre. Un coup d'œil lui suffisait pour estimer la hauteur d'un arbre, son diamètre et le prix qu'il valait. Un habile expert n'arriverait à ce résultat qu'après de longs calculs.

« Tous les samedis, Antonio me demandait la permission d'aller à la ville, je ne sais pour quelles affaires, et peu curieux de ma nature, je ne pensais pas à m'étonner de ces absences régulières. — Un jour, j'étais attablé ici même, avec Antonio, devenu mon confident, et je commençais à lui parler de mes projets de mariage, lorsque deux carabiniers vinrent à passer. Dans notre douce Toscane, nous avons rarement besoin de ces honnêtes défenseurs de la loi, mais l'hospitalité a ses devoirs ; j'offris donc un verre de vin, et nous allions trinquer, lorsque le brigadier, posant son verre, dit froidement : « Il y a des gens avec lesquels je ne trinque pas. » Antonio pâlit, se leva sans mot dire, et, lançant au brigadier un long regard de reproche, il s'éloigna... Je ne l'ai jamais revu.

« J'ai su depuis qu'Antonio était un forçat libéré. Chaque semaine il devait faire constater à la police sa présence. »

Nous fûmes tous d'accord pour blâmer le brigadier. Tout crime doit être effacé par l'expiation. N'est-ce pas votre avis ?

5

Paul M. à son père

Sienne, 26 septembre 66.

Je suis arrivé de nuit à Sienne et j'ai parcouru la ville au clair de lune ; rien de plus fantastique : les rues montent, descendent, tournent sur elles-mêmes, se perdent dans de mystérieuses profondeurs. Sombres palais, avec leurs étroites fenêtres grillées, leurs énormes anneaux de fer et leurs tours crénelées ; seul le premier étage s'éclaire d'élégantes ogives. Ici, rien n'a changé depuis quatre cents ans, tout rappelle les haines des partis et leurs luttes sanglantes. — La place est en amphithéâtre et couronnée par un immense demi-cercle de palais. Au bas, une fontaine en marbre blanc, avec les admirables bas-reliefs de Jacopo della Quercia, bien usés, bien mutilés, mais sur lesquels le temps a mis sa vénérable patine. (1) Plus loin, le Palais public avec son immense tour, étroite, mince, qui monte, monte hardiment dans le ciel, à une hauteur vertigineuse.

Étrange ville ! Ces palais farouches sont habités par les gens les plus doux, les plus affables, les plus gais, les plus insouciants du monde. J'entends partout des chants joyeux et de francs éclats de rire.

La nature est, comme les habitants, aimable et souriante. Jamais je n'ai vu plus beau ciel, plus doux pays. C'est comme une mer tranquille dont les vagues sont de petites collines, avec quelques maisons blanches, tachant l'herbe roussie. Partout les beaux tons mats des fresques ; pâles oliviers, vigoureux chênes verts, puis au fond, bien loin, de fines montagnes bleuissantes, et tout cela riant, noyé dans la lumière.

La cathédrale est une merveille, malgré le déplaisant bariolage des marbres. L'intérieur est d'un aspect grandiose.

---

(1) Cette fontaine, un des chefs-d'œuvre de l'art italien au début du quinzième siècle, a été remplacée depuis par une froide et banale copie. Quelques débris des bas-reliefs originaux sont heureusement conservés au Musée.

Le pavé est formé d'immenses gravures sur marbre du plus puissant caractère, ouvrage unique au monde, qu'on laisse détruire. La foule marche sur les chefs-d'œuvre sans les voir ; bientôt il n'en restera plus rien. On a couvert de planches la partie la plus récente de ce pavement, celle qui fut exécutée sur les dessins de Beccafumi. C'est plus correct et plus habile que la partie ancienne, mais les rudes contours des primitifs, encore à demi barbares, révèlent une imagination bien plus vive, une invention bien plus forte et plus spontanée.

La *Libreria* (bibliothèque) est entièrement peinte par Pinturicchio. Ces fresques d'une conservation étonnante furent faites d'après les esquisses de Raphaël. (1)

L'école de Sienne joint à un mysticisme quelque peu maniéré, le goût oriental pour les étoffes richement brodées, pour les ornements somptueux, pour les colorations vives et harmonieuses, rehaussées de dorures.

Paul M. à sa mère

Sienne, 28 septembre 66.

Je suis encore tout ému de ce que j'ai vu hier. La nuit tombait. J'errais au hasard dans les rues désertes, rêvant selon mon habitude, quand un spectacle douloureux me rappela brusquement à la réalité. Sur le seuil d'une pauvre maison, une vieille femme était assise, tenant sur ses genoux un tout petit enfant. Le soleil près de disparaître, éclairait d'un dernier rayon ce groupe silencieux, qui se détachait sur le fond sombre de la chambre. Et je me souvenais des célèbres paroles de Léonard : « La lumière et l'ombre apportent une grâce ineffable aux visages des gens assis sur le seuil des maisons obscures. » Mais quelque chose de mystérieux se dégageait des ténèbres. J'entrevis, à la lueur incertaine d'une petite lampe de cuivre, la forme d'une jeune femme morte, étendue sur un grabat.

(1) N'est-il pas admirable de voir un maître célèbre et dans toute la maturité de son talent, s'incliner devant la supériorité d'un génie naissant?

La grand'mère est vieille, très vieille, brisée par l'âge et par la douleur ; cependant, avec une infinie tendresse, ses mains tremblantes serrent doucement contre sa poitrine le nouveau-né. Pauvre petit être rose, étonné, il n'a qu'un souffle de vie, mais il voudrait vivre. Une larme silencieuse coule sur les joues ridées de l'aïeule, et rien n'est plus touchant que cette faiblesse se dévouant tout entière au secours d'une autre faiblesse. La vieille s'oublie elle-même, elle oublie sa fille morte ; une seule pensée lui reste, un désir passionné : conserver la flamme de vie, transmise au rejeton chéri. — Y parviendras-tu, pauvre vieille ? Que peut l'aumône d'un passant ? Qui donnera à ton enfant le lait et le pain ?

J'étais pris de colère contre la société marâtre, injuste, impitoyable. Pour vivre, hélas, il ne suffit pas de vouloir et d'aimer.

Louise M. à son frère

La Colonie, 4 octobre 66.

... Je vais entrer au cours de Mme G., troisième degré. J'espère que tu m'aideras un peu, car j'ai peur d'être en retard. Je voudrais bien aller te retrouver, mais j'aimerais encore mieux que tu viennes ici, car je m'amuse beaucoup.

Dimanche, il y a eu concert à la Colonie. Le neveu de la mère D. avait amené d'excellents artistes, mais ils nous ont fait de la musique savante ; les enfants dormaient et ronflaient en guise d'accompagnement ; ceux qui ne dormaient qu'à moitié bâillaient et ne se réveillaient tout à fait que pour applaudir et aller prendre des rafraîchissements. Cependant il y avait là un violoniste qu'on paie, dit-on, cinq cents francs par soirée. Pour moi, je n'en donnerais pas deux sous. Il a flanqué dédaigneusement un grand coup de poing sur le pauvre vieux piano de M. Pouliquen et l'a tout détraqué.

Paul à sa mère

Turin, 3 octobre 66.

J'arrive à Turin passablement fatigué. Parti hier de Pise à 4 heures 1/2 du soir, je suis arrivé à Parme à une heure du matin. J'ai attendu le jour au café de la gare, étendu

sur une table, à l'exemple de plusieurs garibaldiens. De *six heures du matin à neuf heures*, grâce à de généreux pourboires, j'ai pu contempler tout à mon aise les Corrège du Musée. C'est en Italie seulement qu'un artiste studieux trouve de pareilles facilités. Il suffit de donner la *mancia* à Cerbère pour qu'il ferme complaisamment les yeux. Ce laisser-aller a du bon, dans certains cas. — J'aurais souhaité de prolonger mon voyage encore quelques jours, mais des raisons majeures m'en empêchent. J'ai d'ailleurs grand désir de vous revoir.

Ma dernière lettre était datée de Sienne; depuis, j'ai vu Pise. Cette ville, comme beaucoup d'autres, est bien au-dessus de sa réputation. J'y suis resté deux jours seulement et n'en suis parti qu'à regret, me promettant d'y revenir pour étudier longuement les fresques du Campo-Santo. En face de ces peintures, si puissamment conçues, si vivantes et si vraies dans leur naïveté, quand la pensée se reporte à nos salons parisiens, on se prend à sourire de pitié. J'ai acheté quelques photographies, bien moins que je n'aurais voulu... toujours les raisons majeures! Pise ne m'a pas semblé mériter son surnom « La Morte »; je l'ai trouvée très animée et très gaie. J'ai rarement vu de plus beaux types de femmes, beautés un peu pâles et maladives, mais pleines de noblesse, avec un certain air mystérieux. Je ne crois pas qu'on puisse draper une simple robe avec plus de grâce et de goût.

Au théâtre, pour 12 sous, j'ai entendu d'assez médiocre musique, mais j'ai vu un très joli ballet, avec un danseur et une *ballerina* de première force...

Je tombe de sommeil... permettez-moi de vous dire adieu et à bientôt.

V

MADAME PAPE-CARPANTIER

ENFANCE. — « PRÉLUDES ». — « CONSEILS SUR LA DIRECTION DES SALLES D'ASILE ». — PENSÉES. — LA SOCIÉTÉ DE L'AUBÉPINE. — DESTITUTION.

V

MADAME PAPE-CARPANTIER

Enfance. — *Préludes.* — *Conseils sur la direction des Salles d'asile.* — Pensées. — La Société de l'Aubépine. — Destitution.

1

Dès leur arrivée à Paris, mes parents avaient été heureux de renouer connaissance avec madame Pape qu'ils avaient connue au Mans, et qui était restée en relations avec la famille Chassevant. Ses filles devinrent les amies de mes sœurs; une de ses élèves épousa Jules Nicole.

Au moment de la guerre, madame Pape adressa à ma mère et à moi des lettres émues dont on appréciera mieux la valeur, si je rappelle ici brièvement l'histoire de cette femme supérieure. Ce sera pour moi accomplir un devoir de reconnaissance.

MARIE PAPE-CARPANTIER (1)

Encore une belle vie toute consacrée au bien, encore une belle âme où fleurirent la bonté, la pitié et le

(1) Née à La Flèche (Sarthe) en 1815, morte en 1878. La plupart des renseignements biographiques qui suivent sont puisés dans les livres de deux fidèles amis, M. Loubens et M. Emile Gossot (Hachette 1890).

dévouement; encore une victime de la méchanceté et de la calomnie.

Quatre mois avant la naissance de Marie, son père, maréchal des logis de gendarmerie, périt dans des circonstances tragiques. Nous citerons quelques lignes du récit que madame Pape a donné de cet événement d'après les souvenirs de sa mère :

Le 21 mai, mon père rentre à quatre heures du matin et se jette tout habillé sur son lit. A cinq heures, on le réveille pour l'informer que des Chouans viennent de dévaliser la diligence de Nantes à Paris. Il faut partir immédiatement avec les deux brigades pour escorter la diligence.

Mon père se lève à la hâte, embrasse sa femme et ses enfants qu'il ne devait plus revoir, et s'éloigne dans la direction de Courcelles.

Journée d'angoisse! Tout à coup, vers trois heures, un triple galop de cheval retentit dans la rue muette. Ma mère se précipite à la fenêtre; le cavalier était déjà loin, mais elle l'a reconnu, c'est le docteur L... C'est vers l'Est qu'il court. « Oh! mon Dieu, s'écrie ma mère, il y a du malheur. »

M. Carpantier était entré sans défiance avec sa petite troupe dans la forêt de Courcelles, une haute futaie de chênes énormes. Aussitôt éclata une fusillade furieuse qui atteignit d'abord le chef, puis deux hommes à ses côtés. Les infortunés étaient tombés dans une embuscade. Les assassins prirent la fuite en criant : « Vive le Roi! »

« Oh! ce « Vive le Roi! » ajoute madame Pape, qui saura jamais ce que j'éprouvais dans mon enfance, chaque fois que je l'entendais retentir? »

M. Carpantier était porteur de dépêches importantes adressées au maréchal Moncey. Transporté dans une

maison voisine et sentant qu'il allait mourir, il fit apporter une lampe, puis réunissant toutes ses forces qui déclinaient rapidement, il brûla une à une les lettres dont il était chargé, ne laissant échapper son dernier soupir qu'après ce devoir accompli.

« Vers le soir, une voisine, pâle, tremblante, entra chez nous. « Eh bien? s'écria ma mère en lui secouant le bras, car elle voyait bien que cette femme savait. — « Pauvre dame! » lui répondit la voisine, en serrant ma mère dans ses bras. Ma mère comprit. Elle tomba sur le carreau.

« Elle resta huit jours entiers muette, immobile comme une morte, sans manger, sans dormir, les yeux secs, effrayante! On lui parlait de ses enfants, de moi qui allais bientôt naître, de son mari... On aurait voulu la voir pleurer, crier; tout était vain... Enfin, le huitième jour, un soupir se fit entendre, les larmes coulèrent, des hurlements, plutôt que des cris, s'échappèrent de sa poitrine. Ma mère et moi nous étions sauvées! »

La veuve, restée sans ressources, dut subvenir par son travail aux besoins de sa famille, et finit par obtenir une place de lingère au Prytanée de La Flèche. Elle gagnait soixante centimes par jour. (1)

Madame Carpantier avait déjà un fils et une fille âgée de huit ans.

Quelques jours après la mort de son mari, les gendarmes avaient déchargé ses pistolets, mais pour épargner à la mère le bruit des détonations, ils s'étaient servis d'un tire-balle. Par une fatalité terrible, l'un des

(1) L'odieuse exploitation de la misère n'a pas cessé. C'est l'une des tares les plus révoltantes de notre organisation sociale.

pistolets contenait deux charges superposées, et la charge inférieure resta au fond du canon.

Ce fut cette arme que la jeune bonne saisit en jouant; puis disant à ma sœur : « Je vous tue », elle visa et la tua. A quoi donc, mon Dieu, pensait le père, lorsqu'il enfonça dans son arme cette balle qui devait tuer son enfant!

A quoi donc, dirai-je plutôt, songeait la Providence, si elle s'occupait de diriger toutes nos actions ?

2

Parmi les premiers souvenirs de Marie Carpantier, voici, tracé en quelques vers, un simple petit tableau, tout plein de vérité et de grâce :

Enfant, quand je voyais, en ouvrant ma paupière,
La neige sur les toits, dans les prés, sur la terre,
Folle je m'élançais !... puis, de mille dessins
Quand j'avais outragé sa nappe éblouissante,
Aux baisers maternels je revenais, pleurante,
Réchauffer mes petites mains.

L'enfance de Marie Carpantier fut triste. Les travaux domestiques ne lui permettaient guère de se mêler aux jeux des autres enfants, et la solitude développa en elle l'habitude de la réflexion. Ses premiers vers traduisent d'une façon touchante les émotions de la petite abandonnée :

Mère, le jour finit, ta main doit être lasse ;
Laisse enfin ton travail ; laisse que je t'embrasse !
Je ne sais quoi me pèse et m'attriste aujourd'hui,
Viens, *j'ai peur de la vie !* O mère quel ennui !

Tantôt j'ai vu partir mes petites compagnes...
Joyeuses en passant elles m'ont appelée :
Accours, m'ont-elles dit...
Et moi, les yeux en pleurs, le cœur tout gros d'envie,
Je n'ai pu leur répondre, et je me suis enfuie.

Ceux qui ont souffert ne peuvent pas sans indignation voir souffrir un innocent. Un jour Marie se promenait sur les vieux remparts de La Flèche, quand elle aperçut trois grands garçons qui maltraitaient un faible enfant. La vaillante petite fille se précipita sur ces lâches qui prirent la fuite, et elle consola leur victime. C'est ce beau sentiment, la pitié, qui va inspirer toute sa vie.

Elle se consacra quelque temps à adoucir le chagrin d'une vieille dame de La Flèche, madame Pion Noirie, qui avait perdu ses enfants. Cette dame reconnaissante fit circuler en manuscrit et plus tard imprimer, sous le titre de *Préludes,* les premiers essais poétiques de sa jeune demoiselle de compagnie.

Gravement malade, Marie Carpantier fut pendant longtemps condamnée par le médecin à un repos absolu. La peur de laisser sa mère seule en ce monde lui inspira des vers profondément pathétiques. L'image de la mort la hantait : Dans sa fièvre, elle croit voir de lugubres fantômes

... couverts d'un long suaire,
Que soulève à regret le souffle de la nuit.
Je crois entendre au loin leur voix mystérieuse
Gémir en m'appelant au pied d'un noir cyprès,
Et malgré moi revient cette pensée affreuse :
Si je mourais, si je mourais !

Elle invoque les amis qui ont protégé sa jeunesse,

elle rêve de s'en aller sur la colline s'enivrer de parfums, s'enivrer de soleil.

Là, je vivrais, amis, car c'est la peur qui tue.
Oh ! la peur, de ma vie a fait un long trépas !
Cette horreur de la mort, d'où m'est-elle venue ?
Avant de vous aimer je ne la craignais pas.

M. Gossot admire avec raison ce dernier vers. C'est l'amitié qui nous rend la vie précieuse, malgré ses épreuves, et qui nous fait craindre de la perdre.

Mais la jeune malade lutte en vain contre l'effrayante vision. L'image de la mort la poursuit :

Écoutez ! écoutez le bruit sourd des tombeaux !
Sur l'horizon déjà les ténèbres s'avancent...
Du jour ! de la lumière ! Apportez des flambeaux !...

« C'est le désordre d'une âme en proie à une idée fixe, à cet état de surexcitation qui fut la source des plus belles odes de la poésie lyrique. »

Il y a de beaux vers et surtout de beaux sentiments exprimés dans l'ode aux Poètes :

... Aux cœurs désespérés rendez leur espérance,
Sur le monde, à torrents, versez la vérité ;
Sapez l'iniquité jusque dans ses racines,
Et replacez, vainqueurs, sur leur trône en ruines
La Justice et l'Humanité...

Pour moi, timide enfant, dans la foule perdue,
Une tâche moins fière est donnée à mes jours ;
Moins fière, mais plus douce :

... Deux mères à chérir, deux amours à confondre,
Des pleurs à partager, d'amers chagrins à fondre,
Quelques tardives fleurs à faire épanouir ;
Protéger de mes mains une chère vieillesse,
Et puis, dépôt sacré commis à ma tendresse,
Un cœur souffrant à réjouir.

Les plus illustres écrivains du temps, Lamartine et bien d'autres, envoyèrent à mademoiselle Carpantier leurs félicitations. Ces lettres qui font toutes le même éloge, sont étonnamment variées. Nous choisirons seulement quelques passages qui nous semblent caractériser le tempérament de chaque auteur :

Béranger écrivait à propos des *Préludes :*

J'en ai admiré l'heureuse inspiration, la grâce et le naturel; j'ai surtout été touché des sentiments aimables et élevés dont ils sont l'expression.

Peu de temps après, comme la jeune Marie lui avait dédié une pièce de vers, il la remercia, en joignant à ses éloges de judicieux conseils :

Quelle perfection, mademoiselle, dans le morceau de poésie que vous voulez bien me consacrer! L'idole ne vaut pas un pareil encens, et vous avez bien de la modestie, quand vous semblez vouloir m'emprunter ma pauvre musette... Je ne doute pas que ces belles strophes aient de dignes sœurs dans votre portefeuille. Croyez-moi, mademoiselle, bercez-les longtemps sur vos genoux, avant de les livrer au public. On publie toujours trop tôt. Les vers ressemblent à ces fruits qui ne mûrissent que longtemps après la cueillette.

Madame A. Tastu, qui écrivit plus tard pour ce livre une charmante préface, donne sagement à sa jeune amie le même conseil :

Vous me dites, ma chère enfant, qu'on vous presse de publier; (les *Préludes* ne parurent que deux ans plus tard) — *c'est ce qu'on dit à toutes les débutantes. Mais*

si vous me demandez conseil, je vous engagerai à attendre encore... Travaillez, et ne coupez pas votre blé en herbe, quand vous pouvez avoir une si belle moisson. Croyez toujours à mon tendre intérêt.

Chateaubriand aigri et désabusé conservait pourtant encore assez de bienveillance pour lire les *Préludes* et pour adresser à l'auteur la lettre suivante :

Vous commencez la vie, mademoiselle; je la finis, et j'en ai assez... C'est sous l'abri du nom de madame Tastu que je me suis hasardé à vous encourager dans la carrière que vous suivez; car ordinairement, je n'ose y pousser personne. Mon amour du silence fait que je crains le bruit, même pour les Muses.

Une médaille fut décernée par un Congrès à l'auteur des *Préludes* (1839).

3

En 1835, la Municipalité de La Flèche ayant organisé une salle d'asile, en confia la direction à madame Carpantier et à sa fille alors âgée de vingt ans. Marie avait trouvé la tâche qui convenait le mieux à sa nature généreuse, elle se dévoua tout entière à ces enfants pauvres qui ont si grand besoin d'être soignés, instruits et aimés.

Lorsque, en 1842, M. et madame Pape, administrateurs de la Salle d'Asile du Mans, se retirèrent, Marie Carpantier fut appelée à les remplacer. (1)

---

(1) C'est leur fils qu'elle épousa en 1849. M. Pape, officier de la Garde Républicaine, mourut en 1858.

En 1846, Marie Carpantier travaillait à un ouvrage intitulé : *Conseils sur la direction des Salles d'asile*, et madame Tastu, qui s'était elle-même occupée d'éducation, continuait à lui donner de judicieux avis :

Parlez le langage le plus clair ; indiquez les méthodes les plus faciles à mettre en pratique ; ne dites que ce qu'il faut dire; marchez droit au but; évitez les digressions et les hors-d'œuvre, enfin, pensez toujours, non à être éloquente, mais à être utile.

Une autre fois madame Tastu relève le courage de sa jeune amie :

Il n'y a que les sots qui ne doutent pas d'eux-mêmes. Tâchons de faire bien, avant tout; pensons à l'œuvre, non aux succès, j'entends les succès tels que les rêve une jeune et ardente imagination. Courage ! donc. Ne vous tourmentez pas l'esprit. Vous avez fait une bonne œuvre, et vous en recueillerez le fruit.

L'aimable femme ne se trompait pas. Le livre fut accueilli avec faveur, adopté par le Conseil royal de l'Université et par plusieurs Sociétés d'instruction primaire en France et à l'étranger. L'Académie française, sur le rapport de M. Villemain, lui décerna un prix de 3.000 francs en 1847.

Villemain écrivait :

Premiers instincts de dignité morale, et pour ainsi dire, premier point d'honneur de l'âme excité dès l'enfance, habitude et goût de l'obéissance sortis du développement même de l'être moral, et destinés non pas à détruire la volonté, mais à la rendre judicieuse et ferme, répression plus assortie aux caractères qu'aux actes pour améliorer toujours au lieu de punir, voilà ce que le

dévouement au devoir et la sagacité du cœur découvrent et mettent en œuvre dans le cercle étroit d'un Asile.

Cependant la plupart des académiciens considéraient le livre de Marie Carpantier comme un recueil enfantin, peu digne de leur attention. Victor Hugo en fit ressortir le but élevé et les qualités de style ; il en cita même de mémoire quelques phrases, et cette intervention du grand poète emporta tous les suffrages.

Béranger qui avait encouragé avec tant de bonté les *Préludes,* loua sans réserves les *Conseils* et félicita l'auteur par une lettre pleine d'enjouement et d'esprit :

Mademoiselle, il y a toujours quelque chose de mieux à faire que des vers, si bien qu'on les fasse... Vous avez pris le bon parti : vous vous occupez de l'éducation de l'enfance, et vous vous en acquittez en femme supérieure, votre livre le prouve. Il ne saurait être trop recommandé, trop lu, trop médité par ceux qui se dévouent comme vous le faites à l'éducation...

Oui certes, il y a mieux à faire que des vers ! Ah ! que de fois me suis-je dit qu'il valait mieux enseigner à lire aux petits enfants que de perdre son temps, non seulement à rimer, mais même à faire le métier de philosophe. Ou bien encore, que de fois n'ai-je pas regretté de n'être pas un bon médecin de village ! Votre petit volume me prouve que vous pensez comme moi, mais vous agissez plus conséquemment. Honneur à vous ! Toutefois, aux heures de liberté, rimez encore quelques-uns de ces morceaux qui vous ont fait connaître. Il y a trop de poésie dans un cœur comme le vôtre pour l'étouffer en vous.

Madame Desbordes-Valmore, dont la vie fut traversée de si douloureuses épreuves, écrivait le 25 novembre 1847 :

Bien chère demoiselle Marie, que votre livre m'a fait de bien! Je l'ai lu avec la plus tendre et la plus sérieuse attention, et souvent les larmes me sont venues aux yeux, comme si je pénétrais pour la première fois dans votre intelligence; du reste, votre parole écrite n'est si vraie, que parce que votre âme est la vérité même. Quel bonheur que vous soyez comme cela!... Je serre vos mains que bénissent les petits enfants, vos mains si sobres de punition, et qui apprendront à tant d'autres à devenir clémentes pour mieux corriger. Je crois, en effet, que c'est le secret du ciel (1).

J'espère que mon amitié n'en est plus un pour vous.

Après son mariage, madame Pape reçut de Victor Hugo la lettre suivante :

Madame, vous m'envoyez un livre qui vous résume. Vous avez condensé dans une œuvre de votre esprit le travail entier de votre vie. Ce noble travail contribuera encore à la conduite meilleure, plus sûre et plus habile des générations nouvelles.

Remplacer les vieilles notions par les notions actuelles, donner aux actions des motifs puisés, non dans les contes et les suppositions, mais dans la connaissance exacte de la nature et de la réalité, faire germer dans les âmes la foi en Dieu, non par des chimères et des mensonges, mais par la contemplation réfléchie de son œuvre

---

(1) Voir le beau livre de Lucien Descaves. — *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, librairie Nilsson.

immense, voilà le but que vous vous êtes proposé, but considérable, digne de votre noble intelligence et de votre cœur profond. Je vous renouvelle, madame, tous mes remerciements pour l'envoi de ce livre excellent. J'espère que votre exemple sera suivi, et que d'autres œuvres sur le modèle de la vôtre viendront remplacer dans nos écoles le mauvais enseignement par le bon, et l'imposture par la vérité. (1)

Veuillez, madame, agréer mes respects.

« Quand on a lu ces lettres signées de noms illustres, ajoute M. Gossot, on ne peut se défendre d'une profonde et sympathique estime pour l'auteur qui mérita de tels suffrages. »

L'ouvrage de madame Pape marque, d'autre part, une date importante dans l'histoire des progrès de l'enseignement.

4

Le problème de l'éducation des enfants pauvres a toujours préoccupé les esprits droits qui souhaitent une plus juste répartition des biens entre les hommes. A Paris, madame Jules Mallet dota généreusement une *École normale maternelle,* qui prit plus tard le nom de *Cours pratique des Salles d'asile,* et madame Pape-Carpantier fut appelée à la direction de cet établissement. C'est là que pendant vingt-sept années d'enseignement elle forma plus de quinze cents élèves.

De grands progrès commençaient à s'accomplir dans

(1) Le grand poète oppose ici avec raison le caractère positif de la science moderne à l'enseignement dogmatique et erroné de l'Eglise.

l'enseignement, grâce à l'initiative généreuse et hardie d'un homme de cœur qui fut un célèbre historien et un grand ministre de l'Instruction publique (de 1863 à 1869), Victor Duruy. Le célèbre rapport dans lequel il demandait la gratuité et l'obligation de l'enseignement primaire (1) fut l'origine d'une véritable révolution. On n'osa pas réaliser immédiatement tous les vœux du ministre, mais les idées vraies ont une vie durable, et Duruy obtint quelques réformes importantes : l'histoire contemporaine fut portée au programme des classes de philosophie dans les lycées. L'enseignement spécial fut organisé pour ceux qui renonçaient à l'étude du grec et du latin. L'École des Hautes-Études fut fondée, et Duruy s'occupa aussi avec zèle de l'enseignement secondaire des jeunes filles. C'est là, en effet, le seul moyen d'atténuer dans les familles le regrettable désaccord qui subsiste trop souvent entre un père libre-penseur et une mère dévote. L'évêque Dupanloup vit clairement le danger de la concurrence. Il attaqua violemment le ministre et s'efforça de réserver à l'Église le monopole de l'éducation des filles, afin de conserver dans chaque famille quelques agents dévoués à la cause du clergé.

Duruy trouva en madame Pape un précieux auxiliaire pour l'exécution de ses projets. Il lui demanda de faire aux instituteurs primaires quelques conférences qui eurent un grand succès. Ces remarquables discours (2) ont pour titres : La leçon de Choses. — Le Pain. — Le Vêtement. — La Locomotion. — Le Bâtiment.

---

(1) *Moniteur officiel*, février 1865.
(2) Publiés par Delagrave.

Ce n'est pas, il est vrai, à madame Pape que revient l'honneur d'avoir organisé la première Salle d'asile, (1) mais plus que personne en France, elle a contribué à faire passer dans la pratique des idées justes qui, avant elle, étaient restées de simples vœux, ou n'avaient obtenu qu'une réalisation locale très restreinte.

L'enseignement de madame Pape n'a jamais rien de pédantesque ni de froidement didactique.

C'est une mère entourée de ses enfants, et qui cause avec eux. Mais c'est une mère bien rare, une mère idéale par son affection, par sa connaissance exquise des petites âmes auxquelles elle parle, de leurs petites facultés, de leurs petites passions, et surtout par l'art admirable qu'elle apporte à se faire écouter et comprendre. (2)

Les enfants, écrit M. Loubens, ne sauraient entrer dans la vie par une voie plus heureuse. Ces petits êtres, réchauffés sur le sein maternel, trouvent dans les Asiles des cœurs de mères qui les choient, en retour de leurs inclinations affectueuses et dociles. C'est par l'amour qu'on les initie au devoir qu'ils ne comprennent pas encore. On leur fait aimer leurs petites écoles comme des séjours d'amusement ; on leur fait aimer leurs compagnons, en les associant tous aux mêmes jeux et aux mêmes exercices; on leur fait aimer une science enfantine qu'on leur distribue par petits morceaux accommodés à leur faible intelligence; on leur fait aimer l'ordre qui les repose.

Émule de Pestalozzi, de Frœbel et plus encore disciple de Fourier, madame Pape comprit l'importance de la première éducation des sens. Elle imagina dans ce but d'ingénieux instruments pédagogiques. C'est à son

---

(1) Dès le dix-huitième siècle, sous la direction du pasteur Oberlin, Louise Schœppler avait créé dans les Vosges une Salle d'asile. En 1819, Owen fit à New-Lamark une école pour les enfants des ouvriers de sa manufacture, mais notre Comité de l'Œuvre Maternelle des Salles d'asile ne fut fondé qu'en 1825.

(2) Le *Progrès de l'enseignement*, avril 1887.

initiative que la France doit l'adoption de ces méthodes excellentes, aujourd'hui pratiquées chez toutes les nations cultivées, et dont le principe est de remplacer l'enseignement froid et abstrait du livre par la vue, le contact et l'observation directe des objets dont on parle à l'enfant.

Ce fut une grande joie pour Victor Considérant de voir réalisées quelques-unes des conceptions de son maître.

J'ai vu, dit-il, dans la cour de la Salle d'asile de la rue Saint-Hippolyte, un petit jardinet tout éblouissant de fleurs, et au milieu des fleurs un cerisier nain, pas plus haut que les enfants de trois ou quatre ans, qui jouaient à côté. Ce cerisier était couvert de belles cerises rouges, que chacun des enfants aurait pu cueillir en avançant la main. Eh bien! aucune de ces jolies cerises n'était cueillie, aucune de ces jolies fleurs n'était touchée, toutes ces jolies tentations étaient respectées! et notez, s'il vous plaît, que ces petits enfants sont bien libres, car souvent le directeur est à côté et reste des demi-heures entières sans paraître. Mieux que cela! quand de nouveaux enfants arrivent à l'Asile, sitôt qu'ils s'approchent du petit jardin, ce sont les autres qui leur apprennent *qu'on n'y touche pas*, et aucun n'y touche. Il n'y a jamais eu une gronderie à faire, une punition à infliger.

Quand tous ces petits enfants sont à s'amuser dans la cour, où ils s'amusent tant, qu'ils oublieraient de manger, si l'on n'y prenait garde, voici que le maître donne un coup de sifflet... A ce coup de sifflet, petites filles et petits garçons quittent subitement le jeu et viennent se mettre en file, chacun à son rang : trois cents enfants, et des poupons de vingt-deux mois! et tout fait silence! — « Attention, mes enfants! » dit le maître et, au second coup de sifflet, tous croisent les mains derrière le dos. Au troisième coup de sifflet, le maître battant la mesure avec un livre en bois, les deux régiments de petites filles et de petits garçons se

mettent à marcher en marquant le pas et en chantant sur l'air de Marlborough :

Nous nous mettons en marche,
Mironton, ton, ton, mirontaine;
Nous nous mettons en marche,
Pour aller travailler;
Car il faut s'occuper,
Pour ne pas s'ennuyer.

Le maître donne-t-il un coup de sifflet, tout s'arrête, marche et chant. C'est un silence parfait, vous entendriez une mouche voler. — Quand la mesure reprend, la marche et le chant reprennent. C'est merveilleux.

Allez voir cette Salle d'asile,

ajoute Considérant,

et vous comprendrez ce que l'on peut sur des masses aussi jeunes avec le chant, avec le pas régulier, avec le mouvement cadencé, avec un emploi, encore si faible et si confus cependant, du *mode mesuré.*

5

Je ne puis donner ici que quelques courts spécimens des Pensées de madame Pape. Ces pensées, elle les avait trouvées dans son cœur et, grâce à son ardeur à prêcher la vérité, elles prenaient dans sa bouche un accent personnel qui leur donnait une autorité plus grande :

— *La Bonté est la lumière par excellence. Si l'instruction n'avait pas pour résultat de nous rendre plus religieux, plus moraux, meilleurs enfin, elle ne serait qu'un vain plaisir, une curiosité dispendieuse.*

— *Il n'est pas un enfant qui ne se laisse prendre à*

l'affection qu'on lui témoigne. Aimez chacun de ceux qui sont confiés à vos soins.

— Tâchez qu'on vous aime, et ce sera facile si vous aimez véritablement vous-mêmes; l'amour c'est la flamme qui attire la flamme.

— Nous ne valons qu'autant que nous aimons.

— Les petits enfants demandent sans cesse des histoires; c'est un goût dont la mère et l'institutrice doivent savoir tirer parti pour l'éducation de leurs élèves. (1)

— J'aime tout ce que Dieu fait dans le monde qui m'entoure, et je tâche de le faire aimer aux petits enfants, pour les rendre bons.

— J'observe l'admirable économie de ses moindres œuvres, et je la leur fais remarquer, afin de les rendre plus intelligents... Chaque partie est admirablement faite pour s'accorder avec les autres, et toutes pour concourir à la destination de l'ensemble.

— Si nous considérons la plante dans sa végétation, nous sommes frappés de voir que le premier acte de sa vie est de s'élever verticalement au-dessus de la terre, et de se diriger vers le ciel. Ce qu'elle cherche en haut, c'est la lumière, symbole de la science, et la chaleur, symbole de l'amour.

— Le caractère moral auquel se rapporte la ligne courbe, c'est la douceur; le caractère auquel répond la ligne droite, c'est la rigueur. L'une représente le cours

---

(1) On a de tout temps raconté des histoires aux enfants, mais madame Pape a su faire de cet usage une méthode suivie d'instruction et d'éducation.

de la vie pratique, toute de nécessités, de rapports avec nos proches, nos semblables ; vie pleine de ménagements pour autrui, de concessions réciproques, de sacrifices mutuels. L'autre représente la vie théorique, l'idéal, l'idée hardie, indépendante, absolue. (1)

Dans un charmant récit intitulé : *Les portes et fenêtres de notre maison,* madame Pape étudie les cinq sens ; ainsi la science pénètre, habilement dissimulée dans ces aimables pages :

Tout ce que nous apprenons avec le secours de nos yeux est incalculable. Nous pouvons quelquefois nous tromper et voir mal, mais tout ce que nous avons bien vu, *nous le savons bien. S'il y a des choses ignorées dans la nature, ce sont* les choses que personne n'a vues. (2)

Plus loin, à propos de l'ouïe :

La parole de l'homme a été faite pour dire la vérité et son ouïe pour l'entendre.

Mentir aux hommes ou parler pour les exciter à la haine, dénigrer son prochain, railler ce qui est bien, ridiculiser ce qui est généreux, abuser de l'ignorance ou de l'innocence, poétiser le mal, s'appliquer à séduire les gens de bonne foi, calomnier Dieu et la nature, c'est trahir la vérité, c'est du même coup profaner *l'ouïe et la parole humaine.*

---

(1) Dans l'un de ses meilleurs ouvrages, *le Secret des Grains de sable,* madame Pape a cherché des analogies morales, tirées des diverses figures géométriques, telles que parabole, hyperbole, cycloïde, etc... C'est là une application nouvelle des théories de Fourier qui montre le rôle important de l'*analogie* dans les découvertes de la science.

(2) Cette ignorance, ni les métaphysiciens ni les dévots n'ont le courage de la confesser.

(J'extrais d'une lettre le passage suivant :

Hier nous avons conduit marraine (mademoiselle Drulin) aux gorges d'Apremont. C'est un désordre grandiose et superbe. Mais la nécessité de regarder à ses pieds est insupportable, et distrait l'esprit qui ne voudrait que contempler. Pourtant il ne faut pas marcher sur les vipères. *Brigitte et nos jeunes Suédoises ont failli mettre le pied sur une, tout près de chez nous. Ainsi les nécessités de la vie enchaînent à la terre les âmes désireuses de s'élever en haut.)*

— *Il y a des cailloux qui, roulés et entrechoqués dans les flots de la mer, ont perdu leurs pointes, leurs aspérités, et se sont adoucis sous les coups répétés des vagues, comme s'adoucissent les âmes bien trempées sous les coups répétés des épreuves.*

Je terminerai ces citations trop brèves par une pensée qui résume toutes les autres :

Ce qui importe, c'est que les enfants apprennent à RESPECTER LA VIE.

Cette idée prendra dans l'avenir une importance de plus en plus grande. Elle suffira pour fonder la vraie morale humaine. (1)

6

Lorsque j'entrai pour la première fois dans la Salle d'asile modèle dirigée par madame Pape, je fus,

(1) Le respect de la vie est une règle dont les conséquences logiques sont considérables : abolition de la peine de mort, de la guerre, etc. Deux exceptions pourtant : la première naît des nécessités de l'alimentation, la seconde de l'obligation où sont les hommes de détruire les animaux nuisibles.

comme tous ceux qui la visitaient, émerveillé des résultats obtenus.

C'est que, à sa méthode excellente, elle ajoutait ce charme personnel que rien ne saurait remplacer. La chose importante n'est pas ce que le maître enseigne, c'est le ton, c'est l'exemple, la pratique de la bienveillance et de la droiture, avec la sympathie qui entraîne, et donne un pouvoir énorme de suggestion.

Je ne saurais exprimer par des mots le sentiment de vie heureuse, de calme reposant, qui se dégageait de cette classe enfantine, comme une atmosphère d'affection maternelle. Bambins et bambines à la mine éveillée, intelligente, manifestaient naïvement par leurs gestes, leur physionomie, leurs exclamations et leurs rires, l'étonnement, le ravissement qu'excitaient dans leurs petites âmes les jolies histoires qu'on leur contait, et presque à leur insu, ils avalaient par-dessus le marché une foule de notions utiles.

Ma sœur Louise donna quelques leçons à cette classe enfantine. Son précoce talent de dessinateur lui permettait de tracer à main levée au tableau un lion, un coq, un chien, et c'étaient des cris d'admiration, tant le symbolisme du dessin au trait répond exactement aux images sommaires formées par un cerveau d'enfant.

Outre ses deux filles, Brigitte et Madeleine, nous rencontrions, chez madame Pape, mademoiselle Marie Chassevant qui inventa une ingénieuse méthode d'enseignement musical pour les enfants, au moyen de signes mobiles, et mademoiselle Gleyre, la nièce du maître peintre dont j'étais l'élève.

La physionomie de madame Pape exprimait l'intelligence, la douceur et la bonté, bien que la bouche

ferme marquât l'énergie d'une volonté forte. C'était en effet une nature passionnée pour le bien et qui savait rester maîtresse d'elle-même. Son visage tout entier était comme éclairé par des yeux bruns, au regard pénétrant, plein de franchise et de sympathie, que l'enthousiasme illuminait souvent de son éclair.

Le grand cœur de madame Pape avait un tel rayonnement qu'elle attirait de nombreux protégés, élargissant ainsi le cercle de sa famille. C'étaient d'abord les trois orphelins laissés par son frère, puis Léon C..., fils d'une de ses collaboratrices. Tout jeune encore, ce fils adoptif de madame Pape s'engagea comme moi dans le Génie auxiliaire, et prit part auprès de M. Delbrouck à la défense de Paris... Plus tard, devenu architecte, il épousa la fille de cet homme héroïque qui fut notre capitaine.

J'avais gardé un si charmant souvenir de mon passage à la Société de Belles-Lettres de Genève, que je proposai à madame Pape d'organiser chez elle des réunions du même genre. L'idée lui plut et elle sut la réaliser aussitôt avec grand succès. Cherchant un nom gracieux pour notre groupe d'étudiants, où les étudiantes formaient la majorité, elle le baptisa *Société de l'Aubépine.*

Les parents assistaient à nos séances hebdomadaires. Ils présentaient leurs observations et leurs bienveillantes critiques à nos essais littéraires; on récitait, on jouait quelques scènes de comédies, parfois une pièce tout entière; la musique et la danse faisaient partie du programme, et ce fut avec regret que je dus renoncer à ces agréables réunions, lorsque je partis pour un second voyage en Italie.

Madame Pape-Carpantier à madame Milliet

Paris, 17 juillet 69.

Chère dame et amie. Je vous écris de mon lit d'où je ne sors que quelques heures par jour. Je ne puis encore aller auprès de vous à la Colonie, c'est une fatalité ! Mes filles sont aussi désolées que moi. Demain aura lieu à la Sorbonne une séance bien attrayante : celle de la distribution des prix de la Société pour l'Instruction élémentaire; cette séance sera présidée par Jules Favre qui parlera trois quarts d'heure ! J'ai une place d'honneur et je ne pourrai l'occuper, jugez de mes regrets ! Ah vraiment, le travail seul ne m'est pas refusé en ce monde, le travail et les ennemis ! Par bonheur pourtant quelques bons amis comme vous me sont accordés et cela aide à accepter le reste.

Au revoir, chère dame, faites mes plus sincères amitiés à votre excellent fils, embrassez Louisette pour moi, rappelez-moi au souvenir de monsieur Milliet, et croyez-moi, chère dame et amie, votre bien vivement affectionnée

MARIE PAPE-CARPANTIER

7

La modération extrême, j'allais dire excessive, de madame Pape, dans son langage et dans ses écrits, ne la préserva pas de la jalousie, ni de la haine des dévots. Elle avait pourtant de nombreux et puissants amis : Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, le philosophe Adolphe Garnier, madame la maréchale de Mac-Mahon, enfin Victor Duruy, l'ancien ministre. On s'étonne que de telles autorités n'aient pas suffi pour la protéger contre les insinuations calomnieuses.

Mais les Jésuites ne lui pardonnaient pas ses opinions républicaines, ni cette religion très haute, qui refusait

de s'enfermer dans les formules figées d'une étroite orthodoxie. On lui pardonnait encore moins sa respectueuse affection pour un grand poète, madame Ackermann, muse douloureuse du pessimisme, qui a chanté en vers admirables sa révolte contre le Dieu cruel des Catholiques.

De ténébreuses intrigues amenèrent la destitution de madame Pape, de cette noble femme à laquelle sa vie de dévouement avait mérité l'estime de tous ceux qui la connaissaient bien. (1)

Laissons,

dit M. Gossot,

tout l'odieux de cette disgrâce, qui fit scandale, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, au ministre qui eut le triste courage de la signer, (2) ignorant sans doute, comme bien d'autres choses de son métier, que le premier de ses devoirs était de défendre, contre un parti aveuglé par la haine, les fonctionnaires qui faisaient le plus d'honneur à l'Université.

La tristesse profonde de madame Pape se manifeste dans une lettre écrite le 24 novembre 1877 :

Il faut que nous traînions la vie, si lourd que nous soit ce boulet. Le courage seul peut en alléger le poids. En définitive, tout cela dure si peu ! Quelques années passent, et nous sommes finis. Cette pensée est parfois une consolation. (3)

Il faut lire dans l'ouvrage de M. Loubens la longue et touchante série des lettres qui, à l'occasion de

---

(1) D'ignobles insultes furent lancées par les journaux cléricaux et réactionnaires. Cependant, sur les représentations de maître Lachaud, Paul de Cassagnac fut contraint à une rétractation.

(2) M. de Cumont.

(3) Madame Pape mourut le 31 juillet 1878.

cette criante injustice, manifestèrent à la fois l'admiration, la reconnaissance des anciennes élèves et l'indignation des honnêtes gens. Les témoignages de sympathie arrivaient en foule à la victime du clergé. Les articles des journaux et les démarches personnelles des amis de madame Pape finirent par éclairer le ministre qui, mieux informé, ne voulut cependant pas avoir l'air de se déjuger en revenant sur sa décision. Madame Pape fut nommée Inspectrice générale des Salles d'asile; mais ces nouvelles fonctions mettaient fin à son rôle actif et personnel. La maison où elle avait si longtemps enseigné ne lui fut pas rendue, et ce fut pour elle un chagrin profond. Elle disait à madame Milliet : « Ne le répétez pas à mes filles, mais ces misérables m'ont tuée ! »

ANNEXE AU CHAPITRE V (1)

Madame la maréchale de Mac-Mahon à madame Pape

Versailles, 13 décembre 1874.

J'ai été si péniblement affectée de ce que vous m'avez dit, et si touchée de votre dignité dans cette disgrâce que je me suis employée auprès du Ministère. Je puis vous assurer que l'on y est fâché de ce qui s'est passé à votre égard et désireux de réparer dans la mesure du possible.

Je me suis chargée de vous demander si vous accepteriez une position d'Inspectrice que l'on ferait aussi belle que possible. J'espère que vous ne me refuserez pas de contribuer à réparer une injustice.

Agréez, madame, tous mes compliments les plus distingués.

Maréchale DE MAC-MAHON

Réponse de madame Pape

Madame la Maréchale,

Votre bonté me pénètre et je croirais manquer à tous les sentiments qui vous sont dus, si je n'en acceptais pas les effets.

Voici, madame la Maréchale, quelle était ma situation avant le premier octobre dernier : nommée Inspectrice générale en 1868, à la suite du prix Halphen que me décerna l'Académie des Sciences morales et politiques, sur un rap-

(1) Je suis reconnaissant à la fille de madame Pape, madame Brigitte Gelle, qui a bien voulu me communiquer les lettres suivantes.

port de M. Drouin de Lhuys, je restai à la direction du Cours pratique des Salles d'asile organisé par moi en 1847 et 1848.

Pendant le cours de ces 27 années, mon traitement avait été progressivement élevé de 3.000 à 5.000 francs. Je jouissais en outre du logement, chauffage et éclairage.

Permettez-moi, madame la Maréchale, de m'en remettre à vous seule pour apprécier si les propositions qui seront faites pourront être considérées comme un dédommagement et une réparation.

Vous vous montrez si soucieuse de la justice et de mon sort, que je laisse avec confiance ma dignité et mes intérêts dans vos mains.

Veuillez agréer, madame la Maréchale, avec ma vive gratitude, ma plus haute et respectueuse considération.

MARIE PAPE-CARPANTIER

Le 24 décembre 1874 la maréchale de Mac-Mahon écrivit à madame Pape pour lui demander si elle accepterait d'être envoyée en mission, comme déléguée générale. Une indemnité de 3.000 francs lui aurait été allouée, en dehors des frais de tournées. Voici la réponse de madame Pape :

Madame la Maréchale, mon traitement d'inactivité ayant été fixé librement par M. le Ministre, peut être modifié par lui. S'il était amélioré sur votre désir, c'est à vous seule, madame la Maréchale, que j'en serais redevable.

Quant à faire l'apprentissage des tournées, j'y suis bien peu propre, et j'ai deux filles de 19 et 21 ans que je ne puis laisser seules. En 1868 l'exemption des tournées avait été la condition mise par moi à mon titre d'Inspectrice générale. Le temps et l'ébranlement produit dans ma santé par le coup qui m'a été porté ne font que donner plus de force aux motifs que j'avais en 1868.

Et puis, madame la Maréchale, cette position d'une Inspectrice générale en inactivité venant remplir des missions à la suite des déléguées générales en activité lui enlèverait

d'avance tout crédit, toute considération dans ses tournées. Ce serait pour moi une aggravation plutôt qu'une réparation.

Et pourtant, madame la Maréchale, une réparation au moins morale m'est devenue plus désirable que jamais. On répand le bruit dans l'Université que c'est pour mauvaise administration que j'ai été remplacée. Je ne puis croire que le Ministère, sans m'avoir informée ni interrogée, essaye de se justifier par une telle calomnie. D'où qu'elle vienne cependant j'ai à cœur de la voir démentie, et ce n'est pas en acceptant mon amoindrissement que je parviendrais à ce but.

Croyez, madame la Maréchale, que j'apprécie vos généreux efforts comme ils le méritent et que je voudrais pouvoir accepter quoi que ce fût qui me vînt par vous, mais l'honneur d'une vie comme la mienne a ses exigences.

Pardonnez-le moi, madame la Maréchale, et veuillez agréer l'assurance de mon respect et de ma plus profonde gratitude.

MARIE PAPE-CARPANTIER

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

VI. — mes maîtres et mes amis 5

1863-1868 7

I. — MES AMIS DE GENÈVE 9

Rœhrich. — Balavoine. — Doret. — les Darier. — Jules Nicole.

II. — MON PREMIER MAITRE 53

Léonard Lugardon.

Annexe au chapitre II 67

III. — PREMIER SÉJOUR A PARIS 69

Gleyre. — L'École des Beaux-Arts. — Taine. — M. Heuzey. — M. de Nieuwerkerke.

IV. — DEUX MOIS A FLORENCE. — 1866 85

En voyage. — Florence. — *Le Mariage de la Vierge* et *le Paradis*, par Fra Angelico. — *L'Annonciation*, par Simone Martini. — M. Bin et Joseph Blanc. — Andrea del Sarto. — Dessins d'Ingres. — M. Moro. — Sienne. — Pise.

V. — MADAME PAPE-CARPANTIER 107

Enfance. — *Préludes.* — *Conseils sur la direction des Salles d'asile.* — Pensées. — La Société de l'Aubépine. — Destitution.

Annexe au chapitre V..... 133

Table de ce cahier 139

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce huitième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 14 mars 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5570

Dans les dix-sept cahiers de leur sixième série, année scolaire 1904-1905, nos cahiers ont publié :

VI-1. — CHARLES PÉGUY. — *Texte sans commentaires.* — **Catalogue analytique sommaire, — 1900-1904,** — de nos cinq premières séries..... 5 »

VI-2. — ALEXIS BERTRAND. — **L'égalité devant l'instruction,** — *crise de l'enseignement* ..... 2 »

VI-3. — CHARLES PÉGUY. — **Zangwill.** — ISRAËL ZANGWILL. — **Chad Gadya !** ..... 2 »

VI-4. — RAOUL ALLIER. — **L'enseignement primaire des indigènes à Madagascar**..... 3 50

VI-5. — **Le testament politique de Waldeck-Rousseau** 3 50

VI-6. — ELIE EBERLIN ; GEORGES DELAHACHE. — **juifs russes**..... 2 »

VI-7. — PORCHÉ ; GILLET ; THARAUD. — **les primitifs français; contes de la Vierge** ..... 20 »

VI-8. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — III. — **L'adolescent**..... 3 50

VI-9. — CHARLES PÉGUY. — *Textes formant dossier.* — **La délation aux Droits de l'Homme** ..... 2 »

VI-10. — BRENN. — **Yves Madeo** *professeur de collège* 3 50

VI-11. — SUARÈS. — **La tragédie d'Elektre et Oreste** 3 50

VI-12. — URBAIN GOHIER. — **Spartacus** 3 50

VI-13. — TOLSTOI. — **l'Eglise et l'Etat; les événements actuels en Russie** ..... 1 »

VI-14. — *Une campagne du* Siècle ; — RAOUL ALLIER. — **la séparation des Eglises et de l'Etat** ..... 6 »

VI-15. — EDDY MARIX. — **La tragédie de Tristan et Iseut** ..... 6 »

VI-16. — ROBERT DREYFUS. — **La vie et les prophéties du comte de Gobineau** ..... ÉPUISÉ

VI-17. — PAUL DESJARDINS. — **Catholicisme et critique.** *Réflexions d'un profane sur l'affaire Loisy*..... 2 »

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; huitième cahier de la douzième série; un cahier jaune de 144 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

NEUVIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

JULIEN BENDA

l'ordination

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

l'ordination

13998
4

I

I

Le petit Pierre monta se coucher. Ils restèrent seuls, comme déjà plusieurs soirs, au fond du jardin. Ils dirent quelques mots de l'excursion de l'après-midi, de la beauté de la nuit. Ils se turent.

Ils se taisaient depuis longtemps... Ils sentaient la gravité de leur consentement au silence & qu'elle s'accumulait de moment en moment... Les lumières de l'hôtel s'éteignirent. Chacun remarqua que l'autre les avait vues s'éteindre & ne parlait pas de rentrer. Ils se sentaient sombrer dans la complicité... Leurs mains se rencontrèrent & leurs regards s'unirent dans une sévérité faite d'amour & de reproche, comme si chaque aimé reprochait à l'aimé l'éternité passée à ne pas se reconnaître.

Il la conduisit jusqu'au seuil de l'hôtel, respectant le désir qu'il sentait qu'elle avait de préparer leur âme par quelques jours d'attente à leur entière union. Il aimait ce désir & le respect qu'il en avait, car il aimait l'élégance de l'amour plus que l'amour même.

Le lendemain, ils allaient l'un près de l'autre, dans la montagne, imprégnés du baiser qu'ils ne rappelèrent pas, buvant leur communion profonde dans leurs accords les plus frivoles, heureux de se sentir promis à l'amour, heureux & point joyeux.

Ils descendaient la pente qui ramène au jardin. Ils s'assirent à mi-côte. Elle demeura longtemps songeuse. Puis elle dit :

— J'ai peur, Félix... J'ai peur de ne pas vous plaire... Vous êtes d'un monde brillant... Votre mère, vos sœurs, sont des femmes élégantes... Celles qui vous ont aimé étaient des femmes comme elles... Je suis, moi, une très petite bourgeoise...

Il dit :

— Je hais ce monde, & mon cœur n'en est pas. Je n'y ai vu que mensonge, mensonge

sur le talent, mensonge sur la beauté, mensonge sur l'amour... Je ne sais de vérité que depuis un mois, Madeleine, depuis que je vous connais. J'aime l'habillement modeste qui me signifie cette vérité...

Ainsi sa volonté croyait vaincre ses mœurs, & il venait, fervent, à la religion de l'humble.

Ce jour-là elle lui disait sa vie. Elle lui disait sa triste enfance ; sa mère sèche & hautaine ; sa sœur aînée jalouse ; son père qui seul l'aimait, qu'elle perdit de bonne heure... Elle disait son mariage, avec un homme âgé, prétentieux & déçu, froissé par tout bonheur, qui lui en voulait de sa jeunesse... Puis un premier enfant mort-né... Puis le petit Pierre, sa lente blessure par cet enfant, tout semblable à son père... Et l'hostilité de sa belle-famille... Elle disait sa vie muette, désolée, immobile.

Elle leva les yeux :

— Ah ! dit-elle en le prenant dans ses bras, tu es le seul au monde qui aura pleuré sur moi.

Il la faisait parler encore. Il découvrait le charme de la compatissance,

Tout dormait. Tremblante elle attendait derrière sa porte... Il vint... Elle se renversa dans ses bras. Il pressait sur son cœur ces jeunes formes graciles, moins ému par leur grâce que de leur abandon...

Il promenait son regard par la chambre... Il aimait ces modestes effets bien pliés sur une chaise, cette petite montre de pensionnaire pendue au-dessus du lit.

Doucement, la cachant à elle-même sous un voile de baisers, il la conduisait vers le fond de la chambre... Doucement, la cachant à elle-même sous un voile de baisers, il défaisait le peignoir qu'elle portait... Il lui épargnait la moindre humiliation, la moindre conscience d'impudeur. Il voulait son amour, il ne voulait pas sa chute...

Ils s'étendirent : se pressant l'un à l'autre, dans toute la vérité de leur être, fondus dans la confiance... Leur union fut le désir d'encore plus de confiance. Ils y vinrent sans surprise. Elle ne fut pas un acte. Elle fut un état. Ni conquête, ni proie. Le lent évanouissement d'une différence d'âmes...

Ainsi, jusqu'au matin, ils buvaient le poison de l'amour sans orgueil.

Il venait chaque soir... Ils riaient du soin qu'ils prenaient maintenant, dans le jour, de moins se montrer ensemble... Leur attirance croissait par l'habitude. Il le sentait. Il attachait Madeleine par le sens qu'il lui en faisait prendre.

Ce soir-là, rougissante, elle lui dit qu'elle ne l'attendrait pas. Il la regarda gravement, d'une manière qu'elle comprit... Elle l'attendit.

Il s'étendit près d'elle, ivre de chasteté, sévèrement dissolu dans la religion du faible, de l'impur féminin.

Souvent ils s'entretenaient de leur premier baiser, de leur première union. Ils disaient n'y avoir point connu l'idée d'une chose nouvelle, qui surprend, qui diffère... Leurs amours voulaient être sans avoir commencé... Et leurs mains s'étaient jointes : aucune n'avait pris l'autre...

Ainsi ils s'efforçaient d'abolir l'idée d'acte, de perdre connaissance dans l'indéterminé.

Le petit Pierre fut souffrant. Elle fut deux jours sans sortir. Il s'informait d'heure en heure... Ils se penchèrent les mains jointes sur le sommeil du petit malade... Il goûtait d'ignorer l'égoïsme des mâles, de s'associer aux peines de celle qu'il possédait. Il prenait le goût de cette élégance pour de l'amour.

*
* *

Ils rentrèrent à Paris.

Gravement, religieusement, il s'appliqua alors à assurer ses liens, à construire sa liaison.

Il commença par rompre autant qu'il le pouvait avec tout ce qui n'était pas Madeleine.

Il s'écarta des siens plus encore qu'il ne faisait, délaissant leurs dîners, leurs thés & leurs bons mots, leurs discours sur les comédiens & sur les couturiers... Il détestait ses

sœurs, leur frénésie à jouir, à paraître... Il voulait détester leur luxe. Il voulait ignorer comme la simplicité de Madeleine le déconcertait plus à la ville qu'aux montagnes.

Une femme l'attendait, qu'il avait laissée sans nouvelles tout l'été. Il rompit avec elle, brutalement, hors de toute tradition, sans l'assurer qu'il restait son ami. Comme elle était riche & fêtée, il décida qu'elle ne pouvait pas souffrir.

Il quitta ses amis. Leurs ambitions l'importunaient. Leur pratique de l'amour l'écœurait.

Il laissa ses papiers, ses livres dits sérieux, l'intérêt qu'il portait à la vie publique, aux choses sociales. Tout cela lui paraissait des larcins à l'amour. Il voulait penser que l'amour n'est rien s'il n'est pas tout... Quel mépris il avait pour ces amours mondaines, qui occupent, qui n'absorbent pas!...

Il se défit d'un appartement qu'il avait au dehors; où d'autres étaient venues. Il voulut la recevoir dans un cadre nouveau... Les rares jours où elle n'y pouvait venir, il allait y vivre, y écrire, y rêver, la retrouver dans

le choix d'une étoffe, dans l'arrangement des fleurs... Et les jours où elle était venue, parfois le soir il y revenait seul, respirer encore au désordre des choses la confusion de leurs deux êtres, s'endormir dans les plis où elle s'était sentie, mêler encore à elle sa sensation de lui-même. Tant il avait la crainte de retrouver trop tôt l'indépendance de sa conscience.

Il la liait par les joies qu'elle trouvait dans ses bras, qu'il voulait qu'elle trouvât; par le besoin qu'elle en avait maintenant, qu'il voulait qu'elle en eût. Elle se liait par la suprême défaite qu'elle consentait & par la trahison qu'elle faisait à son sexe en avouant ses désirs. Elle se liait par ses impudeurs, par la conscience qu'elle en voulait avoir... Le pouvoir attachant des audaces de l'amour, ils le multipliaient par les significations qu'il savait leur trouver... Ils travaillaient aussi l'éternité de l'Amour; n'oubliaient pas de sentir sa ressemblance à la Mort...

Elle le présenta chez elle... Il voulut ignorer

le malaise de sa première visite : il voulut aimer ce petit appartement sombre, bas de plafond, ces petites gens, cette vie étroite... Pour elle, sa prison devenait du soleil. Elle ne pouvait souffrir qu'il n'y vînt pas souvent... Il acceptait, tranquille, ce besoin qu'elle avait de lui; savait comme il se liait par cette tranquillité.

Elle gardait quelque coquetterie, quelque goût à sentir son pouvoir sur des hommes.... & aussi quelque secret, quelques fleurettes passées qu'elle ne lui disait pas... Doucement, sans rien demander, il obtenait qu'elle livrât toutes ces choses... Ainsi il lui enlevait son orgueil, la chose qui permettrait qu'elle se tînt encore droite s'il cessait de l'aimer; ainsi il ne lui laissait pas un coin d'âme à elle seule, s'insérait à toute sa conscience... « Songe, disait-elle tremblante, si tu venais me dire un jour qu'il faut que je me reprenne... » Il savait sa responsabilité. Il l'aimait.

Quelle virtuosité dans la fidélité! Quel art à se dénoncer ses moindres défections, ces

petits vols faits à l'aimée, desquels on sait lâchement qu'elle ne pourra rien dire — faute d'analyse, faute de vocabulaire — & dont on sait qu'elle souffre ! Quel art à s'interdire le moindre plaisir de plaire !... Tous les hommes, toutes les femmes lui semblaient infidèles.

Il goûtait de devenir entièrement insensible à toutes les autres femmes. Il cultivait la mortelle absorption dans l'Unique.

Quel art à s'affranchir de toute indépendance ! Il lui disait tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il faisait... Et il en voyait, le soir, qui demandent à ceux-là dont ils se croient aimés ce qu'ils ont fait dans le jour ! Pauvres gens ! Comme si ceux qui vous aiment attendaient qu'on les en priât pour vous dire tout ce qu'ils font !

Souvent elle déplorait qu'il fût si jeune — à peine deux ans de plus qu'elle —, s'inquiétait pour l'avenir... Dans dix ans, elle aurait trente-cinq ans... Mais il l'aimerait toujours !

Et il réussissait à lui passer sa foi. Et il aimait sentir que cette foi qu'il créait l'engageait plus que tout.

Ainsi il s'abîmait dans la fidélité, dans la dépendance, dans l'indissoluble.

*
* *

L'été vint. Elle alla s'installer avec son petit garçon dans un village de la forêt de ***. Lui, à deux kilomètres, dépistant tous les siens... Le soir, au couvre-feu, il sortait sans bruit, traversait la forêt, venait s'asseoir sous bois ; à un signal convenu, il s'approchait, elle ouvrait sa fenêtre... Il retournait chez lui à la pointe du jour, dormait jusqu'au midi, dans un engourdissement qui était encore elle.

Ah ! la première fois qu'il s'en vint la rejoindre ! Comme il était joyeux — marchant par les grands chemins, sauvé des casinos & des hôtels-palaces — de sentir que par elle il découvrait l'espace, le grand air, le grand ciel, sa force, sa jeunesse, sa volonté d'élan !

Comme il était joyeux — s'encourant vers la femme dans la forêt puissante, grandie par le silence & par l'obscurité — de sentir que par elle il découvrait en lui comme une conscience nouvelle, inconnue des salons, la conscience d'un amour lié à l'ordre du monde!... Et, une fois dans sa chambre, parcourant tout charmé cette petite chambre nue qu'elle avait transformée, qu'elle avait rendue vive avec des riens, — une étoffe sur une table, un éventail au mur, — comme il était joyeux de sentir que par elle il découvrait la femme, son art, son invention... Que pouvait-il savoir du génie de la femme, avec celles de son monde qui trouvaient tout tout fait?... — Combien dans cette seule nuit ils accrurent leur liaison! Ils se liaient par l'audace, par l'exception de leur acte, par son défi au monde. Ils se liaient par le silence & par la solitude, moins toutefois que par la religion de ces choses; ils se liaient par le mystère; par la religion du mystère... Ils se liaient surtout par la religion du Lien.

Inquiète, elle le voyait s'éloigner au matin

par le froid, par la pluie... Un soir, il vint deux heures en retard. Il s'était perdu. Un tas de bois qu'on avait déplacé au tournant d'un chemin. Il la trouva en transes... Il s'attachait à elle par l'inquiétude qu'il lui causait.

Comme il savait sentir, & vouloir le sentir, cet attachement spécial qui conjoint les amants en face de la nature : sentir l'abolition de leur personne sociale, cet éternel rappel de leur dualité ; sentir la vérité de leur mutuel attrait, libéré maintenant des stimulants de la ville ; & sentir à la fois la triste contingence de leur embrassement & son éternité.... simple éclair de conscience de l'infini désir écrit tout autour d'eux.

Un jour — c'était peu de temps après leur arrivée — elle put s'échapper. Elle vint le rejoindre au bois... Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un grand arbre mort, couché le long d'une route. Elle passa son bras au cou de son ami :

— Chéri, dit-elle très douce, cette vie ne

t'ennuie pas ? Tout seul toute la journée !... Et cette petite chambre que tu as prise, là-bas, tu ne t'y déplais pas trop ? Tout ça te change tellement... Tu passais tes étés dans des endroits mondains...

Il dit :

— Je suis heureux... Le jour je ne suis pas seul. Je vis dans le souvenir & dans l'attente... J'aime ma petite chambre & ma vie simple... Et puis l'amour n'est fort que dans l'austérité.

Elle adorait la date de leurs moindres bonheurs, gardait religieusement un bout d'enveloppe, une fleur cueillie ensemble. « Tu comprends ça, toi, disait-elle... Les autres hommes se moquent de nos enfantillages ! » Il flétrissait ces hommes.

Elle fut malade. De longs jours sans sortir. Obligée à mille soins, aux plus grands ménagements.

Il venait le soir, quand tous l'avaient laissée, s'asseyait près de son lit, la consolait, la soignait, se regardait s'élever de l'amour

au dévouement, goûtait une joie subtile & fière d'oublier l'attraction de ce corps féminin pour lui porter secours, de poser par-dessus l'hostilité des sexes la communion de leurs misères. Souvent elle voulait qu'il s'étendît près d'elle, & dormait dans ses bras... Et plus fort que jamais il s'attachait à elle par la vénération qu'il se regardait avoir pour sa fragilité, pour sa dormition ; par l'âpre volupté qu'il savait éprouver à se priver d'elle pour elle.

Novembre. Ils étaient encore là. Il venait maintenant par le fleuve des feuilles mortes... Ils se serraient plus fort contre la mort de leur forêt.

Ils faisaient de grands feux, qui éclairaient toute la pièce... Et blottis l'un près de l'autre, ils songeaient que là-bas, à la ville, il y avait des dîners, des théâtres, des triomphes, des haines.

Vint leur dernière nuit. La dernière fois qu'il entrait dans sa chambre... Elle avait fait

les malles. Plus d'étoffe sur la table, plus d'éventail au mur... Il se serrait près d'elle. Donc « leur » chambre était morte, qui avait été cinq mois de leur jeunesse... Et elle resterait là, perdue dans la forêt, éternellement là, pendant qu'eux seraient ailleurs, qu'ils passeraient, qu'ils mourraient... Et d'affreux villageois y dormiront demain... Et on la louera à d'autres l'an prochain...

Il se serrait près d'elle contre le doute... Quelle preuve resterait-il que cela avait eu lieu ?

Il se serrait près d'elle contre l'avenir, contre lui-même... Quelque chose lui disait que cela ne reviendrait pas. Qu'il ne le voudrait pas.

Il fallut qu'il partît. Lente, elle ouvrit la fenêtre. Il sortit. S'éloigna. Il se retournait souvent, envoyant des baisers... Puis il marcha longtemps sans se retourner... Au moment de changer de route il se retourna encore. Elle était encore là, derrière le volet. Alors éperdument il s'encourut vers elle, l'embrassa follement, & partit en courant, étouffant ses sanglots, sans se retourner.

*
* *

Ils rentrèrent à la ville. Il reprit son régime de l'hiver précédent : éloignement du monde, séjour seul ou à deux dans leur appartement, visites chez elle... Il sentait la monotonie de sa vie. Il l'aimait. Elle lui semblait un trait des grandes œuvres d'art. Et il était heureux du bonheur de Madeleine. Et il était fier de l'amour qu'il avait. Fier de sa gravité. De sa fidélité. Fier d'être nécessaire...

II

II

Un matin, vers six heures, Félix s'éveilla. C'était Juin. Il songea au rendez-vous qu'il avait avec Madeleine dans la journée... Il songea que dans quelques jours elle allait partir pour la campagne, qu'il irait s'installer non loin d'elle, que le régime de l'été passé allait recommencer : la vie avec elle seule, plusieurs mois, loin du monde... Or, voilà que ces pensers ne lui apportaient point la joie qu'il en attendait. Mais un sentiment étrange. Un vague malaise. Qu'il ne comprenait pas. Qui persistait. Qui l'inquiétait... Tout à coup, foudroyante, l'idée de sa liaison

l'étrangla d'une véritable angoisse, comme l'idée d'un emprisonnement total & éternel. Il se dressa sur son lit, épouvanté. Aimait-il moins Madeleine? Cette vie lui pesait-elle?... Comme dans un éclair, il entrevit l'immensité d'un tel malheur & il en repoussa l'idée, non sans percevoir que sa principale raison de la repousser c'est qu'elle était trop horrible... C'était fou! Est-ce qu'on cesse d'aimer comme ça? Brusquement? Sans raison? Allons! Il était toujours le même. Il était heureux... Maintenant il était calme... Tout à fait calme... Il allait sourire à l'image de son amie. Qui dormait encore. Qui allait s'éveiller. Qui allait, en s'éveillant, penser à leur rendez-vous... Et tout de suite il fut repris de son angoisse. Il venait de sentir une atroce dissonance entre l'élan de Madeleine vers ce rendez-vous & la répugnance qu'il en avait.

Alors il se leva, extrêmement agité, passa des vêtements qui lui tombaient sous la main, dans une semi-conscience qui lui faisait peur, & sortit... Il allait droit devant lui, rapide, automatique, hagard, comme un homme qui sait qu'il vient de lui arriver un immense malheur, dont il n'a pas encore fait le décompte, qu'il

faudra bien qu'il fasse... Oui, cette vie lui pesait, lui pesait depuis longtemps. Il ne réussissait plus à se le cacher. Ce qui venait de lui arriver c'était l'éclair d'un mal dont depuis plusieurs mois il souffrait sourdement sans vouloir se l'avouer... Mais ce qu'il sentait maintenant — & avec quelle angoisse ! — c'était l'impossibilité d'y rien changer, à cette vie, c'était l'immense réseau d'attaches savantes & sûres dont il s'était lié, dont il s'était coupé tout pouvoir de se reprendre, tout droit de se reprendre, c'était l'entier besoin de lui qu'il s'était plu follement à créer chez cette femme, & l'entière confiance, & l'entière dépendance, & la ruine de l'orgueil, & le dégoût du monde, & l'amour Eternel qu'il lui avait appris, qui ne prévoit plus le changement, & cette atroce union des âmes qu'il lui versait depuis deux ans, dont elle ne pouvait plus se passer, qu'elle n'espérerait pas d'un autre homme... Et c'était le devoir de sourire dans cette geôle, d'y paraître heureux comme au premier jour... Et c'était cela pour toute la vie. Car jamais, jamais il n'oserait parler... Et il reprenait sa course folle, soit qu'il cherchât dans le mouvement une diversion à sa pensée, soit

qu'il y trouvât un soulagement à l'incarcération qu'il sentait.

Il allait droit devant lui... Et l'idée de prison grandissait, grandissait, se fécondait elle-même, devenait totale, unique. C'était ce rendez-vous tout à l'heure, c'était le dîner le lendemain chez elle, autre chose dans deux jours... Le recommencement la semaine d'après... Puis l'été. Près d'elle seule. Pour elle seule. Hypnotisé sur elle. Pour des mois... Et la nature qui solennise tout!... Et les soirs dans sa chambre! Le silence & la nuit! L'amour déjà si lourd de la femme qu'on n'aime plus rendu mille fois plus lourd, rendu tout à fait lourd, tout à fait éternel, par le silence & par la nuit! La liaison absolue! C'était trop. Il trouverait quelque chose. Il n'irait pas. Puis il songeait aux robes qu'elle s'était faites. Pour l'été. Pour lui. Qu'elle lui avait montrées. Si contente... Il irait! Il savait bien qu'il irait!... Et plus intensément il marchait, il marchait, comme s'il espérait d'user par le mouvement sa puissance d'inquiétude...

Il allait droit devant lui... Un moment, épuisé, il tomba sur un banc. Comme il avait

moins de force pour souffrir, les choses lui parurent supportables. Il se ferait à cette vie !... Puis, soudain, il évoquait Madeleine qui s'habillait, qui se coiffait, heureuse, légère, confiante... Et l'immobilité lui redevenait intolérable.

Il allait droit devant lui... De temps en temps le reprenaient des accès de rassurement... Tout cela était fou ! Il l'aimait comme avant !... Est-ce qu'il n'y avait pas mille raisons qu'on l'aimât ?... Mais il savait bien la vanité de sa croyance. Et son cramponnement à son amour lui disait assez qu'il lui échappait. Et il semblait qu'il lui échappait davantage, de minute en minute... Ah ! l'atroce, l'atroce chose, disait-il plus tard (car jamais il n'oublia cette matinée), de sentir que votre cœur se vide, là, devant vous, & que vous n'y pouvez rien.

Il allait droit devant lui. Dix heures. Dans quatre heures il reverrait Madeleine. Jamais il n'avait été aussi impatient, aussi avide de la revoir. C'était, se disait-il, parce qu'il pensait que dès qu'il la reverrait il sentirait qu'il l'aimait comme avant, que son cauchemar serait fini... Sa vraie raison — il ne devait

le reconnaître que plus tard — c'est qu'il sentait vaguement que malgré lui la diminution de son amour transparaîtrait un peu aux yeux de son amie, & qu'il éprouverait tout de suite un certain soulagement de déjà mentir moins.

Il arriva dans une affreuse campagne, s'échoua au bord d'une route... Il souhaitait de mourir. Il éviterait ainsi ce qu'il y avait pour lui de plus horrible dans la mort : c'est qu'elle pouvait venir un jour qu'il serait heureux... Un jour qu'il serait heureux !... Il croyait donc encore qu'un jour il serait heureux ?... Il frémissait de sentir comme il était habitué à l'idée de bonheur.

Il songeait aux hommes qu'il connaissait... Il les entendait dire, avec les hommes de tous les temps : « En voilà des histoires ! Vous ne l'aimez plus ? Lâchez-la. » ... Et de nouvelles détresses lui venaient : la certitude qu'il serait solitaire dans sa misère, qu'il n'en pourrait parler à personne ; & l'idée qu'il était comme une curiosité dans la douleur.

Et il se répétait : « Pourquoi ne l'aimé-je

plus ? Pourquoi ne l'aimé-je plus ?... » Mais il sentait bien la puérilité de sa stupeur, de sa croyance à un « mystère » ; qu'il y avait des *raisons* pour qu'il ne l'aimât plus : pas très subtiles : qu'il les trouverait bien s'il osait les chercher.

Il rentra. A table, il ne touchait à rien. Il vit l'étonnement des siens, des serviteurs. Il comprit qu'un supplice de plus l'attendait, l'effort de leur masquer sa peine... Il les haïssait de leur sollicitude : elle lui était un miroir de son malheur.

Deux heures. Effondré sur leur divan, las comme s'il veillait depuis dix jours, gêné par cet ameublement, il attendait Madeleine. Elle entra, joyeuse. Il la prit dans ses bras, d'une étreinte éperdue, faite de la conscience obscure du mal qu'il devait lui faire. Elle en eut un vague étonnement, d'une seconde... Elle le trouvait pâle, l'air si fatigué !... Il trouva des raisons. Elle s'assit près de lui, lui conta sa vie depuis deux jours, ses ennuis.

ses joies, ses moindres pensées. Il l'écoutait, la main à sa taille, les yeux dans ses yeux, ivre de tendresse pour les confiances de cette femme, résolu à tout souffrir plutôt que de lui manquer... Aimante & douce, elle voulut se donner plus. Il l'aidait à se défaire, l'enveloppant de caresses ardentes & pieuses... Puis il la prit, rageusement, gloutonnement, dans la volonté sombre de se prouver qu'il avait besoin d'elle.

Jamais il ne l'avait prise aussi passionnément. Cependant, elle le regardait gravement, &, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle lui dit :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

*
* *

A partir de ce jour, révoltée ou traitable, poignante ou navrante, l'idée de prison ne le quitta plus.

C'était, dans la campagne, la vue d'un couple heureux, qui couraient loin du monde, tout légers sous leur chaîne aimée; c'était, dans les salons, la vue de quelque amant, possesseur indolore d'une belle femme frivole, d'une femme clairement indemne de tout besoin de tendresse; c'était, dans un livre, l'image d'un créateur, qui marche droit au but, affranchi d'affection... Tout lui était prétexte à sentir son servage... Et il n'avait plus de conscience qu'en tant que prisonnier. Et il datait sa vie du jour de cette conscience : d'une lecture qu'il avait faite, d'une nouvelle qu'il avait apprise, il pensait : c'était avant, c'était après...

Il essayait encore de tricher avec son mal. Et parfois il lui échappait. Mais il n'échappait

pas à la douleur de savoir qu'il trichait... Parvenait-il à croire : « Je n'aime pas moins, j'aime autrement » ? il savait sa candeur... D'autres fois il pensait, voyant des hommes passer : « Tous ont senti leur cœur changer. Et ils l'ont supporté... Eh bien, je ferai comme eux. » Mais il savait l'improbité qu'il mettait à se croire « comme les autres ».

Ses réveils étaient chaque fois une chose affreuse.

Il s'éveillait dans la conscience heureuse d'un être jeune & doux : léger : libre de haine ; au fond d'une vie moelleuse... Et tout de suite il sentait qu'il y avait dans sa vie quelque chose qu'il avait oublié : Qu'il allait retrouver ; Qui empoisonnait tout cela... Ah oui ! je suis en prison !... Et le silence du matin, l'alanguissement du lit, la solitude, lui apportaient le sens de l'absolu, de la chose qui ne changera jamais.

Alors il sortait, prendre au contact des hommes le sens du relatif... Il ne retrouvait plus les éclairs de douleur qui l'avaient jeté hors de chez lui au premier choc de l'idée de prison. C'était maintenant une douleur plate ;

qui lui semblait essentiellement durable : comme un climat de misère affreusement supportable.

Ce jour-là, elle venait de se donner toute & reposait sur son cœur, épuisée, les yeux clos... Il la regardait hagard, terrifié du bonheur qu'elle trouvait dans ses bras.

D'autres fois il voulait accepter sa prison... Il se sacrifierait ! Quelle importance avait sa vie !... Il entrait dans des Églises, apprendre à s'immoler... Il prenait son goût du recueillement, des résonances austères & des grands arceaux placides pour le goût du sacrifice.

Souvent il s'accusait d'exagération, de romantisme, à se croire « enseveli », « en prison ». Est-ce qu'il ne pouvait pas échapper ? Par le travail ? Par le plaisir ?... Alors le sentiment lui venait d'une déchéance. Car il avait rêvé l'unicité de l'amour... Alors il évoquait son idéal passé &, la tête basse, il reconnaissait la nécessité de désolenniser l'amour.

Parfois il échappait vraiment à son malheur,

en le jugeant. Il songeait à ses premières tendresses, à ses premiers pleurs auprès d'elle, à la construction de ses liens. Et il pensait : « Tout ça n'était pas vrai. Je n'aimais pas la chaîne. Je n'aimais pas les pleurs. J'imitais des modèles. »

Et il rêvait :

— Tout homme jeune & sensible aux modèles de l'amour fera ce que j'ai fait. Il s'enchaînera & il pleurera. L'esthétique de l'amour reste toujours l'esthétique de la chaîne & des larmes... Tant pis pour ceux qui ne sont pas faits pour elle. Ils l'adoptent quand même... Car il n'y en a pas d'autre. L'amour joyeux & libre reste impopulaire & méprisé... Et peut-être c'est mieux...

L'esthétique de l'amour a été faite par les femmes. Elles l'ont faite pour elles...

Et, tout de suite, il pensait que la volupté de la chaîne & des larmes, ça existe pourtant, & qu'il l'avait connue. Qu'elle le tenait encore.

Puis il cherchait pour quoi il ne l'aimait plus... Depuis quand ?... Il cherchait...

Un lent vertige lui venait : il lui semblait qu'il ne l'avait jamais aimée...

Et c'étaient chaque jour d'autres malaises... C'était les petites gens qu'elle l'obligeait à voir, dont il souffrait maintenant comme d'un déclassement... C'était la vérité de Madeleine, son honnêteté à ne paraître que ce qu'elle était, l'absence d'un certain bluff mondain où il avait grandi...

Maintenant c'était la modicité de la vie de Madeleine qui l'incommodait, la modicité de son habitation, de son ameublement, de son service, de son habillement... Pourtant il en voyait bien d'autres, des existences modiques — & il s'y plaisait — chez des artistes, chez des travailleurs... C'est que chez ceux-là c'était gaîté, insouciance, liberté... Tandis qu'ici c'était tristesse, préoccupation, servitude... besoin de s'attacher à plus heureux que soi... Mais pour l'instant il n'analysait pas. Il voyait seulement qu'il s'éloignait de cette femme à cause de sa vie humble &, se débattant avec cette vérité qui montait, qui montait atroce dans son simplisme, il

s'écriait fou de douleur et de honte : « Je ne vais pourtant pas la quitter parce qu'elle n'est pas riche ! »

*
* *

Cependant il se reprenait. Un sourd travail se faisait de destruction de ses liens. Il revenait au monde, au théâtre, à ses amis, à ses lectures...

Il avouait le théâtre, disait avoir été emmené. Elle s'efforçait de juger cela peu grave.

Elle le trouvait changé, sans pouvoir dire en quoi. Elle pensait qu'elle donnait trop d'importance à des « impressions ».

Seul avec elle, chez elle, il parlait maintenant des pièces qu'il avait vues, du caractère des gens, des histoires de son monde ; il parlait du petit Pierre, de l'esprit des enfants ; il parlait vers, musique, couleurs, étoffes...

Elle s'efforçait de penser que cela ne signifiait rien qu'il ne parlât point amour.

Chez eux, enfermé avec elle, il ne recher-

chait plus l'obscurité, plus le silence... Il cherchait la clarté du jour, le bruit qui vient de la rue, comme des bouffées de liberté... Il voulait maintenant que leur union fût un acte & non plus un état... Tout de suite après, il parlait de choses externes comme s'il voulait bien vite s'enfuir de leur intimité. Elle en mourait lentement... Elle tâchait à penser qu'elle donnait trop d'importance à de « petites choses ».

Souvent, quand elle venait, elle le trouvait à lire. Il l'attirait à elle, la faisait lire avec lui, causer, jouer du piano... La journée se passait... Il la reconduisait...

Elle voulait se rappeler ce qu'on lui avait appris : que c'était peu de chose l'union des corps. Et leurs âmes s'étaient prises !...

Elle lui faisait remarquer des enfantillages qu'il avait eus ; qu'il n'avait plus : le goût de l'ameublement, de la toilette... Il répondait : « Qu'est-ce que tu veux ? On ne peut pas toujours avoir dix-huit ans... » Elle se sentait perdue.

Un jour elle lui demanda :

« Tu m'aimes comme autrefois ? » Il la prit dans ses bras, la couvrit de baisers...

Elle retenait dans son cœur qu'il n'avait point été surpris qu'elle le demandât.

... Ils restaient étendus, au côté l'un de l'autre, associés à la mort du jour, perdus chacun dans ses pensers, dans une indépendance des âmes que rendait plus cruelle l'intimité de leurs deux corps...

Ce jour-là, ils étaient assis dans la campagne, sur un petit pont de pierre, dans l'achèvement d'un jour qu'elle voulait trouver bon, qui n'avait été qu'amical.

La nuit tombait. Il dit :

— Il nous faudrait rentrer... Je dîne chez ma belle-sœur... Tu sais, c'est la série de ses grands dîners.

— Ah ! dit-elle, tu y vas ?

Ils ne dirent plus rien. Elle pensait que l'an passé il n'y était pas allé. Et il savait bien que c'est cela qu'elle pensait.

Ils rentrèrent, lents & muets, affreusement unis, comme s'ils portaient entre eux le cercueil de leur enfant.

*
* *

Il n'en doutait plus : elle savait.

Alors commença pour lui la pire des tortures. Son cœur, merveilleusement préparé par deux années de tendresse à toutes les effusions, à toutes les confusions, devint la proie de la pitié la plus aiguë, la plus entière, la plus passionnée. Il allait par les rues, des jours entiers maintenant, muré dans l'idée fixe de Madeleine en détresse & étreignant la misère de cette femme dans la démission de soi-même la plus effrénée.

Il la voyait rivée à sa table de famille, obligée à se tenir, à dire des choses quelconques, à refouler ses larmes. Tandis qu'il allait, lui, soulageant son chagrin dans le mouvement, dans le grand air, dans les larmes libres... Ah ! l'éternelle inégalité dans les parts de

souffrance, l'éternel surcroît de misère de la femme, avec son âme plus tendre, son esprit moins meublé, qui ne travaille que sur elle, son désir plus barbare, sa chair plus mémorante, avec sa solitude, sa religion du cœur, son immobilité, & ses devoirs, tous ses devoirs.... qui jamais sentit cela plus mortellement que lui! Quel mépris il avait pour les souffrances des hommes, avec leur dureté héritée, leurs intérêts multiples, leurs libertés... Il avait comme honte de sa condition d'homme.

Des femmes passaient, des ouvrières, qui remontaient lentement vers des quartiers lugubres, dans l'achèvement d'un jour sans joie, comme seront tous leurs autres jours... Mais, du moins, dans leur pauvre chambre, elles seront à elles-mêmes, elles pourront pleurer... Toutes les femmes lui semblaient plus heureuses que Madeleine... Puis, celles-ci n'avaient pas sa sensibilité, pas son éducation... Madeleine lui paraissait le symbole du malheur, le malheur tout entier, le seul malheur au monde... Il lui semblait que depuis deux mille ans la nature travaillait avec les mœurs du monde, n'ayant pas

d'autre but que d'assurer le malheur de cette infortunée.

Il la voyait rivée à sa table de famille, obligée à se tenir, à dire des choses quelconques, à refouler ses larmes... Et il avait bien lu dans des auteurs « profonds » que l'abstention forcée des gestes de la douleur empêche la douleur. Et la morale courante lui disait bien aussi qu' « elles sont faites pour souffrir », qu' « elles en ont l'habitude », que « tout est bien ainsi »... Comme il se révoltait contre ces bas moyens de se dispenser de plaindre. Comme il détestait ceux qui les lui portaient. Comme il les souffletait de la parole du maître : « La vérité, c'est qu'on ne saurait jamais assez plaindre une femme. » (1)

Et il voyait l'amaigrissement de Madeleine, sa pâleur grandissante, sa pauvre face creusée, diminuée, exténuée. Et ces images, qui eussent détaché un cœur fort, jaloux de rester fort, attachaient celui-là par l'horrible besoin qu'il avait de s'affaiblir. Il venait s'y dissoudre aux larmes les plus chères. Et la seule image de

(1) Nietzsche.

Madeleine. — hors même de son chagrin. — de son regard d'enfant. de sa douce figure. de sa douce faiture. le faisait défaillir : ce pauvre cœur béant ne pouvait même plus supporter sans s'épandre l'idée de la douceur & de l'ingénuité.

Et c'était la jeunesse de cette infortunée... Ah ! certes il le plaignait. le martyre de la femme délaissée au déclin. cousue vive au linceul de sa dernière extase... Mais du moins elle est vieille & la souffrance lui va... Mais la souffrance d'un être jeune. qui semble comme ajusté à la légèreté d'être. d'un être adolescent. dont les hommes disent eux-mêmes qu'il est fait pour s'accroître. quoi de plus révoltant ? Quoi de plus injurieux ?

Et c'était sa douceur. sa discrétion dans son supplice... Si seulement elle avait reproché. exigé. menacé... Il y aurait puisé la force de la frapper... Mais non. Elle était là. avec ses yeux de chien aimant. à tendre le cou pour qu'on l'égorge... Il lui en voulait qu'elle ne se défendît pas.

Et il l'évoquait le soir. après dîner. seule dans son petit salon avec son petit garçon. retenant ses larmes devant cet enfant... Et

l'enfant la regardait, étonné qu'elle pût avoir de la peine ; comme lui ; & l'en respectant moins... Oh ! l'impiété de forcer à pleurer ceux qui doivent rester grands... Honte, disait-il, à ceux qui ont humilié les mères !...

Et il la voyait dans la nuit, assise dans son lit, mortellement pensive... Ah ! cette misère spéciale, la misère de la femme qui se sent moins aimée, de l'être emprisonné qui se dit : « Où est-il ? Que fait-il ? Que pense-t-il ? Que sera-t-il demain ? », qui sait son impuissance & qui songe : « Qu'y puis-je, s'il veut me quitter ! » — le cauchemar de la femme : la liberté de l'amant —. Et la nuit qui lui dit, dans sa solennité, l'éternel agrippement des femmes de tous les temps au même rêve qu'elle-même & leur éternel naufrage ; & la naissance du jour qui ramène avec elle l'idée de la vie plate, éternellement plate, & que n'éclairera plus aucun rayon d'amour.... avec quelle précision il sentait tout cela ! Et tant d'autres douleurs spécialement féminines : la dévastation qu'est la ruine de l'amour ; la nausée du retour à la raison, à l'indépendance, à la propriété du cœur ; & l'image de l'amant qui apparaît char-

mant, unique, inremplaçable, à mesure qu'il s'éloigne ; & la condamnation à vivre dans ces lieux où tout parle de lui, auprès de gens qui prononceront son nom.... avec quelle précision il sentait tout cela !

Et il allait haletant, dément de compassion, ne pensant qu'à cette femme, ne sentant que par elle, se substituant à elle, dans un vrai état d'altruisme, d'altération du moi, d'altérité du moi. D'aliénation sentimentale... Et il songeait à ceux qui ont raillé ces choses : « On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui. » L'imbécile ! comme si la compassion n'était pas justement que les maux d'autrui deviennent les vôtres. Et à ce « psychologue » — dramaturge d' « amour » — qui détient & qui peint les souffrances de l'homme trop aimé. Infatué stupide ! qui n'a vu que l'irritation, qui n'a pas vu la compassion... Parfois il s'asseyait, les deux mains sur son cœur comme pour en arrêter la désaffectation. Et il soupirait : « Est-ce que je n'échapperai pas à cette pitié ? Est-ce que je ne retrouverai pas la conscience de moi, de moi seul, de moi tout seul ? Est-ce que toujours elle s'empoisonnera de la conscience d'une

autre ? » Et il songeait à ceux qui ont prêché la pitié... Les maudits ! Les maudits ! Ils ne l'ont pas sentie !

Parfois il échappait. Il pensait : « Elle est jeune. Elle refera sa vie. Elle aura d'autres amants... » Et tout de suite il trouvait de quoi fendre son cœur : « Ils la feront souffrir. »

Et il se déchirait aux misères de cette femme — comme un homme se déchire au mal de son enfant — se rendant responsable de tout ce qu'elle souffrait. Il se déchirait qu'elle n'eût point de relations, point de fortune, point de divertissement... Comme s'il en était cause... Il l'en plaignait bien plus qu'elle n'en souffrait, lui prêtait ses besoins, oubliait qu'elle avait été élevée ainsi.

Par moments il songeait avec leur aventure à faire une œuvre d'art. Et tout de suite il pensait : « C'est cela, je m'évaderai, moi, dans une fiction, bien venue peut-être & fêtée... Et elle, mon amie, restera là, réelle... » Et il voyait les Béatrice, les Laure, les Elvire abandonnées & vieillissantes pendant que

leurs poètes étaient fêtés du monde. Et il détestait tous les poètes.

Et son mal s'étendait. Il s'abîmait dans la pitié de la femme. Il fondait de pitié sur les misères du sexe, sur le passage de l'enfant à la vierge, de la vierge à la femme... Sur leur état d'esclave : qu'on nourrit; qu'on habille... Jusqu'à leur joliesse dont il s'apitoyait, leur condition de proie, de chose forcée à plaire... Naturellement il ne voulait pas voir leurs compensations : leurs pouvoirs, leurs triomphes, leurs insolences. Il détestait ceux qui les voient... Quel mépris il avait pour les railleurs de femmes!

Et partout il trouvait de quoi nourrir son mal... C'était, dans les faubourgs, des femmes vieilles avant l'âge, engrossées malgré elles; c'était, dans les jardins, des jeunes mères résignées qui traînaient des cerceaux; &, dans les music-halls, les femmes dites élégantes, enseignes de leurs maris, qui servaient sous la soie & sous les colliers de perles. Partout il savait voir l'ergastule féminin... Par éclats il pensait : « Et leurs férocités? Et leur

plaisir à torturer des hommes ? » Son cœur en exultait. « Tant mieux si elles se vengent ! »

Parfois, dans quelque tram, il voyait une bonne dame, colorée & stagnante, que son mari appelait « maman ». Et il pensait : C'est là une femme heureuse... Voilà leur sort : l'abrutissement ou la misère de l'âme.

Et il lui semblait que personne n'avait pitié des femmes. Et il lui semblait que personne n'avait pitié de personne. Quelle bonne plaisanterie de proscrire la pitié ! Comme s'il y en avait ! Comme si les malheureux ne restaient pas l'ennemi ! Comme si personne le supportait longtemps, l'usage qu'ils font de vous — « Restez encore un peu. Vous n'êtes pas si pressé » — pour s'évader de leur peine !... Ah ! les bonnes manières qu'on a — « Il faut être raisonnable. Allons ! ça ira mieux » — pour les pousser dans leur bagne.

Ce soir-là il allait, mordu par le souvenir du jour, mordu par le souvenir des lentes cruautés qu'il avait eues pour elle avec ses

joies mal feintes, avec ses évasions mal cachées, avec ses mensonges savamment malhabiles... Elle maintenant, dans son lit, elle pensait à tout cela... Et il allait, mordu par cette image. Il allait le long du fleuve ; loin du visage des hommes, relatifs, indulgents ; ivre de confession, ivre de s'étaler dans l'absolu de sa honte, ivre d'une flétrissure que peuvent seuls donner la nature ou les morts... Il songeait au père de Madeleine qui l'avait tant aimée. Et il lui semblait que cet homme lui demandait compte du sort de cette enfant qu'eux seuls avaient aimée... Et tout à coup il évoqua l'image de Madeleine petite fille, de Madeleine dormant dans son petit lit de cuivre qu'elle lui avait conté, ses deux mains jointes le long de sa joue, sa petite bouche un peu ouverte, dans la pénombre... Et il lui semblait que toute la justice du monde voulait que la vie n'apportât à cet ange endormi que de la douceur & de la tendresse. Et la vie n'avait apporté qu'amertume & rudesse, dont cette petite bouche demeurait toute tordue, comme d'un mauvais rêve qu'elle ne comprenait pas... Et maintenant que le sort plus juste avait posé sur cette

chère tête, — sur cette chère tête, — un peu d'amour & de bonheur, c'est lui qui allait frapper!... Alors il éclatait, &, étreignant de toute son âme cette image d'innocence & de fragilité, il courait dans la nuit, se clamant à lui-même à travers ses sanglots : « Jamais, jamais je ne ferai de mal à cette femme... »

Et, cramponné à son désir d'aimer, fort de ses pleurs, il se clamait encore, acharné sur lui-même : « Je l'aime pourtant!... Voyons! c'est aimer une femme que de pleurer comme ça sur elle... »

Le malheureux s'épuisait à vouloir prendre un apitoiement éperdu pour de l'amour.

*
* *

Cependant, en même temps que cet apitoiement, en raison même de lui, son sentiment de chose attachée & sa soif de liberté ne faisaient que grandir. Il avait d'effroyables poussées d'indépendance. Madeleine les subissait, toute meurtrie. Il en avait pour elle un surcroît de pitié. Dont il la détestait... C'était un cahotement affreusement douloureux entre le pire égoïsme & la plus folle tendresse.

Confiante et maladroite, plus que jamais elle lui disait tout. Elle disait les lourdeurs de son ménage; elle disait ses ennuis avec son mari, avec sa belle-famille; ses déceptions par le petit Pierre... Il se révoltait dans son cœur. Est-ce qu'elle ne pouvait pas garder tout ça pour elle? En vérité, elle prenait plaisir à l'apitoyer... Il n'avait pas été mis au monde pour ça... Tout ça parce qu'elle l' « aimait »! Encore une invention des femmes cette conception de l'amour, cette confusion de l'amour avec le soulagement

qu'on a à dire ses embêtements... Il répondait sèchement. Le soir elle en pleurait. Il le savait... Il pleurait de ses pleurs...

Souvent il éprouvait une véritable colère des marques de souffrance qui paraissaient en elle. « Comme si ce n'était pas déjà assez triste de ne plus l'aimer, sans qu'elle m'impose encore l'affaissement de sa bouche & son amaigrissement !... »

Un jour, elle lui conta son premier accouchement, l'enfant mort avant de naître, qu'il avait fallu couper en morceaux pour l'extraire, elle qu'on ne pouvait pas endormir... Elle contait ça tout simplement, comme des choses toutes simples. Il l'écoutait, stupide. Il songeait au monceau de misères qu'elles peuvent supporter, & comme l'idée d'épreuve ne les révolte pas... Il se trouvait naïf de la ménager tant.

Il la regardait mourir du manque d'amour, renaître d'une caresse ; faite pour sentir ; toute pour sentir ; rien que pour sentir... Il lui semblait qu'en refusant qu'elle souffrît il

commettait la suprême impiété — qu'a flétrie le poète : avoir pitié de ceux que Dieu a condamnés. (1)

Elle conservait pour lui les attentions des premiers jours, lui apportait de petites choses qu'il avait désirées, des fleurs qu'il aimait... Il lui en voulait de l'accueil tendre auquel elle le forçait, l'accusait de le faire exprès, de fort bien savoir qu'elle l'y forçait.

Il s'appliquait maintenant à ne plus remarquer nombre de menus désirs qu'elle exprimait; à la faire attendre; à n'être pas toujours libre aux jours qu'elle choisissait... Avec une science horrible il l'habituait doucement à se sentir moins aimée.

En sortant de chez eux, s'il faisait déjà nuit, il la reconduisait. Ils arrêtaient la voiture à distance de chez elle... Autrefois elle quittait tout de suite, emportant du bonheur à caresser dans sa prison. Maintenant elle hésitait à regagner cette maison, où avec le désert l'attendait sa pensée. Elle s'attardait, la

(1) Dante, *Inf.* XX, 30.

main dans sa main... Et il la sentait là, dans l'ombre, silencieuse & rétive, dans cette rétivité tragique de la femme devant son intérieur, pareille à celle du chien devant le fourgon ou de l'agneau devant l'abattoir ; il la sentait qui se serrait près de lui, certaine qu'elle l'accablait, qu'elle l'obsédait, qu'il la rejetterait, bientôt, qu'elle souffrirait d'autant qu'elle se serrait plus fort, & se serrant tout de même... Cependant il pensait : « Dans cinq minutes je serai libre, je lirai des journaux... Je peux bien supporter... » Et elle la devinait, sa patience raisonnée ; elle la pressentait, sa délivrance dans un instant. Elle voulait la retarder... Cependant l'heure venait. Elle soupirait : « Allons ! il faut rentrer. » ... Et, tout le soir, il l'évoquait regagnant son triste logis, se retournant vers lui, & lui qui lui souriait, d'un sourire emprunté, à la vitre de cette voiture qui enfin l'emportait...

*
* *

Maintenant elle se débattait.

A mesure qu'elle sentait lui échapper l'amour de son amant, elle s'acharnait à en

faire état comme d'une chose établie, soit qu'elle espérât y croire en le posant, soit qu'elle voulût enchaîner l'homme par la foi qu'elle montrait en lui... « Tu me rudoies, écrivait-elle, & cependant tu m'aimes. » « Pourquoi me fais-tu tant de mal, puisque tu m'aimes. » « Tu m'aimes plus que tu ne dis, plus que tu ne crois peut-être. » &c... Il se révoltait dans son cœur. Quoi! Tout ça parce qu'il avait de vagues gentillesses, de vagues caresses, parce qu'il répondait « oui » quand elle disait « tu m'aimes? » Comme si on avait le choix! Comme si le ton n'était pas tout!... Mais non! Elle ne voudrait jamais comprendre... Elle le condamnerait à dire « je ne t'aime plus. » Et elle le savait très bien qu'il ne l'aimait plus!... Mais elle se disait : « Tant qu'il n'a pas parlé, j'ignore; & je le garde... » Alors il éclatait d'une telle exploitation des redevances masculines, d'un tel manque d'honnêteté... Puis, tout à coup, il ne voyait qu'une chose, fixément, uniquement : l'immensité de détresse qu'il fallait pour en venir à tant d'humiliation, à l'acceptation de tant d'humiliation... Et c'était une rechute dans la folle sympathie.

Elle écrivait encore :

« Chéri, ton amour change. Tu le sens, tu en souffres. Tu n'oses pas me le dire, tu n'oses pas te l'avouer... Pourquoi n'oses-tu pas?... Eh bien, tu m'aimeras autrement, tendrement, &c... » Il froissait la lettre. Comme si l'amour « changeait »! Comme si son seul changement n'était pas de mourir! Comme si elle ne le savait pas!... Puis, soudain, il sentait quelle misère il fallait pour en venir ainsi à mendier des cendres; qu'on sait être des cendres... Et c'était une rechute dans la folle sympathie.

Et encore :

« Je suis folle d'impatience... Et je ne te verrai que demain!... Hier, quand tu m'as quittée, tu avais l'air menaçant; ta voix, tes yeux, tout me condamnait... J'ai passé ma nuit à pleurer... Je t'avais écrit une lettre que j'ai brûlée; tu m'aurais crue folle... Je m'imaginais que tu voulais me quitter, t'en aller... Ah! c'est fou, n'est-ce pas? Je sais bien que tu m'aimes... Mais c'était affreux, cette idée!... Je n'ai que toi au monde, &c... »

— Il voulait tout casser. Sa justice s'insurgeait : non, vous n'avez pas le droit d'infliger à un être une telle responsabilité, de faire dépendre votre vie de son froncement de sourcil... Cependant, il n'avait jamais senti aussi crûment l'impossibilité de la quitter : elle lui semblait une noyée qui s'accroche à une barque : allait-il prendre une hache & lui couper les mains ?

Elle sentait qu'elle l'obsédait avec son amour. Elle s'appliquait alors à parler d'autre chose, des faits du jour, des gens qui passent... C'était gauche & trop long. Elle ne savait qu'aimer : elle n'avait pas d'idées, elle n'avait pas d'esprit... Et puis elle était là, elle imposait sa voix, sa forme, son regard, sa joie d'être avec lui, son accrochement à lui, & toujours son amour... Il devenait injuste, brutal, lui en voulait de le devenir, le devenait plus encore... Et le soir, privé d'elle, il évoquait cette pauvre face meurtrie & il aurait donné des années de sa vie pour pouvoir boire ses larmes & revoir son sourire.

Quelquefois elle venait, s'asseyait dans un

coin, avec un livre, une broderie, voulait qu'il continuât, qu'il ne s'occupât point d'elle... Il écrivait. Il travaillait !... Et du coin de l'œil il la voyait qui élevait vers lui un long regard votif... Et il pensait, hargneux : « Encore un de leurs bons trucs pour ne pas vous lâcher, de vous diviniser ! » Et il la haïssait de le rendre ridicule.

Elle aimait toujours ses mains fines, ses longs cils... C'était exaspérant, ce rôle de Chérubin qu'elle lui faisait jouer... Comme si les hommes avaient à être aimés !

Il en venait à détester la femme avec son cerveau d'enfant ; avec ses désirs d'enfant ; avec ses yeux d'enfant ; avec ses traits d'enfant ; & comme elle vous entraîne dans son régime d'enfant ; comme elle vous condamne à voir les plus grandes choses sous l'aspect du sensuel, du tendre, du gentil ; comme elle vous abrutit dans la basse connaissance, dans l'idée exclusive des choses immédiates, qui sont là, tout près de vous, qu'on sent directement... Il en venait, chez elle, à souhaiter son mari. Si dogmatique pourtant, si lourd, si

ennuyeux ! N'importe : c'était un homme : il avait tout de même quelques idées générales.

Et il les détestait pour leur cœur dissolu, toujours prêt à se donner, à se dévouer, à s'épandre... Et on admire ça ! Comme s'ils avaient autre chose à faire qu'à se donner à d'autres, ceux-là qui ne sont rien par eux-mêmes ! Comme si ce n'était pas pour eux la forme de l'égoïsme !... Et leur affreux pouvoir — & qu'on admire encore ! — d'oublier toute raison pour une minute de joie !... Et l'affreuse atmosphère de démoralisation qu'elles imposent à l'amour, l'affreuse école de mort qu'elles savent faire du baiser ! Et qu'elles y sont à l'aise ! Comme il les approuvait maintenant, ceux qu'elles appellent des brutes, qui les envoient promener avec leur « poésie », qui jouissent d'elles & qui passent.

Et l'horreur lui venait, l'horreur de cette femme, l'horreur de sa tendresse, l'horreur de sa présence. Maintenant, quand elle entrait, il était pris soudain d'un violent battement de cœur : qu'il croyait de la pitié ;

qui était de la peur : l'ennemi était là... Chez eux, encore, il supportait : son horreur d'elle sombrait dans le désir de prendre... ; il oubliait sa haine dans la joie de son corps... Mais ailleurs... chez elle, chez leurs amis, quelle terreur il avait qu'on les laissât ensemble !... Quand on les laissait, il évitait son regard ; il construisait ses phrases à fin de ne pas dire « tu » : il masquait les tournants de phrase qui pouvaient ramener à l'amour. Cependant il la voyait, tapie au fond de son fauteuil, l'œil attaché sur lui, patiente & résolue...

Alors, dans la soirée, il marchait, il marchait... Il saurait bien se défendre... Il ne se laisserait pas faire... Les autres ne se laissent pas faire... Il n'avait pas de raison de faire autrement que les autres... Oui, mais ils ne comprennent pas, les autres !... Et il comprenait, lui !... L'intelligence lui faisait des devoirs... Alors quoi ? Se laisser dévorer par les malheureux ? Non. Alors ? Les jeter à l'eau & continuer son chemin ? Des bêtises de gens de lettres ! Comme si c'était possible... Mais on a tout prévu. Il y a du monde pour

eux : des prêtres, des médecins, des consolateurs nés... Oui, de la pitié de confection ! Ils n'en veulent pas ! Ils veulent de la pitié faite pour eux. De la pitié faite exprès pour eux... Ils veulent manger quelqu'un !... Mais je suis fou ! Je dramatise tout ! Elle n'en demande pas tant. Elle ne demande pas grand chose... Je peux bien le lui donner... Mais non ! je ne le peux plus ! Tout ce qu'elle me demande est de trop.

Et il allait, traqué, cherchant toutes les issues, les trouvant toutes fermées... Par éclairs, il voyait qu'il souhaitait qu'elle mourût.

*
* *

... Il l'attendait chez eux, affaissé au fond d'un fauteuil, épuisé, se heurtant depuis deux jours aux murs de son impasse... Elle entra. Il fut pris de son battement de cœur. Qui durait cette fois. Qui ne le quittait plus... Quelque temps il fit bonne contenance... Bientôt, n'en pouvant plus, il la pria d'ouvrir

une fenêtre. Elle le fit, puis courut s'asseoir sur le bras du fauteuil, lui demandant ce qu'il avait. Il la regardait d'un œil mauvais, qui disait clairement : « Tu ne vois donc pas que c'est toi tout mon mal... » Elle faisait une tisane. Il la refusait & son regard criait : « Tu ne vois donc pas que c'est ma liberté, c'est ton départ qu'il me faudrait. » Et elle semblait répondre, tragiquement obstinée à ne pas voir ce regard : « Je ne te donnerai pas ça », cependant qu'elle tâchait à se faire toute petite, à feutrer sa sollicitude, à se faire supporter.

Maintenant c'était l'affolement suprême. Sa palpitation ne le quittait plus ; & la certitude montait qu'un tel état ne pouvait durer. qu'il allait vouloir vivre, qu'il allait se libérer ; cependant qu'il luttait haletant contre la vision du mal qu'il allait faire, son cœur — en raison même de sa tendance à battre — s'ouvrant furieusement à toutes les pitiés comme à toutes les peurs.

... Il l'avait rejointe dans un jardin, à la nuit tombante... Il se traînait près d'elle, la

tête basse, n'ayant plus la force de feindre le goût des choses, répondant par phrases brèves, douces & lasses. Elle marchait auprès de lui, dans une application tragique à dire des choses quelconques, à n'être pas trop tendre, dans la terreur de l'irriter, dans la terreur surtout d'avoir à lui demander ce qu'il avait... Il se traînait près d'elle. Elle marchait auprès de lui... Et ils allaient ainsi, dans ce jardin désert, sentant la gravité de leur silence & qu'elle s'accumulait de moment en moment, sentant l'explication qui montait, qui montait, vertigineuse & sûre, dans la logique du monde, hors de leurs volontés...

Ils prirent une voiture. L'arrêtèrent à l'endroit habituel... Ils se taisaient. Elle ne pouvait se résoudre à descendre. Elle restait là, funèbre, la main dans la main... Toujours pas un mot... Lentement, elle prit son sac, se prépara à sortir... Tremblante elle dit :

— Je viendrai demain... vers trois heures...

Lui, faiblement :

— C'est ça.

Elle, plus tremblante encore :

— Peut-être ça te dérange... Tu aimerais mieux jeudi...

— Comme tu voudras... Non... C'est bien... A demain.

Défaillante, rassemblant toutes ses forces :

— Écoute, Félix... Je ne peux pas vivre ainsi... Réponds-moi... Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Il balbutia, lâchement :

— Je vais te répondre... comme ça !... Et puis te laisser rentrer entre tes quatre murs !...

Elle retira sa main, dans un mortel retrait de tout son être, &, blême, elle murmura :

— Ah !... Tu m'as répondu...

Il la prit dans ses bras. Il disait qu'il était fou, qu'il ne savait pas ce qu'il disait... Elle ne l'écoutait pas, elle ne le voyait pas... Elle perdait sa pensée vers la force maudite, incomprise & sacrée qui broyait son bonheur, &, ivre de misère & d'incompréhension, elle dit très simplement :

— Pourquoi ne m'aimes-tu plus ?

Elle ouvrit la portière. Il la vit disparaître parmi les passants, parmi les boutiquiers qui fermaient leurs boutiques.

Il courut vers le centre, vers les quartiers

bruyants : dans une réelle phobie... Oh ! ce n'était plus la phobie de l'avenir ! Son parti était pris : demain matin, dès que l'heure le permettrait, il irait chez elle ; il trouverait un prétexte ; il la ramènerait, il la rassurerait, il dirait ce qu'il faut... ; pour lui, avec ses battements de cœur, il s'arrangerait comme il pourrait... Car maintenant il savait une chose : c'est que la quitter était au-dessus de ses forces... Non, sa phobie était pour la nuit qui venait, qu'il allait passer dans l'idée fixe, dans l'image fixe, à revoir la voiture, l'exécution, la plainte, à la voir, elle, chez elle, qui croyait tout fini... Une nuit entière comme ça ! Et il était sept heures ! Il entra dans un bar, en sortit brusquement, entra dans un autre, se mit à causer avec des filles, sortit, entra ailleurs... Avoir vu l'œil tournant de cette malheureuse : qui sent que tout lui crie sa condamnation : qui refuse d'avancer ; qui se cramponne à l'incertitude... ; avoir vu sa terreur quand il fallut demander... ; & — après — avoir vu le vertige de cet être d'amour auquel l'amour manquait ; cette gravité de mort épandue subitement dans cette figure d'enfant ; sa subite solitude ; & son étonne-

ment, cet étonnement de douce bête blessée qui demandait « pourquoi », cette hébétude encore aimante sous le coup de force qui l'assommait... Ah ! toutes les tortures de l'éternelle liaison, tous les battements de cœur de l'éternel servage, tout de suite & dans la joie, plutôt que de revivre une pareille minute... Il se faisait conduire d'un bout de Paris à l'autre... Il passait devant des gares : il serait déjà loin s'il était parti tout de suite... Ce serait fait maintenant... Il faudrait toujours en venir là... Maintenant il la voyait dans sa chambre, assise dans son lit, veillant seule dans la maison qui dort, dans le silence : elle pensait qu'il partait, qu'un train l'emportait, qu'elle ne le reverrait plus, qu'il emportait son cœur, & qu'elle restait là, elle, condamnée pour la vie au désert, au souvenir, condamnée pour la vie entière, & que tout à l'heure, à l'aube, ce serait le commencement de la première journée... Et c'est lui qui infligeait une telle nuit à un être humain ! Toute sa vie ne serait pas de trop pour payer... Encore huit heures avant de courir à elle... Des cafés se fermaient, des lumières s'éteignaient, des rues se désertaient... & il pensait : « la nuit suspend ce qui

distrait la douleur, comme si elle suspendait la douleur! » Soudain l'idée lui vint qu'elle s'était tuée. Il courut vers sa maison. Il essayait de penser que c'était sa fatuité qui inventait ces histoires... Il était devant chez elle... Il y aurait des allées & venues... Et si elle n'était pas rentrée, si elle s'était jetée sous des roues... Il sentait son égoïsme à craindre qu'elle se tuât... Comme si, pour elle, ça ne vaudrait pas mieux... Il rentra, se jeta tout habillé sur son lit, sans trouver de repos, descendit au petit jour, se remit à errer en attendant neuf heures. Il retrouvait du calme à sentir approcher l'heure de la consoler. Il lui criait à travers les espaces : « Ne pleure pas, mon amour. Je suis là, je te reste, je viens, je t'aime. » En même temps il pensait qu'elle commençait sans doute à s'habituer un peu à la séparation, que c'était horrible à lui de revenir troubler cette reprise d'elle-même... pour la quitter bientôt.

Il acheta un roman du jour, dont il coupa les pages... Il sonna chez Madeleine... Sa crainte le reprenait... La bonne vint lui ouvrir. Il respira. Ça ne sentait point le sinistre... Il

rapportait un livre prêté, que Madame était pressée de ravoir... On le fit attendre au salon. Il était tout agité d'être là, à cette heure, symbole de son désordre... Elle entra, pâle & droite, dans un long vêtement noir; meurtrie & ordonnée. Il la prit dans ses bras d'une étreinte qu'il croyait faite d'amour & de pitié, qui était faite de la vénération du lâche pour l'être courageux, qui avait su rester rassemblé dans le malheur... Elle se laissait faire, elle l'embrassait doucement; lointaine; elle le consolait de la nuit passée... Elle savait qu'il reviendrait, qu'il n'était pas méchant... Elle promit de venir dans l'après-midi... Il sortit, soulagé : il croyait que c'était de leur retour à l'amour; c'était de savoir que leur liaison maintenant était bien condamnée, qu'il avait fait l'aveu, qu'elle l'avait entendu.

*
* *

Elle l'avait entendu... Elle ne croyait plus leur amour éternel. C'était maintenant une chose humaine, quelque chose qui « durerait ce que ça durerait », longtemps, peut-être tou-

jours, mais par hasard, point par essence... Elle voyait son amant sous l'aspect de l'humain : égoïste : lassable. Elle l'aimait toujours ; elle ne l'admirait plus... — Et elle devenait pratique : elle cessait de gémir sur ce qui n'était plus, elle tâchait à garder ce qui était encore.

Elle s'appliquait à lui laisser beaucoup de liberté... Elle s'occupait beaucoup plus du petit Pierre, de son ménage... Elle suivait des cours ! Visitait des musées ! Pauvre être de tendresse appliqué à « comprendre » !... Parfois elle refusait de venir le rejoindre à cause d'un cours « intéressant » ou d'un thé « amusant ». Elle voulait lui faire croire que c'était à cause d'elle qu'ils se voyaient moins... Il sentait son effort & ce qu'elle en souffrait... Il le supportait mieux... Il voyait poindre le jour où il cesserait de la plaindre, où il trouverait qu'il s'était acquitté.

Elle voulait qu'il la crût redevenue coquette : il s'en trouverait si libre !... Elle faisait croire à des « flirts », à un grand plaisir d'être

regardée... Il avait la lâcheté de faire semblant d'y croire.

Toutefois, elle n'était plus la même. Elle n'était plus sa chose : elle lui tenait tête... ; elle avait tout de même quelques vagues intérêts hors de lui... En même temps qu'un grand soulagement, il en avait une sorte d'irritation de mâle frustré. Il surprenait en lui un sentiment bizarre, qu'il avait bien souvent raillé chez les autres : d'en vouloir à une femme d'une reprise d'elle-même qu'on a tout fait pour obtenir.

Peu à peu lui venait la conscience de ses besoins luxueux ; & il la supportait. — Il ne condamnait plus ses sœurs.

Il revoyait la première nuit qu'il entra chez Madeleine, le pauvre petit corset plié sur une chaise. Et il pensait : « Je n'aimais pas cette pauvreté. Je me forçais à l'aimer. Je regrettais le luxe des femmes que j'avais eues... »

Et il rêvait :

— C'est drôle : tous les bourgeois rougissent d'avoir des goûts de bourgeois... Ils veulent avoir des goûts de pauvre... C'est qu'avoir

des goûts de pauvre est seul déclaré beau. Qui fera l'esthétique du bourgeoisisme?...

Et il revenait sur l'esthétique de la chaîne... Ce serait pourtant beau l'union de deux êtres forts qui viendraient l'un à l'autre dans la simple conscience de l'échange de leurs forces, hors de tout bas désir d'attacher, d'être aidé...

Cependant il lui donnait de moins en moins.

Il la voyait, chez eux, à de grands intervalles. Il lui apportait une âme cruellement libre, un amour tout conscient de sa relativité, une possession dosée... A quoi elle répondait par un bonheur précis, arrêté à lui-même, résolu à ne pas se dépasser... Il la reconduisait, amical, gai causeur, sans un écho de leurs intimités... Et elle rentrait chez elle, lente, pauvre, déchue, dans une sorte de honte de l'amour raisonnable.

C'était l'anniversaire de leur première union... Six heures. Il n'en avait rien dit... Ils sortirent. Elle espérait encore... Pas une fleur. Pas un mot... Ils se séparèrent.

Elle s'efforçait de penser qu'il avait eu raison, qu'elle devait se guérir de ces puérilités...

Elle disait qu'il ne devait pas se croire asservi par leurs rendez-vous, obligé à quitter pour y venir un travail, une compagnie agréable... Elle irait chez eux certains jours, elle lirait, ferait de la musique : il viendrait ou ne viendrait pas.

Ce jour-là, il marchait, par une belle journée d'avril... Elle l'attendait... Il n'irait pas... Pour l'habituer... Il supportait de l'évoquer qui comptait les quarts d'heure, qui entr'ouvrait la porte à chaque bruit d'escalier, qui voyait le jour fondre avec son espérance, qui passait humiliée devant les concierges, qui rentrait, démantelée...

Le lendemain, elle lui dit qu'il avait bien fait.

Souvent, assis dans quelque rue déserte, il entrevoyait le jour où il la quitterait — dans très longtemps —, & il voyait le regard de reproche qu'elle aurait toute la vie quand elle penserait à lui ; qu'elle avait déjà. Il songeait : « C'est drôle, elles nous en veulent comme si

c'était notre faute. Nous n'y pouvons rien, pourtant, si nous ne les aimons plus... » Il sentait que quelque chose sonnait faux dans sa défense... Il trouvait. « Il ne s'agit pas d'aimer. Il y a longtemps qu'on le sait que vous n'aimez plus. Et on l'accepte. Ce qu'on vous demande, c'est de faire semblant d'aimer, c'est de simuler assez pour qu'on puisse vous garder sans trop d'indignité, c'est d'être là, c'est de venir quelquefois... Et vous le savez très bien que ce n'est que ça qu'on vous demande... Et ça, vous pourriez le faire... Mais vous ne voulez pas le faire... Allons! elles ont raison de vous en vouloir... »

Et il démasquait le sens des délaissements :

— Si je reste, je meurs. Si je m'en vais, elle meurt... L'un de nous deux doit tuer l'autre... Et comme c'est moi le plus fort, c'est moi qui la tue... Allons! pas d'histoires, pas de phrases : c'est la guerre dans sa plus pure lâcheté : le plus fort tue le plus faible.

Et il songeait encore à ceux qui disent : « Qu'est-ce que je pouvais y faire si elle était

malheureuse, si elle était mal mariée, si son enfant la décevait?... » Et il se répondait : « Je pouvais compatir, la laisser se plaindre... Ça fait quelque chose... On ne m'ôtera pas de la tête que ça fait quelque chose... C'est encore des histoires de « penseurs » qui ne savent rien de la vie de dire que ça ne fait rien, que ça entretient le mal... »

Un soir, il passa son bras sous celui de Madeleine. « Tu vois, tout est bien maintenant. Tu n'es plus inquiète. Tu es sûre de moi... Laisse-moi m'en aller une quinzaine. Moins peut-être. Pas loin. J'ai besoin d'être un peu seul, de penser à tout ce qui nous a secoués depuis trois mois... » Elle comprenait... Il partirait le surlendemain. Elle vint à la gare... Le train s'ébranla... Il resta longtemps à la portière du wagon. Elle lui souriait...

III

III

Il s'installa au Grand-Hôtel de F***, vide à ce moment de l'année... Il renaissait. Il se plaisait à voir, à respirer, à être... Tout lui était liberté... Certes il avait encore des liens. Mais bien supportables. Et qui se dénoueraient peu à peu, doucement.

Il était là depuis deux jours. Elle n'avait pas écrit. Il trouvait des raisons. Pourtant il s'étonnait.

Quatre jours... Cinq jours... Elle n'écrivait pas.

Il lui semblait qu'un temps, qu'une distance hors du nombre venaient s'allonger entre eux.

Il grelottait d'indépendance.

Le sixième jour commençait.
Il finissait.

Elle n'écrivait pas.

Son silence était formidable: plus bouleversant que toutes ses plaintes. C'était clair : une fois seule, elle avait osé regarder les choses en face, elle avait fini par s'avouer qu'elle n'était plus aimée, elle avait résolu de se reprendre... Il voyait le rictus de la résolution... Il voyait la femme sombrement appliquée à rentrer son élan, à réduire son amour, à l'étouffer lentement... ; sa sourde indignation d'avoir à ne plus aimer; son ricanement funèbre à l'adresse de l'amour, des serments de l'amour; & l'affreux engagement de ne plus croire à rien; et la haine taciturne... Il voyait tout cela. En même temps il était comme souffleté par ce silence : il lui semblait qu'elle lui jetait sa liberté à la figure.

Il attendit encore un jour. Puis il partit. Il voulait la revoir. Il voulait savoir... Il voulait d'abord savoir ce qu'elle était toute seule,

quand il n'était pas là : la voir sans qu'elle le sût.

Il alla se poster à la fin de la journée, à l'heure où il savait qu'elle rentrait, dans une encoignure d'où il la verrait sans qu'elle le vît... Il était là depuis un temps ; très agité. Bientôt, & d'encore loin, il l'aperçut qui s'avançait gravement, parmi ces gens pressés, l'œil fixé vers le sol, avec son petit garçon qu'elle tenait par la main. Il tressaillit. Tout de suite il reconnut la sombre créature qu'il avait pressentie, qui travaillait à rapprendre la solitude du cœur. Elle avançait : le pondérable était venu à ses formes, la déchéance du poids. Elle leva la tête : il vit ces traits d'enfant devenus en huit jours des traits définitifs, où rien ne jouait plus, & où les signes de la souffrance faisaient moins mal à voir que ceux de la volonté ; il vit cet œil vitreux, comme vidé de son ressort, où rien ne tendait plus, où rien n'attendait plus... Maintenant elle était au pied de la montée qui ramenait chez elle, & elle montait lentement, comme traînant avec elle toute la quotidienneté de sa lourde existence & toute

sa servitude. Et il pensa : « Elle remontera comme ça tous les soirs de sa vie ! » Alors il n'y tint plus. Il voulait lui crier : « Madeleine, tu n'es pas seule... Je ne te quitte pas. Je t'aime. » Il voulait sortir de son ombre, courir à elle... Il trouverait bien moyen de lui glisser un mot... Il s'arrêta. Son cœur battait à se rompre. L'instant était suprême. Quoi ! Cette femme se reprenait... Il allait venir encore la troubler ; comme l'autre fois... Pour la quitter... Car il ne l'aimait plus... Il savait bien qu'il ne l'aimait plus... Maintenant elle était tout près de lui... Un mot pourtant, un regard vers elle, & elle renaissait... Allons donc ! elle savait ce qu'il valait ce mot ! Et puis, quoi ! elle ne demandait rien. Elle demandait qu'on la laissât tranquille, qu'on la laissât guérir... Ce n'était pas pour elle qu'il allait lui parler, c'était pour lui, trop lâche pour supporter sa propre cruauté... Allons ! assez de lâcheté comme ça... Haletant, il s'adossa au mur, se jurant de ne pas bouger... Il la laissa passer...

Il la laissa passer... Quand elle fut assez loin, il sortit de son ombre. Il prit une rue à droite, qui montait. Il marchait, encore tout

agité... Il savait bien que c'était pour ses besoins de lâcheur qu'il s'était mis à croire qu'elle se reprenait si fort, qu'elle reprocherait qu'on la troublât... Il marchait... Il arriva ainsi à une grande place déserte qui dominait le quartier, où il y avait des bancs. Il s'assit sur l'un d'eux.

La nuit venait. Il sentait s'abaisser avec les feux du jour les dernières vagues de son émoi... Tout s'apaisait... Maintenant il était calme... Et son calme durait... Alors il se risqua à évoquer l'image de Madeleine qui venait de rentrer, qui retrouvait sa misère, tendait vers son amant, & qui de toutes ses forces comprimait sa tendance... Et cette image ne lui apportait pas le mal qu'il en craignait. Il la regarda plus fixément, plus longuement, plus au fond... Et il la supportait... Alors il évoqua l'image de Madeleine dans cinq ans, dans dix ans, qui remontait sa rue comme il venait de la voir... Et il la supportait... Alors vint l'envahir une tristesse mortelle. Il comprit qu'il venait de donner son dernier tressaillement... Il y avait près

de deux ans qu'il pleurait sur cette femme. Il avait épuisé sa puissance de pitié. Il n'aurait plus que des larmes douces. C'était fini.

Il restait sur ce banc, ne pouvant se résoudre à descendre, à agir. Il restait, hébété, dans la contemplation de son cœur dépeuplé, penché sur les ruines de trois années de sa vie. Il restait. Hébété...

Alors, dans la solennité du silence & de la nuit, la trame de son histoire lui apparut, très simple :

Il allait dans la vie, libre, heureux & fort, quand il avait rencontré une malheureuse. Et il s'était penché sur elle, & il avait pleuré. Et, folle d'amour & de reconnaissance, elle l'avait enfermé dans ses bras. Et d'abord il s'y était plu. Puis, lorsque défaillant de tendresse & d'union, il avait voulu se relever & essayé de reprendre la route grande & libre, il était trop tard, il avait dans les veines le poison de la pitié... Et il avait manqué d'en mourir...

Alors, dans la solennité du silence & de la

nuit, le sens de son histoire lui apparut, très simple :

Madeleine, ce n'était plus cette pauvre petite blonde, qui dînait tristement derrière ces volets clos entre un mari brutal & un enfant indifférent... : c'était toutes les femmes, les plus élevées comme les plus humbles, & toutes les créatures de faiblesse & de servage. Et ce qu'elle avait fait, c'est ce qu'elles eussent toutes fait, ce qu'elles feraient toujours. Toujours elles l'enlaceraient de leur plus folle étreinte celui qui, libre & fort, & seul d'entre les hommes, les regarderait autrement qu'un gibier, avec un peu de douceur, avec un peu d'amour. Et toujours en même temps, par un secret instinct, elles travailleraient dans l'ombre à abolir en lui les ressorts de la force & de la liberté — la religion de l'Idée, le goût des choses sociales — , à faire éclore en lui la religion du cœur, à y faire épanouir les puissances de faiblesse & de vassalité... Et toujours l'être heureux commencerait par subir, sans méfiance, sans défense ; bien mieux ! il commencerait par s'employer lui-même à détruire sa force, à construire sa faiblesse,

parce qu'il était — lui fort — parce qu'il était — lui libre — élevé dans l'esthétique du faible & du servile; parce qu'il n'y a pas d'autre esthétique... Et toujours l'être heureux risquerait d'en mourir, parce qu'il avait puisé dans la jouissance des biens l'infinie sensibilité; parce qu'il venait pleurer avec les malheureux alors qu'il n'avait pas leur habitude des pleurs; parce que enfin il sentirait la pitié...

Car la pitié c'est la mort, voilà ce qu'il avait appris, ce qu'il savait maintenant, ce qu'il n'oublierait plus... Mais s'il savait cela, c'est qu'il avait vraiment éprouvé la pitié, c'est que devant la misère de cette infortunée son cœur s'était fendu, s'ouvrant éperdûment à une vraie communion & perdant d'heure en heure, par cette large blessure à son intégrité, toute force d'être & tout désir. Et il songeait alors à une autre pitié, sincère aussi sans doute, mais qui n'empêche pas ceux qui l'exercent d'aller, de venir, de voir les pièces du jour, de soigner leurs affaires & d'élever leurs enfants... Et il songeait encore à une autre pitié, qui relève doucement les pauvres agenouillés, mais qui n'empêche pas le Rédempteur qui la

détient de prononcer de belles phrases, d'avoir de nobles gestes, de penser à flétrir les orgueilleux de ce monde... Ah ! ces pitiés-là, on peut les pratiquer, on peut les propager, on peut les enseigner... On n'en meurt pas !...

Et il s'hypnotisait sur cette vérité : « La pitié c'est la mort. La pitié c'est la mort. » ... Et il voulait vivre !... Alors ?... Alors ?...

Il se cabra longtemps devant la réponse, qui était là, devant lui, logique, fulgurante, implacable... Il se cabra longtemps... Puis il y vint, lentement, comme un enfant qui monte à la condition d'homme, dans la gravité simple d'une ordination...

Alors... il serait dur... Ces drames, ces détresses, ces êtres murés vifs à la vie d'intérieur, ces femmes crucifiées sur le lit conjugal, qui détournent leurs lèvres du maître qui les prend,... il passerait près de tout cela, sans un mot, sans un regard... Et elles l'appelleraient, elles lui tendraient les mains, devinant qu'il comprend, que sa dureté est feinte... ; & le monde lui ferait honte — qu'il est sec !

qu'il est dur ! quelle vilaine nature ! — Il laisserait dire & croire. Il passerait sans un mot, il passerait sans un regard... Et il irait vers les forts, vers les hommes, vers ceux qui pensent, vers ceux qui créent, vers ceux qui ne vous attendent jamais... Et peut-être qu'un jour il serait assez fort pour oser regarder ces malheureux en face & leur porter secours... Mais son cœur se brisait de ne pas s'attendrir. Car il était né tendre ; &, pleurant dans la nuit, il répétait : « Ils ont dit les larmes de la pitié. Mais qui dira les larmes de ceux-là qui étouffèrent leur pitié pour devenir durs... »

Mais du moins sa dureté était une chose achetée, payée de la douleur d'une pitié malheureuse... C'était une dureté triste, silencieuse, résignée... Il voulait en souffrir, comme par respect pour ceux qu'il ne secourrait pas. Et de son calvaire il criait aux apôtres de la dureté heureuse : « Honte, mille fois honte à ceux qui sont durs joyeusement. »

Il resta là longtemps, dans une muette

prière au pied de ce dieu dur ; qui avait fait les forts ; les maîtres : les vrais maîtres ; qui surent dompter leurs larmes pour comprendre leurs larmes... Il resta là longtemps... Le jour parut. Il éclairait la rue où habitait Madeleine, la petite maison où elle dormait... Et la rue lui parut presque semblable aux autres... Et la petite maison lui parut moins distincte... Alors il comprit que pendant cette nuit le contour de son amour s'était évanoui en des lignes éternelles. Alors il défaillit, &, désespérément, il étendit les bras comme s'il voulait retenir entre ses mains tremblantes ces contingences chéries qui avaient été sa vie, ses larmes, sa jeunesse... Et ses bras retombèrent... Et ce fut la dernière convulsion d'un amour expirant... Il quitta son banc. Il descendit.

1910

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce neuvième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 25 avril 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5688

Dans les dix-neuf cahiers de leur septième série, année scolaire 1905-1906, nos cahiers ont publié :

VII-1. — Charles Péguy. — petit index alphabétique *du catalogue analytique sommaire* et table analytique très sommaire *de la sixième série* ..... 1 »

VII-2. — Charles Richet. — La paix et la guerre 1 »

VII-3. — Charles Péguy. — notre patrie ..... 1 »

VII-4. — Raoul Allier. — la séparation au Sénat 4 »

VII-5. — Charles Péguy. — courrier de Russie. — Étienne Avenard. — le 22 janvier nouveau style. 4 »

VII-6. — E.-D. Morel et Pierre Mille. — le Congo léopoldien 3 50

VII-7. — Charles Péguy. — les suppliants parallèles. — François Porché. — les suppliants..... 2 »

VII-8. — Charles Péguy. — Louis de Gonzague. — André Spire. — et vous riez..... 2 »

VII-9. — Ferdinand Lot. — De la situation faite à l'enseignement supérieur en France. — I ..... 2 »

VII-10. — Jérôme et Jean Tharaud. — les frères ennemis. — Charles Péguy. — Cahiers de la Quinzaine..... 2 »

VII-11. — Ferdinand Lot. — De la situation faite à l'enseignement supérieur en France. — II ..... 3 »

VII-12. — Félicien Challaye. — Le Congo français 2 »

VII-13. — Georges Picquart, *lieutenant-colonel en réforme.* — de la situation faite à la défense militaire de la France ..... 2 »

VII-14. — Gabriel Trarieux. — *Les Vaincus.* — Savonarole..... 3 50

VII-15. — les cahiers d'Arnold Scherer ..... 2 »

VII-16. — Pierre Mille, Félicien Challaye. — les deux Congo..... 2 »

VII-17. — Jean Schlumberger. — Heureux qui comme Ulysse..... 2 »

VII-18. — Romain Rolland. — *Vies des hommes illustres.* — la vie de Michel-Ange. — I. — *la lutte*.. épuisé

VII-19. — Émile Moselly. — les retours. — *les haleurs, le soldat* ..... 2 »

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; neuvième cahier de la douzième série; un cahier vert de 96 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

DIXIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

LES MILLIET

VII. — Adrien de Tucé

cinq ans au Mexique

1862-1867

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

377.1
4,10

les Milliet

VII. — Adrien de Tucé

cinq ans au Mexique

1862-1867

I

CAUSES DE L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

L'AFFAIRE JECKER. — LA PLUS GRANDE PENSÉE DU RÈGNE. — CATHOLICISME ET MONARCHIE. — L'AVENIR DES RACES LATINES.

I

CAUSES DE L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

L'affaire Jecker. — La plus grande pensée du règne. — Catholicisme et monarchie. — L'avenir des races latines.

1

Au Mexique, depuis de longues années, deux partis rivaux se disputaient le pouvoir : les catholiques et les libéraux. Les révolutions se succédaient avec une incroyable rapidité. (1)

Les commerçants, anglais, français et espagnols n'avaient pas été épargnés dans ces guerres civiles et leurs gouvernements demandaient pour eux de très fortes indemnités. Mais à ces réclamations légitimes s'en mêlaient d'autres qui l'étaient beaucoup moins.

---

(1) A peine Santa Anna avait-il été nommé dictateur, qu'il fut chassé, puis réélu en janvier 1855. En août, ce fut le tour de Carrera, dépossédé en septembre par Alvarès. En décembre, celui-ci dut céder la place à Comonfort et, le mois suivant, à Zuloaga. En 1859, Miramon, chef du parti clérical, s'empara du pouvoir, mais Juarez, à la tête des Libéraux, établit un second gouvernement à la Vera-Cruz et fut reconnu seul Président en janvier 1861.

Le général Miramon, se trouvant à bout de ressources, émit un emprunt de 15 millions de piastres (près de 80 millions de francs). Mais il ne pouvait pas ramener la confiance, et les bons de la Dette mexicaine tombèrent bientôt à 3 o/o de leur valeur nominale. Ce fut alors qu'un banquier suisse, Jecker, qui était lui-même sur le point de suspendre ses paiements, proposa de retirer les bons et de les échanger contre de nouveaux titres, moyennant une prime de 25 o/o. (1)

La créance de Jecker semblait bien compromise, quand l'habile homme eut l'idée de se faire naturaliser français (le 26 mars 1862). Il soudoya quelques personnages influents et peu scrupuleux dans l'entourage de Napoléon III, M. de Saligny en particulier et le duc de Morny, auquel il promit pour sa part une vingtaine de millions. (2)

M. de Saligny menaçait le Gouvernement mexicain d'une ruine certaine, si les propositions de Jecker n'étaient pas acceptées.

Telle fut la véritable cause de cette désastreuse expédition. « C'est pour donner une valeur réelle à une créance fictive que la France a prodigué les hommes et les millions. » (3)

---

(1) Voir de Montluc, *Correspondance de Juarez*. Charpentier, éditeur, 1885.

(2) Le fait a été prouvé par les comptes de la succession de Morny (mort en 1865). Jecker le confirma par une lettre qu'il écrivait en décembre 1869 à M. Conti, chef du Cabinet de l'Empereur : « Vous ignorez sans doute que j'avais pour associé dans cette affaire M. le duc de Morny, qui s'était engagé, moyennant 30 o/o des bénéfices de cette affaire, à la faire respecter et payer par le Gouvernement mexicain. » (Niox, *Expédition du Mexique*, page 723. Dumaine éditeur)

(3) Du Barail. *Mes Souvenirs*. Plon-Nourrit éditeur, 1896.

Il fallait colorer cette escroquerie et trouver des prétextes plus avouables : Les catholiques mexicains réfugiés en France, Mgr. Labastida, archevêque de Mexico, le général Almonte, M. Gutierez, les Errazu commencèrent par circonvenir l'impératrice, qui jouissait d'un regrettable ascendant sur l'esprit de son mari. Ils lui persuadèrent que les Mexicains étaient profondément attachés aux traditions politiques et religieuses du passé ; ce serait faire œuvre pie que de les délivrer du joug républicain. — L'impératrice, dévote et peu intelligente, se prit d'une belle passion pour cette folle entreprise et poussa de toutes ses forces à la guerre.

Quant à l'empereur, on sut le prendre habilement par des considérations qui avaient une apparence de profondeur. La guerre de Sécession n'était pas encore terminée, mais, pour faire contrepoids à la propagande des idées républicaines et protestantes, qui triomphaient aux États-Unis, la France devait fonder au Mexique une monarchie catholique. Napoléon III jouerait un grand rôle dans l'histoire, s'il soutenait l'hégémonie des races latines, prêtes à succomber sous la prépotence envahissante des Anglo-Saxons ! — C'était oublier que malgré sa puissance il parviendrait difficilement à arrêter la décadence latine. Esprit nuageux et chimérique, Napoléon III fut dupe de ces grands mots vides et obéit à de funestes suggestions. Rouher, complice, déclara solennellement à la Chambre que l'Expédition du Mexique était « la plus grande pensée du règne » !

On sut si bien mettre en avant les indemnités réclamées par les commerçants, qu'en octobre 1861, l'Angleterre, la France et l'Espagne convinrent d'envoyer leurs

flottes pour appuyer ces réclamations. — Partis de la Havane, les Espagnols s'emparèrent les premiers de la Vera-Cruz, où les troupes françaises ne débarquèrent qu'en janvier 1862. L'ambitieux maréchal Prim rêvait de s'emparer pour son propre compte de l'empire du Mexique.

Mais Juarez, soutenu par le Gouvernement des États-Unis, offrit aussitôt de payer les indemnités demandées. Il ne restait plus aucun prétexte valable pour continuer la guerre. L'Angleterre et l'Espagne, ayant accepté ces propositions, jugèrent qu'elles n'avaient plus qu'à se retirer (19 février). (1)

Cet arrangement ne faisait pas l'affaire de M. Dubois de Saligny. C'est lui qui, aux réclamations de nos nationaux, avait ajouté celles de Jecker; c'est lui qui fit repousser par la France la convention de la Soledad; mais il dissimula adroitement son action et, se prétendant malade, laissa au naïf amiral Jurien de la Gravière la responsabilité de cette regrettable décision.

Le Gouvernement français désapprouva la convention de la Soledad. L'amiral Jurien de la Gravière fut blâmé et rappelé. (2) M. de Saligny resta seul chargé des pleins pouvoirs politiques.

Une armée française, forte seulement de six mille hommes, sous les ordres du général Lorencez, s'avança devant Puebla, en fit le siège, et tenta vainement de

---

(1) Prim se rembarqua. dès qu'il eut appris que Napoléon III avait l'intention d'offrir le trône du Mexique à l'archiduc Maximilien.

(2) De leur côté MM. Wyke et Prim désapprouvèrent la rupture des négociations.

s'emparer du fort de Guadalupe (5 mai 1862). Elle dut se retirer à Orizaba.

C'est pour réparer cet échec que le général Forey partit en septembre. Il fut suivi du colonel de Brincourt et du général Douay amenant des renforts qui portèrent l'effectif de notre armée à 30.000 hommes.

Juarez écrivait à M. de Montluc :

Mexico, 28 avril 1862.

Le gouvernement mexicain se prépare à repousser la force par la force ; il met sa confiance en la justice de la cause qu'il défend, celle de la nationalité et de l'indépendance du Mexique. Le pays sortira avec avantage d'une lutte injuste, à laquelle il a été provoqué à son corps défendant.

II

1862-1863

LA TRAVERSÉE. — TEMPÊTE. — LA MARTINIQUE : FORT-DE-FRANCE. — LA VERA-CRUZ. — CORDOVA. — ORIZABA. — SAN AGUSTINO DEL PALMAR. — NOPALUCA.

II

1862-1863

La traversée. — Tempête. — La Martinique : Fort-de-France. — La Vera-Cruz. — Cordova. — Orizaba. — San Agustino del Palmar. — Nopaluca.

1

Le général de Mirandol commandait la brigade de cavalerie qui fut envoyée comme renfort à l'armée du Mexique. Soldats et chevaux furent embarqués, non sans difficulté, le 6 septembre, dans la rade d'Alger, sur l'*Aube,* vaisseau qui marchait à la voile et à la vapeur. Le départ eut lieu le 9, par un temps superbe.

La brise souffle du nord-est. Nous lui livrons toute l'immense surface de nos voiles. — Le jour tombe, la lune monte à l'horizon. Ses lueurs d'argent glissent sur les flots et, frappant la voilure du transport, le transforment en un grand fantôme blanc. Groupés sur le gaillard d'arrière, les officiers chantent un nocturne à plusieurs voix que les hommes, impressionnés par la magie du spectacle, écoutent silencieusement. (1)

Le vaisseau longea les côtes d'Espagne et, le 13 septembre, il voguait déjà en plein Océan. Mais la brise étant tombée, la marche se ralentit. L'existence à bord n'était pas folâtre.

---

(1) Du Barail.

A la table du commandant,

écrit M. du Barail,

nous ne sommes que trois : le commandant Rozier, très brave homme et très bon marin, très sec aussi avec ses subordonnés et attristé par la lenteur de sa carrière, le commandant de Tucé, très honorable officier, mais très taciturne convive, de plus, fort éprouvé par le mal de mer, et moi. (1)

Il ne sera pas inutile de faire faire au lecteur une connaissance un peu plus complète avec M. de Tucé, qu'il a déjà vu en Syrie, et dont les lettres vont nous raconter toute la campagne du Mexique.

Né en 1817, Adrien de Tucé était alors âgé de 45 ans. Sa haute stature, sa longue et épaisse moustache blonde qui cachait complètement sa bouche, ses yeux d'un bleu clair, la douceur calme de sa physionomie, la modération extrême de ses gestes, tout révélait en lui le descendant d'une race du Nord. Grave, froid, silencieux, il manquait un peu de vivacité et d'expansion, et ses traits impassibles laissaient rarement deviner ce qui se passait en lui; je ne l'ai jamais vu rire aux éclats ni se mettre en colère. A son retour du Mexique, lorsque, après cinq ans d'absence, il retrouva sa famille, qu'il aimait beaucoup, il nous serra la main aussi tranquillement que si nous l'avions vu la veille. C'est ce calme imperturbable qui lui permettra de sauver son régiment du désastre de Sedan.

---

(1) Une estime réciproque établit bientôt entre M. du Barail et M. de Tucé une sincère et durable amitié. J'en trouve le témoignage dans une volumineuse correspondance que je mettrai plus d'une fois à contribution. J'aurai recours aussi au très beau livre de M. du Barail. *(Mes souvenirs)*

Dédaigneux des controverses métaphysiques, des théories et des systèmes politiques ou sociaux, il aimait à écouter, parlait peu et bien; ce qu'il disait était toujours juste, modéré et à propos. Il n'hésitait jamais, ne cédait jamais, quand il croyait avoir raison; sa ténacité était extrême; il persistait tout droit dans la voie qu'il avait choisie, avec une puissance de volonté irrésistible : on le vit bien à Atlixco. Sa haute taille, lorsqu'il était monté sur son grand cheval, lui faisait dominer de toute la tête les cavaliers de son régiment. En 1862, il remplissait les fonctions de chef d'escadron. Officier intrépide, Adrien de Tucé semblait né pour le commandement; personne n'aurait eu l'idée de lui désobéir. C'était un chef prévoyant; d'une sollicitude paternelle et éclairée. Audacieux, mais non téméraire, parce qu'il avait le sentiment de sa responsabilité, au moment du danger, il faisait passer dans l'âme de ses soldats, avec son sang-froid, sa ténacité et sa confiance. — D'un abord facile, sans que son autorité en souffrît jamais, il était sévère sur la discipline, mais on se plaisait à reconnaître la droiture de son jugement et son impartialité, unie à un grand fond de bienveillance. Son apparente froideur laissait vite deviner l'ami sûr et dévoué, l'homme droit et loyal. Sa modestie excessive retarda peut-être son avancement, mais elle inspirait à tous ceux qui l'ont connu une profonde estime.

M. de Tucé à madame Milliet

Fort-de-France, 10 octobre 62.

Nous sommes à la Martinique depuis trois jours. Notre voyage a été charmant dans la Méditerranée; nous avons

passé le détroit de Gibraltar de jour et par un très beau temps. Cette heureuse traversée s'est prolongée jusqu'à l'île de Ténériffe, où le temps brumeux nous a empêchés de bien voir le pic. Santa Cruz est une ville espagnole, bâtie au bord de la mer. La campagne est triste, ce sont des rochers volcaniques, de la lave. Là où il y a un peu de terre, on cultive le nopal pour l'élève de la cochenille. Le vin des Canaries a une certaine réputation. Personne n'a été malade à bord, et pour moi je m'y trouve très bien, mais les soldats et les chevaux manquent d'air et d'espace.

En quittant Ténériffe, la mer s'est trouvée un peu plus houleuse, nous avons renoncé à la vapeur pour naviguer à la voile. Nos chevaux souffraient beaucoup d'un très fort roulis qui a fini par devenir une affreuse tempête. Nous avons couru des dangers assez sérieux. C'était un triste spectacle que l'intérieur de notre vaisseau : les pompes manœuvraient jour et nuit. Le navire, dans ses mouvements désordonnés, laissait embarquer l'eau par-dessus les bordages. Lorsqu'il s'inclinait, il était impossible de se tenir debout sans s'accrocher solidement à quelque objet. Les chevaux étaient renversés et projetés d'un côté à l'autre. Tu peux t'imaginer quel chaos faisaient les caisses, les fourrages, les sacs. Nous avons eu beaucoup de chevaux renversés, six noyés, dix-neuf broyés et d'autres asphyxiés. On en a jeté d'un même coup trente-deux à la mer. Beaucoup de ceux qui restent ont des blessures très graves et n'en réchapperont pas; tous les fourrages et l'orge ont été gâtés et jetés à l'eau. Heureusement, mes chevaux n'ont rien eu, ou peu de chose.

Notre séjour à Fort-de-France n'est pas agréable; notre bivouac est situé dans un endroit marécageux, et il pleut constamment. Ces pauvres chevaux, qui auraient si grand besoin de se refaire, sont dans la boue jusqu'aux genoux.

Ici, les maisons sont en planches et les fenêtres n'ont pas de vitres. Il fait une chaleur humide, très fatigante, et nous ne serions pas fâchés de partir au plus vite; mais notre vaisseau a besoin de grandes réparations, qui ne seront pas terminées avant une dizaine de jours.

Je compte aller faire quelques promenades à cheval,

malgré les serpents qui pullulent dans cette île et sont fort dangereux.

Écrivez-moi au corps expéditionnaire du Mexique, et dites-moi ce que nous allons faire là, si vous le savez.

Fernand Milliet à sa mère (1)

Fort-de-France, 11 novembre 1865.

... Nous sommes restés vingt-quatre heures en quarantaine et, le lendemain, notre débarquement s'est effectué sans encombre. L'on nous a envoyés au fort Desaix qui est à trois kilomètres de la ville, sur une hauteur, et où l'air est très sain. Quel ravissant pays que la Martinique ! de la verdure partout. La population est presque entièrement nègre ou mulâtre, mais tu ne saurais te figurer l'amabilité de tous ces gens-là. D'abord ils parlent tous français ou du moins le patois créole qui est très facile à comprendre. Ils abrègent tous les mots et ne prononcent pas les *r*; ainsi, ils vous appellent tous *ché*, pour dire cher.

En arrivant, le bâtiment a été envahi par une nuée de femmes qui venaient demander notre linge à blanchir. La plupart auraient bien dû commencer par se blanchir elles-mêmes, mais malgré cela elles sont d'une affabilité rare et pas sauvages du tout.

J'ai été bien occupé pendant notre escale de cinq jours : tous les hommes partaient en ville s'amuser et la plupart buvaient du tafia ; c'est une liqueur terrible qui les rendait fous. Le navire l'*Allier*, qui était passé quelque temps avant nous, portant un millier de zouaves, a presque été cause d'une révolution. Les zouaves mutinés s'étaient emparés du fort Desaix. Ils ont tiré sur l'infanterie de marine. Toutes les forces de l'île étaient là. Il y a eu plus de 80 tués ou blessés, et tout cela causé par le tafia. Quant à nous, nous n'étions plus maîtres de nos hommes ; j'ai été obligé de me

(1) Je place ici cette lettre malgré sa date postérieure. Fernand ne partit pour le Mexique qu'après avoir passé par l'école de Saumur.

flanquer des coups de poings avec quelques-uns. Les autres sous-officiers de même. Enfin, heureusement, ils n'ont pas commis de grandes bêtises.

Nos chevaux sont dans un état admirable, nous n'en avons perdu que trois. On parle beaucoup des serpents de la Martinique, je n'en ai pas vu un seul. J'ai goûté à tous les fruits du pays, le coco, la banane, la goyave, l'arbre à pain, l'ananas, la sapotille, la canne à sucre, mais franchement tout cela ne vaut pas une pomme. Le tabac est détestable et extrêmement cher.

J'ai trouvé à Fort-de-France un de mes amis qui, après avoir été brigadier au même régiment que moi, est maintenant gendarme. J'ai dîné avec lui. Il me semble que je m'établirais volontiers dans ce pays; mais non, il faut continuer ma vie errante, voguons pour le Mexique! Je pars demain matin, je continuerai ma lettre à bord. Je me porte toujours très bien et, quoique la chaleur soit très forte et accablante, je me sens frais, dispos et vigoureux.

2

M. de Tucé à madame Alix Payen

La Vera-Cruz, novembre 1862.

Nous avons mis quinze jours à nous rendre de la Martinique à Vera-Cruz, lieu de notre débarquement qui s'est effectué le 5 novembre; en tout 56 jours de traversée. Nous avons campé à la porte de la ville dans un endroit assez malsain. Une rivière dont l'embouchure est voisine se répand dans des lagunes qui empoisonnent toute la contrée par leurs miasmes pestilentiels. Tout autour de la ville s'étend une plaine de sable que la mer envahit quelquefois et couvre de débris de toute nature. Je crois que c'est à la décomposition de ces matières qu'est due l'insalubrité du pays : la fièvre jaune y règne une grande partie de l'année; heureusement, nous sommes arrivés lorsqu'elle était à son déclin; nous n'avons perdu qu'un homme, mais notre

séjour sous la tente est assez pénible dans ces parages infects.

Le vice-roi d'Egypte nous a donné un bataillon de nègres du Soudan. Cette race a la chance d'être réfractaire à la fièvre jaune. (1)

Le lendemain de notre débarquement, une affreuse tempête a détruit sous nos yeux une goëlette française et un magnifique trois-mâts anglais. C'est à grand peine que l'on parvint à sauver l'équipage de la goëlette; le trois-mâts, brisé sur les rochers, coula à fond. Les matelots, le capitaine, sa femme et son enfant s'étaient réfugiés dans le haut des mâts, où ils se cramponnaient avec la vigueur du désespoir. Nous voyions les vagues furieuses les emporter un à un et les noyer sous nos yeux. Une chaloupe montée par six matelots et un quartier-maître, tenta vainement le sauvetage, elle fut broyée et les sept braves marins disparurent dans le gouffre.

La Vera-Cruz est une fort belle ville, bien alignée, avec des monuments construits tous à la même époque. Elle est bâtie au milieu des dunes et, vue de la mer, sur ce fond d'un jaune éclatant, elle se détache tristement en noir. Ses clochers bulbeux rappellent ceux de la Russie ou de l'Orient. Mais rien n'est entretenu et l'humidité ronge les monuments qui tombent en ruines avant d'être achevés. (2)

La ville sert d'entrepôt à toutes les marchandises du Mexique. Peu d'indigènes; la plupart des habitants sont européens. Cependant on rencontre des types curieux à observer et des costumes très pittoresques. Je ne sais si les jolies femmes se sont cachées, mais on en voit fort peu. Elles portent la mantille espagnole et des crinolines... à entraver la circulation.

---

(1) « C'était une troupe fort belle et admirablement disciplinée. Pas un des soldats n'a été malade. Je les voyais, au plus fort de la chaleur, dormir en plein soleil, comme des lézards. Pas un de nous, se permettant une telle imprudence, ne se serait relevé vivant. » (Du Barail)

(2) « Tout paraît moisi, même les énormes pièces de canon qui sont rongées jusqu'à l'âme, sans qu'on puisse les préserver. » (Du Barail)

... Nous n'avons pas trouvé d'ennemis à Vera-Cruz autres que des insectes, reptiles, bêtes de toute espèce qui ne nous laissent aucun repos. Nous avons tué dans nos tentes un serpent à sonnettes et un quadrupède étrange, gros comme un renard, tenant à la fois du rat et du cochon. Les Chasseurs l'ont mangé. Nous avions établi notre cuisine sur le bord d'un petit ruisseau fangeux et, tout en dînant, nous voyions les petits crocodiles prendre leurs ébats sous l'œil vigilant de leurs parents.

3

San Agustino del Palmar, 5 décembre.

Le 17 novembre, nous sommes partis de la Vera-Cruz, quittant les *terras calientes* pour les *terras templadas* et nous dirigeant sur Orizaba où se trouve le quartier général de l'armée (sous les ordres du général Douay).

Nous avons encore trouvé la même insalubrité de l'air et les mêmes animaux malfaisants, mais en bien plus grand nombre, car nous parcourions des forêts vierges. Rien ne peut donner une idée de cette végétation, c'est un spectacle de toute beauté. On trouve toutes les plantes d'ornement de nos jardins d'Europe, mais avec une attitude toute différente et dans des proportions gigantesques. Ce qui est merveilleux, c'est la vie intense qu'elles abritent; les oiseaux voltigent par myriades, ils sont parés des plus vives couleurs. Les perroquets et les perruches nous assourdissaient de leurs piaillements gutturaux, mille insectes nous harcelaient de leurs bourdonnements et de leurs piqûres. (1)

Dans les six jours de marche que nous avons fait pour aller jusqu'à Puente National, nous n'avons pas rencontré d'habitants. Les guérillas les avaient forcés à se retirer dans les forêts. On trouvait seulement des bœufs errants que l'on tuait à coups de fusil pour la soupe du soir; et toujours

(1) « On se croirait dans une volière sans limites... Les oiseaux mangent les insectes, les insectes mangent l'homme, et tout le monde est content, sauf l'homme. » — Du Barail.

les mêmes insectes, avec quelques espèces nouvelles plus méchantes encore, et qui ont mis plusieurs de nos hommes dans la nécessité d'entrer à l'hôpital. (1)

Nous avons aussi des reptiles en quantité; il y en a de petits comme un crayon dont la morsure est très dangereuse; le remède consiste à couper de suite le membre attaqué, c'est le seul moyen d'échapper à la mort; d'autres, gros comme ma cuisse, pétrissent leur proie dans leurs plis et la gobent comme une cerise, mais ils ne sont pas venimeux.

4

M. de Tucé à madame Alix Payen

San Agustino del Palmar, 7 décembre.

Nous avons suivi la grande route de la Vera-Cruz à Mexico, si toutefois on peut appeler route un sentier tracé au milieu des forêts. Toujours la même végétation, les mêmes perroquets qui nous assourdissaient de leurs cris.— Nous n'avons pas rencontré de ville; la Soledad, où nous avons passé, n'est qu'un hameau de misérables cabanes. La construction de ces cabanes est ce qu'il y a de plus simple: elle consiste en une rangée de pieux plantés debout les uns à côté des autres, et laissant entre eux l'espace pour passer au moins le bras, puis un toit en feuilles de bananier. Elles sont accouplées habituellement par deux, pour que l'une fasse ombre à l'autre, à toute heure du jour.

---

(1) M. Wolff raconte dans ses mémoires les terribles ravages que cause dans un organisme la mouche de Cordova: « Elle s'introduit dans les fosses nasales des hommes et y dépose ses œufs. Dans les vingt-quatre heures, les œufs donnent naissance à des vers qui évoluent, et rongent positivement les cartilages du nez, la voûte du palais et la gorge du patient, qu'on trouve ainsi dévoré vivant. Les indigènes se guérissent par des fumigations de vapeur d'eau saturée de piment rouge. » Quand nos hommes furent atteints, nos médecins diagnostiquèrent la syphilis et ordonnèrent un traitement mercuriel qui fit mourir plus vite les malades. Cependant un de nos pharmaciens, M. Dauzats, parvint à engourdir les larves au moyen du chloroforme, puis il les tuait par des injections phéniquées.

Nous avons traversé, sans être inquiétés par l'ennemi, les dangereux défilés des Cumbres, et nous voici à la hauteur du mont Saint-Bernard. Enfin, nous respirons. L'air pur et léger des montagnes nous a fait grand plaisir et grand bien. Les sources d'eau vive abondent ici et leur fraîcheur est délicieuse.

Cordova est une charmante petite ville entourée de jardins verdoyants, avec des plantations de caféiers, de tabac, et de bananiers. (1)

A Orizaba, les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée; d'immenses toits de tuile débordent sur la rue et protègent contre le soleil. Les habitants ne nous accueillent pas trop mal, mais tout est pillé et brûlé. Les bêtes de somme et les moyens de transport manquent presque complètement.

Après avoir traversé des montagnes très difficiles, nous voici dans une plaine admirable, très bien cultivée, où l'on trouve de tout en abondance, principalement du maïs, de l'orge et du blé.

Je suis actuellement établi dans la ville de San Agustino del Palmar, dans les vastes cours d'une hacienda, avec mes deux escadrons. Il y avait longtemps que je n'avais couché dans une chambre; j'en occupe une fort grande avec une vaste porte qui sert de fenêtre. Les officiers de l'état-major de mes deux escadrons y sont établis avec moi; nos chevaux sont attachés au piquet devant la porte et mangent leur maïs; mon ordonnance, Manière, assis à l'ombre, surveille, en raccommodant mes chaussettes, le séchage d'une lessive qu'il vient de faire.

Notre tenue est assez pittoresque; nous portons tous, officiers et soldats, des chapeaux de paille et une large ceinture rouge. Les officiers ont le sabre et le revolver au côté et de grandes bottes en cuir jaune.

Toi qui t'intéresses aux costumes, tu connais déjà celui des Mexicains: veste ronde et courte, comme celle des gar-

---

(1) La culture de cet arbre, si précieux pour l'alimentation, ne demande presque aucun travail. On dit qu'un hectare planté de bananes suffit pour nourrir cent personnes.

çons de café, quelquefois en peau de cerf ou en velours brodé d'argent, large ceinture en crêpe de Chine, pantalon blanc recouvert d'un second pantalon en peau, collant par en haut et s'élargissant dans le bas, ouvert sur le côté et se fermant par une rangée de petits boutons d'argent. Le sombrero est un chapeau de feutre ou de paille à très larges bords plats, décoré avec un grand luxe d'une épaisse torsade en velours noir ou bien en argent et or. On cite des particuliers dont le chapeau vaut plusieurs milliers de piastres. Celui de Carvajal en vaut, dit-on, 18.000.

Les femmes du peuple portent la jupe courte, généralement rouge et brodée de laine par en bas, une basquine et un *rebozo*, sorte d'écharpe en laine couleur bleu cendré. Les dames riches ont le *tapalo*, châle en soie blanche ou noire, qu'elles savent draper avec beaucoup de grâce; souvent elles s'en enveloppent le visage et ne laissent voir que leurs yeux brillants.

Les Indiens sont vêtus du *zarape*, pièce d'étoffe grossière, percée au centre d'un trou pour laisser passer la tête, et retombant librement autour du corps.

Grâce à notre séjour en Afrique, nos hommes se sont assez bien acclimatés, mais notre colonel est tombé gravement malade à la Vera-Cruz, de sorte que je commande seul les deux escadrons de mon régiment. (1)

Tout n'est pas couleur de rose dans ce voyage et il y a certaines choses dont la privation se fait vivement sentir. Ainsi nous ne mangeons plus de pain; celui que nous avons est fait avec de la farine de maïs. Il y a longtemps qu'il n'est plus question de vin, et malheureusement l'eau n'est pas toujours bonne; celle d'ici sent mauvais, elle est

---

(1) Le général Bazaine, auquel portait ombrage toute supériorité intellectuelle, proposa à M. du Barail de le faire rentrer en France. Celui-ci répondit qu'il attendrait à la Vera-Cruz la santé ou la mort. Il savait d'ailleurs que, même en son absence, ses troupes étaient bien commandées : « Mes officiers, écrit-il, m'inspiraient une confiance qu'ils devaient justifier. Le chef d'escadrons de Tucé, solide et au courant du métier, servait avec une conscience et une application extrêmes. »

détestable. (1) Les provisions que l'on se procure sont très chères ; un œuf coûte un medio (six sous), un poulet une piastre (5 fr. 35) et le reste à l'avenant ; aussi a-t-on jugé indispensable de nous donner un supplément de solde.

Je crois que nous allons rester ici quelques jours pour protéger les moissons contre les guérillas ; de là nous nous porterons probablement sur Puebla, où se tient presque toute l'armée mexicaine et où on nous assure qu'ils veulent faire une sérieuse résistance.

Je ne te dis rien de la politique du pays ni de la guerre que nous faisons, pour plusieurs raisons : La première c'est que je n'y comprends pas grand'chose ; la seconde c'est qu'on nous assure que nos lettres sont décachetées. Je pense que l'honorable Monsieur qui remplit ces fonctions et auquel je présente mes civilités, voudra bien laisser passer celle-ci, en raison de ma discrétion, et qu'elle t'arrivera avec toutes mes amitiés pour ton mari et tes parents.

Ton oncle d'Amérique,

DE TUCÉ

5

M. de Tucé à madame Milliet

Nopaluca, 28 février 1863.

... Nous marchons très lentement en avant, séjournant quinze jours, un mois, dans une hacienda ou une petite ville. Nous sommes employés à escorter des convois de

---

(1) Ce qui manque au Mexique, ce sont les cours d'eau. On y rencontre, il est vrai, de grands lacs, il y en a cinq près de Mexico, neuf près de Zacatécas, etc., mais leur eau contient du carbonate de soude en telle quantité qu'on y exploite ce sel ; elle ne peut servir ni pour la toilette, ni pour la cuisine, ni même pour l'irrigation des campagnes. Le pulque, liqueur nationale des Mexicains, n'est que la sève fermentée de l'agave, sorte d'aloès. On coupe le cœur de la plante et l'on recueille la sève qui vient remplir l'espace laissé vide par cette mutilation. En général, les Mexicains ne sont pas ivrognes, mais le pulque grise comme l'eau-de-vie.

vivres et de munitions, ou à faire des reconnaissances. Les troupes mexicaines ne se montrent pas très empressées à nous rencontrer. Il est vrai que nous les avons un peu maltraitées dans quelques engagements.

Le 12 de ce mois, nous avons su qu'un convoi de malades et de munitions, escorté par le 51e, devait être attaqué à un certain passage. Nous nous y sommes rendus à 10 h. du matin. Mais un bataillon du 51e, nous prenant pour les ennemis, nous a reçus par une grêle de balles qui n'a heureusement blessé personne, quoique plusieurs de nos hommes aient été atteints dans leur équipement ou le harnachement des chevaux. L'erreur reconnue, nous nous sommes portés en avant : un autre bataillon se trouvait engagé avec les Mexicains à environ une lieue de là ; nous y sommes allés en grande hâte, et nous les avons chargés de suite. Ils étaient environ 200 cavaliers que nous avons sabrés et dispersés dans les montagnes, où nous n'avons pu les suivre. Nous n'avons eu personne de blessé ; seulement cinq chevaux tués ; mais la journée a été un peu rude. Partis le matin à 8 heures, nous ne sommes rentrés qu'à 10 heures du soir, n'ayant guère mis pied à terre que trois quarts d'heure, car nos hommes ont été obligés de jeter leur café pour remonter à cheval.

Le pays dans lequel nous opérons est très dangereux. Ce sont d'immenses plaines de poussière, parsemées de cactus, dont la moindre piqûre rend un cheval indisponible pendant un certain temps. De plus, le terrain est miné dans un grand nombre d'endroits par des animaux dans le genre des marmottes. Ils font des trous dans lesquels un cheval enfonce jusqu'au ventre, ou culbute. La plaine est en outre sillonnée par ce qu'on nomme des *barrancas ;* ce sont des ravins profonds de trente à quarante pieds, taillés à pic et creusés par les eaux de pluie. Rien ne signale leur présence ; on ne les voit que lorsqu'on est dessus, et on ne peut les passer qu'à très peu d'endroits, où les Indiens ont tracé une piste.

Nous vivons toujours assez difficilement : pas de vin, du pain de maïs... L'essentiel est qu'on se porte bien. Nous avons reçu pour nous remonter quelques chevaux mexi-

cains. Quoi qu'en disent les romans, ce sont d'affreuses biques sans force et sans vitesse. Le moindre de nos chevaux arabes vaut mieux que les *mustangs* les plus vantés.

Les troupes mexicaines auxquelles nous avons eu affaire sont assez bien armées : sabre, lance, mousqueton, mais mal vêtues ; beaucoup de jeunes gens, presque des enfants. Ils tiennent bien au feu et tiraillent volontiers, mais n'aiment pas à se laisser joindre par nos cavaliers et se sauvent en se débarrassant de leurs armes.

Nous allons, je pense, nous porter en avant et entourer Puebla dont on va enfin commencer le siège. Il nous arrive à ce sujet les bruits les plus contradictoires : tantôt les Mexicains doivent se rendre à notre approche ; tantôt ils vont faire une défense héroïque, et la place regorge de canons et de munitions. Le génie et l'artillerie français prétendent s'en rendre maîtres en quinze jours. Dans ma prochaine lettre, je te dirai qui a raison.

J'écris à Fernand pour lui donner des nouvelles de ses camarades et le consoler un peu de n'être pas avec moi.

Adieu, mes bons amis, je vous aime et vous embrasse tendrement.

III

1863

DEVANT PUEBLA. — COMBAT DE CHOLULA. — COMBAT D'ATLIXCO. — BATAILLE DE SAN LORENZO. — PRISE DE PUEBLA.

III

1863

Devant Puebla. — Combat de Cholula. — Combat d'Atlixco. — Bataille de San Lorenzo. — Prise de Puebla.

1

Au début de la campagne, une proclamation faisant appel à de beaux sentiments d'honneur et d'humanité fut adressée aux troupes françaises :

Dans un pays où le désordre est à son comble, vous devez, en vrais soldats de la France, donner à la nation mexicaine l'exemple de la discipline. Vous respecterez donc les personnes et les propriétés, vous paierez exactement tout ce que vous achèterez et *vous ne salirez pas vos mains et vos consciences des richesses acquises par le pillage...* Vous respecterez les vieillards, les femmes et les enfants... et, si vous êtes terribles dans le combat, vous vous montrerez humains après la victoire.

C'est à Napoléon III lui-même que le général Forey attribuait la rédaction de ces conseils trop souvent oubliés. Je crois y reconnaître le cœur d'un honnête homme égaré dans l'entourage impérial.

Le général Forey était un homme de très haute taille à l'aspect martial, mais la rudesse de ses manières cachait une nature faible. Ses lenteurs et ses hésitations ont été funestes. Elles ont permis aux Mexicains de mettre les fortifications de Puebla en un état de défense si redoutable, qu'il a fallu sacrifier bien des vies pour s'en emparer.

Le 20 septembre 1862, dans un manifeste adressé aux Mexicains, le général Forey se défendait de vouloir imposer un empereur au pays : « Loin de là, le peuple mexicain, affranchi par nos armes, sera entièrement libre de choisir le gouvernement qui lui conviendra. »

Quelques mois après, le général mexicain Rivera répondait dans une proclamation à l'armée française :

Vous avez quitté votre patrie, vos familles, et malheureusement beaucoup d'entre vous laisseront leurs cendres ici, et pourquoi, pour qui ? Pour les réclamations injustes de vils agioteurs, qui ne sont pas même Français, pour rétablir ce que vous avez renversé dans votre immortelle Révolution de 1789.

2

M. de Tucé à madame Milliet

Devant Puebla, 30 mars 63.

Nous sommes devant Puebla depuis le 18 de ce mois et pas encore près d'être dedans, car la ville fait une défense énergique, mais l'attaque est menée avec prudence, de sorte que nous perdons peu de monde.

Notre régiment est campé au Sud-Ouest de la ville, à environ six kilomètres, sur un beau plateau, d'où nous découvrons toute la ville et tous les accidents du siège. Nous ne sommes pas oisifs ; nous montons tous les jours à

cheval pour protéger des convois et nous opposer à une armée extérieure qui cherche à inquiéter les assiégeants. Nous venons de faire (1) une reconnaissance à Cholula, l'ancienne ville sainte de l'empire aztèque.

C'était jour de marché : vendeurs et acheteurs se pressaient dans la rue et s'écartèrent pour nous livrer passage. La foule regardait avec une curiosité plutôt sympathique notre beau régiment qui faisait fièrement son entrée au son des trompettes. Arrivés sur la grande place, nous alignons nos troupes comme pour une revue; l'alcade nous reçoit avec les marques de la plus profonde déférence, mais il se garde bien de nous prévenir que l'armée ennemie, qui venait de se retirer à notre approche, n'était pas loin. — Le général de Mirandol commençait à lire au peuple une proclamation, quand des coups de fusil viennent l'interrompre. Du haut d'un mamelon voisin, les Mexicains tiraient sur nous. La foule se disperse en un clin d'œil et disparaît. Nous nous élançons à l'instant au galop contre l'ennemi qui s'enfuit sans nous attendre.

Mais, d'autre part, voici que nos tirailleurs, pris à l'improviste, rentraient en désordre, poursuivis par un régiment de cavaliers mexicains. C'étaient de fort bonnes troupes; ils avaient chargé les premiers. Heureusement nous n'étions pas loin d'eux; nos Chasseurs se sont jetés dessus à corps perdu et les ont mis en déroute. (2) Nous avons anéanti un régiment entier, les Lanciers rouges du Nouveau-Léon. Ce combat, qui a fait honneur au 3e Chasseurs d'Afrique, est connu sous le nom de combat de Cholula. Nous avons eu 5 hommes tués et 16 blessés, dont deux capitaines. Pour moi, j'ai eu la chance d'en sortir sain et sauf, après avoir culbuté avec mon cheval qui a été perdu pendant toute la bataille. J'en avais trouvé un autre

---

(1) Le 22 mars.

(2) « C'étaient trois régiments, quinze cents hommes, que deux seuls escadrons de Chasseurs d'Afrique mirent dans la plus complète déroute. Le terrain était jonché de cadavres. Nous avions fait cent prisonniers, et parmi eux, le colonel des Lanciers rouges de Durango, réputés les plus braves du pays. » — Du Barail.

démonté, avec lequel j'ai continué la charge. Je n'ai retrouvé le mien qu'après le ralliement.

Du haut des terrasses de Cholula, toute la population assistait au combat comme à un spectacle, et le général Forey en suivait les péripéties avec sa lorgnette du haut du Cerro San Juan.

A la fin de la journée, une pluie torrentielle vint gâter un peu la joie de notre succès. La nuit était si noire que nous trouvions difficilement notre chemin; le général eut l'heureuse idée de réquisitionner ces grandes lanternes d'église que l'on porte dans les processions et c'est ainsi, dévotement éclairés, que nous rentrâmes au bivouac.

A la suite de cette affaire, il y a eu des récompenses; trois croix de chevalier et huit médailles. Quant à moi j'ai été nommé officier de la Légion d'honneur. De plus, si cela peut te rendre fière d'avoir un frère décoré de l'ordre du Medjidié 4e classe, sois-le! Le Sultan vient de m'envoyer cette décoration pour les services que je lui ai rendus en Syrie.

Alix et son mari m'envoient des lettres de recommandation pour des négociants du pays, m'assurant ainsi des relations agréables et des moyens de me procurer de l'argent. Remercie-les de ma part, je n'ai pas besoin d'argent ici, nous avons une très belle solde et pas moyen de dépenser un sou, même pour les besoins les plus urgents, tels que chaussures, habillement, etc...

L'essentiel est que je me porte bien; les privations sont supportables, mais Puebla n'est pas prise, et je crois que le siège sera long, peut-être encore un mois.

La ville est attaquée par le Nord, nous avons déjà pris des ouvrages avancés, mais la fortification, quoique irrégulière, est fort bien entendue et garnie d'une artillerie très nombreuse et bien servie.

Tu verras dans l'*Illustration*, un dessin représentant le combat de Cholula. Un officier en envoie le croquis. Si tu vois un tas de chevaux renversés les uns sur les autres, c'est moi qui suis dessous.

Quant à la politique, je ne t'en dirai rien, parce que je ne comprends rien à ce que nous venons faire dans ce pays;

puis on décachète les lettres et, si je t'adressais un mot, celui-ci ne te parviendrait pas.

Adieu, je vous embrasse tous et vous écrirai lorsque Puebla sera prise. Tout à vous.

ADRIEN

3

La Puebla de los Angeles occupe le centre d'une vaste plaine qu'entourent au loin de très hautes montagnes couronnées de neiges éternelles. (1) C'est une des plus belles villes du Mexique. Dans ses soixante églises s'entassent d'immenses richesses; elle a un évêché, un séminaire, des collèges, de nombreux et beaux monuments.

Lorsque l'armée française, repoussée en 1862, revint, l'année suivante, devant Puebla, les troupes du général Douay tournèrent la ville sur la droite, celles du général Bazaine sur la gauche, et la place se trouva rapidement investie.

Les troupes mexicaines enfermées dans Puebla étaient commandées par le général Ortega. Comonfort avec une armée de secours avait pour mission d'inquiéter les assiégeants. La cavalerie française s'efforçait de couper toute communication entre ces deux armées et d'empêcher le ravitaillement de la place. Le général Marquez commandait les troupes mexicaines, auxiliaires des nôtres. Dans la nuit du 21 mars, 1.500 cavaliers sortirent de Puebla pour aller rejoindre Comonfort. Ortega avait compris qu'ils n'étaient pas nécessaires à la défense et qu'ils auraient diminué les ressources en vivres. Marquez les laissa passer.

---

(1) Le Popocatepelt et l'Iztaccihualt.

Nos soldats regardaient avec curiosité leurs alliés mexicains, dont les types et les costumes ne ressemblaient guère à ceux des Européens : teint olivâtre, épais sourcils très noirs, surmontant des yeux farouches, qui brillent dans l'ombre projetée par les vastes ailes de leurs *sombreros*, vestes de cuir, lances, laços, éperons démesurés. Ils montent sur de lourdes selles de petits chevaux maigres à demi sauvages.

Encore dans toute la force de l'âge, le général Marquez, petit, sec et alerte, avait une barbe épaisse et noire, surmontée d'un vaste front chauve, un air froid et dissimulé. Fanatique, peu intelligent, très brave, mais impitoyable, il méritait bien son surnom de *Tigre de Tacubaya*. Il avait en effet tout détruit et massacré dans cette charmante petite ville. (1) Universellement haï pour sa cruauté, il supportait le poids de toutes les haines suscitées par le parti clérical « dont il était le bras droit et l'âme damnée ». (2)

L'indien Juarez, intelligent et énergique, avait les qualités de sa race sans en avoir les défauts. En général, cette race asservie est devenue inoffensive et même timide. Elle a si peu le goût du métier militaire que, pour recruter l'armée mexicaine, on était forcé d'avoir recours à la *presse* (leva).

Un beau matin, on barre toutes les rues d'une ville; on arrête tous les hommes qui s'y trouvent, puis on extrait du

---

(1) Il fit fusiller sept médecins occupés à panser des blessés. Le 17 novembre 1860, sur l'ordre de Miramon, il enfonçait les portes de la légation anglaise et y volait 660.000 piastres, soit 3.300.000 francs. (Voir de Montluc, page 53)

(2) Du Barail.

troupeau tous les bipèdes en état de porter les armes. On les attache solidement les uns aux autres, et on les dirige sur les dépôts des régiments. (1)

Ce qui étonne, c'est que les soldats ainsi recrutés se défendent très bien derrière des remparts. Il faut dire qu'en rase campagne, un ennemi, même inférieur en nombre, les met aisément en fuite.

Marquez n'était pas parvenu à débarrasser son armée de ces nombreuses femmes qui, de tout temps, ont suivi les armées mexicaines : Le soldat indien ne sait ni faire la cuisine, ni blanchir, ni raccommoder ses vêtements. Il ne peut se passer de l'élément féminin.

Terribles après le combat, ces mégères se précipitent sur les morts et les blessés, les achèvent, les dépouillent, les déshabillent avec une célérité que n'atteindra jamais le plus pillard des bandits armés qui déshonorent le nom de soldat. (2)

Les lenteurs et les tergiversations du général Forey avaient permis à Ortega de compléter les fortifications de la ville assiégée. A tout propos, très habilement, Juarez affirmait sa sympathie pour la France, et ses proclamations étaient véridiques, lorsqu'elles assuraient que Napoléon III avait été trompé : « Sans cela, jamais l'Empereur n'aurait eu l'idée d'attenter à l'indépendance d'un peuple, pour lui imposer un gouvernement abhorré. »

Marquez, qui connaissait bien les fortifications de

---

(1) Du Barail.

(2) « On enrôle l'Indien par force, sous les drapeaux du parti qui passe dans son village. Il se bat ma foi très bien mais avec une insouciance complète, pour le compte de n'importe qui. » — P. Laurent *(Journal de marche)*

Puebla, conseillait d'attaquer la place par le Sud et par le fort Carmen. Forey préféra diriger ses efforts contre le fort San Xavier, du côté de l'Ouest. Il était dupe des affirmations mensongères de M. de Saligny, assurant que « la population tout entière attendait impatiemment sa délivrance, prête à tomber aux genoux du vainqueur ».

4

ATLIXCO

ORDRE DU COLONEL DU BARAIL

12 avril 1863.

Deux escadrons à cheval, demain à 6 heures; deux jours de vivres; n'emmener que des chevaux en très bon état, laisser au camp les indisponibles et les mulets de bât; colonne légère; absence présumée de quatre à cinq jours. Le commandant de Tucé prendra le commandement et ira se mettre à la disposition du colonel de Brincourt, qui va en ravitaillement à Atlixco. (1)

M. de Tucé à madame Milliet

Atlixco, 18 avril 1863.

Je viens d'être très heureux. J'ai livré avec mes Chasseurs un combat de cavalerie qui a eu des résultats magnifiques.

---

(1) M. du Barail explique dans ses *Souvenirs* pourquoi il n'était pas ce jour-là à la tête de ses troupes. Le général Forey avait voulu que l'opération fût dirigée par le colonel de Brincourt, et M. du Barail, plus ancien que ce dernier, ne pouvait pas marcher sous ses ordres. C'est pour cela que les Chasseurs d'Afrique se trouvèrent commandés par M. de Tucé, simple chef d'escadrons.

J'ai eu la chance de n'être pas blessé et ma santé se maintient très bonne. Je n'ai pas le temps de te donner des détails sur le combat; tu en trouveras le récit dans quelques journaux et le dessin dans l'*Illustration;* je connais celui qui doit l'envoyer.

Le siège de Puebla n'avance pas et menace de traîner en longueur. Les habitants et les 23.000 hommes de troupe que renferme cette ville se défendent avec une énergie très remarquable et les fortifications sont habilement faites... Cependant il est temps d'en finir, car la saison des pluies approche et il ne fera pas bon tenir campagne à cette époque. — Depuis huit jours je suis dehors, manquant des choses les plus indispensables.

Le silence trop modeste de M. de Tucé m'oblige à résumer ici le récit officiel donné par le général Niox, (1) alors capitaine d'état-major :

Tandis que les troupes commandées par Etchegaray, chef d'état-major de Comonfort, descendaient dans la vallée, huit escadrons mexicains, aux ordres de Carbajal, furent vigoureusement attaqués par le commandant de Tucé, et forcés de faire un changement de front en arrière. Chargé de nouveau pendant sa manœuvre, l'ennemi fut complètement culbuté ; il se rallia cependant derrière une *barranca*, sous la protection de deux bataillons d'infanterie accourus à son secours. Une troisième charge acheva sa déroute, et les fuyards, battus d'autre part par le feu de notre infanterie et de notre artillerie, tombèrent encore sous le sabre des Chasseurs. L'honneur de la journée revient à la cavalerie française, qui ne montra jamais plus d'entrain et de vigueur. Environ deux cents Mexicains étaient

(1) *Expédition du Mexique,* page 268.

couchés sur le champ de bataille, et parmi les morts se trouvait le général Porfirio Garcia. Ce succès ne coûta cependant que trois chasseurs tués, deux officiers et sept chasseurs blessés. La cavalerie mexicaine alliée, qui se comporta bravement, eut dix-sept tués et trente-deux blessés.

Le capitaine Paul Laurent, dans son *Journal de marche du 3e Chasseurs d'Afrique*, ajoute à ce récit quelques détails pittoresques :

14 avril.

Je suis de très mauvaise humeur. J'avais découvert un établissement de bains, j'en profitais, et mon ordonnance avait emporté, pour la raccommoder, mon unique chemise, nos bagages étant restés au camp. On sonne à cheval par alerte : me voilà forcé de mettre mon spencer sans chemise et de partir ainsi. Il paraît que cela presse. Les cavaliers, à mesure qu'ils sont prêts, rejoignent au galop. Le commandant de Tucé est déjà en avant, à un kilomètre de la ville, avec ce qu'il a trouvé sous la main. Nous prenons le trot dans un chemin couvert, dont les berges, arrivant à la hauteur de nos têtes, nous cachaient à l'ennemi. Aux premiers coups de feu, le commandant de Tucé nous donna l'exemple, et d'un bond de son cheval, il fut sur la berge. Chaque cavalier l'imita individuellement, et nous sortîmes du chemin creux comme des diables d'une boîte. Mais la plaine, déserte d'ordinaire, est aujourd'hui occupée par douze escadrons mexicains formés en échelons. (1) Heureusement l'ennemi n'eut pas l'idée de nous charger avant que notre formation fût achevée. Nous y sommes, tout le monde a passé, et ces maladroits-là se sont contentés de nous opposer un feu de tirailleurs. Le commandant de Tucé nous montre le premier échelon du bout de son sabre et nous dit avec son air bonhomme : « A fond ! et dans le tas ! »

---

(1) Il n'y en avait que huit : les chiffres donnés par le capitaine Laurent ne sont pas toujours exacts.

Nous entrons comme un coin dans ce qu'il appelle le tas. Je vois encore dans la poussière ce premier escadron. C'étaient des dragons ! Ils avaient des casques, les malheureux ! Je ne sais quel pacotilleur européen leur avait fourni cette ferblanterie mince comme du papier, — de vrais casques de théâtre ; — nos hommes s'en donnaient à cœur joie. La poussière abattue, le premier échelon... supprimé, nous voyons les onze autres qui, désirant se conserver pour des temps meilleurs, s'en vont par où ils étaient venus.

M. de Tucé à madame Milliet

Cholula, premier mai 63.

Notre combat d'Atlixco a été magnifique. Il a paru un ordre de l'armée qui m'attribue tout l'honneur de la journée. De plus, j'ai été l'objet d'une proposition spéciale pour le grade de lieutenant-colonel, puisse-t-elle réussir ! car, modestie à part, c'était une belle affaire. Avec 300 cavaliers, dont 150 irréguliers, sorte de cosaques, j'ai abordé 8 escadrons de cavalerie régulière mexicaine et je les ai mis en complète déroute en leur tuant 200 hommes sur la place. Tu peux juger de l'importance de ce combat par les récompenses que j'ai obtenues pour les troupes placées sous mes ordres, et ç'a été la plus douce satisfaction que j'ai éprouvée de ce succès : quatre croix de la Légion d'honneur et sept médailles militaires.

Je te recommandais dans ma dernière lettre de voir l'*Illustration*, je n'avais pas alors connaissance du dessin ; on me l'a montré depuis, mais il est fait par un officier qui n'assistait pas à l'affaire. C'est un gâchis à n'y rien comprendre et qui ne donne aucune idée de ce qui s'est passé. L'article est mieux. D'autres officiers, qui n'étaient pas présents non plus, ont envoyé des dessins à l'*Univers* et au *Monde Illustré* ; ce ne doit pas être très exact. (1)

(1) Voir l'*Annexe*.

A cette occasion, M. de Tucé reçut de M. du Barail une lettre qui honore celui qui l'a écrite. On y trouve un sentiment bien rare chez nos grands chefs militaires, celui de la justice qui est due aux simples soldats. M. de Tucé était sur ce point trop bien d'accord avec son colonel, pour ne pas accepter les amicales observations dont il se hâta de tenir compte.

Le colonel du Barail au commandant de Tucé

Cholula, le 17 avril 1863.

Mon cher Commandant,

J'ai lu avec le plus grand intérêt et le plus vif plaisir le rapport que vous m'avez adressé sur le brillant combat que vous avez livré à la cavalerie mexicaine près d'Atlixco. Je vous renouvelle encore toutes mes chaleureuses félicitations, et je vous prie de les transmettre aux escadrons sous vos ordres, et surtout au 5e qui a eu la plus grosse part dans le succès que vous avez obtenu.

C'est précisément parce que je sens très vivement tout l'honneur qu'il y a à commander une pareille troupe, que je cherche par tous les moyens possibles à récompenser de mon mieux ces braves gens, sans lesquels les officiers, si bons qu'ils fussent, ne pourraient pas remporter l'avantage sur un ennemi peut-être quatre fois plus nombreux. Aussi ai-je vu avec quelque regret que vous n'avez proposé pour la croix aucun sous-officier ou soldat. — Zimmer, Mattu devaient être cependant dans les conditions à obtenir au moins ce grand témoignage de satisfaction.

Je n'ai pas à blâmer ce que vous avez fait, vous aviez

le commandement, et par conséquent vous avez agi suivant votre conscience. — Mais moi, je sais par expérience que les officiers, s'ils donnent l'exemple, ont besoin d'être vigoureusement soutenus par la troupe, qu'il est juste de récompenser dans de bonnes proportions.

Voilà encore l'affaire du chasseur Guyot. — Je me rappelle que déjà M. de Kératry a fait passer au conseil de guerre (et fusiller) à Constantine un chasseur, exactement pour le même motif (probablement une injure à un officier). — Assez d'un. — D'ailleurs les instructions du général en chef sont formelles à cet égard. — Je laisserai Guyot en prison assez longtemps pour qu'il se le rappelle; mais l'effectif du régiment devient de jour en jour plus faible; on ne le renforce pas, comme on le fait pour les trois autres régiments dans de larges proportions. Ma foi, je n'irai pas, dans les conditions où nous sommes, perdre encore un cavalier.

Je vous envoie par le maréchal des logis Duval, douze onces pour faire le prêt à la troupe — *ou tout au moins une avance qui lui permettra de faire quelques provisions à Atlixco, que l'on dit assez bien fourni.*

Resté en Afrique, le général Desvaux écrivait au colonel du Barail :

Vos chasseurs ont été admirables d'entrain et de courage... Vous avez dépassé mes espérances. M. le commandant de Tucé a conduit sa troupe à Atlixco d'une manière fort distinguée ; faites-lui mon compliment. Soyez l'interprète de la division de Constantine et le mien en particulier, auprès de tous vos officiers, sous-

officiers et soldats. Témoignez aux blessés la part que nous prenons à leurs souffrances. Laissez-moi vous serrer cordialement la main et comme chef et comme ami. Tout à vous.

Le général commandant la division de Constantine,

DESVAUX

5

M. de Tucé à madame Milliet

Premier mai 1863

Je suis actuellement à Cholula, où un grand nombre de familles se sont réfugiées pour fuir le siège de Puebla. C'est l'ancienne ville des Aztèques et on y voit les restes de plusieurs pyramides ou *Téocalis*, sur le sommet desquelles les Mexicains offraient les sacrifices humains. Sur l'une d'elles, assez bien conservée, on a bâti une jolie église.

Sans avoir toutes nos aises, nous ne sommes pas trop mal ici. On loge dans les maisons et le service n'est pas pénible : quelques reconnaissances du côté de l'armée mexicaine qui tient la campagne sous les ordres du général Comonfort, et dont les avant-postes sont à 6 kilomètres de nous. On a converti une église en hôpital où l'on transporte les fiévreux du corps de siège.

Puebla est à 10 kilomètres de Cholula ; le siège n'avance pas. La ville est fortifiée au delà de toute prévision, et nos moyens d'attaque sont tout à fait insuffisants. Les rues tirées au cordeau et se croisant à angle droit, forment des pâtés de maisons ou *cadres*, et chacun est converti en citadelle, dont il faut entreprendre le siège. Les édifices publics, églises, couvents, etc... sont également devenus des forteresses. Sur 89 cadres, nous en avons pris 7, et sur 73 édifices publics, nous en avons 3. Nous perdons beaucoup de monde. Le 1er Zouaves a eu un bataillon presque détruit, il n'y reste qu'un officier. — La saison des pluies approche et va encore compliquer les difficultés. Comment sortir de

là sans renforts ? et ils ne sont guère possibles avant le mois d'octobre, à cause de la fièvre jaune qui sévit tout l'été à Vera-Cruz. — On prétend que Mexico veut imiter la défense de Puebla et se fortifie également. *Si* nous entrons à Puebla, la ville sera complètement détruite. C'est cependant une grande et bien belle ville.

Je pense souvent à vous et ne tiens pas le gouvernement quitte à moins de six mois de congé en rentrant. Ce n'est pas trop pour vous raconter toutes mes aventures. En attendant, je vo s embrasse. Ton frère et ami.

6

Malgré l'énergie de ses défenseurs, « l'arrogante Puebla » ne pouvait plus résister bien longtemps. Le fort San Xavier tombait en ruines, une quatrième parallèle avait été ouverte à 70 mètres du bastion attaqué ; le 29 mars, Bazaine commandait l'assaut. Chasseurs à pied et zouaves s'élancèrent sur les parapets malgré une vive fusillade. Balles, boulets, bombes et mitraille, rien n'arrêta leur élan et le drapeau tricolore flotta bientôt sur le fort.

On crut le siège terminé, c'était une erreur. Chaque îlot de maisons ou *cadre* avait été fortifié très habilement. Chaque monument formait un réduit garni d'artillerie. « Quant aux prétendus cléricaux qui devaient nous accueillir comme des sauveurs, ils n'étaient que dans l'imagination de M. de Saligny. » (1)

Le 8 mai 1863, le général Bazaine livra une importante bataille à San Lorenzo, village où le général Comonfort avait concentré ses troupes.

---

(1) Du Barail.

A quatre heures et demie du matin, raconte le capitaine Niox, (1) les éclaireurs rencontrèrent un avant-poste ennemi. Fait assez rare, le général Bazaine répondit lui-même au « *Qui en viva?* » de la vedette mexicaine. Le petit groupe de cavaliers fut enlevé vivement ; cependant l'un d'eux renforça aussitôt la division qui défendait San Lorenzo et fit éloigner rapidement le convoi de ravitaillement. San Lorenzo est situé sur la rive droite de l'Atoyac. Le général Bazaine lança son aile gauche en avant, afin de déborder l'ennemi et de lui couper la retraite. La cavalerie devait prolonger ce mouvement tournant et rejeter sur l'Atoyac tout ce qu'elle rencontrerait. Ces ordres donnés, il fit battre la charge ; les cris enthousiastes des soldats y répondirent et les troupes s'élancèrent en bon ordre sur San Lorenzo, l'arme sur l'épaule, malgré un feu violent de mitraille et de mousqueterie. La défense fut opiniâtre dans le village, plus énergique encore dans le réduit occupé par un bataillon de *Zapadores* ; mais la vigueur de l'attaque triompha de toutes les résistances. Comonfort lui-même fut entraîné par les fuyards. — Pendant ce temps, une partie de la cavalerie française, sous les ordres du commandant de Tucé, se rabattait vers l'Atoyac en sabrant ceux qui cherchaient à gagner les gués. La première division de l'armée de Comonfort et la plus grande partie de la deuxième division furent détruites. — Le général Marquez était en position sur les hauteurs. Dès qu'il vit l'ennemi lâcher pied, il descendit dans la plaine et poursuivit son arrière-garde

(1) Dont je résume le récit.

jusqu'à Santa Inès Zacatelco. A neuf heures et demie du matin, les débris de l'armée mexicaine disparaissaient dans la direction de Tlaxcala.

M. de Tucé à madame Alix Payen

15 mai 1863.

... La bataille de San Lorenzo a été sérieuse. La position que nous attaquions au point du jour, après avoir marché toute la nuit, était tres forte et garnie d'artillerie. Le général Bazaine qui nous commandait a admirablement conduit son petit corps d'armée. Nous avons pris la position, un fort convoi de vivres destiné à ravitailler Puebla, huit canons rayés avec leurs munitions et leurs attelages, plus de mille prisonniers, dont soixante-douze officiers.

Le général Bazaine, après cette brillante affaire, où il avait fait preuve d'un talent militaire supérieur, devint « le grand favori de l'armée ». On comparait la hardiesse et la rapidité de ses manœuvres aux lenteurs du général Forey, toujours indécis et alourdi par l'âge.

De jour, de nuit, dans la tranchée, au bivouac, on voyait perpétuellement Bazaine circuler sans faste, sans escorte, à pied, la canne à la main, l'air bonhomme, causant familièrement avec tout le monde, plaisantant avec le soldat ; l'écoutant, lui expliquant ce qu'il avait à faire et comment il devait le faire, marchant, en somme, très habilement à son but, qui était de supplanter son chef. (1)

---

(1) Du Barail, page 436. « Le lendemain du combat de San Lorenzo, le colonel du Barail est venu attaquer San Martino avec deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, ayant pour toute infanterie deux bataillons mexicains, composés de prisonniers faits la veille à l'armée de Comonfort : ces braves gens firent admirablement le coup de feu, à côté de nous, sur leurs camarades d'hier. » — P. Laurent.

Jaloux de son subordonné, le général Forey lui refusa l'autorisation de poursuivre l'ennemi en déroute.

7

Juarez, par des proclamations qu'animait un ardent patriotisme, s'efforçait de relever les courages. Il fit incendier toutes les récoltes autour de Puebla, afin d'affamer les assiégeants. Le général Ortega, avec vingt mille hommes de garnison, était décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et devant cette résistance imprévue, le général Forey s'apprêtait à lever le siège. Le général Douay lui-même était assez découragé pour approuver cette idée. « Une pareille reculade, écrit M. du Barail, aurait rallié toute la nation à Juarez, en nous couvrant de honte et de ridicule. » (1)

Le commandant Capitan parvint à convaincre le général Douay qu'il fallait, coûte que coûte, s'emparer de « l'arrogante Puebla ». Forey convoqua un conseil de guerre, et le siège continua.

M. de Tucé à madame Alix Payen

Hacienda de San Cristoral, près San Martin, 29 mai 1863.

... Le 17 mai, Puebla s'est enfin rendue à discrétion. Il était temps. Nous commencions tous, l'infanterie surtout, à trouver ce siège un peu long. Toute l'armée ennemie a été faite prisonnière. Avant de se rendre, les Mexicains ont brisé leurs fusils, noyé les poudres, scié les affûts des

(1) Au moment où la situation des assiégeants était le plus difficile, le général Forey recevait une lettre de l'empereur l'informant qu'il savait de source certaine « que nous ne rencontrerions pas de défense sérieuse, ni à Puebla, ni à Mexico ».

canons, puis au lever du jour, la garnison est sortie de la ville sans armes. Nous avons installé un bivouac pour les prisonniers.

Il faut citer la lettre si digne, si fière qu'Ortega fit remettre au général Forey :

Excellence. Le manque de munitions et de vivres ne me permet pas de continuer la défense de la place. Elle est donc aux ordres de Votre Excellence qui peut la faire occuper si Elle le juge convenable... Les généraux, officiers supérieurs et subalternes, se trouvent au Palais du Gouvernement et se rendent prisonniers de guerre. Je ne puis me défendre plus longtemps, sinon, Votre Excellence ne doit pas mettre en doute que je l'eusse fait.

ORTEGA

Le général Bazaine eut connaissance de ces lignes. « Pourquoi, hélas ! en 1870, les avait-il oubliées ? » (1)

Les vaillants défenseurs de Puebla s'étaient rendus sans conditions et Dubois de Saligny proposait de les envoyer à Cayenne !

Il n'y a pas de convention écrite, répondit le général Forey, mais il y a les lois de l'Honneur. Par l'opiniâtreté de sa défense, cette armée a forcé notre estime et notre considération, à nous autres soldats. Jamais je ne supporterai qu'on traite en malfaiteurs ces braves gens. (2)

Les officiers mexicains furent envoyés en France comme prisonniers de guerre. Quant aux simples soldats, habitués à l'obéissance passive, ils ne se souciaient guère de politique; cinq mille d'entre eux consentirent à être incorporés dans l'armée cléricale

(1) Du Barail.
(2) Thiers n'a pas eu ce noble langage après la Commune.

du général Marquez. Les autres furent employés à la construction du chemin de fer dans les parages malsains des Terres-Chaudes. (1)

M. de Tucé à madame Milliet

Cholula, 26 mai 63.

... Le 19 mai, nous avons fait notre entrée dans Puebla. Pas un habitant dans les rues, pas une fenêtre ouverte, partout le silence et le deuil. On eût dit une ville morte. C'était très émouvant. Sur la grande place que des portiques entourent de trois côtés, se trouve la cathédrale. C'est la plus belle et la plus riche que j'aie jamais vue, avec ses portes revêtues d'ornements de bronze, ses deux tours majestueuses, sa coupole de faïence jaune et verte et tout un peuple de statues de marbre. Elle n'a pas trop souffert du siège, mais la plupart des monuments ont été complètement ruinés par nos obus.

C'est à Cholula que le général de Mirandol a ramené la cavalerie, et c'est là que le clergé vient de célébrer en grande pompe nos succès, « partageant son enthousiasme entre l'envahisseur et le bon Dieu ».

Je complète le récit sommaire de M. de Tucé par quelques mots empruntés à la pittoresque description de M. du Barail :

« *Pendant trois jours, les églises vomirent dans les rues un flot de reliques, de statues de saints, de papes, d'abbés, de confesseurs et de martyrs, escortés par des*

---

(1) Pour éviter les évasions pendant le trajet, on avait pris une précaution ridicule et peu efficace ; on avait coupé les boutons de tous les pantalons. Généraux et simples soldats, tous étaient forcés de tenir à deux mains leur culotte, ce qui les gênait pour courir. Plus d'un pourtant parvint à s'échapper, et parmi eux, le général Ortega, « qui n'avait pris aucun engagement et n'était pas prisonnier sur parole ».

nuées de chérubins en costumes de danseuses de l'Opéra. »

Le Christ en croix suivait la procession et son image était d'un réalisme horrible, bien fait pour émouvoir la foule. Des ruisseaux de sang coulent de la couronne d'épines, les genoux sont écorchés, et la statue est revêtue d'un costume d'hidalgo en loques.

« Le clergé dirigeait tout cela avec un air de componction et de béatitude indicibles, et les Indiens se prosternaient dans la poussière en se bourrant la poitrine de grands coups de poing. »

La musique n'avait rien de grave ni de religieux, valses, polkas et mazurkas à grand orchestre.

Le soir, feu d'artifice, pétards, un vacarme épouvantable. Impossible de dormir.

« Les musiciens, gorgés de pulque, *faisaient rage toute la nuit. A la fin, n'y tenant plus, le général de Mirandol commanda un piquet de chasseurs d'Afrique pour conduire toute la musique au violon et l'y garder jusqu'au lendemain matin. »*

... Maintenant nous partons en avant-garde sur la route de Mexico, où nous allons probablement trouver encore quelque résistance. Je désire qu'elle ne se prolonge pas longtemps, car les pluies arrivent et durent jusqu'en octobre; ce n'est pas le moment de coucher sous la tente.

ANNEXE AU CHAPITRE III

*Voici quelques extraits de l'article qui parut dans l'*Illustration *le 27 juin :*

Les deux escadrons du 3e Chasseurs d'Afrique et les 150 chasseurs du colonel Lapena, sous les ordres du commandant de Tucé, partirent rapidement sur la gauche barrer la route à la cavalerie qui allait menacer notre convoi. Vers les 11 heures, la colonne du 3e Chasseurs d'Afrique, en débouchant sur le plateau d'Acacopan, rencontrait l'ennemi à 200 mètres sur sa droite. Les Mexicains nous attendaient de pied ferme dans le plus grand silence... Alors on peut se compter. Trois cents contre quinze cents! Quel parti prendre? Le commandant de Tucé, sabre en main, se retourne vers sa poignée d'hommes en criant : « Chargez, et à fond! » Les escadrons s'ébranlent; les Mexicains font une décharge à 30 mètres et croisent la lance. La mêlée commence, puis grâce à la poussière, on ne voit plus rien. Sur tous les points du plateau, ce sont des combats singuliers. Par la bravoure du colonel Lapena, cinq chasseurs d'Afrique, pris au lasso et garrotés, sont délivrés. Une demi-heure après, les régiments mexicains se reforment en masse. La charge recommence. Le colonel Carillo, du régiment d'Iturbide, tombe mort. Le payeur général de l'armée, don Manuel Gallegos, est fait prisonnier. Le général de cavalerie Porfirio Garcia de Léon, après avoir vu massacrer toute son escorte, est tué par M. Yarka, brave officier valaque, attaché au 3e Chasseurs d'Afrique, qui vient d'essuyer le feu du général à bout portant. Les Mexicains, mis en pleine déroute, fuient dans la direction du pont, où ils sont accueillis comme le 1er Zouaves sait accueillir. Le soir, le 3e Chasseurs d'Afrique ramenait à Atlixco blessés et prisonniers : les trompettes, coiffés des casques des Lanciers d'Iturbide, sonnaient la marche; chaque chasseur portait au moins une lance.

Une heure après, le régiment allait enterrer ses morts dans le grand cimetière de la ville. Le cortège était nombreux. Le brancard était beau pour les braves tombés au champ de bataille, car leurs corps reposaient sur les lances prises à l'ennemi.

Le lendemain, le général Uraga accusait une perte de 600 hommes, et en souvenir des cruels coups de sabre donnés par les chasseurs, laissait comme vengeance au 3e Chasseurs d'Afrique le surnom de *bouchers bleus (carniceros azules).*

Fernand Milliet à sa sœur Alix

Saumur, 2 juillet 1863.

... Je te remercie du journal que tu m'as envoyé. Tu ne saurais croire avec quel plaisir j'ai lu tous ces détails concernant mon oncle, et le surnom de *bouchers bleus* donné à mon régiment me fait regretter plus que jamais de ne pas être parti au Mexique. J'ai reçu une lettre de Manière qui me cite seulement les noms de ceux qui ont été médaillés et de ceux qui ont été tués.

Madame Milliet à sa fille Alix

Genève, 30 juillet 1863.

Nous avons reçu des nouvelles de Fernand qui enrage de ne pas être au Mexique. Il espère que la guerre ne sera pas finie avant qu'il puisse y aller. Louise me fait des reproches sur la manière dont j'ai élevé Fernand : Je n'aurais jamais dû lui donner des soldats de plomb, ni des images de soldats. Chaque fois qu'il en aurait vu ou entendu parler, j'aurais dû lui dire que c'étaient des gens fort méchants, qu'on les mettait en prison, et qu'ils étaient très malheureux. Après cela il n'aurait pas eu l'idée de se faire militaire.

Le 18 mai, un décret impérial confirmait la nomination de M. de Tucé au grade d'officier de la Légion d'honneur, avec la mention suivante : 26 ans de services,

6 campagnes, chevalier du 29 décembre 1860, a très vaillamment conduit ses escadrons à la charge du combat de cavalerie de Cholula; prendra rang au 26 mars.

Le *Moniteur* du 17 juin publia un rapport du général commandant en chef à S. Ex. le Ministre de la Guerre, citant la brillante affaire d'Atlixco, qu'avaient eue, le 14 avril, les escadrons du commandant de Tucé.

Le 9 juillet, décret impérial qui le nomme à l'emploi de lieutenant-colonel au 12e régiment de Chasseurs à cheval.

IV

1863

ENTRÉE A MEXICO. — LES TROIS CACIQUES. — UNE BANDE DE BRIGANDS. — DÉPART DU MARÉCHAL FOREY.

IV

1863

Entrée à Mexico. — Les trois Caciques. — Une bande de brigands. — Départ du maréchal Forey.

1

M. de Tucé à madame Milliet

Tacubaya, 13 juin 1863.

... En continuant notre marche en avant, nous sommes entrés dans les montagnes. Ce sont alors des forêts de sapins magnifiques et des points de vue admirables. Dans une vaste plaine semée d'haciendas et de villages à demi cachés dans des masses de verdure apparaît au loin la capitale du Mexique, blanche comme une ville d'Orient. Elle semble baigner ses pieds dans un grand lac peuplé d'oiseaux de toute sorte. Le Rio Frio est un passage situé à 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est la hauteur du Saint-Bernard; cependant, au-dessus de nos têtes, se dressaient encore les cimes du Popocatepelt et de l'Iztaccihualt qui ont près de 5.000 mètres.

Là, sont arrivés les consuls européens de Mexico avec le drapeau parlementaire. Ils ont annoncé que l'armée mexicaine venait de partir avec Juarez, (1) se dirigeant vers San Luis de Potosi (à 150 lieues vers le Nord). Ils nous

(1) Le 7 mai.

suppliaient de hâter notre arrivée pour sauver la ville du pillage.

Des officiers d'état-major se sont rendus à Mexico pour s'assurer des subsistances, des logements et de l'état de la ville. Enfin, nous y sommes entrés le 7, à sept heures du matin. Il n'y avait pas grand enthousiasme sur notre passage ; c'était peut-être un peu matin pour les Mexicains. L'infanterie est restée dans la ville ; pour nous, nous l'avons traversée seulement et avons campé au dehors, de l'autre côté ; puis, le lendemain, nous sommes allés à Tacubaya. C'est le lieu de plaisance des riches Mexicains. La ville n'est composée que de maisons de campagne avec des jardins et des parcs de toute beauté. Tacubaya est à Mexico ce que Saint-Cloud est à Paris, même distance, avec un chemin de fer. Le parc de Chapultepec avec les beaux arbres dont tu me parlais dans une de tes lettres, fait partie de notre résidence. Quelle végétation ! Les cèdres sont immenses ; je ne crois pas qu'il en existe nulle part de semblables. Leurs branches et leur feuillage sont couverts d'une plante parasite de l'espèce des orchidées qui pend comme des chevelures blanches. L'effet est étrange et merveilleux.

Nous faisions partie de l'avant-garde ; l'armée n'est arrivée que le 10, et le général Forey a fait une entrée solennelle, où nous avions notre place.

Quelle différence avec le deuil de Puebla vaincue ! Ici la ville était en fête. Les cloches sonnaient à toute volée, répondant à nos joyeuses fanfares. Nos jeunes chasseurs défilaient fièrement et caracolaient, tandis que les manôlas, richement parées, leur souriaient du haut des balcons. Des fleurs jonchaient les rues en telle abondance qu'elles formaient sous nos pas un tapis moelleux et les maisons étaient pavoisées de splendides étoffes. L'enthousiasme paraissait sincère de la part des gens riches et des commerçants étrangers, mais je n'ai pas grande confiance dans ces démonstrations.

On nous assassine un peu ; cependant on a organisé des patrouilles et, grâce à la police, la ville sera sûre maintenant. Je crois que nous ne ferons guère qu'un service de

sûreté contre les bandes de brigands qui pillent les haciendas et les villages...

... Nos officiers ont offert un grand bal aux dames de la ville dans la salle du théâtre. Les loges étaient pleines de jeunes Mexicaines, en riches toilettes décolletées, toutes couvertes de bijoux, et pour la plupart jolies. (1)

L'intendant Wolff prétend que si on était venu proposer à nos jeunes gens un nouvel enlèvement des Sabines, ils n'auraient pas reculé devant cette réminiscence classique.

« *Ce qu'il y a de certain,* ajoute M. du Barail, *c'est que Français et Mexicains ne se retirèrent qu'au grand jour, enchantés les uns des autres et convaincus qu'en se trémoussant pendant toute la nuit, ils venaient d'accomplir une action à la fois très agréable et très politique.* » (2)

Le général Douay donne aussi des fêtes très brillantes. Quant au général Forey, il faut le voir dans son riche équipage traîné par quatre superbes chevaux, précédé et suivi d'un peloton de hussards, officiers à droite, officiers à gauche et, derrière, un porte-drapeau faisant flotter au vent nos trois couleurs.

Le général Forey, s'il eût été libre d'organiser à son gré le nouveau gouvernement du Mexique, y eût volontiers fait entrer son ancien adversaire, Ortega, dont il avait admiré l'énergique résistance, et cette

---

(1) « Souple, gracieuse, petite, mignonne, enjouée, spirituelle, avec son teint mat, ses yeux de diamant noir, ombragés de grands cils, ses lèvres charnues et rouges, qui découvrent des dents blanches comme des perles, son abondante chevelure d'ébène, ses formes à la fois opulentes et délicates, et son pied cambré, la femme mexicaine peut passer pour une des merveilles de la création. » — Du Barail.

(2) De nombreux mariages furent la suite des relations qui s'établirent à cette occasion entre nos officiers et les séduisantes Mexicaines.

générosité eût été habile, car il n'y a de paix durable que celle qui se fonde sur la conciliation. Mais Dubois de Saligny restait encore le représentant diplomatique de l'empereur. Il eut assez de crédit pour faire signer au général en chef une série de décrets destinés à donner satisfaction aux cléricaux les plus violents et qui achevèrent de nous aliéner les esprits modérés du parti national.

L'enthousiasme de la population riche de la capitale n'était nullement partagé par le peuple mexicain. Le général Forey le croyait sans doute, lorsqu'il confia le pouvoir à un triumvirat composé de Mgr. Labastida et des généraux Almonte et Salas. Ces trois personnages furent aussitôt surnommés irrévérencieusement *les trois Caciques.* Leurs doctrines politiques étaient en effet d'un autre âge. (1)

Almonte, bien que fils d'un célèbre curé libéral, se montra l'un des plus réactionnaires parmi les membres du parti clérical. Le général Salas, dont le grand âge avait affaibli l'intelligence et la volonté, se laissait mener par l'archevêque, véritable chef et presque seul maître du triumvirat. « Encore jeune, gras, la figure rose et fleurie, encadrée d'un triple menton, avec un petit ventre qui ne demandait qu'à pousser, Mgr. Labastida était le type de l'ecclésiastique papelard, onctueux, doucereux et faux. » A l'entendre, on l'aurait cru modéré et presque libéral, mais ses actes le montrèrent aveuglément entiché des doctrines les plus

---

(1) Le Triumvirat rétablit les titres de noblesse et l'ordre de Guadalupe, institué autrefois par Iturbide, avec de somptueuses pensions.

arriérées, « un mulet obstiné dans l'immobilité; il regrettait le Tribunal du Saint-Office et les auto-dafés ». (1)

Ce qu'il regrettait par-dessus tout, c'étaient ces beaux biens de mainmorte dont une loi avait dépouillé le clergé et que ni Forey, ni l'empereur lui-même n'auraient pu lui rendre. (2)

Dès que la Junte eut décrété le rétablissement de la monarchie, Napoléon III s'empressa d'offrir la couronne du Mexique à son protégé, l'archiduc Maximilien d'Autriche.

2

M. de Tucé à madame Milliet

Tacubaya, 13 juillet 1863.

La Junte mexicaine vient de proposer à Maximilien le titre d'Empereur du Mexique. S'il refuse, on s'en remettra à l'empereur Napoléon pour trouver quelqu'un qui veuille de cette place. Celui qui la prendra aura de la besogne et en laissera encore à son successeur, si longtemps qu'il ait à régner. J'espère que Maximilien acceptera, et qu'il amènera ici assez d'Autrichiens pour nous remplacer et nous permettre d'aller passer un petit congé en France.

Je ne vais pas souvent à Mexico, j'y ai pourtant passé toute la journée d'hier dimanche et j'ai assisté à une course de taureaux. Ces spectacles, que l'on dit cruels et barbares, sont très attrayants : la bravoure du taureau, l'adresse et l'agilité des hommes, ainsi que leur audace, font qu'on se

---

(1) Du Barail.

(2) « Ces biens étaient si considérables qu'ils immobilisaient une valeur d'un milliard environ. La captation et les abus d'autorité n'avaient pas été étrangers à cette accumulation de richesses si contraire à l'esprit de renoncement. » — De Kératry, page 36.

passionne malgré soi à cette lutte. — On nous promet un beau bal que doivent nous rendre les habitants de Mexico. S'il ne faut que de l'argent, on n'en aura jamais vu de plus magnifique, car la richesse de la plupart des particuliers est quelque chose d'inouï. Un monsieur qui demeure à côté de moi possède une mine qu'il loue 50.000 piastres, (1) et plusieurs Mexicains possèdent des fortunes semblables. Tu dois penser que dans un pays où il y a tant d'argent, sa valeur n'est pas la même qu'en France : tous les objets de consommation et de luxe sont à un prix exorbitant : 100 fr. un pantalon, 350 une tunique d'officier d'infanterie, etc...

J'ai visité le Musée de Mexico; il y a deux ou trois choses curieuses et belles, telles que le Zodiaque et la Pierre des sacrifices, qui servait au culte des anciens Aztèques, mais on est étonné de voir qu'il n'existe pas plus de traces du passé d'un peuple qui avait sa civilisation, sa religion et ses arts. Probablement les Espagnols ont détruit toutes ces images pour y substituer les leurs; c'est seulement changer d'idolâtrie.

20 juillet 1863.

... Il faudra qu'on nous envoie des renforts : ce n'est pas avec une vingtaine de mille hommes que l'on peut espérer pacifier un pays grand comme l'Europe. Puis, que veut-on? Personne ne le sait. On dit bien que nous ne voulons servir aucun parti, mais la nomination du Gouvernement provisoire prouve le contraire. Les arrestations, qui servent souvent des rancunes personnelles, le prouvent aussi.

Un décret punit de 50 piastres celui qui travaille le dimanche sans avoir entendu la messe et obtenu la permission du curé; et à défaut des cinquante piastres, cinquante jours de prison avec travail forcé. — Cela a fait si mauvais effet qu'on a dû rapporter ce décret. — L'état civil est remis entre les mains des prêtres. — On attribue ces mesures à l'influence de M. de Saligny. On prétend qu'il est rappelé. Je le désire, car je crois qu'il a fait beaucoup de mal, et,

(1) A 5 francs 37 la piastre.

d'après ce qu'on en dit, je le considère comme un coquin très fin et très adroit qui se joue du général Forey. Celui-ci n'est pas plus malin diplomate que fameux général. Mais je ne veux pas en dire de mal, s'il me fait passer lieutenant-colonel...

De la Vera-Cruz les lettres arrivent, mais les paquets n'arrivent pas. — Pour la nourriture, excepté le vin, rien ne nous manque et nous vivons plus ou moins bien, selon les chefs de popote qui font chacun leur mois. Il y en a qui ont même le talent de faire paraître quelquefois sur la table l'entremets sucré; ce sont de beaux jours que ceux-là, et la crème au chocolat est fêtée comme tu peux le penser. Notre popote est toujours de cinq : le médecin, le vétérinaire, le payeur, l'adjudant-major et moi. Nous nous entendons très bien et vivons fort agréablement.

3

27 juillet 1863.

... Je suis encore à Tacubaya, faisant de temps à autre des excursions contre des bandes de voleurs. J'en ai arrêté et pris une de trois cents, il y a quelques jours, de concert avec des troupes mexicaines.

Le brigandage était à l'état endémique depuis de longues années dans tout le pays. Sous prétexte de politique, des bandes de voleurs fortement organisées pillaient les villages, les haciendas et détroussaient les voyageurs. Un certain Buitron, célèbre chef de bande, s'était donné d'abord pour un fougueux libéral, puis, en présence de nos succès, il se convertit soudain à la bonne cause; depuis lors il ne volait plus qu'au nom du trône et de l'autel. Il avait installé son quartier général à San Angel, dans un couvent fortifié, ce qui ne l'empêchait pas de venir de temps en temps à Mexico pour ses plaisirs. Un soir, le général Bazaine, fatigué

des plaintes qu'il recevait de tous côtés, se décida à le faire arrêter. Buitron fut pris à l'improviste dans une maison de jeu, et, avant que les brigands pussent être informés du sort de leur chef, M. de Tucé reçut l'ordre de s'emparer de toute la bande.

Le capitaine Laurent a raconté avec beaucoup de verve cette petite expédition. J'abrège, en le rectifiant, son amusant récit :

« Avant le jour, le couvent est cerné ; les chasseurs d'Afrique occupent tous les sentiers. La garnison s'est endormie après une nuit d'orgie; la grande porte du couvent n'a pas même un factionnaire. Deux chasseurs d'Afrique mettent pied à terre et frappent à coups redoublés. La porte s'entr'ouvre, un Mexicain passe sa tête effarée et regarde avec des yeux encore gros de sommeil. Avant qu'il ait eu le temps de revenir de son étonnement, le peloton d'avant-garde se précipite sous la voûte et saute sur le ratelier d'armes; le poste mexicain se réveille prisonnier. Les chasseurs à pied entraient par toutes les fenêtres du couvent, pendant que les chasseurs d'Afrique s'emparaient des chevaux dans les écuries.

« Buitron avait demandé au général Marquez de la solde pour un nombre d'hommes double de celui qu'il avait. Nous allons les compter : Un trompette sonne l'appel. Tous les hommes viennent, l'oreille basse et sans armes, se mettre au rang. Ainsi, sans avoir brûlé une cartouche, nous tenons prisonniers les trois cent cinquante bandits qui désolaient la vallée de Mexico.

« Trois cents magnifiques chevaux (1) — les bandits,

(1) M. de Tucé n'en a compté que 160.

ayant le choix, prennent toujours les meilleurs — tombent entre nos mains avec une quantité considérable d'armes, de munitions et deux petits canons de campagne. La colonne des prisonniers défile lentement au milieu des acclamations de la population de San Angel, heureuse d'être délivrée de ses bourreaux. Les chasseurs à pied sont montés sur les chevaux des voleurs et se donnent toutes les joies du fantassin à cheval. Notre étape est une marche triomphale jusqu'à Mexico.

« Buitron, condamné à mort par la cour martiale, a été fusillé le 15 octobre. Il est mort en lâche, il a fallu le traîner sur le terrain d'exécution, ses jambes refusaient de le porter. »

« Les officiers, écrit M. de Tucé, ont été envoyés prisonniers à Mexico et les brigands sont incorporés dans les troupes qui les ont arrêtés. Je les vois qui font l'exercice avec les camarades, mais quelle confiance pouvons-nous avoir dans de pareils soldats ? »

4

M. de Tucé à madame Milliet

Tacubaya, 12 août 1863.

... Le mauvais temps va durer jusqu'au mois d'octobre Il est question de nous faire avancer vers le Nord, pour disperser les forces que Juarez essaie de réunir. Ce sera un long voyage, car les distances sont énormes dans cet immense État.

La Commission qui va offrir le sceptre à Maximilien, part, je crois, en même temps que cette lettre. (1) Le sceptre est

(1) La députation envoyée à Miramar comprenait MM. Guttierez l'espagnol Hidalgo, le général français Woll et le Père Miranda.

un petit bâton artistement orné et décoré, fabriqué à Mexico. Il est en or, bien entendu, mais creux ; il se dévisse et forme un étui renfermant le procès-verbal de la séance de la Junte qui le nomme empereur. — Le pauvre homme prendra une lourde charge, s'il accepte et, malgré les bonnes intentions qu'il peut avoir, aura bien du mal à tirer quelque chose de bon d'une race aussi corrompue. Si du moins on voulait faire de ce pays une possession française, ce serait un but pour lequel on pourrait travailler, avec l'espoir de rentrer un peu dans la dépense qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. (1)

Si nous restons ici, ce n'est pas 20 mille hommes qu'il faut, c'est au moins 50 mille, avec un autre chef que le maréchal Forey. Il y a ici un général très capable sous tous les rapports, et qui inspire une grande confiance à l'armée, c'est le général Bazaine. On dit qu'il a l'intention de s'en aller aussi; il sera fort regretté. C'est lui qui commandait le 8 mai à la bataille de San Lorenzo, où on a détruit une partie de l'armée de Comonfort, et pris le convoi qu'il voulait faire entrer à Puebla; il a conduit cette affaire d'une façon très remarquable. Je crois t'avoir déjà rendu compte de cette bataille à laquelle j'ai assisté. J'y ai même été cité par mon colonel, mais de petites considérations ayant pour but de favoriser des officiers qui n'avaient pas encore eu l'occasion d'obtenir des récompenses, font que je n'ai pas été cité sur l'ordre de l'armée.

Tu me demandes si le service des ambulances est bien organisé. Oui, il l'est aussi bien que possible; ce qui ne veut pas dire que, pendant les marches, les malades aient toutes leurs aises; mais les hôpitaux sont bien tenus ; il n'y manque rien. Le médecin en chef, M. Hermann, est un habile homme. Je le connais beaucoup, il était avec moi à Kab-Elias. Les médecins sont surtout d'excellents chirurgiens. Indépendamment de l'ambulance qui suit toute colonne un peu considérable, chaque régiment porte sur un mulet une pharmacie suffisante pour les premiers besoins,

---

(1) Bazaine faisait répandre habilement cette idée.

à la disposition de son médecin qui ne la quitte pas. Nous avons même dans chaque régiment de cavalerie une pharmacie vétérinaire, mais l'état sanitaire est excellent en dehors des Terres-Chaudes.

Malgré les pluies, les matinées sont très belles toujours, et il ne pleut jamais, jamais, avant deux heures.

Paul me demande s'il y a ici quelques tableaux de l'École espagnole. Je n'ai pas pu visiter l'École des Beaux-Arts de Mexico, où je vais très rarement... J'ai vu un Murillo dans la chapelle d'une hacienda, à Nopaluca, très beau; d'autres tableaux qui doivent être d'un maître, à la chapelle de l'hacienda de Zopiapian; dans l'église de Puebla, il y a de fort belles copies de Rubens : *Le Triomphe de la Foi*, par exemple; tous les autres tableaux ont été enlevés pendant le siège. Il y a quelques statues, entre autres celle d'un roi d'Espagne, dont M. de Humboldt fait grand cas; je ne partage pas son opinion ; rien de plus lourd et de plus laid que le cheval.

Ton rêve qui t'a fait voir une belle ville avec de magnifiques monuments en ruines peut parfaitement s'appliquer à Mexico, et mieux encore à Vera-Cruz ou à Puebla. Nulle part au monde on ne peut voir autant de ruines qu'ici. Ce devait être bien beau il y a une centaine d'années ; il en faudra bien autant pour rendre au pays toute sa splendeur.

J'ai écrit à Fernand pour lui faire prendre un peu patience. Je pense qu'on va le nommer maréchal des logis. — Je ne sais pas encore si on fera de moi un lieutenant-colonel; je ne saurai cela qu'après vous, si je suis nommé. Quant au colonel du Barail, il a l'assurance formelle de sa nomination au grade de général.

5

Le 20 août, le courrier de France, si impatiemment attendu, apporta la liste officielle des récompenses ; le général Forey recevait le bâton de maréchal, le colo-

nel du Barail était nommé général ; M. Margueritte, qui le remplaçait comme colonel au 3me Chasseurs d'Afrique, était remplacé lui-même comme lieutenant-colonel par le commandant de Tucé.

M. du Barail devenait le plus jeune des généraux de l'armée française.

Quant au maréchal Forey, ce fut pour lui une amère déception, quand il apprit qu'il était rappelé en France et qu'il devait céder le commandement en chef au général Bazaine.

« M. Dubois de Saligny, (1) rappelé aussi, était remplacé par M. de Montholon. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par toute l'armée qui voyait en lui l'auteur de toutes les fautes commises, le fauteur de la politique réactionnaire et cléricale, opposée au goût des Mexicains et même aux institutions politiques des Français, et enfin le principal obstacle à la pacification désirée. » (2)

Le maréchal Forey avait le droit d'en vouloir à cet astucieux diplomate auquel il avait obéi aveuglément et qui, jésuitiquement, se plaignait toujours qu'on n'eût pas suivi ses conseils. Il se remémorait tous les services qu'il avait rendus à Napoléon III en 1852, et la bataille de Montebello, où il avait soutenu victorieusement l'effort de l'armée autrichienne. Ne pouvant croire à l'ingratitude de l'Empereur, il espérait toujours un contre-ordre, et ne se décidait pas à partir. Il finit pourtant par comprendre qu'il fallait se résigner.

---

(1) M. de Saligny avait épousé mademoiselle Luz Ortiz, de famille mexicaine, ultra-cléricale. « Il était plus occupé de ses propres affaires que des intérêts de la France. » — MONTLUC.

(2) Du Barail.

Le ministre de la guerre écrivait au général Bazaine : « M. le Maréchal Forey sera déjà bien loin du Mexique, quand vous recevrez cette lettre. Vous avez dû être frappé des fautes qui ont été commises depuis l'entrée à Mexico. Je ne doute pas que vous vous soyez déjà mis à l'œuvre pour réparer les fâcheuses mesures ordonnées par votre prédécesseur. » (1)

La proclamation que le maréchal Forey adressa aux troupes le 30 septembre, laisse deviner son chagrin. Très modestement, il attribue ses succès à la vaillance et au dévouement des soldats, bien plus qu'à son propre mérite. Puis il fait généreusement l'éloge de son successeur :

« Souvenez-vous de San Lorenzo où, à la tête de quelques bataillons, le général Bazaine a détruit tout un corps d'armée. Rappelez-vous que la prise du fort San Xavier a commencé le siège de Puebla, que celle du fort de Totiméhuacan l'a terminé, et que c'est sous son intelligente et vigoureuse direction que ces deux faits d'armes ont été accomplis.

Alors vous serez fiers d'avoir un tel chef à votre tête. Si vous avez de nouveaux combats à livrer, vous serez certains de la victoire, et votre ancien général en chef applaudira de loin à vos succès, s'il ne lui est pas donné de les partager avec vous. »

---

(1) Le maréchal Forey avait concédé des grades élevés dans la Légion d'Honneur à Marquez, surnommé le Tigre de Tacubaya, à Lopez qui livra plus tard Maximilien, et à un nommé Facio, qui passa en conseil de guerre pour détournements. On conçoit le mécontentement des officiers français.

Dans ses adieux aux Mexicains, le maréchal exprimait des vœux pleins de sagesse :

« *J'aurais voulu,* dit-il, *voir les partis opposés réunis en un seul, le parti de la nation tout entière. Parvenir à constituer ce parti a été mon rêve, et s'il n'est encore réalisé, c'est que les loyales intentions de l'Empereur ont été méconnues et perfidement dénaturées par ceux qui, sous le masque du patriotisme, trompent les crédules et se servent de vils instruments pour se cramponner au pouvoir qui leur échappe.* »

Évidente allusion à la duplicité de M. de Saligny.

M. de Tucé à madame Milliet

Tacubaya, 6 octobre 1863.

... Le maréchal Forey est parti dimanche dernier. En nous quittant, il nous a exprimé ses regrets d'une façon si touchante que nous étions tous très émus. Nous ne pensions plus à son indécision, à ses lenteurs, mais à sa loyauté et à la réelle bienveillance qu'on devinait toujours sous la rudesse rébarbative de ses manières.

C'est maintenant M. Bazaine qui commande l'expédition et qui a aussi les pouvoirs diplomatiques. On compte beaucoup sur lui, peut-être trop, car il lui sera difficile de satisfaire à tant d'intérêts divers. On dit que nous sommes ici pour longtemps. Je ne vois pas encore clairement le but de l'expédition. S'il faut régénérer le pays et faire d'honnêtes gens de tous les coquins qui l'habitent, ce sera long. On n'a pas idée d'une démoralisation pareille.

Mes nouvelles fonctions n'ont rien changé à mes habitudes ni à mes occupations, seulement je suis président du Conseil de guerre, ce qui me fait aller plus souvent à Mexico pour siéger. Il y a des causes assez importantes et le code militaire est sévère. Il y va parfois de la vie d'un homme.

Tu diras à Louise que Manière lui élève une petite perruche verte qu'il a dénichée. J'espère pouvoir l'emporter; elle est très apprivoisée et baragouinera tout ce qu'on voudra.

J'oubliais de vous dire que j'ai reçu le *Loir*, journal de Vendôme et l'*Avenir*, journal de Blois, dans lesquels il y a un article sur moi, signé de M. Chauvin, mais je crois que c'est d'Harcourt qui l'a fait. Il y est dit que je suis un grand homme et que Montoire est fier de m'avoir vu naître !!! Il y en a une grande page. J'ai peur qu'on ne m'élève une statue sur la place. Il n'y a que d'Harcourt capable d'avoir écrit cela.

V

1863-1864

EXPÉDITION DANS LE NORD : TÉMASCALTÉPEC. — TOLUCA. — CÉLAYA. — SAINT-JUAN DE LAGOS. — ZACATÉCAS. — TÉOCATLICHE. — LES CONTRE-GUÉRILLAS.

V

1863-1864

Expédition dans le nord : Témascaltépec. — Toluca. — Célaya. — Saint-Juan de Lagos. — Zacatécas. — Téocatliche. — Les contre-guérillas.

1

Le général Bazaine s'était fait une réputation de bravoure en Crimée et en Italie. Très populaire dans l'armée et sympathique même aux Mexicains, il montrait une impassibilité absolue au plus fort du danger, affectant, pour ainsi dire, « la coquetterie de l'indifférence. Sous des allures de bonhomie, auxquelles se prêtaient un corps replet et une bonne grosse figure éclairée par des yeux très intelligents, mais qui ne s'ouvraient jamais qu'à demi, il cachait un esprit très fin, trop fin peut-être ». (1)

Les Mexicains aimaient à entendre un général français parler la langue espagnole. Malheureusement il se plaisait à nouer mille intrigues dont il savait profiter sans jamais paraître s'y mêler.

(1) Du Barail.

Dans toute cette expédition, Bazaine fit preuve de remarquables qualités militaires, sûreté de coup d'œil, énergie, décision, rapidité d'exécution.

Il alla jusqu'à Guadalajara, seconde capitale du Mexique. Mais Juarez, forcé un instant de se réfugier au Texas (juin et décembre 1864), disputa le terrain pas à pas et occupa San Luis de Potosi. Ses guérillas ne cessèrent pas de harceler notre armée.

Il n'était pas possible d'organiser une occupation permanente de cet immense territoire. Quelques troupes seulement furent placées en garnison dans les principales villes. Le plan de Bazaine consistait à faire sillonner le pays par des colonnes mobiles rayonnant en tout sens et se donnant la main.

Bazaine avait une seconde mission : obtenir en faveur de Maximilien les suffrages des villes de l'intérieur. (1) C'était une véritable tournée électorale qu'entreprenait l'armée française.

M. de Tucé à madame Milliet

Tacubaya, 13 octobre 1863.

... Nos auxiliaires mexicains, sous les ordres des généraux Marquez et Mejia, vont prendre part avec nous à l'expédition que prépare le général Bazaine. Les officiers des anciennes armées qui se sont ralliés prétendent tous être généraux ou au moins colonels, et comme le gouvernement mexicain n'a pas le sou, c'est la France qui paie la haute solde de tout ce monde-là. (2)

---

(1) Maximilien avait mis pour condition à son acceptation que les populations seraient préalablement consultées. Mais quelle valeur pouvait avoir une consultation faite ainsi les armes à la main?

(2) La révision des grades créa beaucoup de mécontents et amena même des défections.

M. de Tucé à madame Milliet

Toluca, 3 novembre 1863.

... Le temps du repos est passé. Me voici en route depuis le 15 octobre, et je ne sais pas trop quand je m'arrêterai. Je suis parti de Tacubaya avec le commandement d'une colonne composée d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, plus un fort convoi de munitions de toute espèce. J'ai voyagé pendant huit jours à travers les forêts et les montagnes, la cavalerie à pied, conduisant ses chevaux par la figure, passant par des endroits où jamais bête de somme n'avait passé, nos mulets dégringolant dans les précipices et les ravins. Il n'y avait aucune trace d'habitations ni d'habitants; nous bivouaquions dans les bois et sur le bord des torrents. Enfin nous avons rejoint le général de Bertier à Témascaltépec; il était temps, car les provisions commençaient à nous manquer.

Nous sommes restés un jour à Témascaltépec. C'est une petite ville dans les montagnes où l'on exploitait les mines d'argent, mais depuis deux ans les usines ont été détruites par des bandes armées, et on ne fait plus rien.

Je suis donc en ce moment à Toluca, recevant le matin l'ordre de partir le lendemain, et le soir contre-ordre. C'est là la guerre : on se figure généralement que ce sont des coups de fusil, de sabre et de canon; ce n'est que l'exception; le fond se compose de marches et de contremarches très fatigantes. Heureusement je me porte toujours parfaitement.

Nous avons ici une force assez considérable de Mexicains alliés, que la France vient d'habiller et d'équiper. Ils imitent le troupier français le mieux qu'ils peuvent et ont beaucoup gagné depuis qu'ils sont avec nous. Je désire de tout mon cœur que cette armée s'organise complètement et devienne une force respectable, qui permette de se passer de nos services.

La ville de Toluca est grande et bien bâtie; elle est plus agréable que Mexico qui, hors de la Place d'armes, n'est qu'un bourbier infect. Seulement, il n'y a pas ici les beaux magasins, ni les ressources de la capitale, ni d'aussi beaux monuments.

La fête de la Toussaint est ici ce qu'est en France le jour de l'an. Sous des galeries abondent les magasins où l'on trouve ces confiseries pour lesquelles les Mexicains ont, comme moi d'ailleurs, un goût très prononcé : tout cela a bonne mine, on y voit tous les fruits des tropiques, confits et glacés. Ce qu'on a en France vaut mieux.

Les régiments mexicains ont une musique qui n'est pas plus mauvaise qu'une autre, et qui joue le soir sous les galeries. La foule s'y presse et l'on voit quelques jolies femmes. Il y a aussi spectacle : on joue *Don Juan Tenorio*, drame en deux soirées ; mais la promenade est gâtée par l'odeur des cuisines indiennes qui empestent tout. Les Indiens mangent des chenilles et des potages aux œufs de mouche. Tu vois qu'on est ici plutôt en avance qu'en retard sous le rapport de l'art dramatique, aussi bien que de l'art culinaire.

C'est ici, comme dans tout le Mexique, le pays du jeu, de la roulette, du *monté;* les tables sont couvertes d'onces, et cela marche jour et nuit. — Je loge chez une dame veuve, dont la maison a coûté un million à bâtir; son mari, dont la fortune était immense, a tout perdu dans une nuit et s'est tué après. Cette belle maison tombe en ruines, et les meubles y sont rares ; ce sont des coffres et des chaises en bois blanc qui craquent sous celui qui s'abandonne avec trop de confiance. Pas de tables; les lits sont très bas, en bois peint, avec des paysages et sujets à la tête et au pied. Quant au matelas, ce n'est qu'au bout d'un certain temps que l'on parvient à dormir dessus, à moins qu'on ne soit habitué à coucher par terre, au bivouac, dans une couverture. Il y a dans tous les coins de petites consoles supportant des bons dieux en cire avec des moutons, le tout dans des cages de verre. Aux murs sont des tableaux de piété affreux, et toujours et partout une Notre-Dame de Guadalupe.

M. de Tucé à madame Milliet

Célaya, 4 décembre 1863.

Nous marchons toujours sans connaître le but et le terme de ce voyage. L'armée mexicaine se retire devant nous à

mesure que nous avançons ; c'est à peine si nous l'apercevons quelquefois. Cependant, en arrivant à Maravatio, mon peloton d'avant-garde a rencontré un escadron ennemi qui se retirait trop tard ; il les a chargés et dispersés en leur tuant pas mal de monde. J'ai fait médailler là un vieux soldat qui s'est très bien conduit.

Le pays que nous parcourons n'est pas gai ; ce sont d'immenses plaines entourées de montagnes volcaniques. Elles sont uniquement cultivées en maïs ; c'est la nourriture pour les hommes et les animaux ; nos chevaux ne mangent que cela. L'eau est très rare, et nous avons déjà fait des bivouacs où il n'y en avait pas du tout. Les villes sont toujours du même modèle, assez jolies à cause de leurs nombreux monuments, mais on n'y trouve rien comme ressources.

Célaya est une grande ville d'environ 25.000 âmes ; beaucoup d'églises et très peu de boutiques. Je me suis installé près de mes escadrons dans un pensionnat. J'ai donné congé aux élèves et me suis établi, avec mon lit de cantine, dans la salle d'études, d'où je t'écris sur la chaire du professeur. Il y a sur la table *Les Aventures du jeune Télémaque*, en français. Les ustensiles de bureau sont de fabrique française et me servent à renouveler les miens à peu de frais.

Le pays est beaucoup plus bas que le plateau de Mexico ; nous nous sommes rapprochés de l'Océan Pacifique, à l'entrée des Terres-Chaudes. C'est la même végétation que du côté de l'Est, mais l'on dit que c'est moins malsain. Les pluies ont complètement cessé ; nous n'en aurons plus avant le mois d'avril. La journée et la nuit sont chaudes, mais les matinées très froides : au lever du soleil, on grelotte dans son manteau, puis on s'essuie le front deux heures après.

Nous partons dans deux ou trois jours pour Guanajato, où l'ennemi nous attend, dit-on, sur la route, vers Salamanca. C'est à désirer, nos courses seraient plus tôt finies. On prétend que nous irons jusqu'à Guadalajara, la plus grande ville du Mexique dans la partie nord, mais c'est diablement loin, les chemins ne sont pas jolis, et il faut se passer d'eau de temps en temps ; c'est dur, quand on a déjà fait le sacrifice du vin, et cela pour une cause et un peuple qui ne valent pas une pipe de tabac.

Je parle de la cause bien à mon aise, je n'en sais pas plus que n'importe quel officier ou troupier. On parle d'organiser pour Maximilien une légion étrangère d'environ dix mille hommes. Je le désire, car nous rentrerions plus tôt.

Dis à Fernand de m'apporter ma tente, que j'ai laissée chez le sellier du régiment à Constantine. C'est un supplice de loger dans celles que cet âne de Ministre de la guerre nous a forcés à prendre et à payer.

Lagos, 26 janvier 1864.

Depuis le 15 octobre, je ne me suis pas arrêté plus de quatre jours dans un endroit. J'arrive de Guadalajara et nous repartons pour Zacatécas, où l'on prétend que les débris de l'armée mexicaine se fortifient et nous attendent. Il y a 9 jours de marche d'ici à Zacatécas qui se trouve à 170 lieues de Mexico ; où irons-nous ensuite ?

Voici la troisième fois que je viens à Lagos, et je vous ai même écrit déjà une fois de cette ville, mais le courrier a été pris par les Mexicains, et quelques soldats qui l'accompagnaient ont été massacrés, ainsi que deux officiers suédois qui s'en retournaient dans leur pays.

Quant au terme de la campagne, je l'aperçois de moins en moins. Malgré les discours et écrits, je doute que Maximilien vienne ici. Il doit avoir envoyé quelqu'un de confiance pour avoir des renseignements sûrs. S'il accepte après cela, il n'aura que ce qu'il mérite.

J'apprends que le 12e Chasseurs s'est embarqué le 20 décembre pour venir nous rejoindre... J'avais écrit au colonel de la Jaille pour le prier de m'envoyer Fernand. Je désire maintenant qu'il vienne. Le plus fort de la campagne est fait probablement, mais il y a encore quelque chose à faire pour un jeune homme qui a envie d'arriver...

Le corps auquel j'étais attaché revient à Mexico, mon régiment est dissous et je rentre au 12e Chasseurs.

Le général du Barail est dans un assez fâcheux état de santé. Ces marches l'ont beaucoup fatigué ; il demande à rentrer en France.

La température est très bonne ; jamais de pluie. On vit bien : gibier, volailles, viande en quantité, très bon pain,

peu de légumes, pas de vin. Il y a beaucoup d'*aguardiente* (eau-de-vie) dont les troupiers consomment pas mal. Avec tout cela on se porte bien, il y a fort peu de maladies et rien de grave.

Je vous embrasse tous et voudrais bien être auprès de vous.

Le général Bazaine vient d'apprendre la mort de sa femme; il l'avait épousée en Afrique.

Zacatécas, 9 février 1864.

Me voici au milieu de montagnes dont les flancs, ouverts d'endroit en endroit, laissent sortir l'or et l'argent. La valeur de ces mines mal exploitées est considérable; on pourrait en tirer dix fois plus, au dire de l'ingénieur français qui suit nos colonnes et qui doit rendre compte des richesses minérales de ce pays. (1) La terre est très fertile, mais la population manque, et le peu qui existe préfère le brigandage à l'agriculture.

Tu apprendras peut-être par les journaux que nous avons eu une petite affaire à Téocatliche. Cette lettre te fait voir que je n'y ai été ni tué ni blessé. Nous allons maintenant redescendre vers le sud et retourner à Guadalajara, où je voudrais bien passer la saison des pluies. Cette ville me plaît plus que les autres.

Je viens de voir, affichée sur les murs de la ville, une lettre de Maximilien, qui accepte et s'embarquera dans les premiers jours de mars. J'ai bien mauvaise opinion de l'avenir de son règne, si jamais il commence.

M. de Tucé à madame Alix Payen

Saint-Juan de Lagos, 19 février 1864.

Je continue mes pérégrinations à travers le Mexique et ne suis pas près de m'arrêter. La végétation consiste principalement en nopals, cactus, cierges et autres plantes gras-

(1) On citait quelques grandes fortunes réalisées par les Escandon, les Errazu, etc... « Ce qu'on ne citait pas, c'était les noms de milliers de pauvres diables qui avaient trouvé dans ces mines la misère et la mort, ni les nombreuses sociétés qui avaient fait faillite. » — Du Barail.

ses que les bonnes gens de France élèvent dans de petits pots et qui atteignent ici des hauteurs de quatre à cinq mètres, et même plus. Ajoute à cela des jujubiers, des mimosas, des arbustes épineux et des poivriers, tu auras une idée de la végétation des Hautes-Terres.

Plusieurs de nos officiers photographient les différents points de vue et envoient des clichés au Ministère de la Guerre. Il y aura de quoi faire un bel album, mais peu varié, car toutes les villes sont bâties sur le même modèle.

Puisque ton mari est chasseur, envoie-le un peu faire un tour ici : les lièvres vont par troupeaux ; nous sommes fatigués de manger du gibier ; il y en a de toute espèce, excepté des perdrix qui sont très rares et ne ressemblent pas à celles de France.

2

L'archiduc Maximilien hésita longtemps avant d'accepter la couronne du Mexique. Le gouvernement français promettait de mettre à son service « sa diplomatie, ses finances et ses soldats ». Mais la majorité des Mexicains gardaient leur préférence pour les institutions républicaines et, d'autre part, les États-Unis affirmaient avec énergie leur volonté de faire respecter strictement la doctrine de Monroë et de ne pas tolérer sur la terre d'Amérique un seul soldat européen. A Pittsburg, à Philadelphie et à New-York, on laissait Ortega enrôler librement des volontaires pour l'armée mexicaine. (1)

Après le triomphe des Fédéraux du nord sur les Confédérés du sud, l'exemple et le voisinage d'une république qui se mettait glorieusement à la tête du

(1) Dès le début de l'expédition, le Président Lincoln avait pris parti pour les républicains du Mexique. Il écrivait à Juarez : « Nous ne sommes pas en guerre ouverte avec la France, mais comptez sur de l'argent, sur des canons et sur des enrôlements volontaires que nous favoriserons. »

progrès, rendaient plus impopulaires au Mexique les doctrines rétrogrades et cléricales. Comment les Français, dont les sympathies n'allèrent jamais du côté des esclavagistes, auraient-ils eu la prétention d'instaurer en Amérique un ordre de choses aboli depuis longtemps chez eux? (1)

Les biens de main-morte ayant été légalement vendus, le général Forey avait promis que ces ventes ne seraient pas attaquées. Les généraux Almonte et Salas promulguèrent en ce sens un décret de la Régence. Mais ce décret excitait jusqu'à la démence la fureur du cupide Labastida : « Un beau matin l'armée française apprit qu'elle venait d'être excommuniée. » Bazaine répondit à cette sentence ridicule en destituant l'obstiné archevêque. Mais dès lors les membres du clergé devinrent nos pires ennemis.

Il fallait faire accepter au Mexique tout entier le gouvernement de Maximilien. Obtenir une adhésion momentanée, rien n'était plus facile. « Ces populations, habituées à voter aujourd'hui pour Pierre, demain pour Paul, auraient acclamé le diable ou le grand Turc, si nous avions présenté leur candidature au bout de nos sabres et de nos baïonnettes. » (2) Mais que se passerait-il aussitôt que les sabres auraient disparu?

Beaucoup de riches propriétaires avaient formé à leurs frais des corps francs et commandaient les

---

(1) Deux Français établis au Mexique disaient au général du Barail : « Puisque vous aimez tant ce Labastida, pourquoi Napoléon III ne le prend-il pas pour premier ministre? Il ne tiendrait pas vingt-quatre heures en France : pourquoi voulez-vous qu'il dure davantage ici? Quant à Maximilien, on le déteste avant de le connaître, parce qu'on s'imagine que les prêtres seront prépondérants dans son gouvernement. »

(2) Du Barail.

vaqueros qui vivaient sur leurs terres. (1) Quelques-uns combattaient avec les Libéraux et faisaient la guerre de partisans. Ces guérillas, réunies la veille, se dispersent le lendemain ; elles sont insaisissables; quelques jours après on les retrouve reformées un peu plus loin.

Les militaires de profession se défient des corps francs, de toutes les troupes indisciplinées dont l'initiative n'est pas toujours sans danger. Cependant Bazaine comprit qu'au Mexique il était nécessaire d'organiser des contre-guérillas, et pour les commander, il nomma colonel un certain Dupin. C'était l'un de ces déclassés qui, ne pouvant plus trouver en France une position avouable, étaient accourus en foule au Mexique pour y chercher fortune. M. de Saligny s'était entouré de ces intrigants, leur avait distribué des places lucratives et favorisait leurs affaires. Bazaine ne se montra pas plus scrupuleux dans le choix de ses protégés. Déjà en Chine pendant le pillage du Palais d'été, Dupin avait raflé une superbe collection d'œuvres d'art. De retour en France, et ayant bien vite dissipé au jeu tout son argent, il chercha à se défaire avantageusement des trésors qu'il avait volés. Avec une inconscience inouïe, il fit annoncer cette vente par les journaux! Gros scandale! Le gouvernement, pour donner satisfaction à l'opinion publique, crut devoir mettre Dupin en retrait d'emploi. Tel est l'homme auquel Bazaine confia le commandement des contre-guérillas dans les Terres-Chaudes.

---

(1) « Les *vaqueros* sont les gardiens des troupeaux de chevaux ou de bétail vivant en liberté sur les grandes haciendas : hardis cavaliers, ils passent leur temps à dresser des chevaux sauvages. » — Niox, page 333.

Lorsqu'on demanda dans l'armée française des soldats de bonne volonté pour former les corps francs, on n'eut que l'embarras du choix. « L'imprévu, le débraillé de cette vie aventureuse, sa quasi-indépendance, de sérieux avantages de solde, la perspective de bénéfices à récolter et de coups à faire, séduisaient, tournaient les têtes et enlevaient ainsi à nos régiments quelques-uns de leurs meilleurs éléments. » Voici la description que trace M. de Kératry de la troupe qu'il commandait :

« Dans cette guérilla, toutes les nations du monde semblent s'être donné rendez-vous : négriers, écumeurs de mer, chercheurs d'or, chasseurs de bisons... Cette bande d'aventuriers ignorait la discipline. Officiers et soldats se grisaient sous la même tente; les coups de revolver sonnaient souvent le réveil. »

De tels hommes valaient-ils mieux que les brigands qu'ils étaient chargés de combattre? On peut en douter. « Cette bande, écrit M. Allenet, (1) avait pleins pouvoirs pour fusiller, pendre, incendier tout ce qui cherchait à défendre l'indépendance nationale. Aujourd'hui on brûle les villages, on fusille, un à un et de demi-heure en demi-heure, les notables d'une ville, jusqu'à ce que la rançon exigée soit payée; demain on fouette des femmes; on accroche aux réverbères des chapelets de pendus grimaçants, dont les cadavres se balancent aux bras des lanternes sous le souffle de la brise de mer. » C'est la prose de M. de Kératry que nous citons textuellement.

---

(1) *La Jeune France.*

VI

1864-1866

LETTRES DE M. DE TUCÉ

LETTRES DE FERNAND MILLIET

VI

1864-1866

LETTRES DE M. DE TUCÉ
LETTRES DE FERNAND MILLIET

1

M. de Tucé à madame Milliet

Guadalajara, 14 avril 64.

... La tournée que nous venons de faire a été assez pénible. J'avais déjà vu bien des horreurs commises par les brigands mexicains, mais jamais encore pareil spectacle ne m'était apparu : le 21 mars, en entrant dans un bois, nous vîmes huit malheureux pendus aux branches des arbres et brûlés avec des raffinements de cruauté atroces.

Plus loin, 32 cadavres, hommes et femmes, gisaient massacrés dans un ravin. Nous étions tous saisis d'horreur et de dégoût; aussi tu peux te figurer avec quelle ardeur ces monstres ont été sabrés et poursuivis par nos Chasseurs, lorsque nous les avons rencontrés, sur les 11 heures. Ils étaient environ six cents. On leur a tué à peu près une centaine d'hommes, pris deux cents chevaux, une pièce de canon et des armes en quantité. La poursuite a duré 12 kilomètres à travers les bois et les rochers. Ils ont été

dispersés de la manière la plus complète et n'ont dû la vie qu'aux difficultés du terrain qu'ils connaissaient parfaitement.

Quel affreux pays! ou plutôt quels affreux habitants! Maximilien sera un grand homme s'il parvient jamais à en tirer la moindre chose. Il nous arrive quelques journaux et nous lisons avidement tout ce qui a rapport à nous autres. Quelles bonnes blagues on vous raconte, et comme elles paraissent passer facilement!

Maximilien nous rendrait un grand service en venant; mais viendra-t-il? Cela me paraît impossible, s'il n'est pas aveuglé par l'ambition, et s'il a pris quelques renseignements sur le pays... Je reste à Guadalajara où je commande la cavalerie du général Douay : mon colonel, M. Margueritte, venant de partir en congé de convalescence.

Je vous envoie mon portrait fait par un photographe du cru. Je suis en tenue d'expédition, sauf le couvre-nuque. J'ai reçu celui de Paul que je trouve bien changé; c'est-à-dire que sa physionomie a pris un aspect plus viril. Il manque à ma collection celui de certaine jeune personne que je désirerais bien voir; j'espère que vous me l'enverrez dans une de vos prochaines lettres. Je n'ai pas de nouvelles de sa perruche qui est toujours à Mexico; elle fait son éducation chez une dame française.

P.-S. — Je reçois à l'instant ta lettre et les journaux que tu m'envoies. J'y lis : « La campagne peut être considérée comme terminée au Mexique. L'enthousiasme des villes tombées au pouvoir du Corps expéditionnaire, l'adhésion des généraux juaristes, l'arrivée de Maximilien, l'organisation des ressources du pays par des employés français », tout cela, surtout le dernier paragraphe, rentre dans la catégorie des bonnes blagues que l'on raconte aux Parisiens.

C'est aujourd'hui dimanche. Je vais assister à une superbe course de taureaux. Il y a également des combats de coqs, et le soir au théâtre un grand drame, *Jean sans Terre*.

Un bataillon de Turcos est venu nous rejoindre ce matin; les Mexicains en ont une peur affreuse; ils croient fermement qu'ils dévorent les petits enfants.

Guadalajara, 19 mai 64.

C'est toujours à Guadalajara que je reviens après nos excursions. Nous vivons très bien chez un pâtissier suisse qui nous fait d'excellente cuisine. Cela repose de la cuisine de popote, très militaire il est vrai, mais peu variée.

Je ne vois pas arriver Maximilien que tu me promets dans chacune de tes lettres. Il est temps qu'il vienne, car le *vomito negro* ne va pas tarder à paraître à la Vera-Cruz et il ne fera pas bon y passer. S'il attend jusqu'au mois d'octobre, il ne viendra pas du tout, car, quelque grand que puisse être son désir d'avoir une couronne, il recevra sur le pays des renseignements tels qu'il préférera rester chez lui.

Personne ne voit une issue à notre situation. Impossible de trouver un prétexte pour nous en aller; nous n'avons pas fait un pas. Le parti clérical que nous avons appuyé, ou sur lequel nous nous sommes appuyés, n'a aucune force; il est même contre nous, parce que nous ne pouvons pas soutenir ses exigences exorbitantes. Les armées ennemies, peu redoutables il est vrai, sont encore tout entières et conservent leur unité. Elles usent d'un très bon système : se tenir toujours loin de nous, sans s'engager; elles reculent à mesure que nous avançons et, lorsque nous nous retirons, comme nous ne sommes pas assez nombreux pour occuper toutes les positions, elles reviennent tranquillement se réinstaller dans les places qu'elles occupaient. Le territoire est si vaste qu'elles peuvent jouer ce jeu-là aussi longtemps qu'elles voudront.

Les officiers supérieurs de mon nouveau régiment sont maintenant tous dehors; je reste seul ici, où je préside un Conseil de guerre.

On a fait de la cavalerie avec la moitié du bataillon de Turcos; ils montent des chevaux du pays et rendent beaucoup de services.

Le 17 mai 1864, Doblado fut mis en déroute dans le combat de Matehuala. Le 3 juin, un détachement français débarquait à Acapulco. L'armée française,

forte d'environ 40.000 hommes, était presque partout victorieuse. Cependant Juarez se maintenait à Monterey et parvenait à réorganiser l'armée des libéraux.

M. de Tucé à madame Payen

Guadalajara, 18 juin 64.

Ma chère Alix,

... Je suis toujours à Guadalajara et je m'y trouve bien, aussi bien qu'on peut l'être à trois mille et quelques cents lieues de sa famille et de ses amis. Je suis logé chez de fort braves gens, la famille est nombreuse, comme presque toutes les familles mexicaines; il y a huit enfants, et ce n'est pas fini. Quoiqu'ils ne soient pas très partisans de l'intervention française, je suis bien traité, tout gênant que je suis, avec mes huit chevaux et mes quatre domestiques; ils ne reçoivent aucune indemnité et ils ne sont pas riches. La mère est une femme bien élevée et d'un grand bon sens; je parle espagnol avec elle le plus possible et je m'en tire pas trop mal maintenant. Les filles aînées ont 17 et 16 ans, je voudrais reconnaître les soins de ces braves gens en donnant à ces deux demoiselles deux bracelets que tu choisiras; je ne demande pas les perles de Golconde, mais que ce soit joli et de bon goût; demande superflue, puisque cela sortira de la maison Payen.

J'ai aperçu ces jours derniers une dame en chapeau; je n'en avais pas vu depuis que je suis au Mexique. La pauvre dame était suivie et regardée comme tu peux le penser, d'autant plus que cette mode actuelle est affreuse. Est-ce que tu portes un cabriolet semblable? Enfin cette pauvre dame est allée à l'église; là le curé, ému du brouhaha que causait cet événement, s'est approché d'elle et lui a dit qu'il était inconvenant de se présenter dans une église avec une machine comme celle-là sur la tête, que c'était offenser le Bon Dieu, et il l'a mise à la porte. — Les dames sortent toujours la tête nue, avec les cheveux pendant en deux tresses sur les épaules. A l'église, elles s'enveloppent la tête dans une écharpe ou *rebozo* qui encadre fort bien la figure. Il n'y a pas de chaises ni de bancs dans ces églises, toutes

les femmes sont à genoux par terre, et quand elles sont fatiguées de cette posture, par un mouvement très gracieux, et impossible à exécuter si elles avaient un corset, elles se rejettent en arrière, et prennent une base de sustentation plus large. L'église présente alors un singulier aspect : toutes les crinolines se touchent et bouffent autour de chaque dame, qui a l'air d'être dans un nid. C'est un spectacle dont je jouis tous les dimanches, car il y a une messe militaire avec musique, où il faut aller. Il faut faire une concession à l'esprit de dévotion qui anime ces populations pourtant bien peu morales ; il leur faut des pratiques extérieures qui sembleraient bizarres en France ; ainsi, lorsque le prêtre dit la messe, chaque jour à la cathédrale, au moment de la consécration, la grosse cloche sonne un coup ; alors toute la ville, passants, marchands, voituriers, tous enfin se mettent à genoux où ils se trouvent, et ne se relèvent qu'après un second coup de cloche. La même chose a lieu à l'heure de l'Angelus, à midi et le soir.

Les personnes riches invitent souvent le Bon Dieu à passer la soirée chez elles. Elles préparent dans le salon un reposoir et dans la salle à manger des rafraîchissements. Puis, les amis et connaissances sont priés de se réunir. A huit heures, le curé monte avec le Saint-Sacrement dans une belle voiture. Il est précédé de torches et d'une musique qui joue des valses ou des contredanses ; il se rend à la maison indiquée, place le Saint-Sacrement sur le reposoir. Alors on prend quelques rafraîchissements, à la suite desquels le curé donne sa bénédiction. Il reprend le chemin de son église avec ses torches, ses clochettes et sa musique ; tout le monde se met encore à genoux et, comme les Français sont peu démonstratifs, les habitants prétendent que nous sommes des juifs...

Maximilien est arrivé ; (1) il est à Mexico. On avait eu soin d'envoyer des troupes françaises occuper les passages dangereux de sa route, pour qu'il ne fût pas enlevé.

---

(1) Le 28 mai 1864. — Né le 6 juillet 1832, Maximilien n'avait pas encore 32 ans. Il avait épousé, le 27 juillet 1857, la princesse Marie-Charlotte, fille du roi des Belges.

M. de Tucé à madame Milliet

Guadalajara, 25 juillet 64.

Le 13 de ce mois, j'ai reçu une lettre de vous à laquelle je ne comprenais pas grand'chose, lorsque je m'avisai de regarder la date; elle était du 31 décembre. Ce retard tient peut-être à ce que Henri a écrit sur l'adresse : par voie d'Angleterre.

Je crois que nous allons nous mettre en route dans quelques jours pour aller faire une reconnaissance du côté de l'armée d'Arteaga qui se trouve à une quarantaine de lieues d'ici...

Je ne vous dirai rien du Mexique, ni de ce qui s'y passe, car cela ressemblerait si peu à ce qu'on en dit dans les journaux que j'aurais l'air de parler avec un parti pris.

C'est aujourd'hui la fête de la Signorita Mariana; la maison est pleine de jeunes demoiselles, la plupart fort jolies; elles font un tapage à ne pas s'entendre. Heureusement on les appelle pour se mettre à table. J'ai vu les apprêts, c'est bien frugal, comme dans toutes les familles mexicaines, où le luxe de la table est une chose inconnue. Ce sont les *tortilles* de maïs qui tiennent lieu de pain, même chez les plus riches; quatre ou cinq plats de dinde et de cochon accommodé avec du *chile,* espèce de piment très fort, et au dessert quelques *dulces* ou confitures sèches de coing ou de goyave très bonnes. On ne boit pas pendant le repas; à la fin, on passe de main en main un grand verre de cristal, où chacun boit à son tour. Pas de vin, café, liqueurs, gâteaux, rien; quelques fruits : bananes, grenades, mangos, tunas, et une cigarette.

... En revenant vers Mexico, avec la brigade du général du Barail, j'ai traversé le Rio-Grande et suivi les rives du lac Chapala; il est aussi beau que le lac de Genève. Les canards sauvages, les flamants roses et mille espèces d'oiseaux aquatiques pullulent dans ces parages, pour la plus grande joie des chasseurs...

DE TUCÉ

Le soir,

raconte M. du Barail,

dans toutes les marmites, il y eut des salmis variés dont le troupier se lécha les doigts. Mon cuisinier, Dargenson, dont l'importance avait grandi avec la mienne et qui maintenant était populaire dans toute l'armée, sous son costume de colonel mexicain, nous confectionna des pâtés de grue qui furent proclamés dignes de la table impériale.

Cependant, malgré cette excellente cuisine, la santé du général du Barail était gravement compromise. Bazaine lui offrit un congé qu'il accepta :

Peut-être,

ajoute M. du Barail,

le commandant en chef était-il guidé, dans sa sollicitude pour ma santé, par l'ambition de posséder mon cuisinier, dont il appréciait fort les talents. Et, sans le savoir, Dargenson me sauva probablement la vie. Il entra, le jour même de mon départ, dans les cuisines du général en chef.

M. de Tucé à madame Milliet

Sayula, 25 novembre 64.

... Je n'avais pas encore fait de marches aussi pénibles et par des chemins aussi affreux. Nous sommes à la poursuite de l'armée d'Arteaga et il nous fait faire du chemin. Heureusement on dit qu'une de nos colonnes vient de l'atteindre et l'a tué avec trois autres de ses généraux. (1)

J'ai reçu ici votre lettre, et une du général du Barail. Il voit tout en beau depuis qu'il a passé la mer et croit que

(1) Voir chapitre VII.

l'expédition approche de sa fin. Il est plus éclairé que tous ceux qui sont ici. Il est difficile de deviner quand et comment nous pourrons quitter ce pays, où rien n'est plus avancé qu'après la prise de Puebla.

Nous allons quitter Guadalajara, passer dans l'État de Michoacan et nous établir dans la capitale Morelia. C'est une grande ville, offrant des ressources, et qui a l'avantage d'être seulement à 70 lieues de Mexico.

Nous avons parcouru un pays très curieux sous le rapport de sa constitution géologique, de ses habitants, végétaux et animaux. Parmi tous ces produits qui s'offraient à nous journellement, quelques-uns n'avaient rien d'agréable : c'étaient les nombreux serpents que nous trouvions, et de la plus dangereuse espèce : serpents à sonnettes, coralis et autres. Heureusement, ils n'ont mordu personne, mais on ne repose pas tranquille en pareil voisinage. Les scorpions, tarentules, mille pattes, étaient aussi en abondance, mais leurs piqûres, qui occasionnent souvent la mort des enfants, n'ont produit que des malaises passagers, facilement guéris par les médecins de la colonne.

M. de Tucé à madame Milliet

Morelia, 2 janvier 1865.

Parti de Guadalajara le 15 octobre, me voici arrivé à Morelia. C'est un voyage un peu moins long que celui de l'année dernière, mais nous n'avons pas fini. Nous sommes dans la province de Michoacan, où la besogne ne nous manquera pas. Le pays est couvert de ce qu'on appelle des *dissidents*, ce sont des bandes qui vont quelquefois jusqu'à mille hommes, avec de l'artillerie; elles lèvent des contributions de toute nature et commettent mille atrocités. La politique et les gouvernements leur importent peu; ils vivent ainsi depuis une dizaine d'années et ne se soucient pas de changer. Ils sont du reste favorisés par la lâcheté des habitants, les *pueblos*, qui se laissent rançonner et égorger, sans chercher à organiser la moindre résistance. Nous faisons la chasse à ces brigands, mais ils sont très

difficiles à saisir; ils ont une connaissance parfaite du pays et des montagnes, aucun bagage, rien qui retarde leur marche. Lorsqu'ils sont trop pressés, ils cachent leurs canons dans quelque ravin et les reprennent ensuite. Quel que soit leur nombre, les forces françaises les attaquent et en viennent toujours facilement à bout, mais cela ne les détruit, ni ne les éloigne; à peine sommes-nous passés, ils reviennent derrière nous, et c'est comme si on n'avait rien fait. Dans la province de Jalisco que nous venons de quitter, les pillages et les massacres recommencent de plus belle. Les troupes mexicaines du gouvernement ne sont exactement bonnes à rien; leur composition et leur organisation sont déplorables; elles n'osent pas sortir des villes où elles sont cantonnées. Du reste les bandes ont pour elles un profond mépris et les battent lorsqu'elles les rencontrent, aussi prétend-on que Maximilien veut les licencier.

Les routes sont moins sûres que jamais : le dernier courrier du général Bazaine au général Douay a été saisi; il contenait toutes les instructions pour la direction de la campagne en cette province. Dans la crainte que ma lettre n'ait le même sort, et que mon appréciation sur l'état de l'expédition ne paraisse imprimée dans les journaux juaristes, comme c'est arrivé pour quelques correspondances, je ne t'en dirai rien, mais tu peux le deviner. Quand nous en irons-nous ? Voilà le troisième jour de l'an que je vois au Mexique, c'est un séjour que je trouve bien long.

La ville de Morelia a l'avantage de n'être qu'à 70 lieues de Mexico. Elle est bien moins grande que Guadalajara, mais mieux bâtie; toutes les maisons sont en pierre de taille et de fort belle apparence. Il y a une quantité énorme d'églises et de couvents; ces derniers sont vides et servent de logement aux troupes, tous les biens du clergé ayant été vendus. Depuis notre expédition qui s'est appuyée sur ce parti, il prétend rentrer dans ses anciennes possessions; c'est là une des grandes difficultés que Maximilien rencontre.

Pour moi, je suis fort bien logé chez un riche *hacendero;* la famille vient de partir pour la campagne, et j'ai à ma disposition un hôtel immense.

Nous vivons fort bien; nous avons pu dans notre course nous approvisionner de vin, mais on le paie 5 à 6 francs la bouteille. Notre popote est assez agréable, elle se compose du colonel du Preuil qui est un homme charmant et très distingué; nous nous entendons parfaitement ensemble; du médecin qui est instruit et d'un commerce agréable; du vétérinaire, bon jeune homme un peu naïf; de l'officier payeur, brave garçon qui devrait diriger la maison, mais s'en occupe fort peu. Mon mois de novembre me coûte 497 francs, et l'État me fournit pain, viande, sel, sucre, café, eau-de-vie, légumes secs, — toutes ces dernières choses en quantité insuffisante, à la vérité. — Au 3e Chasseurs d'Afrique nous vivions à meilleur marché.

Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. Trois courriers de France et d'Angleterre courent après nous; cela arrivera tout à la fois, si les Chinacos les laissent passer.

Donnez-moi des nouvelles de Fernand. Son régiment vient d'avoir une brillante affaire, à ce que j'ai vu dans les journaux.

On publie à l'instant un décret de Maximilien qui confirme l'acte de vente des biens du clergé, sauf quelques restrictions, soumet les ecclésiastiques à la juridiction civile, établit la liberté des cultes. Le parti clérical est furieux. Sur qui l'empereur va-t-il s'appuyer maintenant?

M. de Tucé à madame Milliet

Morelia, 5 février 65.

Je suis rentré hier d'une expédition de trois semaines dans le sud-ouest de la province de Michoacan. J'ai trouvé en arrivant plusieurs de vos lettres, mais pas le livre dont tu me parles. Il est probable qu'il y a d'autres lettres de vous que je n'ai pas reçues, car nous avons eu plusieurs courriers enlevés.

Nous venons de parcourir un fort beau pays, très riche sous le rapport minéral et très fertile. On y cultive la canne à sucre et les haciendas ont des revenus énormes.

Nous avons parcouru aussi d'immenses forêts. Ce sont des sapins d'une hauteur démesurée et qui ne sont pas exploités, faute de moyens de transport. En se rapprochant des Terres-Chaudes, on trouve des arbres d'espèces très variées, inconnues à nos climats, et peuplés d'oiseaux aux couleurs les plus vives ; les perroquets dominent ; ils vont toujours en grandes bandes et nous suivaient dans notre marche en poussant des cris assourdissants. Je n'ai pas le don de ce visir du conte arabe qui comprenait la langue des oiseaux, mais à la façon violente et furieuse dont nous étions apostrophés, ce devaient être des injures. — Encore une portion de la population du Mexique qui ne comprend pas les bienfaits de l'intervention.

Les Indiens ont une physionomie particulière et se sont peu mélangés avec les conquérants. Ils ont cependant abandonné leur ancien costume et leur religion ; presque tous parlent le castillan, mais entre eux ils se servent de leur ancien idiome, le *Tarasco*. Ils vivent dans des maisons qui ont la plus grande ressemblance avec les chalets de la Suisse. Ils sont très polis, très doux et, s'ils n'étaient pas si voleurs, ce seraient de bonnes gens.

Nous avons passé par une petite ville nommée Uruapam. Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli ! Si ce n'était pas si loin, ce serait un bonheur d'habiter un semblable pays. Chaque maison est entourée d'un bosquet de bananiers, d'orangers, etc., arrosé par un ruisseau d'eau vive ; tout cela très propre et très coquet. Au bas, il y a une rivière furieuse qui, au milieu d'une végétation extravagante, saute sur de gros rochers noirs et fait des cascades plus belles que celles qu'on va voir dans les Pyrénées et les Alpes. Entre autres merveilles, il y a là un arbre qui ne croît en aucun autre endroit de la terre, disent les naturalistes, et une abeille qu'on ne trouve que là ; elle produit une espèce de cire dont les naturels font un vernis pour de jolis ouvrages, tasses, plateaux, etc. S'il y a par la suite des temps un train de plaisir pour Uruapam, ne le manquez pas.

Comme tu le présumes, la tenue du corps expéditionnaire n'est pas tout à fait conforme à l'ordonnance. J'espère joindre à cette lettre des portraits spécimens que je te

prie de ne pas prendre pour des caricatures. Quant à moi, je suis moins excentrique, mais j'ai dû adopter comme tout le monde, les vêtements de cuir, pantalon et gilet. Le drap ne saurait résister aux courses que nous faisons et toute la troupe porte la culotte en cuir jaune, comme les peaux chamoisées, ce n'est pas laid.

Le régiment doit repartir dans le courant de la semaine, mais je crois que je resterai ici pour être président du Conseil de guerre. J'aurais autant aimé courir, cela ne me fatigue pas et ma santé ne s'en trouve pas mal.

Le général Douay, qui commandait notre division, vient de nous quitter pour rentrer en France ; il était ici depuis le commencement de l'expédition. Nous le regrettons ; c'était un très bon chef et un brave homme, très intelligent et très droit. Il a prétexté sa santé, mais je crois que le vrai motif est l'embrouillamini dans lequel nous sommes.

Le maréchal Bazaine est avec la moitié du corps expéditionnaire dans la province de Oajaca où il aura à faire un siège en règle comme celui de Puebla. C'est déjà commencé, mais nous n'avons pas encore de détails.

J'ai reçu une lettre de Fernand qui s'ennuie un peu à Constantine. Je comprends cela. Constantine et le bardo n'ont rien de bien gai, surtout quand les camarades sont tous à courir la campagne et les aventures.

M. de Tucé à madame Milliet

Aguas Calientes, 29 mars 1865.

... Partis de Guadalajara le 15 octobre, pour une expédition dans le Jalisco et Colima, nous sommes passés dans le Michoacan, où je suis resté à Morelia pendant une quinzaine de jours, comme président du Conseil de guerre. Le 13 de ce mois, après avoir passé par Léon, on nous a dirigés sur Aguas Calientes, pour prendre la route de Zacatecas, Durango et Chihuahua, puis probablement la Sonora où nous avons déjà une partie du 51e de ligne.

Le maréchal Bazaine doit venir nous rejoindre. Cette expédition me semble concorder avec les bruits qui circulent de la cession de la Sonora à la France pour la couvrir

de ses frais d'expédition. (1) Ce serait une assez belle colonie, quoiqu'il y ait bien des déserts et des contrées sans eau, mais ce serait sûrement aussi la guerre avec l'Amérique.

L'état du pays est toujours le même : Il y a encore, du côté où nous allons, une armée de 5 à 6 mille hommes ; dans celui que nous quittons, nous avons laissé sans l'entamer une force d'environ 3 mille hommes. C'est comme cela de tous les côtés. On dit qu'on nous envoie des renforts ; nous en avons grand besoin, car les compagnies de zouaves et d'infanterie, qui sont arrivées avec un effectif de 120 hommes, n'en mettent plus sous les armes qu'une cinquantaine. Nos chevaux arabes s'usent ; nous en perdons beaucoup.

Je lis les journaux qui viennent de France et parlent du Mexique. Il est bien rare qu'ils disent un mot de vrai, et ils se contredisent à chaque ligne... Je comprends très bien que cette expédition ne soit pas populaire, car elle n'a pas de but avouable ni avoué.

A mesure que les Autrichiens et Belges arrivent, on fait rentrer des troupes françaises : le 2e Zouaves vient d'être embarqué. Pendant qu'il passait la rivière Jamapa, le pont du chemin de fer s'est écroulé sous le train. Ce malheureux régiment, déjà si éprouvé, a encore perdu là une centaine d'hommes, a-t-on dit d'abord ; maintenant on atténue ce chiffre.

Les Autrichiens sont de belles et bonnes troupes, mais ils ne prennent pas avec les Mexicains. A Puebla, ils en sont venus aux mains avec les habitants, et il y a eu des morts des deux côtés.

Les traces d'anciennes civilisations sont des blagues pour donner un peu d'intérêt à cette expédition qui en a si peu. (2)

D'ici à une dizaine de jours de marche, nous allons

---

(1) Almonte avait négocié avec M. de Montholon la cession de la Sonora à la France, mais il fut désavoué par Maximilien.

(2) Toutes les archives des Aztèques ont été brûlées par le premier archevêque de Mexico.

sortir des tropiques ; peut-être verrons-nous de ces côtés les Apaches et les Comanches qui font des excursions jusqu'à Durango.

M. de Tucé à madame Milliet

Cuencamé, 24 mai 65.

Je crois que ma dernière lettre était datée de Morelia ; j'en suis bien loin maintenant. Nous dirigeant vers le nord, nous avons atteint Durango, puis Monterey, puis Cuencamé, dont je suis nommé Commandant supérieur. Je suis là avec quatre compagnies d'infanterie, deux pièces de canon et un petit peloton de cavalerie. C'est un poste qui passe pour assez important. Il doit contenir des magasins pour ravitailler les colonnes et tenir le pays dans la soumission, en empêchant la jonction des troupes ennemies qui sont à sa droite et à sa gauche. Il est impossible de voir un pays plus triste et plus laid. Il n'y a pas de culture autour de ma résidence, la terre cultivée la plus proche est à sept lieues, c'est le désert. Vers l'est, il faut faire dix à douze lieues pour trouver une goutte d'eau. Aucune ressource d'aucun genre.

Mes administrés sont les plus grands coquins du Mexique, où il n'en manque cependant pas. Leur industrie consiste à assassiner et piller les convois de marchandises qui viennent de Monterey. Lorsque cette ressource leur manque, ils parcourent les montagnes et ramassent des pierres, puis chacun chez soi les fait griller et en tire de l'argent. Le minerai est ici riche et abondant ; il y a trois ou quatre fonderies où on l'exploite avec profit.

Je crois que nous allons monter jusqu'à Chihuahua et aux frontières des États-Unis, pour descendre ensuite du côté de la Sonora. Ce sont des promenades de quatre à cinq cents lieues au moins.

On dit que le maréchal Bazaine se marie avec une jeune Mexicaine et qu'il va rentrer en France. M. Douay est celui qui le remplacera probablement. Il était retourné en France dégoûté de ce pays et de cette expédition ; il faut qu'on lui ait dit et promis de bien belles choses pour qu'il

y revienne. Quant à moi, si j'en sors, je crois bien qu'on ne m'y reprendra plus.

Fernand viendra-t-il au Mexique avec les renforts qu'on va envoyer? Les escadrons de son régiment doivent être actuellement en Sonora.

M. de Tucé à madame Milliet

Durango, 3 août 65.

La dernière lettre que je t'ai écrite était datée de Cuencamé, où j'exerçais un commandement supérieur. Je n'y suis pas resté longtemps. J'ai été envoyé plus avant dans le pays appelé la Laguna, avec les mêmes fonctions. J'étais là au milieu de coquins encore plus mauvais, mais le pays était moins triste. J'occupais une hacienda nommée Santa Rosa, sur le bord du Rio Nazar. Ce pays est une sorte d'oasis au milieu des déserts qui couvrent l'État de Durango et tout le nord du Mexique. Les propriétaires cultivent le coton et se font des revenus dont on n'a pas idée dans nos pays. L'hacienda seule de Santa Rosa rapporte net cent mille piastres, et le propriétaire, M. Ximenès, en a cinq autres semblables. Les travaux d'irrigation qu'il a entrepris vont mettre en rapport un terrain double de celui qu'il exploite. Juge d'après cela quel immense revenu. — Au milieu de cet argent, ces richards vivent de la manière la plus mesquine et n'ont aucune idée du bien-être ni du confortable. Il n'y a pas en France de petit bourgeois avec 4 mille livres de rente qui ne vive mieux et plus agréablement.

Je m'ennuyais dans ce pays où l'on ne peut rien espérer que de longs efforts pour le ramener à des idées plus en rapport avec notre civilisation. Ce n'est pas l'affaire de quelques années, il faudra peut-être plus d'une génération. Comme je savais que mon séjour ne serait heureusement pas d'une aussi longue durée, je me suis peu occupé de leur éducation. Je laisse ce soin à d'autres. Je me contentais, au moindre écart, de les faire rouer de coups de bâton, sans égard à leur condition ou à leur fortune. C'est un bon système et qui me réussissait assez bien; car personne n'a bougé pendant mon séjour; mais je reconnais que pour

arriver à un résultat durable, il faudrait y ajouter d'autres mesures.

Par suite de la rentrée au Mexique du général Douay, sa division a été reconstituée à San Luis de Potosi, où je suis rappelé. Il me faut environ un mois pour m'y rendre et les chemins sont actuellement dans un état affreux par suite des pluies. Il nous a fallu passer à la nage deux rivières où, en temps habituel, il n'y a pas une goutte d'eau. On se trouve quelquefois forcé d'attendre sur le bord pendant plusieurs jours que la crue ait diminué. Tout cela n'est pas fort amusant, et ces marches incessantes n'avancent pas nos affaires. Il est impossible d'en prévoir le terme.

Il paraît que les Américains se relâchent un peu de leur ardeur pour le Mexique, mais des bandes nombreuses d'aventuriers viennent ici chercher fortune les armes à la main. Les choses pourraient bien se compliquer d'une manière fâcheuse pour la France. On ne peut se figurer ce que coûte cette expédition. Avant d'exercer le commandement que j'ai eu, je ne m'en faisais pas idée. La colonne du général Brincourt qui marche sur Chihuahua, se compose de 3 bataillons, 2 escadrons et une batterie d'artillerie, ce n'est pas une forte colonne; ses transports coûtent plus de six cent mille francs par mois. La petite colonne que je vais conduire jusqu'à San Luis coûtera plus de mille francs par jour de transports. Je crois être très modéré en n'estimant qu'à 2 francs cinquante le prix du pain de munition qu'on nous distribue. — « Mais la France est assez riche pour payer sa gloire ! »

Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de Fernand? On fait actuellement une campagne en Kabylie, il doit en être. Un escadron de son régiment vient d'avoir une très brillante affaire dans le Sinaloa; malheureusement un charmant officier, M. Torrebren, y a été tué.

Je ne vous écrirai pas avant d'être arrivé à San Luis; on est peu disposé à barbouiller du papier lorsque, après avoir fait une étape par un soleil de plomb, il faut faire faire du pain, chercher du grain, de la paille, enfin faire vivre la colonne qu'on a à conduire.

Ton frère et ami.

M. de Tucé à madame Milliet

San Luis de Potosi, 1er septembre 65.

Voici encore un chapitre de mon Odyssée terminé. Je suis parti de mon commandement de Santa Rosa le 22 juillet et suis arrivé ici il y a deux jours. J'ai fait un voyage très ennuyeux. Je conduisais un convoi de voitures avec des malades. Les routes sont très mauvaises, et les ravins, où l'on passait à pied sec il y a quelques mois, sont maintenant des rivières qui ont cent mètres de large et dix pieds de profondeur ; il faut cependant passer. J'ai été très heureux de ne pas avoir d'accidents dans ces mauvais passages.

Je suis fort content d'avoir quitté mes fonctions de commandant supérieur, et d'être rentré dans la première division que commande le général Douay. C'est un excellent chef avec lequel il est agréable de servir.

Les affaires n'avancent pas et ne peuvent avancer, quoique le général Brincourt soit entré à Chihuahua et ait forcé Juarez à en partir pour passer, dit-on, aux États-Unis par Paso del Norte ; il doit être à sa poursuite de ce côté. C'est moi qui devais prendre le commandement de la cavalerie de cette colonne, et je le regrette vivement, car c'est une belle excursion. Le général Brincourt m'avait demandé, mais cela n'a pas pu s'arranger ; il a fallu revenir par ici conduire des infirmes.

Tout le pays que j'ai parcouru est affreux... On y rencontre pourtant de belles haciendas, une entre autres, Salinas, qui appartient à un riche Mexicain habitant Paris, M. Errazu. On y exploite le sel dont les mines font une grande consommation pour le travail d'extraction de l'argent. Cette hacienda est tenue comme un beau château de France, et l'hospitalité, sans être bien large, vaut mieux que dans les autres : on m'y a donné un lit dans une jolie chambre avec un tapis, tandis que partout on vous donne une pièce dont on a eu soin de retirer tous les meubles. Les plus généreux allument le soir une chandelle dans cette pièce ; c'est le *nec plus ultra* de l'hospitalité mexicaine.

Il y a dans les déserts qui forment ce pays des quantités

effrayantes de serpents à sonnettes. A Espiritu Santo, ils ont fait mourir beaucoup de moutons ; aussi paie-t-on 30 centimes par serpent tué. Il y avait à l'hacienda un grand mannequin plein de queues de ces serpents. Nous en tuions chaque jour, pendant l'étape, sur le chemin, six ou huit. Un chien a été mordu, il n'en est pas mort, quoiqu'on n'ait pas fait de remède. Je ne crois pas que ce soit aussi dangereux qu'on le dit. J'ai vu aussi un Mexicain mordu, mais je ne sais s'il en est mort, nous sommes partis le lendemain.

Beaucoup d'Américains du Sud ont émigré. Ils arrivaient en assez grand nombre à Durango et à San Luis, cherchant du travail. Il y en a pas mal dans les guérillas que nous avons à combattre, d'autres s'engagent de notre côté.

M. de Tucé à madame Milliet

San Luis de Potosi, 1er nov. 65

Je ne sais pas encore si Fernand est arrivé. Je lui ai écrit à Vera-Cruz au bureau de la place. Le colonel du Preuil, de mon régiment, va à Mexico, où il doit remplir provisoirement les fonctions de général de brigade de cavalerie. Je lui parlerai de Fernand, et je pense qu'il pourra lui rendre facile son passage au 12e Chasseurs. Pendant l'absence du colonel, je prends le commandement de ce régiment et je le garderai probablement longtemps, car il n'est pas à croire que M. du Preuil quitte Mexico avant d'être général. Sera-ce moi qui le remplacerai ? On peut parfaitement envoyer quelque officier de France et cela ne me surprendrait pas beaucoup.

Nos escadrons sont fort dispersés... Nous avons ramené des Terres-Chaudes un bataillon d'infanterie légère d'Afrique (zéphirs). Rien ne peut donner idée de l'état dans lequel ces malheureux hommes sont rentrés. On les a tous ramenés en voiture, depuis l'endroit où elles peuvent rouler. Sur environ mille hommes, dont se compose ce bataillon, il y en a 76 en état, à peu près, de faire du service, tout le reste est à l'hôpital. Un bataillon de zouaves qui est seulement allé les chercher, laisse 118 hommes à l'hôpital, et nos chasseurs qui les ont ramenés, en partie sur leurs che-

vaux, comptent 30 à 40 hommes par escadron atteints de fièvres; ils se remettent difficilement.

Je ne sais pas ce que nous allons faire maintenant que le temps est beau. Pour marcher à l'ennemi on n'a que l'embarras du choix; il y a de tous les côtés des bandes qui pillent tout ce qui passe. Nous avons de temps en temps des courriers enlevés.

Je n'entends plus parler des Américains; il paraît qu'ils se sont calmés. Il y a ici beaucoup de gens du Sud qui ont émigré et viennent fonder des établissements. Il y a également des gens de couleur qui prennent parti soit dans les guérillas, soit dans les contre-guérillas que nous avons organisées.

San Luis est fort animé aujourd'hui, c'est la fête des Morts; sur la grande place, il y a une foule de boutiques et de cafés. Les Indiens affluent. On se fait des cadeaux de sucreries, qui consistent en petits cercueils, têtes de mort, ossements en sucre, des squelettes polichinelles et autres drôleries du même genre. Il y a des amas et des pyramides de fruits de toute espèce, venus des Terres-Chaudes.

M. de Tucé à madame Milliet

San Luis, 1er déc. 65.

Une lettre de Fernand m'a annoncé son départ sur *Le Jura*. Je ne pense pas qu'il puisse être déjà à Vera-Cruz, car il est probable qu'on aura relâché à la Martinique pour refaire un peu les chevaux. Ces transports d'animaux rendent la traversée bien pénible pour la troupe, mais Fernand en sera dédommagé en arrivant, puisqu'il fera la route à cheval jusqu'à Mexico et San Luis.

Si les Américains se tiennent tranquilles, nous aurons peut-être un peu de repos; nous en avons besoin bêtes et gens; autrement il nous faudra retourner dans les États du nord qui sont des pays affreux.

Beaucoup d'aventuriers sont venus se joindre aux troupes juaristes, en apportant des armes et des munitions. Plus de la moitié des troupes qui ont assiégé Matamoros portait

l'uniforme américain, et les projectiles lancés sur la ville sont de fabrication américaine.

Il ne faudra pas vous étonner si Fernand ne vous écrit pas de suite en débarquant; il ne restera pas à Vera-Cruz et sera bien occupé de ses chevaux.

M. de Tucé à madame Milliet

San Luis Potosi, 8 janvier 66.

Ton fils est arrivé ici depuis quelques jours; il était temps qu'il me rejoignît, car je me mets en route après-demain. Nous nous dirigeons vers le Nord, où les Américains, tout en protestant de leur neutralité, se sont emparés de la ville mexicaine de Bagdad, à l'embouchure du Rio del Norte.

Fernand est entré comme fourrier au 6e escadron, cela ne peut que lui être avantageux, mais il faut une certaine aptitude de bureau, je ne sais si cela lui conviendra. Il n'a accepté probablement que pour me faire plaisir. Je l'ai trouvé changé de toutes manières à son avantage. Il a une apparence de santé et de vigueur, son raisonnement est celui d'un garçon de bon sens et de bonne volonté. J'espère que j'en ferai quelque chose.

2

Fernand Milliet ne put prendre part qu'à la fin de l'expédition. Ses lettres ne nous renseignent guère que sur des faits d'armes peu importants. Elles ajoutent cependant aux notes de M. de Tucé certains détails sur les usages du pays. Elles laissent aussi entrevoir les progrès de la démoralisation dans l'armée française. Nos soldats, fatigués d'une lutte trop prolongée, qu'aucun but élevé ne venait ennoblir, s'abandonnaient peu à peu à imiter les mœurs des brigands qu'ils étaient venus combattre.

Fernand Milliet à sa mère

San Luis de Potosi, 7 janvier 66.

Enfin, je viens de rejoindre mon oncle; tu ne saurais croire le plaisir que cela m'a fait de le revoir. Il est toujours le même, très bien portant, seulement ses cheveux et sa barbiche commencent à grisonner. Il m'a remis deux lettres de toi que j'aurais dû recevoir à Mexico, l'une contenait cent francs dont je te remercie bien, chère mère, et l'autre un portrait de Louise qui m'a fait grand plaisir. Je ne reconnaissais plus cette grande demoiselle.

Tu sais que je suis passé fourrier; j'ai vu que mon oncle le désirait et j'ai accepté de bonne grâce. J'ai un maréchal des logis-chef très gentil et très complaisant, qui m'a mis au courant de la besogne; les autres sous-officiers de l'escadron sont de charmants garçons, avec lesquels je ferai bon ménage. Notre capitaine passe pour être excessivement sévère, mais il est au mieux avec mon oncle. Manière (ordonnance de M. de Tucé) a été enchanté de me revoir, il m'aime beaucoup, il est très fier des lettres que tu lui écris. Nous allons partir pour Monterey.

Depuis que je suis au Mexique, je ne me suis pas encore arrêté, mais cette vie-là me plaît beaucoup.

Figure-toi que j'ai rencontré ici un de mes anciens camarades de collège, Ferry. Ce pauvre garçon n'a pas de chance : il était avant moi à Saumur et sous-officier, quand il s'est fait casser, et le voilà maintenant simple chasseur. Dans ta prochaine lettre, parle donc de lui à mon oncle qui pourra faire quelque chose pour ce brave garçon.

Mes fonctions de fourrier me réclament, je te quitte; à bientôt une autre lettre; sois tranquille, je me porte comme un charme.

Fernand Milliet à sa mère

12 janvier 1866.

... Je continue mon métier de fourrier et, ma foi, ce n'est pas aussi difficile qu'on se l'imagine. Ce qu'il y a d'en-

nuyeux, c'est d'être obligé de travailler en route, sous la tente et d'écrire sur ses genoux.

Je ne vous ai pas dit qu'en arrivant à San Luis j'ai assisté à un bien curieux spectacle, la procession des Rois Mages : une foule énorme se pressait dans les rues et, quand la nuit fut tout à fait noire, je vis sortir de la cathédrale une mystérieuse lanterne à feux changeants; c'était l'étoile qui devait guider les trois Rois. Tous se précipitaient à genoux sur son passage en marmottant des prières. Alors, musique en tête, une compagnie d'infanterie ouvrit la marche. Quel tintamarre infernal ! tu n'as pas idée d'un pareil charivari. Puis les Apôtres s'avancèrent, majestueusement drapés. Ensuite un défilé de grands chariots portant des tableaux vivants; toute la vie de Jésus : La bonne Vierge tient dans ses bras un gros bébé; tous deux sont coiffés d'une auréole en carton doré; puis un beau gars qui regarde tendrement une belle fille à genoux devant lui, les cheveux épars, c'est le Christ et la Madeleine. Puis les Noces de Cana, le Jardin des Oliviers, etc., etc. Un grand gaillard maigre est attaché sur une croix, le sang ruisselle sur son visage. Un autre, suspendu, je ne sais comment, au-dessus d'un tombeau, fait mine de s'envoler au ciel, c'est la Résurrection. Mais ce qui est inouï c'est la farandole furieuse que danse autour des chars une bande de diables enragés. Ils gambadent en agitant des chaînes et en poussant des cris aigus. Chemin faisant, ils empoignent et embrassent bruyamment les Vierges folles, qui crient aussi, mais n'ont pas l'air de s'ennuyer.

Enfin voici venir les Rois Mages, couronne en tête, escortés de leurs gardes richement vêtus et suivis d'un troupeau de mulets qui apportent dans de grands coffres des présents pour le petit Jésus. Ces caisses percées d'un trou sont des tirelires où les dévots déposent leurs aumônes qu'empochent les curés. On m'assure que les recettes sont jolies, malgré les frais de costumes qui sont considérables.

De cette édifiante représentation, j'ai dû omettre certains détails réalistes, les démons jouaient entre eux d'une façon permise au pays des singes, mais qu'en France nos chastes municipaux n'auraient certes pas tolérée.

Fernand Milliet à sa mère

Incarnacion, 1er mars 66.

Depuis que nous sommes partis de San Luis, nous voyageons dans un pays affreux, complètement privé de ressources. Les nuits sont très froides et dans le jour une chaleur insupportable; avec cela une poussière dont on ne peut pas se faire une idée. Le pays que nous traversons n'est pas du tout cultivé, mais très riche en mines. C'est une position difficile que celle des propriétaires d'hacienda; quand nous sommes là, ils sont obligés de nous fournir tout ce dont nous avons besoin; nous partis, les Mexicains arrivent, leur prennent tout et leur cherchent dispute pour nous avoir aidés. Cependant, nous payons tout ce que nous prenons.

Je ne sais pas où nous allons, mon oncle non plus; demain nous avons à faire une petite étape de quatorze lieues; nous ne nous reposerons pas de bonne heure.

Le général Douay nous commande. J'espère passer bientôt maréchal des logis-chef; mon capitaine me demande; mais pour cela il faut une place.

M. de Tucé à madame Milliet

Incarnacion, 1er mars 1866.

Tout finit par arriver : les lettres de bonne année, les bracelets, Fernand, le billet de 100 fr. que tu lui as envoyé, *La Famille Benoiton, Henriette Maréchal*, etc. Il n'y a que le livre de Flammarion qui n'est pas parvenu; espérons qu'il finira par arriver et qu'il en sera de même pour plusieurs choses qui ne sont pas encore parties, comme ma nomination de colonel et l'ordre de retour en France, ainsi patience.

Fernand a très bien pris au régiment; son capitaine l'aime beaucoup; il voulait le prendre de suite comme maréchal des logis-chef, grade que Fernand n'est pas encore capable de bien remplir. Je lui fais apprendre ce qui est nécessaire pour ces fonctions et dans quelques mois il s'en tirera à son honneur.

Nous sommes en marche vers le Nord, à travers un désert que je connais pour le parcourir depuis près d'un an. Le manque d'eau est assez pénible, et celle qu'on trouve est mauvaise, chaude, salée ou sulfureuse. Je crois que nous irons à Monterey, mais sans grandes chances de rien rencontrer.

Fernand à sa mère

Agua Nueva, 21 mai 1866.

Nous venons de faire une tournée dans un pays infesté par les bandits. Nous étions très nombreux : d'abord les quatre escadrons du régiment sous les ordres de mon oncle, plus un escadron mexicain; ensuite de l'artillerie de montagne, du génie et onze compagnies d'infanterie; tout cela sous le commandement du général Douay. Nous n'avons pas pu rencontrer une seule fois l'ennemi, bien que nous ayons passé par des chemins impossibles, dans des montagnes effrayantes. C'est un pays affreux; partout de l'eau sulfureuse; à peine pouvait-on trouver du maïs pour les chevaux et pas un brin de paille ni d'herbe, aussi les pauvres bêtes ont-elles rudement souffert. Heureusement pour moi, j'ai un vieux routier de cheval qui se moque pas mal de tout cela et qui n'est jamais malade ni blessé.

Nous avons pris une petite ville nommée Galiana, dont presque tous les habitants avaient fui à notre approche. C'était un repaire, aussi a-t-on autorisé le pillage. (1) Rien

---

(1) La raison paraîtra insuffisante. De ce que des brigands ont cherché refuge dans une ville, cela ne confère pas à l'ennemi le droit de piller des citoyens inoffensifs. Nos soldats apporteront chez nous ces habitudes de violence et d'injustice dont nous verrons bientôt les tristes conséquences.

Madame Milliet voyait avec tristesse s'endurcir le cœur d'un honnête garçon. Pour un soldat, se battre devient le but unique de la vie, et cette préoccupation constante amène une sorte de régression vers la sauvagerie primitive. La justice finit par sembler chose secondaire et même négligeable.

« On vient, on pille, on tue, on passe, et, sans effroi,
On laisse des pays brûlés derrière soi...
Et les choses qu'on fait dans le sang et les flammes
Sont illustres, si non, elles seraient infâmes. »

VICTOR HUGO

de plus curieux que de voir nos hommes se dispersant dans toutes les directions pour courir après les poules et les cochons, car il n'y avait guère que cela de bon à prendre.

Demain, la colonne se divisera en deux, et je suis bien ennuyé d'être encore une fois séparé de mon oncle.

M. de Tucé à madame Milliet

Saltillo, 4 juillet 66.

Nous recevons bien rarement des nouvelles; la route est coupée par l'ennemi entre nous et San Luis; il ne passe aucun courrier; cette lettre n'arrivera qu'escortée par un très fort détachement.

J'ai quitté Fernand depuis un mois, et je commande une forte colonne envoyée dans le Nord. Je devais recevoir un convoi de Matamoros et l'escorter jusqu'à Monterey, mais le convoi a été pris, l'ennemi a enlevé également toute l'infanterie mexicaine et un détachement d'Autrichiens. J'ai donc fait une course inutile et très fatigante, dans un pays où la chaleur est accablante. J'ai eu quelques hommes qui sont morts de chaleur.

Je suis allé jusqu'à l'extrême frontière. En face de nous étaient les soldats nègres des États-Unis. Les Américains ont montré beaucoup de mauvaise volonté à notre égard, mais j'ai évité toute relation avec eux. S'il était survenu quelque difficulté, on m'aurait donné tort, quand même j'aurais eu mille fois raison.

Fernand est détaché avec une partie de son escadron dans un poste situé à une journée de marche d'ici, il est en bon air et se porte bien.

Voici, je pense, notre campagne finie pour cette année, car la saison des pluies approche et les opérations deviennent alors presque impossibles, à cause du mauvais état des routes. Nous n'avons pas fait grand'chose et bien peu avancé les affaires de Maximilien.

Fernand à sa mère

San Luis, 17 septembre 1866.

Tu dois déjà savoir depuis longtemps, chère mère, la nomination de mon oncle; tu ne saurais croire le plaisir

que cela m'a fait, surtout de le voir rester au régiment. Ne t'étonne pas trop de ne pas recevoir bien régulièrement de mes nouvelles ; plusieurs courriers ont été pris du côté de Saltillo.

Nous voici de retour à San Luis et l'on parle de nous faire redescendre jusqu'à Queretaro, ou peut-être même à Mexico. Enfin l'on effectue la retraite et je commence à croire que nous partirons peut-être du Mexique.

Mon oncle m'a mené hier à une course de taureaux. C'est assez curieux à voir une fois ou deux, mais c'est toujours la même chose, quelques chevaux éventrés, quelques hommes contusionnés, des cris frénétiques poussés par la foule, et voilà tout.

M. de Tucé à madame Milliet

Mexico, 7 décembre 66.

Nous voici revenus à Mexico que j'avais quitté il y a trois ans et plus. Un escadron de mon régiment est resté à San Luis qui n'est pas encore évacué, et toute une division, celle du général Castagny, est encore bien loin dans le Nord ; ils ne pourront pas être ici avant la fin de janvier. Le retour du corps expéditionnaire, décidé par l'Empereur et reconnu nécessaire, doit se faire avant le 15 mars. Cela me paraît bien difficile, et je crois qu'on n'apportera pas beaucoup de bonne volonté à exécuter cet ordre d'une manière rapide. Il nous faudra alors attendre jusqu'en novembre, car il ne serait pas prudent d'amener des troupes à Vera-Cruz, même pour un jour, depuis avril jusqu'à la fin d'octobre. Heureusement l'Empereur a envoyé ici le général Castelnau, son aide de camp, avec des instructions particulières qui lèveront bien des difficultés et activeront les choses. Quant à moi, d'après ce que m'a dit le maréchal, lors de la visite que je lui ai faite à mon arrivée, je suis destiné à former l'arrière-garde et à partir le dernier. Je dois prendre tous les chevaux des autres régiments susceptibles d'être ramenés en France, environ cinq ou six cents chevaux. Cela m'arrange assez; mon

régiment, au moins, sera prêt en rentrant, soit pour aller en garnison à Paris, si nous avons la paix, soit, en cas de guerre, à aller sur le Rhin.

Si tu te souviens des lettres que je t'écrivais au commencement de mon séjour ici, tu dois voir que je n'ai pas été trop mauvais prophète. Maximilien est parti de Mexico depuis plus d'un mois, il veut abdiquer et s'en aller; il n'est retenu que par les intrigues des gens ineptes de son parti qui n'ont pas su l'établir ici. Je pense que ces hésitations vont avoir un terme; il y a de fortes raisons pour cela, ne serait-ce que le manque complet d'argent. Alors, lui parti, l'évacuation se fera d'une manière bien plus rapide.

Fernand à sa mère

Mexico, 9 décembre 1866.

J'ai été si occupé ces derniers temps que je n'ai pas pu vous écrire. Nous sommes partis pour Matehuala qui était attaqué, et nous y sommes allés à marches forcées; cinquante lieues en quatre jours. Là nous avons retrouvé mon oncle. Le lendemain nous sommes repartis à la poursuite de l'ennemi. Nous étions en deux colonnes, l'une sous le commandement du général Douay et dont faisait partie mon oncle, l'autre sous les ordres du commandant de la Hayrie, composée du bataillon d'Afrique, de mon escadron et des troupes mexicaines de Quiroga. Ma colonne rencontra la première l'ennemi, mais nous avions l'ordre d'attendre le général; en sorte que l'on se borna à leur envoyer quelques coups de canon et à faire les tirailleurs. Enfin le général arriva et nous continuâmes la poursuite, les Quiroga en avant, puis mon escadron. Il faut se figurer que nous étions tout le temps au trot et au galop, et cela sur un terrain couvert de buissons de cactus et d'aloès; nos malheureux chevaux avaient les jambes tout en sang. Enfin la fusillade s'engage entre la troupe de Maranjo qui fuyait et les Quiroga. Notre capitaine, au lieu de nous faire dépasser les Mexicains et charger à fond, resta planté là et nous fit manquer une bien belle affaire, car nous

étions quatre-vingts cavaliers et il n'y avait que cinq cents Chinacos devant nous.

Ce jour-là je suis resté quatorze heures à cheval, presque tout le temps aux allures vives, sans boire ni manger. Pour comble de bonheur, avec la nuit vint la pluie. Enfin, après deux jours de poursuite, nous revînmes à Matehuala puis à San Luis, d'où mon escadron partit pour escorter un immense convoi de malades et de bagages. Nous arrivions aux étapes harassés de fatigue.

Nous sommes maintenant à Mexico, mais pour peu de temps. Je commence à croire que nous allons réellement quitter le Mexique. Mon régiment doit former l'arrière-garde; nous embarquerons tous les chevaux jugés aptes à supporter la traversée. Nous voyagerons sur un transport et nous resterons donc deux mois en mer. Je n'ai pas l'espoir de pouvoir vous serrer dans mes bras avant le mois de mai. Quand je pense qu'il y a déjà trois ans que je ne vous ai vus!

VII

1865-1867

MAXIMILIEN ET BAZAINE. — UN CONSEIL DE VICTOR CONSIDÉRANT. — CRUAUTÉS. — LETTRES DU GÉNÉRAL DOUAY. — DÉNOUEMENT.

VII

1865-1867

Maximilien et Bazaine. — Un conseil de Victor Considérant. — Cruautés. — Lettres du général Douay. — Dénouement.

1

Lorsque Bazaine eut été promu au grade de maréchal (5 septembre 1864) et que Maximilien lui eut confié la direction militaire, tous deux espéraient rétablir prochainement la paix dans le nouvel empire du Mexique. Prenant l'offensive, Bazaine rejeta Doblado dans l'extrême Nord et Uraga dans les provinces du Sud. Après avoir ainsi séparé en deux tronçons l'armée des Libéraux, il écrivait joyeusement au Ministre de la Guerre : « On ne parle plus de Juarez ni de son gouvernement ambulant, et je ne sais pas, quant à présent, où ils sont. »

Mazatlan fut occupé le 13 novembre 1864. L'année suivante, Bazaine fit le siège d'Oajaca, que défendait Porfirio Diaz, et parvint à s'en emparer (8 février 1865). Partout les Français étaient vainqueurs. Comment expliquer le brusque arrêt de ces triomphes et la fin humiliante de l'expédition?

Les causes de cet échec sont multiples : l'une d'elles fut l'esprit indécis, flottant et irrésolu de Maximilien. Rêveur ambitieux, élevé dans un milieu très catholique, et appelé à l'empire par les cléricaux, il ne vit jamais clairement l'abîme vers lequel le conduisaient ses amis. A peine était-il débarqué au Mexique qu'il se trouva sollicité par les tendances les plus contradictoires. Bientôt, les prétentions de Mgr. Labastida devinrent impossibles à satisfaire. Le maréchal Forey avait reconnu trop tard dans son obéissance aveugle aux conseils du clergé la véritable cause de sa disgrâce. Bazaine, profitant de la leçon, conseilla à Maximilien de réunir dans un grand parti national tous les esprits sages et modérés.

Peu soucieux des devoirs qu'impose la reconnaissance, l'empereur se débarrassa donc sans façon des généraux Marquez et Miramon auxquels il devait son élévation au trône. Il ne prit pas même la peine de chercher à leur éloignement un prétexte plausible. Miramon fut envoyé en Prusse étudier l'organisation militaire des Allemands, et Marquez à Constantinople, pour négocier avec le Sultan des acquisitions en Terre-Sainte dont l'urgence paraît contestable.

Maximilien avait bien peu de suite dans les idées : au moment même où il manifestait des velléités de conciliation, il se laissait entraîner à des mesures violentes qui rendaient tout apaisement impossible.

Le maréchal Bazaine épousa mademoiselle de la Pena, qui appartenait à l'une des plus importantes familles du Mexique (26 juin 1865), et depuis lors sa conduite va manquer de franchise. Il prévoit déjà le cas où Maximilien serait forcé de renoncer au trône, et rêve d'éta-

blir au Mexique, en faveur de la France, ce mode déguisé de conquête, qu'on nomme un protectorat. Parfois on dirait qu'il prend à tâche de faire détester le gouvernement impérial. Ainsi s'expliquent certaines contradictions dans la conduite de Maximilien. Tantôt l'empereur témoigne à Bazaine une entière confiance, assiste à son mariage, fait cadeau à la maréchale du palais de Buena-Vista et, l'année suivante, tient leur fils sur les fonts baptismaux; tantôt il semble soupçonner les intrigues de son perfide conseiller.

On a peine à comprendre l'imprudence insensée de l'empereur, quand, au début de son règne, il licencia en masse tous les corps-francs et même ses troupes mexicaines. Naturellement, les officiers et les soldats ainsi congédiés, se trouvant sans emploi et sans solde, passèrent dans les guérillas ennemies. « L'empereur s'employait ainsi au recrutement de l'armée libérale. » (1)

Des difficultés plus graves encore allaient provenir de la situation financière : la dette mexicaine s'élevait à 256 millions de francs. L'emprunt négocié par le ministre Fould, n'avait pas même fourni 96 millions, dont huit furent versés immédiatement au nouvel empereur; 27 millions passèrent aux mains des créanciers anglais; le reste devait servir à payer les frais de la guerre. Ainsi cet emprunt, presque entièrement souscrit en France, grâce à la propagande officielle des agents de l'État, « fit servir l'épargne française au remboursement des créances anglaises et au paiement des dépenses personnelles de Maximilien ». (2)

(1 et 2) Niox, page 360.

Il avait été convenu que l'effectif de l'armée française au Mexique serait réduit chaque année : au chiffre de 28.000 hommes en 1865, de 25.000 en 1866, et de 20.000 en 1867. Mais le gouvernement de Maximilien n'était pas assez solidement établi pour subsister après le départ des Français. Aussitôt que nos troupes se retiraient, les libéraux reprenaient l'offensive. Tandis que dans ses lettres au Ministre de la Guerre, Bazaine présentait la situation militaire comme excellente, et conseillait de rappeler promptement nos troupes, Maximilien, plein d'une inquiétude très justifiée, écrivait le 29 mai 1865 :

« *Notre situation militaire est des plus mauvaises; Guanajato et Guadalajara sont menacés. La ville de Morelia est entourée d'ennemis; Acapulco est perdu. Oajaca est presque dégarni; San Luis Potosi est en danger. On a perdu un temps précieux, on a ruiné le Trésor public, on a ébranlé la confiance, et tout cela parce qu'on a fait croire à Paris que la guerre est glorieusement finie.* »

Et le 18 juillet :

« *Je ne me plains pas contre les Français auxquels le Mexique doit tant de reconnaissance, mais je me plains amèrement et directement contre quelques Français... qui font toutes les intrigues pour contrecarrer la formation d'une armée nationale ; qui renvoient des troupes sans la permission de leur souverain et contre les traités les plus sacrés, qui permettent et autorisent le vol et le saccage, qui démoralisent une belle et glorieuse armée.*

« Si je ne montre pas mon mépris, c'est par égard pour mon meilleur ami, pour l'empereur Napoléon, par respect pour cette grande nation à laquelle nous devons tant. J'avale bien des injustices, bien des humiliations auxquelles je n'étais pas accoutumé... Du reste je me console de recevoir des rapports inexacts du quartier général, puisque le même malheur arrive à l'empereur des Français. On se joue de deux empereurs, voilà la situation; mais elle ne durera pas longtemps. Les deux empereurs commencent à voir clairement. Le Mexique et la gloire de l'armée française triompheront de toutes les intrigues méprisables. »

2

La situation était critique, mais non désespérée. Un conseil hardi fut donné à Maximilien par un homme qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans cette désastreuse aventure guerrière, par Victor Considérant. Un profond sentiment de pitié et de justice inspirait notre éminent ami, lorsqu'il proposa des mesures de rénovation sociale qui auraient pu sauver le malheureux empereur.

En quelques lettres adressées au maréchal Bazaine, Considérant exposait un plan de réformes qui n'avait rien de chimérique et que j'essaierai de résumer brièvement. (1)

Sobre, douce et courageuse, la race indienne est très religieuse et bien crédule. Les promesses mensongères

---

(1) *Mexique. Quatre lettres au maréchal Bazaine.* Bruxelles, Muquardt, éditeur, 1868.

du clergé lui donnèrent un instant d'espoir. Ils étaient là, au Mexique, sept millions de travailleurs honnêtes et intelligents, tout prêts à se dévouer au nouvel empereur et rêvant déjà de faire revivre la magnifique civilisation qui avait autrefois étonné Cortez et les premiers conquérants. Ils ne demandaient qu'une chose : l'émancipation.

Victor Considérant au maréchal Bazaine

De la Conception, 15 mai 1865.

Mon cher Bazaine. — Vous ne vous étonnerez pas, je pense, que je vous aborde comme un ancien camarade...

Il existe au Mexique une institution détestable, héritage de la convoitise effrénée de la race conquérante et du génie moitié tigre, moitié renard du pays qui a si longtemps cultivé la Sainte Inquisition, sous prétexte de protéger Dieu et son évangile. Cette institution nous l'appellerons le *péonage*. En quoi consiste-t-elle? C'est bien simple : Un homme pauvre est employé par un maître. Celui-ci lui fait une avance de quelques piastres. Le prolétaire est tenu de rembourser cette avance en travail à défaut d'argent. L'imprévoyance du Mexicain l'assimile en quelque sorte à l'enfant. Le voilà pris!

La grande masse des péons d'ailleurs naît *péone*. — Comment cela, puisque l'esclavage a été supprimé au Mexique? — Si le péon meurt sans avoir acquitté sa dette, la famille répond pour le mort. — Mais c'est abominable! — Sans doute; mais cela procède de l'Espagne, des conquistadores et de la Sainte Inquisition. C'est pressurant, astucieux, prévoyant et féroce.

Victor Considérant décrit quelques-uns des travaux répugnants auxquels il a vu employer « une chiourme de péons ». Le lendemain, c'était un dimanche et les péons étaient encore à l'ouvrage. Comme il s'en

étonnait, on lui répondit : « Il n'y a pas de dimanches pour les péons. » (1)

Le généreux sociologue s'indigne :

« Il faut cracher le péonage à la face de ceux qui l'exploitent ou le tolèrent. Comparé au péonage, l'esclavage est une institution humaine. Le plus grossier *slaveholder* traite au moins son nègre comme un cheval de prix. »

L'état de barbarie de l'industrie au Mexique, la pauvreté de ce pays, plein de richesses naturelles, découlent de l'avilissement vénal du travail et de l'avilissement social du travailleur. Les exploiteurs eux-mêmes sont corrompus par l'exercice du despotisme. Ignorants et vaniteux, ils en viennent à mépriser l'humanité et ne savent plus se soumettre à la loi.

« Si l'on veut une armée, un gouvernement et un peuple au Mexique, il faut y supprimer le péonage. Si Maximilien veut des soldats, qu'il fasse des citoyens. »

Considérant s'étonne que Juarez, un Indien, un représentant du droit et des idées modernes, n'ait pas accompli cette réforme. (2) Il montre à Bazaine que l'intervention a déjà dû renoncer à ses principes.

---

(1) Le général Niox confirme les observations de Considérant sur le dur servage imposé à cette population « si intéressante et si sympathique par sa soumission même ». Les Indiens des haciendas étaient de véritables serfs entièrement sous la dépendance d'un maître « dont le caprice peut les punir des fers, de la prison ou du fouet; ils sont astreints à un pénible labeur, et ne reçoivent qu'un minime salaire (ordinairement deux réaux (1 fr. 20 par jour), à peine suffisant pour leur nourriture; les hacenderos les amènent à s'endetter sans espoir de libération. La condition des ouvriers boulangers, charcutiers et savonniers, à Mexico même, était encore pire que celle des *péones*.

(2) Les relations de Considérant avec quelques-uns des chefs du parti libéral et la vivacité avec laquelle il a attaqué le péonage n'ont pas été étrangères à l'abolition de cette odieuse institution.

« Elle a rappelé Saligny, elle a rappelé Forey et vous a investi du commandement. Vous avez renvoyé le clergé politique à ses sacristies, vous avez trahi les ardeurs faméliques de la réaction, vous avez rendu hommage à Juarez, en protégeant son œuvre et en défendant aux vautours, vos alliés, de se jeter sur elle. »

Maximilien s'est montré bien intentionné, mais en Amérique il reste un intrus, et au Mexique, un usurpateur. Il n'y est pas même un conquérant.

Il devra donc renoncer au titre d'empereur et à la politique rétrograde. « S'il ne veut pas cela ou s'il ne peut pas cela, il ne lui reste qu'à préparer dignement son abdication. »

L'inoculation du virus monarchique en ce pays n'eût été possible que si la criminelle rébellion du Sud eût réussi. L'imminence des guerres en permanence eût rendu nécessaire la création d'armées permanentes. Mais « si la pensée d'inoculer la monarchie à l'Amérique est un crime, la prétention de l'y introduire côte à côte avec les États-Unis est une bêtise ». Nul ne fondera un trône au Mexique, si cela ne plaît pas aux États-Unis.

Que Maximilien restaure lui-même la République mexicaine; qu'il abolisse le péonage, et dix années de dictature lui suffiront pour s'assurer le nom glorieux d'organisateur d'une race humaine.

L'empereur semble avoir été vivement frappé des idées de Considérant dont Bazaine lui donna probablement connaissance. Il entreprit aussitôt « d'affranchir les sept millions d'Indiens opprimés par un million de blancs » (1) et ce fut l'impératrice qui se chargea de

(1) Lettre de Maximilien, 17 août 1865.

faire passer au Conseil le projet préparé à l'insu des ministres. Elle mit au succès de cette entreprise toute l'ardeur de son caractère et réussit au delà de ses espérances. Elle écrivait : (1)

« Je viens de remporter le triomphe sur toute la ligne, tous mes projets ont passé; celui des Indiens, après avoir excité un frémissement, a été accepté avec une sorte d'enthousiasme. Il n'y a eu qu'un seul avis contraire. Forte de ce succès, je leur ai développé des théories sociales sur la cause des révolutions au Mexique..., sur la nécessité de rendre à l'humanité des millions d'hommes,... les Indiens étant restés dans une abjection désastreuse.

« Tout cela a pris, à mon grand étonnement, et je commence à croire que c'est un fait historique. »

Le décret relatif à l'émancipation des Indiens parut le 1er novembre 1865 :

« Il abolit les châtiments corporels, limita les heures de travail, garantit le paiement du salaire, réduisit à six piastres au maximum le chiffre des prêts que les propriétaires étaient autorisés à faire à leurs Indiens, déchargea le fils des dettes de son père et détruisit les entraves que les hacenderos apportaient à la liberté de leurs *peones*. » (2)

Malheureusement on s'arrêta à moitié chemin dans la voie des réformes. A ces péons émancipés il fallait fournir des moyens d'existence. Considérant avait tout prévu; il proposait de les rendre propriétaires en leur partageant les immenses territoires que l'État laissait

(1) Lettre du 3 août 1865 (Niox, page 754).
(2) Niox, page 755.

depuis longtemps à l'abandon. On n'osa pas suivre ce conseil. Bientôt la misère allait contraindre les malheureux Indiens à subir de nouveau les dures conditions imposées par leurs anciens maîtres, et ils retombèrent sous le joug.

Je crois retrouver encore l'influence de Considérant, dans la tentative faite par Maximilien pour rallier à son programme de réformes Juarez lui-même. L'empereur écrivait en effet, le 8 décembre 1865 :

« Juarez doit reconnaître la décision de la majorité effective de la nation qui veut la paix. Il faut qu'il se décide à collaborer, avec son énergie inébranlable et son intelligence reconnue, à l'œuvre difficile que j'ai entreprise... Je suis prêt à recevoir Juarez dans mon conseil et parmi mes amis. »

3

Mais Maximilien n'avait ni assez de générosité pour persévérer dans la voie de la conciliation, ni assez d'énergie pour résister aux mauvais conseillers qui allaient causer sa perte. Déjà, le 17 juillet 1864, lorsque la municipalité de Vera-Cruz avait imploré la grâce de trois condamnés à mort, il n'osa pas l'accorder. C'est peut-être à l'instigation de Bazaine que M. Loysel lui avait écrit : « Il faut se défier de la sensiblerie. »

Ce qui souleva une réprobation générale, ce fut de voir Maximilien signer le cruel décret du 3 octobre 1865 :

« Le temps de l'indulgence est passé, le gouvernement sera désormais inflexible dans le châtiment.

« Article premier. — Tous les individus faisant partie de bandes ou rassemblements armés, qu'ils proclament

ou non un prétexte politique, seront jugés militairement par les cours martiales. S'ils sont déclarés coupables, lors même que ce serait du seul fait d'appartenir à une bande armée, ils seront condamnés à la peine capitale, et la sentence sera exécutée dans les vingt-quatre heures en ayant soin de procurer au condamné les secours spirituels. Le bénéfice du recours en grâce sera refusé au condamné. »

De son côté, Bazaine adressait à ses subordonnés l'odieuse circulaire suivante (11 octobre 1865) :

« Je vous invite à faire savoir aux troupes sous vos ordres que *je n'admets pas qu'on fasse de prisonniers.* Tout individu, quel qu'il soit, qui sera pris les armes à la main, sera mis à mort; aucun échange ne se fera à l'avenir. C'est une guerre à mort, une lutte à outrance entre la barbarie et la civilisation, qui s'engage aujourd'hui. Des deux côtés, il faut tuer ou se faire tuer.

« Nota. — Cette circulaire ne sera pas copiée sur les livres d'ordres, elle sera donnée en connaissance à MM. les officiers seulement. »

Le maréchal avouait dans ce post-scriptum qu'il avait conscience de sa cruauté. Quel poids pouvaient avoir les paroles de conciliation accompagnées de tels actes?

Le ministre autrichien Lego estime que 40.000 Mexicains furent exécutés en conformité du décret du 3 octobre. (1)

Les généraux Arteaga et Salazar, les colonels Diaz et Villagomez, et le commandant Gonzalès, appartenant à l'armée régulière du Mexique, furent impitoyablement fusillés.

---

(1) De Montluc, page 220.

Avant de mourir, les condamnés écrivirent à leurs mères des lettres qu'on ne peut lire sans une douloureuse émotion. Voici un passage de la lettre de Salazar :

Urupan, 20 décembre 1865.

Mère adorée, il est sept heures du soir, et le général Arteaga, le colonel Villagomez, trois autres chefs et moi-même, nous venons d'être condamnés; ma conscience est tranquille. Je vais descendre dans la tombe à trente-trois ans, sans tache dans ma carrière militaire, sans souillure sur mon nom. Ne pleurez pas, mais prenez courage, car le seul crime de votre fils est d'avoir défendu une cause sainte, l'indépendance de son pays. C'est pour cela que je vais être fusillé. Je n'ai pas d'argent, car je n'ai jamais rien mis de côté; je vous laisse sans fortune, mais Dieu vous aidera, vous et mes enfants, qui seront fiers de porter mon nom...

CARLOS SALAZAR

« Le soir même, grande fête au palais : l'empereur, avec madame Bazaine, faisait vis-à-vis à l'impératrice qui dansait avec le Maréchal. » (1)

Le Père Fischer, confesseur de Maximilien, parvint à faire rappeler les féroces généraux Miramon et Marquez. Lorsque le signal des violences est ainsi donné d'en haut, les mauvais instincts ne tardent pas à se déchaîner de tous côtés. Le général français Castagny incendia Concordia tout entière. Cette ville de 4.000 âmes n'avait à se reprocher d'autre crime que son ardent patriotisme.

Faut-il rendre notre armée responsable de toutes ces barbaries? Non assurément.

« Esclaves de la discipline, les soldats du Mexique

(1) A. Allenet. *La Jeune France*, 1er juin 1883.

obéissaient, mais en protestant tout bas contre l'usage abominable que faisait leur chef du courage et de l'honneur français. » (1)

Ces mesures cruelles, Maximilien allait bientôt les payer de sa vie.

4

Cependant, Bazaine continuait à manœuvrer habilement pour se créer des partisans. Plus d'un officier eut à repousser ses tentatives d'embauchage. Ces intrigues furent démasquées par le général Douay.

Caractère énergique, passionné pour son métier, Félix Douay jouissait de l'estime de ses officiers et de la confiance de ses soldats. Les lettres confidentielles qu'il écrivit à son frère sont d'une extrême violence. Interceptées par le cabinet noir de Napoléon III, elles contribuèrent probablement à motiver le rappel du maréchal Bazaine. Nous en donnerons quelques extraits :

San Luis de Potosi, le 4 janvier 1866.

... Je ne sais ce qu'il est advenu du différend de Brincourt avec le maréchal. C'est le second général après Lhériller dont le maréchal se défait. Tous deux étaient des hommes de valeur et de distinction. Ceux-là ne font pas son affaire, il préfère des incapacités notoires, mais sans caractère.

17 septembre 1866.

Le maréchal m'a révélé ce qu'il me cachait depuis trois mois : que le ministre m'avait désigné pour

(1) Allenet. *La Jeune France.*

prendre le commandement après lui... J'attends avec sérénité la décision qui sera prise à mon égard. J'espère que ce sera la licence de m'en aller et la désignation d'un autre général pour procéder à l'exécution de ces plans, que je m'abstiens de qualifier.

Matehuala, 17 octobre 1866.

... Quant à l'aveuglement de Maximilien, il faut, pour s'en faire une idée, se représenter un des princes les plus idiots qu'on bafoue pendant les cinq actes et les trente tableaux d'une féerie de la Porte-Saint-Martin. Le voilà maintenant qui se jette dans les bras des cléricaux.

Son entêtement, qu'il prend sans doute pour de l'opiniâtreté, ne peut le mener qu'à une chute ridicule.

Mexico, 27 novembre 1866.

L'empereur doit avoir été bien trompé sur la situation, et le maréchal, qui la voit tourner à notre confusion, continue avec une imperturbable audace à déclarer qu'il n'a fait qu'exécuter les ordres de notre empereur... Il est difficile de s'imaginer un type aussi complet de fourberie. Il n'a qu'une seule préoccupation, c'est celle de s'enrichir dans notre désastre. Il sacrifie l'honneur du pays et le salut de ses troupes dans d'ignobles tripotages.

Puebla, 10 décembre 1866.

... Tu ne croiras jamais le mépris public dans lequel le maréchal est tombé... Il faut remonter au cardinal Dubois pour trouver un type de faquin pareil, ayant abusé de sa situation de haute confiance pour vendre son pays et son maître.

Puebla, 29 janvier 1867.

... Le public éclairé du corps expéditionnaire s'accorde à penser que le maréchal a travaillé près de deux ans à faire échouer le navire de l'empereur Maximilien, pour se substituer au pouvoir... On sait maintenant qu'il a entretenu des intelligences avec les chefs dissidents.

Il est possible que le maréchal Bazaine échappe au châtiment qu'il mérite pour ses intrigues coupables ; mais il n'échappera pas à l'infamie à laquelle il est voué par tous les honnêtes gens de l'armée.

Une lettre du général mexicain Porfirio Diaz à M. Matias Romero, ministre de Juarez à Washington, confirme les accusations portées par Félix Douay :

4 mai 1867.

Le maréchal Bazaine, par l'intermédiaire d'une tierce personne, m'a fait offrir de mettre entre mes mains les villes occupées par les Français, et de me livrer Maximilien, Marquez, Miramon, etc..., si j'acceptais une proposition qu'il me faisait et que j'ai repoussée, parce que je ne l'ai point trouvée honorable. Une autre proposition, venant également de l'initiative du maréchal Bazaine, avait trait à l'acquisition de 6.000 fusils et de 4 millions de capsules : si je l'avais désiré, il m'aurait vendu aussi des canons et de la poudre, mais j'ai refusé d'accepter ces propositions. (1)

5

Dès le 22 octobre 1866, Napoléon III envoyait à Maximilien M. de Castelnau, avec mission de lui faire

(1) A. Allenet. *La Jeune France*, page 87.

comprendre que son abdication était devenue nécessaire. L'empereur semblait avoir eu déjà lui-même cette intention, lorsqu'il avait adopté le petit-fils d'Iturbide.

Le 13 décembre, ordre est donné « de rapatrier la Légion étrangère et tous les Français qui désirent rentrer, ainsi que les Légions autrichienne et belge si elles le demandent ». C'était manquer à des engagements formels.

Le 5 février 1867, Bazaine quittait Mexico, emmenant avec lui les dernières troupes françaises. Il les embarqua sur trente bâtiments de transport et sept paquebots de la Compagnie transatlantique. Lui-même, le 11 mars, monta sur le vaisseau *Le Souverain*. « Il ne restait plus au Mexique un soldat français. » (1)

Il fallait une étrange impudence à Bazaine pour écrire dans sa proclamation d'adieux aux Mexicains : « Jamais il n'est entré dans les intentions de la France de vous imposer une forme quelconque de gouvernement contraire à vos sentiments. »

La mère de Maximilien, l'archiduchesse Sophie, qu'égarait un fol orgueil, n'en continuait pas moins à conjurer son fils « de ne pas compromettre son honneur par une abdication ».

On s'étonne qu'à la conférence d'Orizaba, il ait pu se trouver dix conseillers sur dix-huit pour voter le maintien de l'empire. On s'étonne plus encore que les généraux Miramon et Marquez aient été assez aveuglés par l'ambition pour conseiller à l'empereur de continuer la lutte.

Lorsque l'infortuné monarque apprit que l'impératrice

(1) Niox.

Charlotte, repoussée durement par Napoléon III, avait perdu la raison, il dut enfin comprendre que l'espoir ne lui était plus permis.

Cependant un faux point d'honneur lui fit un devoir de se mettre à la tête des faibles restes de son armée.

Enfermé dans Queretaro, il subit un siège de 70 jours. Ses troupes, trahies par Lopez et surprises dans leurs quartiers, furent faites prisonnières; l'empereur rendit son épée à Escobedo (15 mai).

Jugé par la cour martiale, il fut condamné à mort, ainsi que les généraux Mejia et Miramon.

Les membres du corps diplomatique firent de grands efforts pour le sauver; les dames de San Luis, en vêtements de deuil, vinrent se jeter aux pieds de Juarez; rien ne put fléchir les juges.

« Le 19 juin, la sentence reçut son exécution. L'émotion fut profonde dans le monde entier. La mort de Maximilien était une menace terrible jetée par Juarez et les hommes de son parti à ceux qui, dans l'avenir, seraient tentés de relever un trône au Mexique. » (1)

En trois mois, l'autorité de Juarez s'affirma de nouveau sur tous les points du territoire, et la République mexicaine se releva avec une prodigieuse rapidité.

« Aujourd'hui, de cet empire éphémère, il ne reste plus qu'une pauvre femme folle qui hurle la nuit, dans les couloirs du château royal. » (2)

En 1885, M. de Montluc, dans le curieux volume qui

---

(1) Niox, page 716.
(2) Du Barail.

contient sa correspondance avec Juarez, dressait ainsi le bilan de l'expédition :

« Des promoteurs et des soutiens de l'empire mexicain, il en reste peu : MM. Gutierrez Estrada, le général Almonte, le ministre Ramirez, M. Manuel Escandon, sont morts. Généraux Miramon et Mejia, fusillés. Jecker, fusillé (comme otage, par la Commune). Le duc de Morny, Billault, Baroche, Corta, Dupin, morts. Saligny, disgracié. Le maréchal Forey, mort fou. Le maréchal Prim, assassiné. Maréchal Bazaine, condamné à mort. L'empereur Maximilien, fusillé. L'impératrice Charlotte, folle. Napoléon III, mort en exil.

« Cette guerre d'intervention au Mexique a coûté neuf cents millions de francs au Trésor français, vingt-cinq mille hommes, deux maréchaux, deux sénateurs : marquis de Montholon, Corta. Cette funeste expédition a été le Waterloo de Napoléon III. Elle a amené Sadowa qu'il n'a pu empêcher. Sadowa nous a valu la guerre avec toute l'Allemagne, l'envahissement de la France et le siège de Paris. »

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

VII. — Adrien de Tucé. — cinq ans au Mexique .. 5

1862-1867 7

I. — CAUSES DE L'EXPÉDITION DU MEXIQUE 9

L'affaire Jecker. — La plus grande pensée du règne. — Catholicisme et monarchie. — L'avenir des races latines.

II. — 1862-1863 17

La traversée. — Tempête. — La Martinique : Fort-de-France. — La Vera-Cruz. — Cordova. — Orizaba. — San Agustino del Palmar. — Nopaluca.

III. — 1863 33

Devant Puebla. — Combat de Cholula. — Combat d'Atlixco. — Bataille de San Lorenzo. — Prise de Puebla.

Annexe au chapitre III 57

IV. — 1863 61

Entrée à Mexico. — Les trois Caciques. — Une bande de brigands. — Départ du maréchal Forey.

V. — 1863-1864 79

Expédition dans le Nord : Témascaltépec. — Toluca. — Célaya. — Saint-Juan de Lagos. — Zacatécas. — Téocatliche. — Les contre-guérillas.

VI. — 1864-1866 93

LETTRES DE M. DE TUCÉ.

LETTRES DE FERNAND MILLIET.

VII. — 1865-1867 123

Maximilien et Bazaine. — Un conseil de Victor Considérant. — Cruautés. — Lettres du général Douay. — Dénouement.

Table de ce cahier 145

Cahiers de la Quinzaine. — *Œuvres choisies de Charles Péguy* 149

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix-sept cents exemplaires de ce dixième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 20 juin 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5854

CAHIERS DE LA QUINZAINE

Œuvres choisies de Charles Péguy **1900-1910.** — Sous ce titre vient de paraître chez Bernard Grasset, éditeur, en vente à la *librairie des cahiers,* un très fort volume de VIII+416 pages très denses, in-16 jésus, marqué trois francs cinquante.

J'étais bien incapable d'établir ce livre moi-même. L'ami et le confident de vingt ans, *amicus et frater et consilium et auctor et salutis custos ac rerum temporalium,* Pesloüan seul était capable d'établir ce livre. Il y pensait depuis plusieurs années. Je ne me rendais que peu à peu. A quel point il a aujourd'hui réussi, c'est-à-dire quel volume il a obtenu, c'est-à-dire quelle *construction* il a obtenue, c'est-à-dire à quel point il a été *heureux,* (et c'est tout dans les entreprises), à quel point il a réussi, sans rien sacrifier de l'*ordre* organique, de l'organisation interne, de l'organisation première, à trouver, à créer, en même temps, à instituer ensemble un ordre de composition, je dirai presque une ordonnance, à quel point il a pu faire un livre *ordonné,* presque plus que *composé,* j'en ai été

saisi moi-même et quiconque ouvrira le livre en sera saisi.

Et quiconque l'aura lu en demeurera saisi.

Il a su, il a admirablement évité le grand danger de ces sortes d'entreprises, qui est d'émietter, de vouloir donner de tout, par amitié, par amitiés particulières, de faire des émiettements, et finalement d'arriver à grand peine à constituer à grands frais une (pauvre) flotte d'échantillons. Révérence garder, nous avons fait comme ce ministre de la marine que nous avons enfin. Nous nous sommes proposé de constituer une flotte homogène et une flotte de haut bord. Quelques puissantes unités, (je parle de celles de M. Delcassé), bien carrées, bien rangées à leur bord à trois ou à cinq, par divisions, par escadres. Bien alignées. Le convoi lui-même, en son ensemble, en son entier, la flotte coupée selon cette ordonnance quintuple qui n'a pas été constituée en vain et investie comme la haute, comme la grande ordonnance classique, tragique (et comique) française.

Aussi le simple énoncé de ces cinq actes, de ces cinq parties permettra-t-il de voir d'un regard ce qu'est le livre. Première partie, *portraits d'hommes*. Deuxième partie, *philosophie et méthode*. Troisième partie, *la chronique et l'histoire*. Quatrième partie, *les tragiques*. Cinquième partie, *la mort, la misère, le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Telle est cette ordonnance quintuple, cet ordonnancement. C'est l'ordonnance classique même et française, dans le tragique, dans le comique, et comme dans le classique et comme dans le français et comme dans le tragique et comme dans le comique on voit tout de suite où l'on est, où l'on va, de quoi on parle.

On voit ce que ça veut dire et notamment, (si j'ai le droit de le dire), qu'il s'agit bien ici d'un livre et que ce n'est pas seulement un volume.

Nous avons été impitoyables, et l'on m'a rendu généralement cette justice que j'ai été plus impitoyable que les autres. Nous avons coupé tout ce qui dépassait. Nulles tendresses particulières, les plus légitimes, les plus authentiques, n'ont été respectées. N'ont été sauvées. Je puis me vanter qu'il n'y a pas dans tout le volume un seul plan incliné; ni une seule dégradation. Je me vante qu'il n'y a pas dans tout le volume un *morceau* qui ne commence et qui ne finisse en falaise.

Dans le tissu même du livre, dans le texte je n'ai pas besoin de dire que nous n'avons rien tripoté. Il ne s'agissait point de faire des morceaux comme on fait des morceaux d'une poterie : en tapant dessus. Si on veut bien me passer la grossièreté de le dire, l'opération était un peu plus délicate. Nous n'avons jamais procédé que par abrasement et décantation. Il s'agissait de désarticuler. Il ne s'agissait point de *faire* des *morceaux*. Il s'agissait de retrouver dans le texte, et quelquefois (et souvent) sous le texte les véritables anciens membres, anciennement faits, premièrement faits, les membres réels, les membres naturels, les membres antérieurs, antérieurement faits, les membres premiers, les membres éléments de ces organismes et de ces organisations. Nous avons donc résolu, nous avons délié, nous avons essen-

tiellement désarticulé. Nous avons peut-être dépecé. Nous n'avons jamais scié ni cassé. A quel point, avec quel bonheur Pesloüan a réussi à obtenir ainsi des *membres*, à deviner, à découvrir, à saisir, (à isoler), (à trouver), à configurer pour ainsi dire des membres en mouvement, des membres comme cinématiques et dynamiques dans des textes qui couraient, c'est ce qui saute aux yeux par le simple énoncé de ces membres mêmes, de ces quarante-trois chapitres, par la table, c'est ce qui saute aux yeux dans la table-sommaire du livre comme nous la donnons ci-après.

C'est dans le même esprit que je me suis permis d'écrire, pour ces membres anciens, des titres nouveaux. C'est que mes titres nouveaux sont eux-mêmes en réalité les titres anciens mêmes, les titres anciens propres, retrouvés, les titres que ces membres eussent portés si dans les anciens cahiers nous avions fait des sommaires où ces membres eussent été représentés. Ce sont les titres mêmes que ces chapitres, que ces membres porteront ou eux-mêmes ou dans des sommaires si je suis conduit quelque jour à écrire des sommaires pour des réimpressions plus complètes.

Pesloüan a merveilleusement discerné dans des textes, sous des textes qui couraient, où étaient, où couraient réellement les membres, quels étaient, qui étaient les membres réels, anatomiques, physiolo-

giques. Et ainsi nous avons peut-être découpé. (Peut-être désossé). Nous n'avons jamais disloqué.

Cela étant, voici, sous le titre, par parties et par chapitres, par les cinq parties et par les quarante-trois chapitres, le livre que nous avons obtenu :

TABLE DES MATIÈRES

Œuvres choisies de Charles Péguy.

Il a été tiré de ce volume.

1900-1910.

portrait, par Pierre Laurens.

I. — portraits d'hommes ;

1. — Zola 1902 ;

2. — Jaurès 1903 ;

3. — Jaurès 1905 ;

4. — Clemenceau 1904 ;

5. — Renan 1906 ;

6. — Renan et l'Église 1906 ;

7. — Deux fragments du projet d'un grand portrait de Bernard-Lazare..... **A.**
B.

8. — Un trait de M. Alfred Dreyfus; quelques traits de notre maître M. Gabriel Monod;

9. — Péguy 1910;

II. — philosophie et méthode;

10. — Sur la guerre. — Qu'il y a une première et une deuxième loyauté de la guerre;

11. — Sur l'art. — De l'initiation à la connaissance des arts plastiques, fragment de confessions, confidences du docteur, et de cet aperçu bergsonien qu'il y a sans doute entre le génie et le talent une différence de nature même;

12. — Sur la science. — Que la science même est révolutionnaire, en ce sens que le progrès de l'acquisition scientifique n'est point une capitalisation morte; et sur ce point le témoignage personnel de Duclaux;

13. — De l'autorité de commandement et qu'il y a un langage politique parlementaire propre d'où viennent, pour ainsi dire, tous nos malentendus;

14. — De la séparation de la métaphysique et de l'État;

15. — Que nous aurons un jour, comme les Madécasses, une métaphysique d'État;

16. — Et subsidiairement que cette métaphysique d'État sera fondée sans aucun doute sur quelque métaphore d'État;

17. — Que les métaphysiques inavouées, notamment celles que nous font les savants modernes, sont des métaphysiques tout de même;

18. — Qu'il y a un point de discernement d'où le philosophe remonte et d'où tous les autres ensemble, notamment l'historien, descendent;

19. — Qu'il y a dans l'événement même de la race une mystérieuse responsabilité remontante;

20. — Qu'il y a non point un dépassement des anciennes philosophies qui serait un progrès, mais, au contraire, une oblitération irrévocable, cahier dit de l'ensevelissement d'Hypatie;

21. — Qu'il n'y a point une succession linéaire des métaphysiques et des philosophies, mais qu'il y a, au contraire, dans toute grande philosophie une race irréductible; et que la métaphysique seule fait une connaissance directe;

22. — Que la méthode moderne en matière d'histoire est une méthode métaphysique qui tient avant tout à ne point saisir ni une œuvre ni aucune autre réalité dans son texte; qu'il faudrait la nommer proprement la méthode de la grande ceinture;

23. — Qu'il y a une Sorbonne qui fait trop parler d'elle, pour une honnête Sorbonne; et qu'une fois de plus, cette fois sous le nom de sociologie, la Sorbonne est tombée dans la scholastique;

III. — la chronique et l'histoire;

24. — De ce jeune homme qui vint me voir et qui, sans le faire exprès, l'innocent, dans un éclair me révéla ce que c'est que l'événement historique, notamment que cet événement tombe une fois, et ne retombe jamais plus;

25. — Que particulièrement l'amitié, qui elle aussi est un événement, tombe une fois, et ne retombe jamais plus;

26. — O drapeaux du passé, si beaux dans les histoires;

27. — Que le monde moderne avilit; qu'il avilit même la mort; notamment comment il enterra Berthelot;

28. — Qu'il y a une politique juive, mais aussi qu'il y a une mystique d'Israël;

29. — Qu'il y a eu un héroïsme républicain;

30. — O soldats de l'an deux! ô guerres! épopées!

31. — Qu'il y a dans le monde moderne une hypocrisie du pacifisme; Hugo et Napoléon;

32. — Comment notre bon peuple était sorti pour voir passer le roi d'Espaigne. Des mœurs singulières de ce peuple de Paris;

33. — Mais que Hugo aussi était dans tout ce peuple;

34. — D'un saisissement que nous eûmes dans le même temps ;

35. — Épître votive pour engager quelque jour dans le parti des hommes de quarante ans notre ami et notre frère Ernest Psichari, sous-lieutenant d'artillerie coloniale hors cadre, à Moudjéria, Mauritanie, par Saint-Louis, Afrique Occidentale Française ;

IV. — **les tragiques** ;

36. — Sur une traduction de Sophocle, fragment de confessions ; et que toute oblitération de la culture grecque est un crime irrévocable ;

37. — Qu'il y a dans le tragique une représentation des caractères ;

38. — Les suppliants parallèles ;

39. — Des vers et du rite de l'intercession dans Polyeucte ;

40. — De la triple promotion des tragédies cornéliennes ;

V. — **la mort. — la misère. — le mystère de la charité de Jeanne d'Arc** ;

41. — De la mort, premiers propos ;

42. — De la misère ;

43. — Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc. — Une prière;

Bibliographie.

Amicus et auctor, dans le plein sens latin de ce mot. *Hujus libri auctor et permultorum aliorum.* — « *Augere,* dit Bréal et Bailly, augmenter; créer. *Auctor,* qui augmente, qui crée, *d'où :* 1° auteur, cause ; *particulièrement,* auteur (narrateur, écrivain) ; 2° conseiller (en parlant d'un projet). » Et dans l'explication « le verbe *augeo* « accroître, enrichir » est employé dans les sens les plus divers. Ainsi dans la langue religieuse il signifie « honorer par des dons » : *augere aram donis.* On dit de même : *augere aliquem divitiis, auctus filio,* (1) *augere aliquem nominibus imperatoris. Augeo* signifie aussi « créer ». Lucrèce, v, 322. *Nam quodcunque alias ex se res auget alitque, Deminui debet.* — Ces différents sens se retrouvent dans *auctor.* Il signifie « fondateur, père ». Virgile, vii, 49. *Isque parentem Te, Saturne, refert, tu sanguinis ultimus auctor.* — En parlant d'un écrit ou d'une œuvre d'art, « auteur ». *Lectitare auctores. Statuae auctoris incerti.* — En parlant d'un acte, « conseiller, instigateur, garant ». *Auctor legis, pacis, belli...* La même diversité de sens se retrouve dans *auctoritas,* qui marque la qualité d'être *auctor...* — Grec αὐξάνω, αὔξω. » Il est si vrai que

(1) Quel mot admirable.

dans ce livre, (je ne parle plus seulement du Bréal et Bailly, je parle du Pesloüan et Péguy), il est si vrai que dans ce volume, dans cette quintuple formation un rythme intérieur court, un rythme secret, que je m'aperçois aujourd'hui en lisant ces épreuves de la *table* et à présent que le livre est paru que toutes les quatre premières parties ensemble et parallèlement s'achèvent (et peut-être s'approfondissent) chacune sur et par un *morceau* de ce même *Victor-Marie, comte Hugo* qui est d'autre part et mon dernier cahier publié, et le dernier cahier de 1910, et ainsi le dernier cahier de cette période décennale. De même que la cinquième partie, et ainsi tout le livre, s'achève en cette prière du *Mystère de la Charité*.

Combien n'avons-nous pas été particulièrement heureux, et pour ainsi dire préliminairement, d'avoir pu mettre en tête de ce livre une reproduction du profond et grave portrait que Pierre Laurens peignit de moi quand j'avais trente-cinq ans. C'est avant le *Péguy 1910* un *Péguy 1905* ou *1907*, infiniment plus creusé, où le peintre a su mettre tout ce que nous autres nous ne parvenons pas à écrire. Quelle profonde joie, et sérieuse, que d'avoir pu mettre, en tête d'un volume entièrement composé, entièrement constitué par un ami, une reproduction d'un portrait peint par un ami, pour aller à tant d'amis connus et inconnus, à qui je dois tant. Quel accord intérieur. Et doublant la première quelle entente secrète, quelle joie de repro-

duire ici, de présenter un portrait portant cette signature, (non seulement une signature amie), une signature filiale de la grande signature de notre Jean-Paul-Laurens. Depuis que le père, depuis que le patron, depuis que le peintre, depuis que Jean-Paul-Laurens, depuis trois et quatre ans que ce grand peintre m'a introduit dans son foyer et dans son cœur; depuis que s'est ouverte pour moi la maison parfaite aux murs de briques, aux larges baies claires, toute nourrie de silence plein et de déférence ancienne; depuis que par et avec la merveilleuse complicité des deux fils peintres, de toi, Paul et Albert, par droit d'aînesse, et de toi, Pierre, notre peintre ordinaire; depuis que sous la merveilleuse complicité, sous la complicité fraternelle des deux fils peintres j'ai été introduit comme un troisième fils, comme un enfant prodigue de lettres, perdu, retrouvé dans cette famille de peintres; depuis que je participe à cette dynastie, au sens plein, au grand sens, au sens antique de ce mot, c'est-à-dire au sens corporatif et ouvrier; au sens de filiation et d'œuvre; au sens où nous disons encore dans nos humanités *la dynastie des Estienne;* depuis ces trois et ces quatre ans on ne saurait croire et moi-même je suis saisi, je m'émerveille de regarder combien je dois combien j'ai reçu, combien j'ai pris dans cette famille et dans ces cœurs. Je ne veux point dire seulement les enseignements de vie et de cœur, de conduite générale et de méthode. Et de civisme. Et de voir et de savoir et de mesurer ce que c'est qu'une grande vieille famille française, ouvrière, toute peintresse, sortie du peuple Je ne veux point dire seulement les leçons, les ensei-

gnements d'expérience, de carrière; d'amitié; un cœur si jeune, le plus jeune cœur que je connaisse actuellement. Je dirai quelque jour, j'essaierai de donner quelque idée de tout cela, je n'y réussirai que très imparfaitement dans cette *Épître votive* à laquelle je pense *pour engager dès ce jour dans le parti de nos amis et de nos maîtres notre maître et notre père spirituel Jean-Paul-Laurens, peintre.* Tu n'y échapperas point, Pierre. Dedans je ferai ton portrait. Ce sera, une fois de plus, *le portrait du peintre.* Malheureusement pour nos pauvres portraits à nous, pour nos *portraits d'hommes,* pour ces malheureux portraits écrits nous n'avons pas besoin, (au contraire), de faire poser le modèle. Je ne pourrai donc point te rendre ces bonnes séances d'atelier, ces grosses séances bourrées de travail qui resteront dans ma mémoire comme un des grands éclairements de ma vie. Je dirai, j'essaierai de rendre ce que je vous dois, je vous dois tant, à vous trois, tant d'enseignements jusqu'à vous insoupçonnés, antérieurement à vous; tant de leçons non données, reçues tout de même, d'autant mieux reçues; enfin une connaissance par l'intérieur, nullement littéraire, une pénétration de la peinture, et du dessin, et de tous les arts du dessin, et de tous les arts plastiques. Et ainsi, et en dedans de tout l'art. Une pénétration, (générale, d'ensemble), dans ce qu'il y a de plus profond dans l'art. Une pénétration de la parenté profonde qu'il y a entre l'art d'écrire et *les autres* arts du dessin. *Les autres* arts plastiques. Sous réserve des lignes de discernement qui courent tout au travers, ou plutôt tout au long de ces arts mêmes, de ces arts parents. Plus

qu'apparentés, plus que conjoints, sortis, poussés des mêmes souches. Et quand ce ne serait que la reconnaissance, que l'immédiate, que la reconnaissance préliminaire de cette vérité élémentaire que nous autres littéraires quand nous voulons parler en littéraires des arts du dessin ou même seulement regarder en littéraires les œuvres du dessin nous n'y voyons que des sornettes.

Et vous au moins, quand on parle de Ingres, on sait ce qu'on dit.

Au moment où je parle pour la première fois dans les cahiers de ce livre, je dois, je veux remercier mes (deux) éditeurs. Distingués précisément comme je les voyais distingués, relisant les épreuves de ce volume, dans ce *morceau* que nous avons mis en tête des *tragiques, sur* la *traduction* (d'un fragment) *de Sophocle, fragment de confessions,* tout entier inspiré par une pensée de commémoration pieuse, tout entier consacré au souvenir ami que nous avons gardé d'un de nos maîtres, d'un des hommes parmi nos maîtres que nous avons le plus aimés, de celui que nous nommions *le père Édet.* Je veux dire, les éditeurs, distingués en celui qui établit le texte et celui qui fabrique et vend le volume. L'établissement du texte, et qu'il se fît sans moi, me remplissait d'un émerveillement continuel, d'un émerveillement et d'une joie d'enfant. Qu'un livre de moi se fît, (et se fît aussi bien),

sans que j'eusse à le faire, (qu'il se fît beaucoup mieux que je ne l'eusse fait), je n'en revenais pas. Dans cette grande différence des œuvres et des enfants, où les enfants poussent (censément) tout seuls, dans cette grande distinction naturelle que les enfants on les fait et qu'ensuite il n'y a plus qu'à les nourrir mais que les œuvres il faut non seulement les nourrir toujours, mais aussi les faire toujours, jusqu'à leur plein achèvement, (et sans doute toujours après), voici que ce livre, dans ce classement, dans cette sorte de classement voici que cette œuvre non seulement se déclassait des œuvres pour se classer dans les enfants, non seulement sortait des œuvres pour entrer dans les enfants, mais voilà qu'elle passait au delà des enfants mêmes, voilà qu'elle passait outre les enfants, puisque non seulement tout se nourrissait mais tout se faisait sans moi, puisque M. Pesloüan faisait le volume, puisque M. Grasset le fabriquait et le mettait en vente.

Particulièrement je veux remercier M. Grasset. Quand je voyais depuis plusieurs mois tout le mal qu'il se donnait pour ce volume, pour l'établissement, pour la fabrication, pour le lancement de ce volume, pour l'industrie et pour le commerce de ce volume, quand je voyais tous les soins qu'il en prenait, tous les soucis qu'il en avait, tant de labeur, tant de gouvernement, tant d'attentions, quand je voyais tous les jours qu'il me rendait tant de services uniquement parce qu'il était mon éditeur et qu'il faisait son métier, uniquement par son office et parce qu'il se tenait (ferme) dans son office, *ex officio,* je me surprenais à faire un retour en arrière, sur moi-même, et sur quelques autres. je me

surprenais à penser que ce même métier, ce même beau métier je l'exerce, que ce même office je l'exerce depuis déjà douze et treize ans; que je l'accomplis; que ce beau métier est aussi mon métier; que cet office est mon office; que ce métier, que cet office je l'ai accompli moi-même; depuis douze ans, depuis treize ans; pour deux cents volumes ou cahiers; que tout ce qu'il faisait pour ce volume je l'avais fait pour deux cents volumes ou cahiers, que c'était mon métier, que je continuais de le faire, comme un métier quotidien, que tout ce qu'il faisait pour moi, tout ce fatras, tout ce tracas industriel et commercial, non seulement de faire le livre, de l'établir, de le fabriquer, ce qui ne serait rien encore, et de payer les imprimeurs, et de payer tous les frais généraux d'une maison de commerce à Paris, et de payer toujours, (on y arriverait peut-être encore, on en viendrait encore à bout), mais ce qui est le plus difficile de tout, presque impossible, non plus seulement de faire le livre, mais de faire le public, dans cet ingrat monde moderne, dans cet ingrat public, de découvrir, de faire un public, pièce à pièce, homme par homme, d'obtenir, de faire une certaine audience. Quand je considérais tout ce que M. Grasset faisait ainsi pour moi, uniquement parce qu'il faisait son métier, je me surprenais à considérer aussi que moi aussi c'était mon métier et que ce métier je le faisais et que tout ce que M. Grasset faisait pour moi depuis douze et treize ans je le faisais et infatigablement je l'avais fait pour tant de nos contemporains dont presque un tiers m'en ont gardé quelque reconnaissance. Celui qui n'a qu'à faire de la copie est bien heureux. Je viens de m'en apercevoir. (Et à plus

forte raison celui qui n'a qu'à en avoir fait). Celui qui n'a qu'à apporter sa copie ne soupçonne pas ce qui reste à faire, ce qu'on fait pour lui. Je viens de m'en apercevoir. Surtout quand il s'agit d'un auteur qui n'est point connu du célèbre grand public. Celui qui n'a qu'à apporter sa copie pour que j'en fasse une de ces éditions presque parfaites des cahiers. Celui qui apporte sa copie ne sait pas ce qu'on fait pour lui. Mais ce qu'il y a de plus fort c'est que moi aussi au fond j'avoue que je ne le savais pas. Je le disais, je l'ai dit souvent. Mais je ne le savais pas. Je ne le mesurais pas. Quand je voyais faire M. Grasset, *et que je n'avais à m'occuper de rien,* je commençais d'imaginer, je me surprenais à soupçonner que j'avais rendu à un certain nombre de mes contemporains des services dont moi-même je n'avais aucune idée. J'ai dit, peut-être plusieurs fois, que dans ce monde moderne, où l'argent est tout, où le temporel est tout celui qui assure le temporel en somme fait tout, en un certain sens fait tout. Que celui qui apporte la copie en un sens n'a rien fait encore. Je le disais, mais j'étais peut-être un peu gêné pour le dire, parce que c'était moi qui assurais le temporel. Je ne le disais que sur les *tables de présence.* Aujourd'hui, cette fois-ci, j'ai fait la contre-épreuve. Je puis le dire, en toute sécurité, sur les *tables d'absence.*

Dans ce monde moderne où tout est pour le parasite, où tout est contre le producteur.

Dans le même ordre d'idée je veux remercier

mon vieux compatriote M. Rigolet, 68, rue Royale, Orléans, imprimeur de M. Grasset, pour la célérité avec laquelle, sans rien sacrifier du travail, il a réussi à établir en quelques semaines un volume typographiquement considérable.

Comme les découvertes vont par paquets et comme il paraît que les joies, quand il y en a, et que les bonnes nouvelles vont au moins par plusieurs, de même que par ce volume j'avais vu pour la première fois, j'avais appris, j'avais découvert ce que c'était que d'être édité par un autre, au lieu d'éditer les autres ou de m'éditer soi-même, de même et ensemble j'ai découvert, j'ai connu, par ce volume j'ai vu pour la première fois ce que c'est que de gagner de l'argent. J'avance que c'est une grande joie. Pour le premier tirage à 3.000 M. Grasset m'a versé 1.500 francs de droits d'auteur. Notre traité stipule des droits croissants pour les éditions suivantes, si nous y venons. Depuis vingt ans que je travaille et non seulement que je travaille mais que je produis c'est la première fois que je gagne de l'argent avec ma plume. C'est bien agréable. J'avoue que j'en ai une sorte d'orgueil enfantin. C'est une grande joie, et une grande découverte, que de gagner de l'argent comme tout le monde, de l'argent pour ainsi dire de droit commun. De l'argent qui ne doit rien à personne. Et cette joie fut naturellement doublée d'une autre, conjointe d'une autre. Je n'ai pas besoin de dire que j'ai prié notre M. André Bourgeois de verser directement ces 1.500 francs dans la caisse

des cahiers. Cela aussi m'était nouveau. Depuis le temps, depuis bientôt quinze ans que je fais aux cahiers cet odieux métier de solliciteur, depuis quinze ans, il faut le dire, il ne faut pas avoir peur des mots, depuis quinze ans que je demande de l'argent à tout le monde, et que je n'en trouve pas toujours, (depuis quinze ans que j'exerce la mendicité), pour une entreprise, pour sauver perpétuellement une entreprise où il y a quinze ans et depuis quinze ans j'ai mis perpétuellement tout ce que j'avais, et non seulement cela mais tout ce que j'étais, ç'a été une grande joie pour moi et une grande découverte et une grande nouveauté que de pouvoir enfin mettre moi-même dans les cahiers de l'argent frais qui vînt de moi, de moi seul et pour ainsi dire de moi pur, qui eût été gagné par les moyens du bord, gagné si je puis dire authentiquement, socialement authentiquement, comme tout le monde, au prix courant, de droit commun, au prix du marché, sur le marché des valeurs, et de devenir ainsi, de me faire le co-souscripteur de mes souscripteurs.

Pendant que j'y étais et sous ce prétexte que les joies et que les découvertes et que les nouveautés et que les bonnes nouvelles vont par trois je voulais me payer une grande joie, (j'en avais envie depuis longtemps), une joie troisième ensemble, si je sais compter, une grande et merveilleuse nouveauté, une grande troisième découverte : (l'homme est insatiable) : celle d'envoyer enfin ce volume à toutes les personnes à qui

j'avais si bonne envie de l'envoyer ; en envoi d'auteur ; à tant d'amis avérés à qui je dois tant. Je commençais à composer des listes dans ma tête, et j'avoue que ces listes croissaient à vue d'œil quand les décemvirs, qui savaient que l'on préparait un volume, et qui se doutaient un peu de ce qu'il y avait dedans, me firent savoir, dans la forme habituelle, que non seulement ils n'accepteraient jamais de recevoir un seul exemplaire de ma main, mais qu'ils avaient tous l'intention bien arrêtée d'acheter à M. Bourgeois à la librairie des cahiers et leur propre exemplaire et les exemplaires qu'ils enverraient à leurs amis et connaissances. Je dus m'incliner, comme toujours. On sait que je nomme (les) *décemvirs,* (eux seuls ne le savent point, mais c'est toujours ainsi), les dix ou quinze amis, ou douze, les confidents du premier degré, les dix ou quinze amis sans le conseil de qui je ne prends aucune décision importante *(le peuple en ses comices,* mes enfants, *le roi en ses conseils).* Non que je n'aie en province aussi une bonne quinzaine d'amis du premier degré. Mais d'abord je ne suis pas l'État. Je ne peux pas convoquer, je ne peux pas assembler mes amis de province comme le gouvernement de l'État convoque et assemble à Paris en un tour de main pour un conseil, pour une session, les recteurs de ses dix-sept académies. Tous mes amis ne sont point recteurs. Ni tous les recteurs ne sont point mes amis, bien qu'il y en ait au moins trois. Et ensuite et surtout le bon conseil serait peut-être encore une affaire d'amitié, mais le conseil, qui est chose infiniment plus grave, n'est pas uniquement une affaire d'amitié. Ces décemvirs sont des hommes avérés,

éprouvés, durcis, dressés par la dure vie de Paris, par une vie dont nos amis de province, heureusement pour eux, n'ont absolument aucune idée. Il ne faut point, pour le conseil, des amis qui soient demeurés innocents. Ces décemvirs sont durs. Ces décemvirs sont rudes. Ils me disent quelquefois, souvent, des choses fort désagréables. Je m'en aperçois bien aux vacances de Pâques, je fais la différence quand nos amis de province viennent me voir, qui sont restés innocents, ceux de nos amis, les mêmes il y a dix ans, les mêmes hommes, les mêmes jeunes gens, mais que la vie a conduits ces dix ans dans les provinces. A Coutances. A Lyon. A Saint-Étienne. C'est pour cela que je tiens tant, mon cher Isaac, à ce que ces amis de province, quand ils viennent à Paris aux et en vacances de Pâques, m'écrivent au moins trois semaines à l'avance, pour que je puisse avec eux prendre des rendez-vous. C'est qu'échappant quelques heures à l'autorité, (si légitime, si profondément amie), des décemvirs, me détendant, me dégouvernant de Paris, me transportant dans une vie pour laquelle j'étais si profondément fait, je veux avec eux l'espace d'un dîner ou d'un déjeuner, oubliant cette astreinte perpétuelle où nous vivons, où nous sommes contraints de vivre, où nous devons vivre, participer quelques heures à une innocente et toujours jeune amitié provinciale.

Les autres sont innocents et purs. Mais les décemvirs sont purs et avertis. Cette fois-ci encore ils avaient

raison. Si je voulais envoyer des exemplaires en envoi d'auteur à toutes les personnes qui ont rendu aux cahiers des services capitaux, et à moi personnellement des services capitaux, je le dis à la gloire de l'amitié il ne me fallait pas en envoyer moins de neuf cents. Quand nous comptions, ou plutôt quand nous essayions de compter, il devenait évident qu'il n'y a peut-être pas un seul de nos neuf cents abonnés actuels qui ne nous aient rendu personnellement et solidairement aux cahiers et à moi, (c'est tout un, c'est tout le même), des services capitaux.

(Non seulement à la gloire de l'amitié, mais à la gloire de cette sorte de bonté générale qu'il y a dans le monde et qui contraste si heureusement avec l'aigreur, avec l'âcreté haineuse du Parti Intellectuel).

Il faut penser que sans ces décemvirs ni les cahiers ni assurément moi nous ne marcherions pas trois semaines. Ils sont l'amitié avertie, éprouvée, toujours vigilante, ancienne; inébranlable. Ils sont la sagesse même. Ils sont le conseil, et l'action après le conseil. Il fallait se rendre. A eux et à ce ferme propos qu'ils avaient formé de n'en point recevoir un seul exemplaire de ma main et que nul n'en tiendrait un seul exemplaire qui ne vînt de la main pour ainsi dire si je puis dire mercantile de M. Bourgeois, nul pas même

celui qui avait établi et littéralement fait le livre, pas même celui qui pourtant, dans le besoin, pour gagner quarante-huit heures, en avait rapporté cinq cents exemplaires d'Orléans à Paris par la force de son moteur. Et par la vitesse des batteries à cheval.

Ces cinq cents premiers exemplaires et les dix premiers exemplaires sur Hollande.

Il fallait d'autant plus se rendre à la sentence décemvirale que la vente de ce volume au bureau des cahiers, à la *librairie* des cahiers aura lieu dans des conditions toutes particulières. M. Grasset nous a fait comme libraires des conditions si intéressantes et si libérales qu'elles font de la vente ou plutôt de l'achat de ce volume à la librairie des cahiers une sorte de souscription permanente, littéralement une souscription permanente conjointe de M. Grasset, de l'acheteur et de moi aux *Cahiers de la Quinzaine*. Or de ces souscriptions permanentes aux *Cahiers* nous avons besoin aujourd'hui autant et peut-être plus que jamais.

Enfin je veux remercier notre collaborateur M. Paul Milliet de m'avoir permis à la fin d'un cahier qui était

sien et qui lui revenait tout entier de publier une aussi longue annonce d'un livre qui par ailleurs a forcément retardé un peu la publication de ses propres cahiers. Car on a beau conjoindre les deux travails, il y a une limite à la résistance des yeux et un honnête homme ne peut guère lire plus d'une *feuille* d'épreuves par jour.

CHARLES PÉGUY

Mardi 20 juin 1911. — Je présente ce livre comme un monument à l'amitié. *Amicitiae et fidei sacrum.* Je m'aperçois enfin qu'il est un de mes livres les plus purs. Tout y vient de l'amitié. Tout y représente l'amitié. Tout y concourt à l'amitié. Une amie qui a l'intelligence du cœur m'écrivait que c'était de l'amitié à trois dimensions. Mais je crois bien qu'elle en oubliait une ou deux. En tête un portrait peint par l'ami le plus fidèle et le plus grave. Un livre tout entier composé, plus que composé, organisé par l'ami le plus ancien, le plus confident, le plus grave. Et comment ne pas donner le nom d'ami à ce jeune éditeur qui s'est jeté dans cette bataille avec toute la fougue d'une ardente et d'une conquérante audace. Les premières fois que je parlais de M. Grasset j'avais coutume de dire : *Il a une grande*

vertu. — Ici un temps, parce que je suis un homme de théâtre, M. le Grix lui-même ne l'ignore point. — Les gens faisaient la tête de me demander laquelle. — Pas laquelle tête, laquelle vertu. — *Il a vingt-huit ans.* Quand je le voyais se lancer dans une affaire comme dans une bataille, comme dans une victoire, partir en avant, avec ce léger mouvement d'insouciance de tête qui s'ébroue, qui secoue les faiblesses, les ennuis, les mauvaises grâces, les indispositions de l'événement, j'admirais secrètement sa bravoure, je ne le lui disais pas, (il ne faut jamais le dire aux hommes jeunes), je me rappelais, non sans quelque mélancolie, une ancienne audace, une ancienne bravoure qui était il y a douze quinze ans celle d'un nommé Péguy, je riais en moi-même et je lui disais : *Taisez-vous, jeune homme.* Comme dans *les Burgraves,* s'il est vrai toutefois que ce soit dans *les Burgraves,* car il y a en ce moment sur Paris une épidémie de citations qui tombent de travers. Je lui disais : *Laissez parler un vieux comme moi.* Il clignait de l'œil et me répondait : *Un vieux comme vous, il ne faut pas s'y fier.* Il avait peut-être raison.

Amicitiae et fidei sacrum tout dans ce livre est un hommage de l'amitié à l'amitié. Tout le livre, et le seuil et le texte et toute la maison, toute la fabrication, tout le tissu du livre est pur et sûr et ami. Tout le livre est comme un raccourci, fait un ramassement de tout ce qu'il y a d'ami dans notre histoire et dans notre œuvre. Cette *Bibliographie* qui vient en fin du volume,

comme un long regard de perspective, d'arrière en avant, sur toute mon œuvre, cette *bibliographie* si complète, si ponctuellement exacte, si arrêtée, non signée, c'est M. Bourgeois qui en a établi la copie. Ainsi elle représente comme un témoin dans le volume ce long labeur non signé, cette fidélité, cette liaison, cette administration si arrêtée, si nette, si parfaitement et ponctuellement exacte que M. Bourgeois poursuit, conduit obscurément pour nous, conjointement avec moi, depuis douze ans.

Dans les seize cahiers de leur huitième série, année scolaire 1906-1907, nos cahiers ont publié :

VIII-1. — **petit index alphabétique** *de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries (1900-1906),* — **table analytique très sommaire** *de notre septième série (1905-1906)* ..... 2 »

VIII-2. — ROMAIN ROLLAND. — *Vies des hommes illustres.* — **la vie de Michel-Ange.** — II. — *l'abdication* 3 »

VIII-3. — CHARLES PÉGUY. — **de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes** 2 »

VIII-4. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 1. — *Sables mouvants* ..... 3 »

VIII-5. — CHARLES PÉGUY. — **de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne** ... 2 »

VIII-6. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 2. — *l'enlisement* ..... 3 »

VIII-7. — CHARLES-MARIE GARNIER. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — I ..... 2 »

VIII-8. — JEAN BONNEROT. — **le livre des livres,** — *fragments* ..... 2 »

VIII-9. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 3. — *la délivrance* ..... 3 »

VIII-10. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — I ..... 2 »

VIII-11. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **Bar-Cochebas,** — *notre honneur.* — CHARLES PÉGUY. — *Cahiers de la Quinzaine* ..... 2 »

VIII-12. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — II .... 2 »

VIII-13. — HENRIETTE CORDELET. — **Swift** ..... 2 »

VIII-14. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — III .... 2 »

VIII-15. — CHARLES-MARIE GARNIER. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — II ..... 2 »

VIII-16. — GEORGES SOREL. — **les préoccupations métaphysiques des physiciens modernes,** — *avant-propos de* Julien Benda ..... 2 »

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; dixième cahier de la douzième série; un cahier jaune de 180 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

AP
20
C15
sér.12
no 7-10

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY